N° 688 38e Année. Tome CXCIV 15 Février 1927

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France........ 4 fr. | Etranger....... 4 fr. 50

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

MERCVRE DE FRANCE

TOME CENT QUATRE-VINGT-QUATORZIÈME

15 Février — 15 Mars 1927

15 Février — 15 Mars 1927 Tome CXCIV

MERCVRE DE FRANCE

(*Série Moderne*)

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXVII

LES THÈMES INSPIRATEURS
DE LA POÉSIE DE RILKE

—

Ceux qui l'ont vu à Prague d'abord — où il est né, — puis à Vienne, en Allemagne, à Paris, en Russie, en Suède, en Italie, en Suisse, et Dieu sait dans quelles étranges contrées encore, n'ont jamais oublié l'exquise politesse de l'éternel nomade, ni le rayonnement quasi fluidique qui se dégageait de cette personnalité qu'on sentait à peine posée dans le présent, fragile et meurtrie, livrée sans défense à tout ce qui la blessait, toujours prête à reprendre, en dehors de toutes les orbites prescrites, sa course de comète vagabonde à travers l'éternité.

Car ceci c'est le rêve : habiter sur la houle
Et n'avoir point d'attaches dans le temps qui passe.
Et ceci mon désir : dialogues chuchotés
Entre les heures du jour et l'éternité.

Ses vers aussi ont cette fluidité immatérielle, défiant toute formule qui espérerait en préciser le sens ou en fixer les contours. Il a intitulé un de ses recueils : *Le Livre des Images*. Et c'est, en effet, une merveilleuse imagerie que sa poésie, ou plutôt un kaléidoscope mouvant et magique. Car ce sont moins les images qui importent ici que les combinaisons étranges où elles entrent et qui les apparentent dans des rencontres inopinées. C'est surtout une manière détournée de désigner les choses, sans les nommer, et qui s'attache moins à décrire un objet qu'à suivre, à travers tous ses méandres

et ses complications, le parcours d'une vibration nerveuse jusqu'en ses plus lointaines ramifications. Il y a une mélodie rilkéenne du vers qui ne s'oublie plus, une fois entendue, et où se trouve portée, jusqu'en son expression la plus déliée, la notation même de l'Insaisissable. On est étonné d'être si intéressé et, en même temps, de si mal comprendre, dans le sens habituel du mot. Mais est-il donc si nécessaire de toujours comprendre?

Comprenons-nous nos rêves? Nous comprenons-nous nous-mêmes?

Qui ne s'est assis tremblant devant le rideau de son âme?

Pour si raffinée et, au fond, si calculée que soit la magie de cet art, elle n'est cependant pas tout. Qu'elle le sache ou non, elle est entrée au service d'une longue expérience de la vie où s'exprime, en un ensemble d'attitudes fondamentales, l'adaptation originale d'une personnalité d'artiste au monde qui l'environne. Et ce sont les grands thèmes inspirateurs de sa poésie.

Toute psychologie fondée sur le normal paraît bien superficielle ou grossière, lorsqu'il s'agit d'une organisation aussi délicate et anormale que celle d'un poète comme Rilke. Heureusement, lui-même nous a invités à jeter quelques coups d'œil furtifs derrière « le rideau de son âme », et c'est ce qui fait la grande valeur documentaire de ces *Cahiers de Malte Laurid Brigge* que la traduction française de M. Maurice Betz a déjà incorporés à notre littérature. Livre d'un décousu très voulu, et qui n'est à proprement parler ni une histoire ni un roman. C'est le livre de la Peur. C'est aussi le journal d'un artiste décadent à la recherche anxieuse de son moi. Et le voici qui déroule devant nous tous ses souvenirs dans l'ordre même où ils se présentent, telles ces dentelles inestimables, pour l'ordinaire cachées au fond d'un tiroir mystérieux, qu'à de certaines heures privilégiées le jeune Malte aimait de dévider avec sa mère, et dont les mor-

ceaux s'arrêtaient si brusquement, juste au moment où l'on s'y attendait le moins. Et il est bien possible qu'il n'ait jamais existé, ce vieux château, avec ses salles, ses boiseries, ses tableaux, ses habitants et ses habitudes très étranges, où l'apparition d'un fantôme était la chose la plus naturelle, la plus anxieusement attendue, presque un soulagement, tant les vivants là-dedans ressemblaient eux-mêmes à des revenants — murés, depuis un temps immémorial, dans leur réclusion, séparés les uns des autres par un secret plus impénétrable que la tombe. *L'angoisse de cette maison,* nous devinons qu'elle a été une des expériences les plus familières de cet enfant maladif de qui le sang, trop pauvre, était cependant chargé de trop de passé, peuplé de trop de souvenirs et de revenants. « On eût dit, lisons-nous, que l'image de cette maison s'était écroulée d'une hauteur vertigineuse et comme éparpillée en morceaux au fond de son être. »

Cette angoisse remplit tout le récit. Elle lui donne son atmosphère, ses perspectives, son rythme comme disloqué, et une fièvre dont nous percevons, à travers les lignes, les pulsations les plus capillaires. Et nous comprenons bien qu'il ne s'agit pas ici de la frayeur causée par quelque objet *réel* : celle-là ne tire pas à conséquence. Elle ne fait que rider superficiellement le miroir de notre âme — et puis elle s'efface. Il s'agit d'une angoisse bien autrement tenace, vitale, congénitale, qui donne à l'être son pli définitif, ou plutôt qui est à la racine même de cet être, qui se confond avec sa naissance même. Jamais illustration plus saisissante n'a été donnée à la fameuse théorie de Freud qui, dans toute peur actuelle, prétend retrouver une réminiscence de l'angoisse du nouveau-né arraché à la tiédeur tutélaire du giron maternel et, comme à la suite d'un étranglement violent, projeté dans un monde pour lui tout nouveau et étranger. Et à cette angoisse il n'y a qu'un apaisement : la présence cor-

porelle de la mère, la proximité sentie de ce giron dont l'obscur abri restera pour lui, toute sa vie, l'objet mal défini d'une nostalgie inavouée. En quels termes de mystique dévotion, Rilke, en divers endroits de son œuvre, a formulé ce *mystère de la mère*, le plus primitif, le plus viscéral de l'humanité!

O nuit où il n'y a pas d'objets!... O Silence dans la maison, dans la cage de l'escalier, dans les chambres avoisinantes; silence tout en haut, au plafond! O mère! toi l'Unique dont le corps a obstrué tout ce silence, au temps déjà lointain de l'enfance! Toi qui en as pris sur toi le poids étouffant et qui as dit : N'aie pas peur, je suis là... Toi qui as le courage, au fond des ténèbres, d'être ce silence pour le petit être qui tremble de peur, qui va mourir de peur! Tu allumes la lumière, et ce bruit, c'est déjà toi. Tu la tiens devant toi et tu dis : c'est moi, ne crains pas. Puis tu la déposes, avec lenteur, et il n'y a plus aucun doute : c'est toi : tu es la lumière épandue sur toutes ces choses, familières et rassurantes; et elles sont là maintenant, sans pensée mauvaise, douces, ingénues, véridiques...

On pourrait distinguer, semble-t-il, chez les hommes différents types de caractères, selon que le principe paternel ou maternel a prévalu en eux. Il en est qui de bonne heure se détachent de la mère et s'attachent au père, parce qu'il représente à leurs yeux la volonté éducatrice, la règle virile, l'autorité qui doit les guider dans leurs rapports avec le monde. On sait de quel culte presque superstitieux Nietzsche, ce pédagogue inné, doublé d'un prédicateur, entourait le souvenir de son père, le pasteur. Gœthe représente plutôt un type mixte chez qui alternativement, parfois même simultanément, les deux héritages ont pris la direction de la vie. Par contre, chez Rilke, on devine, de prime abord, un type extrême, régi par l'attachement exclusif à la mère, par une « fixation » maternelle qui a donné à sa poésie son *tonus* et son *habitus* définitifs. A-t-on remarqué que dans son œuvre l'homme est presque complètement absent, et qu'il ne

s'y rencontre guère que des enfants, des vieillards, des jeunes mères, des jeunes filles surtout, et des anges par légions? Et ce n'est pas seulement l'homme d'action qui répugne à son dilettantisme d'esthète décadent. En tant qu'amant, époux ou père, ce type viril ne lui est guère plus sympathique. L'Eternel-Masculin restera pour lui l'intrus dans le paradis angélique et virginal qu'il s'est composé dans son enfance. Alors que chez Gœthe quelques figures de femmes inoubliables rayonnent sur des périodes entières de sa production artistique, il est symptomatique que, dans l'œuvre lyrique de Rilke, on ne trouve presque pas de poésies d'amour vraiment marquantes. Cette grande crise de la puberté, avec l'évolution normale du désir vers le choix et la possession d'un objet précis, est chez lui comme entravée et écartée. L'érotisme diffus maintenu dans la phase impubère d'un narcissisme ambigu, voilà la seule teinte qui lui convient. Petit détail bien suggestif. Son Malte Laurid nous raconte que, pour plaire à sa petite mère, il avait pris le nom de Sophie, s'habillait en petite fille, nouait ses cheveux en natte et, d'une voix qu'il faisait aussi fluette que possible, racontait journellement les méfaits dont s'était rendu coupable certain vilain garçon du nom de Malte. Ne croirait-on pas, quand on compare certaines litanies de Rilke au lyrisme grave et viril de Zarathoustra, entendre parfois encore la flûte un peu grêle de cette voix chérubinique?

Après la maison hantée par trop de passé, voici la Ville, avec ses bruits, ses laideurs, ses souillures et sa névrose. Cette *névrose de la ville,* c'est le poulpe gigantesque qui, à présent, par des milliers de bras et de tentacules, attire le jeune artiste, le saisit et l'enlace. Avec quelle anxiété il guette dans la rue, sur les visages des passants, les ravages, les détresses, les terreurs qui voudraient passer inaperçues, mais que dénonce quelque stigmate révélateur, quelque tic grimaçant ou quelque automatisme suspect! Avec quelle curiosité maladive il

s'attache au pas de cet épileptique qui trébuche, aux yeux des badauds amusés, en sautillant sur le trottoir, se raidit contre l'accès qui approche, tel un oiseau blessé, jusqu'à ce qu'éclate enfin, en pleine foule, la chorée furieuse, attendue, irrésistible! La Salpêtrière, rendez-vous de toutes les difformités physiques et mentales, devient pour l'auteur des *Cahiers* un poste d'observation très souvent recherché, et comme un lieu d'oraison. Lui-même n'est-il pas atteint d'une agoraphobie spéciale? Il sent tout à coup se creuser le vide de l'espace où rien ne l'attache et que remplit mal le volume de son corps. Sa présence en ce lieu n'est-elle pas une pensée affolante? « Ici, là », mots vides de sens! *Tout* n'est-il pas *partout*? D'autres fois, il lui semble que son moi est ouvert à tout venant. Les personnes qu'il rencontre ou que simplement il imagine, même les tableaux, les meubles, les costumes, les déguisements où il se complait, l'envahissent, prennent possession de lui, font qu'il devient instantanément un autre — non plus « moi », mais « *Lui* ». Et d'ailleurs dans cette cohue qui l'annihile, où sont les limites certaines, précises, de son moi? Qu'est-ce que nous appelons « personnalité », si ce n'est un équilibre instable et précaire entre les forces innommées du dedans et l'irruption violente des dominations étrangères — en somme une conscience-épiderme, un tégument inconsistant prêt à se rompre et à être perforé à tout instant? Et il se voit dans cette multitude, tel un organisme sans carcasse résistante, sans enveloppe protectrice. On dirait d'un homme qui, à chaque pas, risque de perdre ses entrailles.

A *l'angoisse de la Maison* a répondu l'apaisement par la Mère. Et pour échapper à la *névrose de la Ville,* il est parti un jour à la recherche de Dieu.

§

L'a-t-il vraiment rapporté de Russie, ce Dieu nouveau dont il est venu, sous le déguisement d'un pauvre moine

russe, entonner les louanges dans notre Europe occidentale, très bruyante, très fière de ses conquêtes et de ses progrès? A tout le moins, le petit *Livre d'heures* qui nous a raconté cette découverte marquera-t-il une date décisive dans l'histoire du lyrisme allemand. Au surplus, il ne faudrait pas que ce décor exotique et ce froc monacal, tout d'apparat, nous fissent illusion. Reconnaissons un des multiples déguisements qui ont pris possession de l'éternel Protée. Ce n'est pas un ascète farouche qui parle ici, mais, au fond, un esthète très raffiné. Si l'on a pu dire de la foi des croyants qu'elle ne se nourrissait plus guère aujourd'hui que du parfum laissé au fond d'un vase, celle de Rilke se contente de moins encore : de la simple réminiscence de ce parfum naguère respiré. Ce petit livre, précieusement ornementé, tel un missel de boudoir, ne nous raconte ni l'histoire déchirante d'une conversion, ni la pénitence d'une conscience contristée, ni la prière anxieuse d'une âme, ni même la figuration de quelque grand mythe religieux. Ce sont là des réalités trop précises, trop brutalement positives. Le Dieu de Rilke est le grand Anonyme, diffluent et diffus, l'Insaisissable qui palpite, imperceptible, dans tout Devenir, le Silence ténébreux de la grande angoisse qu'aucune parole ne peut contenir ni délivrer. Tous les attributs précis que l'humanité lui a prêtés sont des malentendus; toutes les images qu'elle s'est faites de lui, autant de murs et de barrières derrière quoi elle l'emprisonne et par quoi elle s'est barricadé l'accès jusqu'à lui. Car il est éternellement « autre » qu'on ne le voit ou ne le dit. « Pour la berge, il est la barque; pour la barque, il est la berge. » C'est peut-être la seule définition qu'on en pourrait tenter.

Et pourtant, par une étrange inconséquence, c'est à enrichir encore cette iconographie notoirement impropre et inadéquate, que travaille le pieux ornementiste que nous voyons au frontispice du livre, accoudé à son pu-

pitre, occupé à enjoliver de vignettes, d'enluminures et d'ingénieuses arabesques le texte sacré et abscons dont aucune pensée humaine, il le sait, ne parviendra à déchiffrer le sens. Et, de page en page, elles reviennent, de plus en plus redondantes, ces similitudes paradoxales : Dieu est l'Arbre; il est la Racine, le Germe dans le sein maternel et ténébreux; il est le Voyageur venu d'on ne sait où et l'Hôte de passage qui s'en va on ne sait où; il est la Fumée qui s'élève au-dessus des toits, le Voisin qui heurte à la cloison, le vieux Bourru, barbouillé de suie, qui marmotte près du poêle; il est le petit oiseau tombé hors de son nid :

Tu es le pauvre indigent,
Tu es la pierre qui n'a pas de lieu,
Tu es le lépreux bafoué
Qui erre aux portes de la ville avec sa crécelle;
Tu es aussi pauvre qu'un germe vivant
Dans le sein d'une fille qui voudrait le cacher
Et qui presse ses flancs, pour étouffer
Le premier battement de sa maternité.

Amas d'épithètes, serait-on presque tenté de dire, mauvaise louange! Involontairement, on songe à ces cénotaphes remplis d'ustensiles, de bibelots curieux, de coupes, de joyaux, de médailles, de figurines, comme pour masquer, par la surabondance des simulacres de vie, le regret d'une absence ou le vide creusé par une Disparition.

Prenons garde toutefois que, sous cette paradoxale iconographie, se cache une ironie très raffinée, une sorte d'hyperrenanisme supérieurement quintessencié. Oyez le conte charmant intitulé *Comment le dé à coudre est arrivé à être le bon Dieu,* inséré dans ces délicieuses *Histoires du Bon Dieu* que le poète raconte à certain maître d'école de ses amis, pour que ce dernier, qui n'y entend pas malice, les rapporte aux enfants à qui elles sont destinées. Les grandes personnes, apprenons-nous, touchées par l'esprit du siècle, sont en train de

perdre leur bon Dieu, et les enfants n'en sont pas trop marris, car il était fort ennuyeux, ce bon Dieu, comme du reste tout ce que disent les grandes personnes. Et voici qu'une bande de petits garçons et de petites filles fait un véritable *pronunciamento* sur la question de savoir qui remplira désormais pour eux l'office vacant de Bon Dieu. Le plus déluré, meneur de la petite troupe, s'avise d'une idée : « Au fait, n'importe quel objet peut être le Bon Dieu, s'écrie-t-il triomphalement. *Il suffit qu'on le lui dise.* » Puis s'adressant à son voisin, sorte de Poil-de-Carotte précocement sceptique : « Un animal, vois-tu, ne peut pas l'être, parce qu'il se sauve. Mais une chose, elle, ne bouge pas. Tu entres dans la chambre, le jour, la nuit : elle est toujours là. Donc, elle peut être le Bon Dieu. Seulement il faut que ce soit un objet portatif et qu'on puisse emporter toujours avec soi. » Et nos congressistes, frappés de ce lumineux raisonnement, aussitôt de retourner leurs poches. On devine ce qui en sortit : canifs, sifflets, cailloux, grattoirs, ficelles, écroux, et Dieu sait quelles choses innommables encore! Et toutes ces petites choses, dans les mains moites des enfants, tremblaient à l'idée qu'elles pourraient être promues Bon Dieu et elles se mirent à rayonner de leur plus bel éclat. Tout à coup la petite Resi tira un dé à coudre, pris en cachette à sa mère. Et parce qu'il était d'un argent plus brillant et qu'il plaisait beaucoup aux enfants, c'est lui qui fut le Bon Dieu.

Apparemment le maître d'école, représentant attitré de quelque catéchisme officiel, orthodoxe ou libre-penseur, n'a pas goûté le sel de cette histoire. Car, au fond, tous ces catéchismes se ressemblent. Ils glorifient le Dieu des grandes personnes, le Fétiche de l'Orgueil humain. Personnalité, Conscience, Sagesse, Puissance, Justice, Bonté, voilà les attributs dans lesquels, sous le nom de Dieu, s'adore cet Orgueil humain. Les chrétiens ont fait pire encore. Ils ont enterré Dieu dans un ciel. Et, ce faisant,

c'est eux qui l'ont tué! C'est la révélation que le poète recueille, certain soir qu'il se promène le long du petit mur qui enclôt le cimetière, de la bouche d'un homme qu'il aperçoit de l'autre côté du mur, courbé, une bêche à la main, en train de remuer la terre.

« Pourquoi faites-vous cette besogne? » Le fossoyeur se mit à sourire gravement. « Le métier que je fais là, voyez-vous, lui aussi nourrit son homme. Et puis, vous savez, les hommes, est-ce qu'ils ne font pas la même chose que moi? Ils enterrent Dieu, là-haut, comme moi j'enterre les hommes ici... » Et il indiqua le ciel d'un geste vague, tout en continuant ses ruminations. « Mais certainement, ce que vous voyez là-haut, c'est aussi une grande tombe et sur laquelle il pousse des myosotis sauvages en été. » Je l'arrêtai. « C'est vrai, il y a eu un temps où les hommes ont enterré Dieu dans le ciel. » — « Et y a-t-il quelque chose de changé aujourd'hui? » demanda-t-il tristement. Je repris : « Il fut un temps où chacun faisait tomber sur lui une pelletée de ciel. Mais alors il n'était peut-être déjà plus là-haut, à moins que... » Mais j'hésitai à achever ma pensée.

Cette pensée, il nous la dit pourtant un peu plus loin : « Le Dieu qui s'est enfui loin de nous dans le ciel, un jour il nous reviendra des profondeurs de la terre. » Et c'est la découverte qu'après des nuits de recherches angoissées, avait faite aussi le moine du *Livre des Heures* :

Tu es le trésor enfoui dans la nuit et que déterrent mes mains,
Car toute magnificence, que mes yeux ont contemplée,
N'est qu'indigence, pitoyable contrefaçon,
Auprès de la Beauté qui en toi dort, incréée.

Mais combien la route jusqu'à toi est longue à faire peur,
Et tellement délaissée que la trace s'en est effacée.
Tu es le Solitaire — le Cœur esseulé
Qui chemine tout au loin dans des vallées inconnues.

Et mes mains saignantes, lasses de creuser,
Je les élève et je les tends, ouvertes, dans le vent,
Pareilles à des rameaux qui poindraient d'un arbre.
Par elles je t'aspire, du fond du firmament —
Tel un monde qui un jour se serait brisé,
Dans un élan impétueux,

Et qui maintenant retomberait, pulvérisé,
D'au delà les étoiles, jusque sur la terre,
Comme tombe, sans bruit, une pluie de printemps.

Avoir voulu commencer par Dieu, voilà l'erreur où le poète a versé dans la première partie de son *Livre des Heures*. Mais Dieu est loin. Il n'est peut-être pas, comme disait Nietzsche, « mort ». Il est simplement *parti*, tellement loin que les routes qui conduisent jusqu'à Lui se sont comme effacées. Une expérience plus prolongée de la vie a appris à Rilke combien cette quête sera longue et combien cet apprentissage de Dieu est encore difficile. Il faut donc se décider à remettre Dieu à plus tard et commencer par faire d'abord patiemment le chemin et par accomplir tout le labeur qui nous sépare encore de Lui. Trois révélations marqueront pour lui, comme les stations successives de cette quête : l'évangile des *Choses*; l'évangile de la *Pauvreté*, et l'évangile de la *Mort*.

§

Les Choses d'abord parlent au poète un langage divin, parce qu'elles sont anonymes, nues, humbles et sans fraude. Les figures humaines, elles, mentent. Les âmes humaines, aussi, mentent. Tout au moins, elles parlent un autre langage le jour que la nuit, en public que dans le secret d'elles-mêmes. Même les animaux fuient, rusent et se cachent. Mais les Choses ne se cachent pas. Elles ne sont pas vêtues. Elles ne s'agitent pas, ne s'enorgueillissent pas, ne se mettent pas en scène, ne veulent pas être quelqu'un ni rien « représenter ». La lumière épandue sur elles les éclaire exactement le jour comme elles sont dans l'obscurité. Car, comme Dieu, simplement, *elles sont*. Leur vie, enfermée en elles-mêmes, est faite de vérité, d'humilité, de tranquillité, de perfection silencieuse. Si jamais l'homme, si jamais le corps humain devait un jour redevenir divin, il faudrait qu'il commençât par être pareil à une chose. C'est la grande révélation que

Rilke prétendait avoir reçue de celui qui est resté jusqu'à la fin son maître le plus écouté, Rodin.

On s'étonnera peut-être de voir ce poète de la vie intérieure, de l'Insaisissable et du Fluent, se mettre à l'école d'un des plus puissants pétrisseurs de la réalité tangible et corporelle qui ait jamais été. C'est que le secret de Rodin — c'est ainsi du moins que Rilke l'interprète — consiste en ceci, que chez lui l'œuvre d'art n'est plus qu'un bloc expressif, une *Chose — ein Ding* — muette, renfermée en elle-même et qui n'a plus de rapport à aucune réalité extérieure ou étrangère. La *pierre* chez Rodin puise toute sa vie au dedans et le sculpteur n'est qu'une oreille attentive appliquée contre cette pierre où il perçoit les battements d'une vie anonyme et profonde. Il ne veut plus de ces vérités d'atelier, plus de ce pathos théâtral, de ces conventions académiques, de cette « pose » du modèle, toutes choses qui sont de l'art arrangé en vue du spectateur. Car Rodin ne travaille pas pour le spectateur, pour le public, pour une exposition, pour le Salon. Il est une de ces grandes Forces de la Nature qui œuvrent pour elles-mêmes, infatigablement, silencieusement, et son atelier est le chantier où se trouvent épars les *membra disjecta* de la vie, en quelques gestes éternels que nous voyons sortir du bloc d'où ils ne se sont pas complètement détachés. Et c'est ce qui fait le silence impressionnant de son art, « ce silence qu'il y a autour des Choses, cette douce délivrance qu'apporte avec elle la vie des Choses — *des Dingseins leise Erlœsung* ». En vérité tout ce qu'on appelle « monde » — cette agitation extérieure, bruyante et sans fin — s'est éteint dans l'éternité silencieuse de cette « Chose » qu'est la sculpture de Rodin.

Et en même temps que le sens mystique de la plastique, Rodin a éveillé chez Rilke une finesse toute nouvelle du toucher, ou plutôt un toucher nouveau, le plus immatériellement délicat qui ait jamais trouvé son ex-

pression dans des paroles humaines, un toucher qui appelle à la surface des corps leurs intimités les plus ignorées, les plus silencieusement enfouies, toute l'histoire de leur âme — un toucher *angélique* d'une si apaisante douceur, d'une si consolante tendresse, que « même s'il se passait un événement terrible près de nous, nous garderions le secret espoir qu'il ne nous verrait pas, uniquement absorbé par lui-même ». Comme nous comprenons l'irritation de Rilke, se plaignant un jour à André Gide de ne pas trouver en allemand de terme équivalent pour cette expression française : « *la paume de la main*! » Qu'on se rappelle tel groupe de Rodin — cette main posée sur une épaule ou sur la nudité d'une hanche — et l'on comprendra ce qu'il y a de magie inexprimable dans un pareil contact qui fait que cette main appartient déjà moins au corps d'où elle est partie qu'à celui sur lequel si délicatement elle se moule. Et n'est-ce pas là un des miracles de l'art de Rodin, cette épiderme la plus frémissante donnée à la matière la plus insensible? Qu'une pierre puisse ainsi raconter l'histoire de la vie, qu'une surface aveugle puisse vous regarder avec tant d'yeux expressifs et profonds — non seulement avec les yeux du visage, mais avec les yeux plus expressifs encore de chaque partie du corps où indistinctement l'âme vient affleurer — c'est là le prodige inouï dont rien ne peut rendre compte.

Et la Pauvreté, elle aussi, est une de ces nudités divines de la vie, une de ces « choses » façonnées et modelées par les mains d'un sculpteur anonyme. Dans une de ses jolies *Histoires du Bon Dieu,* intitulée : *Pourquoi le Bon Dieu veut qu'il y ait de pauvres gens,* le poète expose ce paradoxe au maître d'école qui, comme pour l'ordinaire, reste quelque peu bouche bée. Les riches, lui dit-il, sont trop vêtus. Les contours de leurs corps ne se distinguent plus de la coupe de leurs habits, et si Dieu ne voyait qu'eux, il se ferait de l'humanité une

image tout à fait fausse. Les Pauvres sont donc nécessaires à Dieu, parce qu'ils sont plus nus, parce que tout en eux, leurs regards profonds et lointains, leurs figures ravinées, leurs mains discrètement implorantes, leurs douloureuses déformations même, tout raconte l'histoire de la nudité de la vie.

Et vois comme chemine la vie dans leurs pieds;
Ils sont tout endoloris par la grande douleur
D'où l'homme est tombé dans de mesquins soucis.
Le baume de l'herbe et le tranchant de la pierre
Pour eux s'appellent Destin...
Ils sont si silencieux! Presque on dirait des Choses...
Et quand ils dorment, ils sont rendus à tous les éléments
Comme un dépôt silencieusement confié à la vie...

Rien ne serait plus faux que de prêter à cet Evangile de la Pauvreté chez Rilke un sens « social » ou « altruiste » ou même de « charité » chrétienne. Ainsi l'entend peut-être le brave maître d'école qui n'a qu'une idée : vêtir les indigents. Mais le Bon Dieu, lui, ne l'entend pas de cette oreille. « Ceux-ci, dit-il, sont, je crois, vraiment pauvres. Mais je veux les rendre encore plus pauvres, en sorte qu'ils n'aient plus même une chemise à se mettre. Ainsi pensait le Bon Dieu. » C'est que le sens primitif de la Pauvreté a été faussé par la civilisation moderne et surtout par la Ville. Dans la Ville, le Pauvre est bafoué, il est souillé, il est honteux. Ce n'est plus ici la nudité de la Pauvreté, c'est la misère avec ses haillons sordides et ses taudis infects; c'est la léproserie des grandes villes. Mais il faut laver les pauvres de cette souillure, ôter de leur cœur cette infamie, lever l'interdit qui enclôt leur léproserie. Il faut rétablir le sens divin de la Pauvreté, laquelle essentiellement est une vocation mystique. Elle consiste à ne pas vouloir posséder, à connaître le mensonge de toute possession. Dieu est pauvre, car il ne possède rien. Il est le Pauvre par excellence, l'Etranger de passage, l'Hôte qui part toujours, l'Indigent qui mendie et le grand Lépreux.

Fais que les pauvres redeviennent vraiment pauvres...
Car c'est une grande splendeur qui vient du dedans...

Mais il est un détachement plus grand encore. Et cette fois, c'est l'Evangile de la *Mort*.

§

Rilke est peut-être le plus grand poète de la Mort des temps modernes. Il la portait en lui depuis sa naissance; il en avait à toute heure le goût aux lèvres et aux doigts; il en a écouté au dedans de lui le ruissellement continu, la germination silencieuse; elle a été sa méditation la plus constante, son étude la plus réfléchie, à la fois son angoisse et sa consolation, sa terreur et son refuge... et dans cette vie d'éternel nomade qu'il a menée jusqu'au bout, il est bien difficile de dire si le secret instinct qui le poussait à sans cesse changer de ciel et de climat, à aller de pays en pays, de logis en logis, c'était l'espoir de fuir Celle qu'il redoutait ou, au contraire, le désir d'aller au-devant de Celle qu'il aimait, de La rencontrer enfin avec la figure qu'il lui voulait et dans l'entourage où Elle serait le plus « sienne ».

Mon Dieu, donne à chacun de trouver sa vraie mort;
Fais qu'elle vienne à lui du profond de sa vie
Où il a mis son cœur, son secret, sa détresse.
Car nous ne sommes, nous, que l'écorce et la feuille
Mais la grande Mort, elle, habite en notre centre
Et mûrit — tel le Fruit où tout doit aboutir.

Il est des morts qui ne sont pas « nôtres », qui ne sont pas celle que nous portions au dedans de nous, comme taillée à notre mesure. Voici d'abord les morts sur commande, à la grosse, que dans les grandes villes une administration expéditive débite aux mourants sur un lit d'hôpital, tel un vêtement de confection où, de gré ou de force, il faut qu'ils entrent, peu importe qu'ils s'y perdent ou qu'ils s'y étranglent. Et voici aussi cette mort en sourdine, qu'à grand renfort de mensonges et de nar-

cotiques, les familles et les médecins veulent nous glisser, facile, toute menue, imperceptible, presque inaperçue. Il fut un temps où, dans les vieilles maisons, l'on mourait autrement. Qu'on se rappelle, dans les *Cahiers de Malte Laurid Brigge,* cette mort terrible qui, pendant des semaines, a hurlé par la bouche du vieux chambellan Detlev Brigge, au vieux château d'Ulsgaard, semant la consternation et l'effroi dans tout le voisinage, impérieuse, fastueuse, exubérante, dominatrice, « si bien que les chiens eux-mêmes qui, d'abord, avaient hurlé à l'unisson, se turent, et n'osaient plus se coucher et se tenaient debout sur leurs longues pattes effilées, toutes tremblantes de peur ».

Ce n'était pas la mort d'un quelconque hydropique. C'était la Mort, mauvaise et royale, que le Chambellan avait portée au dedans de lui toute sa vie et qu'il avait nourrie de sa substance. Toute l'exubérance de son orgueil, de sa volonté et de sa tyrannie, qu'il n'avait pas réussi à dépenser au temps de ses jours plus calmes, s'était réfugiée dans sa mort; et cette mort, elle était là, campée à Ulsgaard, et elle déversait son trop-plein dans le monde.

Voilà qui s'appelait jadis mourir difficilement, mourir sa *grande* mort!

Mais ce qui rendait cette mort ainsi terrifiante, c'est sa violence, la soudaineté avec laquelle elle éclatait, se déchaînait, comme un cataclysme de la Nature; c'est qu'elle n'avait pas été préparée, méditée, aimée, cultivée par une attention de la vie, par une initiation, une poésie et une religion humaines. N'est-ce pas Novalis — cet autre grand initié avec qui Rilke offre parfois de si surprenantes ressemblances — qui parlait d'une future *inoculation de la mort,* laquelle aurait sa place dans la thérapeutique de l'avenir? Une pensée très voisine se trouve formulée par Rilke dans ce *Conte de la Mort* qui est encore une des perles dans l'écrin inestimable des *Histoires du Bon Dieu.* — Un couple humain vit quelque

part, loin des villes, dans une maison à deux portes. Par la porte de l'homme pénètrent le paysage, la lumière et le vent. Par la porte de la femme entrent des objets plus modestes, d'un usage ménager. Or, un jour, la Mort se présente devant la maison et les deux habitants, sans rien se dire, peu à peu ferment chacun sa porte. Ils ne vivent plus désormais que d'une vie falote, rétrécie, recluse. Vaines précautions! Car la nuit ils sont réveillés par un petit bruit dans le mur, qui parfois s'arrête et puis obstinément recommence. C'est la mort qui fore une troisième porte. — Ici devait s'arrêter le récit pour le grand public, car c'est ainsi que les choses se passent communément. Mais il y a un codicille, d'une écriture effacée, presque illisible, que le poète a déchiffré entre les lignes. Et c'est, rédigé pour les initiés, le mystère orphique de la Mort. Car, avant que se fussent refermées les deux portes, un jour la femme avait laissé pénétrer un Inconnu, qui lui avait remis une petite pochette contenant quelques graines desséchées et noirâtres. A l'insu de son mari, elle a planté ces graines dans le jardin et il en est sorti une petite plante, d'aspect bizarre, aux feuilles sombres, rigides, piquantes. Au troisième printemps, parmi la frondaison sombre, une corolle pâle et bleue était éclose, répandant dans le jardin un parfum pénétrant et doux que le couple est venu respirer. Et ainsi la mort, d'abord si effrayante, s'est changée en fleur, « et à partir de ce jour la face du monde a été renouvelée ».

La mort, semence déposée dans la vie dès l'origine, dès avant la naissance — et puis la Mort, floraison dernière et fruit suprême de la vie : voilà, sous sa première forme, ce mystère « orphique », thème fondamental sur lequel Rilke a brodé des variations inépuisables. Et nous retrouvons ici, à notre surprise, le mystère initial de *la Mère*. Car de même que, par la naissance, l'angoisse est entrée dans le monde, de même, par la Mort, l'individu,

rentrant dans le giron prénatal, voit se rétablir toutes les communications et les pénétrations de la vie indivise que sa naissance a comme interceptées et rompues. La mort est « un enfantement à rebours ». Ce n'est point là pour Rilke une simple métaphore. On a été quelquefois choqué du réalisme presque physiologique avec lequel Rilke fait ce rapprochement entre l'enfantement et la mort (1). C'est se méprendre sur le sérieux profond avec lequel Rilke a médité ce double mystère devant lequel tombent tous les voiles de l'habituelle pudeur humaine. Voyez déjà la terrible mort du vieux chambellan. Ne dirait-on pas un accouchement? Ce sont les mêmes préparatifs, les mêmes affres, les mêmes cris, le même déchirement.

Et les femmes près d'accoucher, on les avait reléguées dans les chambres les plus reculées, dans les alcôves fermées de lourds rideaux. Mais elles entendaient tout de même; *elles entendaient comme si cela s'était passé dans leur propre chair,* et elles suppliaient qu'on leur permît de se lever, et elles venaient, blanches et amples, et s'asseyaient avec les autres, le visage comme effacé.

Dans le poème *Alkestis,* lorsque les convives ont reconnu tout à coup, au milieu du banquet, le dieu messager de la mort, après que vainement Admète eut imploré encore un an de grâce, un mois, un jour, une nuit — devant le geste inexorable de l'Etranger, tout à coup « il se mit à pousser des cris, et il les poussait hors de lui, et il ne les retenait plus et il criait de toutes ses forces, *comme avait crié sa mère quand elle l'avait mis au monde* ». Qu'on se rappelle encore avec quelle prédilection l'auteur des *Cahiers de Malte Laurid Brigge*

(1) Ainsi dans le livre intéressant, quoiqu'un peu superficiel, de Mlle Bianquis (*La Poésie autrichienne, de Hoffmannsthal à Rilke,* Paris, 1926) à la page 242 : « Et ceci est dit en horribles images de clinique obstétricale, avec une crudité de termes qui détonne dans ce livre mystique. »

évoque ces jeunes femmes mortes en couches, « avec le sourire nourricier où se ramassent leurs figures évidées ». Tout son premier *Requiem* est construit sur la
évidées ». Tout son premier *Requiem* est construit sur la
symétrie de ces deux thèmes parallèles et inverses — d'une part, la naissance, c'est-à-dire l'enfantement du vouloir vivre, avide, féroce, représenté d'abord par le désir brutal de l'homme, et puis par l'enfant qui survit — et, d'autre part, la mort, c'est-à-dire l'enfantement de l'éternité entrant par la même porte, chez cette mourante « qui ne se referme plus ».

§

Naissance et mort, voilà donc les deux grands déchirements, thèmes d'un pathétique extrême et quasi-outrancier. Ce sont aussi les deux énigmes les plus impénétrables. Mais Rilke ne fait pas profession d'être métaphysicien. Son éminente fonction est d'un poète. Et peut-être l'influence de Rodin, lui révélant un sens nouveau de la plastique, surtout éveillant en lui une sorte de toucher universel, riche en trouvailles inexplorées (sans compter les suggestions et les sollicitations multiples que devait faire affluer vers lui le milieu parisien où de plus en plus il s'était acclimaté), — autant de stimulants qui ont peu à peu transformé son romantisme natif, germanique et pessimiste. Le mystique chez lui de plus en plus cède le pas à l'esthète averti. Une beauté nouvelle s'est révélée à lui, toute lumineuse, toute en touches légères, en chatoiements et en chromatismes fugitifs qu'on qualifierait presque de « debussystes ». Elle a inspiré ses *Sonnets à Orphée,* d'une inspiration et d'une coupe si purement, si délicatement, si sévèrement classique. Ce qu'Orphée, le maître de la lyre, est venu enseigner aux hommes, c'est d'abord une « oreille » nouvelle. Notre oreille ordinaire ne semble construite que pour enregistrer le bruit, parce qu'il est la menace, le danger, le cri

perçant, la rumeur confuse de la Ville ou le pilon assourdissant de la Machine :

> Avec des mots et des signes de notre main,
> Nous nous sommes approprié peu à peu le monde,
> Sans doute sa partie la plus caduque et la plus dangereuse.

Mais il y a aussi de la *musique* dans un arbre, dans une fleur, dans un parfum, dans un fruit, et, à qui sait l'écouter, le monde se change ainsi en une architecture sonore de musiques superposées. Révéler cette musique latente que nos oreilles ne savent pas encore percevoir, voilà le premier mystère d'Orphée et le secret de sa lyre, résonatrice de ces multiples polyphonies et éducatrice de cette oreille nouvelle. Et peut-être même la danse, mieux que le chant, exprimerait-elle parfois vraiment cet orphisme épars à travers la nature. — Voyez le fruit. Il semble attendre que vous déchiriez son écorce rebelle et que vous goûtiez la saveur qu'il possède enfouie à l'état de silence et où se fondent tout un climat, avec son ciel et sa terre, jusqu'aux secrètes énergies d'un sol, jusqu'à la muette collaboration des morts. Seule une danse, comme embrasée par son arome, pourrait extérioriser, projeter, dans l'espace, les multiples harmonies ici cachées dans le tourbillonnement capiteux des sèves. « *Dansez l'orange!* » dit le poète aux jeunes filles qu'il surprend en train de mordre dans le fruit :

> Dansez l'orange! La tiédeur de son ciel
> Faites-la jaillir de son corps; qu'elle répande l'éblouissement des chaudes maturités
> Jusque dans nos climats. Vous qu'elle a embrasées, dévoilez
> Un à un ses parfums! Eveillez une amitié nouvelle
> Pour l'écorce pure qui se refuse,
> Et pour le suc qui fait gonfler son bonheur!

Ce que doit être avant tout, ce nouveau credo orphique, c'est donc une louange, un hosannah, chant ou danse, et une affirmation positive, magnifiant cela même qui passe, qui fuit, qui sans cesse se défait et refait. Voilà les « courtes » éternités, les imperceptibles perfections

« pareilles à une gloire répandue dans l'air », les minutes pleines de durable beauté, que les poètes cueillent au vol, tels des enfants jouant à la balle qui ont perdu le sentiment de leur terrestre pesanteur et qui ne font plus qu'un avec la balle qu'ils se renvoient.

Est-ce à dire que nous assistions chez Rilke à une transformation radicale? Il ne semble guère. Le fond reste inchangé. Le thème grave et fondamental de la mort est toujours là, sous-jacent, prêt à affleurer, et nous nous apercevons bien vite qu'il s'est simplement transposé, enrichi d'une parure plus chatoyante, d'une polyphonie nouvelle, merveilleusement bruissante et orchestrée. N'est-il pas déjà évoqué par la figure même d'Orphée, du poète initié à l'Empire de la Mort, de cette mort à laquelle il a vainement essayé de reprendre sa chère Ombre, Eurydice?

Seul, celui qui a porté la lyre,
Jusque parmi les Ombres,
Sait sur quel ton une louange infinie
Doit résonner sur les lèvres de l'Initié.

Seul, celui qui a goûté avec les morts
Au pavot dont ils se nourrissent,
Perçoit les plus subtiles musiques
Et sait retenir l'Insaisissable.

« Acquiesce à la métamorphose! Entre dans le cycle des transformations! » Cette communion avec l'universel qui nous assure sans doute une immortalité protéiforme, elle est en même temps comme une mort anticipée de tous les instants, par où sans cesse s'ouvre et se referme pour nous le cycle des échanges, des apparitions et des disparitions. Cette vie qui est une mort perpétuelle, Rilke la sent présente dans la saveur des plus beaux fruits; elle met pour lui dans les étreintes les plus étroites l'anticipation des séparations prochaines et aux plus vifs bonheurs elle mêle la cendre des irréparables regrets. Il y a, en particulier dans le dernier recueil des *Elégies de*

Duino — ces dialogues chuchotés à mi-chemin entre la vie et la mort (mais déjà, semble-t-il, plus près de la mort que de la vie) — je ne sais quelle sérénité à la fois angélique et funèbre, une résonance d'outre-tombe, douce et terrible, une euthanasie qui fait peur. On n'a jamais entendu de plaintes et de consolations plus tendrement inexorables.

— Mais voici : porter la mort en soi,
Toute la mort, dès avant la vie,
La porter avec tant de douceur et ne pas nourrir de pensée méchante,
Voilà ce qui ne peut guère se décrire...

Et pareillement dans les *Sonnets à Orphée*. A travers tous les simulacres de la vie et les reflets changeants de la lumière, c'est toujours la Mort vue comme par transparence. C'est elle qui chante, jour et nuit, par la bouche des vieilles fontaines, dans le flot qui tombe intarissablement dans l'oreille de marbre d'une vasque, et que vient à peine interrompre, de loin en loin, le geste vivant d'une cruche interposée. Elle fait de la terre un sarcophage, envahi par les fleurs et les bourdonnements d'abeilles. Sans doute la Beauté est dans cette victoire fugitive de la vie, affirmation d'une illusoire Relativité — mais la Réalité profonde, Racine première et Mesure dernière de toutes choses, la Victoire définitive, elles sont du côté de la Mort.

Combien petites les Forces avec lesquelles nous entrons en lutte !
Et celles qui luttent avec nous, ô combien grandes !

§

Rilke s'est toujours reconnu le vaincu de ces Forces supérieures. Rien n'était plus loin de cette attitude, chez lui fondamentale, qu'un certain humanisme classique qui, dans la Forme et la Norme humaines, proclamerait le modèle et la mesure de toutes choses, ou encore que

ce sens payen de la vie que Stefan George exprimait par la formule, si souvent citée, où il nous annonce un « Corps déifié » et un « Dieu fait Corps humain ». Pas davantage on ne pourrait qualifier Rilke de chrétien, car « l'éthos » chrétien lui est demeuré, au fond, complètement étranger. « Vaincre » le péché, « vaincre » le monde, « vaincre » la mort : voilà de vieux mots chrétiens qui n'avaient plus guère de sens pour ce panthéiste déliquescent. Il se savait simplement décadent. Du moins a-t-il voulu l'être sans amertume et sans remords, et il estimait qu'il y avait plus de sincérité et d'élégance morale à accepter et à aimer cette décadence, à dire avec délicatesse la douceur des suprêmes choses, qu'à se faire l'annonciateur de je ne sais quelle provocante Surhumanité.

On trouverait chez lui les indications précieuses d'un « orphisme » nouveau dont les secrets, encore inexplorés, exigeraient, pour être pleinement pénétrés, peut-être encore un siècle d'affinement par la décadence. Pour l'instant, c'est une magie un peu réservée, une musique perceptible pour des oreilles privilégiées seulement. On a dit de la sculpture de Rodin qu'il « lui manquait la cathédrale ». A plus forte raison pourrait-on le dire de la poésie de Rilke. Et sans doute il aimait, lui aussi, la cathédrale. Il aimait surtout « sa » cathédrale, celle dont il nous a donné de si merveilleuses descriptions. Mais il l'aimait en décadent, pour la grande distance où elle se reculait au-dessus de la Ville populeuse, et pour son silence qui était déjà presque d'une Morte. Mais il lui manquait la volonté qui *construit* la cathédrale, et pour laquelle l'esthétisme ne suffit pas, à laquelle il faut l'élan d'une grande foi commune et d'un labeur partagé.

Et c'est peut-être le grand danger de cet « orphisme » nouveau, tel que nous le voyons pratiqué en France depuis Mallarmé, en Allemagne depuis Stefan George et Rilke : de s'adresser de plus en plus à une élite res-

treinte d'initiés qui se découvrent les mêmes symptômes, qui cultivent les mêmes raffinements et les mêmes anomalies; de nous donner à entendre, non plus la grande voix humaine de la cathédrale, mais les divagations, parfois singulièrement alambiquées ou maniérées, d'un ésotérisme à l'usage seulement de quelques chapelles littéraires.

JEAN-ÉDOUARD SPENLÉ
Professeur à l'Université de Strasbourg.

LE
MYTHE DE L'ATLANTIDE

—

De toutes les traditions que nous a léguées l'Antiquité, il en est peu, sans doute, qui aient été l'occasion d'un aussi grand nombre de recherches, dissertations, romans et poèmes que le mythe platonicien de l'Atlantide. Peu de problèmes ont inspiré autant d'intérêt, et surtout un intérêt aussi constant, puisqu'il est vrai que, depuis Platon jusqu'à nos jours, si l'on excepte le moyen âge, le mystère de l'Atlantide n'a jamais cessé de susciter des écrits sans nombre, et qu'aujourd'hui plus que jamais, il n'est guère de lettré qui ne se croie tenu d'avoir sur cette question une opinion motivée. Le problème a pris, d'ailleurs, une forme nouvelle, et l'intérêt qu'il peut inspirer s'est considérablement accru, depuis qu'on a prétendu retrouver dans le continent atlantique et chez le puissant peuple des Atlantes l'origine de toute civilisation tant de l'Ancien que du Nouveau Monde

Aussi la bibliographie atlantidienne, déjà surabondante, s'est-elle extraordinairement enrichie dans ces dernières années, et il ne se passe guère de mois qui ne voie, sur quelque point du monde civilisé, naître sur cette question un ouvrage nouveau ou tout au moins un article de revue ou de journal (1).

(1) Il ne saurait être question de donner ici une bibliographie complète du problème de l'Atlantide. On peut se reporter, pour l'époque antérieure à 1840, à Th.-H. Martin, *Etudes sur le Timée*, t. I, p. 262 et suiv., où l'on trouvera l'indication d'un très grand nombre d'ouvrages avec références précises. Je me contente de signaler ci-après un certain nombre de travaux intéressants à divers titres, principalement parmi les plus récents.

Athanase Kircher, *Oedipus aegyptiacus*, I, 9, 1, p. 71 ; Rome, 1652-54 ; — Id., *Mundus subterraneus*, I, 12, 4 ; Amsterdam, 1665 ; — Olaus Rudbeck,

On peut donc se demander de quelle utilité prétend être le présent article, et quel besoin d'étudier une fois de plus une question qui a fait l'objet de tant de travaux et de si divers. C'est que, si la littérature du sujet est d'une abondance presque incroyable, il s'en faut de beaucoup que la qualité y réponde à la quantité. La part du fatras, des divagations, des absurdités y est énorme, et beaucoup trop de ceux qui se sont occupés de l'Atlantide de Platon ont, en y introduisant toutes sortes d'éléments hétérogènes et rap-

Atlantica sive Manheim, vera Japheti posterorum sedes ac patria, etc. ; 4 vol. f° ; Upsal, 1675 ; — Eurenius, *Atlantica orientalis*, Strengnaes, 1754 ; — F.-Ch. Baër, *Essai hist. et crit. sur les Atlantiques, dans lequel on se propose de faire voir la conformité qu'il y a entre l'histoire de ce peuple et celle des Hébreux* ; Paris, 1762 ; — Delisle de Sales, *Histoire nouvelle de tous les peuples du monde*, etc. ; t. I : *Hist. des Atlantes* ; Paris, 1779 ; — Sylvain Bailly, *Lettres sur l'Atlantide de Platon et sur l'ancienne hist. de l'Asie* ; Londres (Paris), 1779 ; — Bory de Saint-Vincent, *Essai sur les Iles Fortunées et l'antique Atlantide* ; Paris, an XI ; — A. de Humboldt, *Examen critique de l'histoire de la géographie du Nouveau Continent*, sect. I, t. I ; 1828 ; et *Cosmos* trad. Faye, Paris, 1846 ; — Th.-H. Martin, *Etudes sur le Timée de Platon*, t. I, note XIII, *Dissert. sur l'Atlantide* ; Paris, 1841 ; — Brasseur de Bourbourg, *S'il existe des sources de l'hist. primitive du Mexique dans les monuments égyptiens* ; Paris, 1864 ; — J. Nicklès, *L'Atlantide de Platon expliquée scientifiquement* ; Nancy, 1865 ; — Zurcher et Margollé, *Le monde sous-marin*, ch. X, *l'Atlantide* ; Paris, 1868 ; — P. Gaffarel, *Etude sur les rapports de l'Amérique et de l'Ancien continent avant Christophe Colomb*, Ire Partie ; Paris, 1869. — Roisel, *Les Atlantes*; Paris, 1874 ; — Ignatius Donnelly, *Atlantis, the Antediluvian World* ; New-York, 1881 ; — Berlioux, *Les Atlantes* ; Paris, 1883 ; — Roisel, *Essai de chronologie des temps préhistoriques* ; Paris, 1900 ; — L. de Rosny, *L'Atlantide historique*; Paris, 1902 ; — H. Hirmenech, *Les Celtes, l'Atlantide et les Atlantes* ; Paris, 1906 ; — P. Termier, *L'Atlantide* ; Paris, 1913 (réédité dans *A la gloire de la Terre* ; Paris, 1922) ; — J. d'Eraines, *Le problème des origines et des migrations* ; Paris, 1914 ; — W. Scott-Elliot, *Histoire de l'Atlantide* ; trad. Paris, 1921 ; — M. Manzi, *Le Livre de l'Atlantide* ; Paris, 1922 ; — R.-M. Gattefossé, *La vérité sur l'Atlantide* ; Lyon, 1923 ; — R. Dévigne, *Un continent disparu : L'Atlantide, sixième partie du Monde* ; Paris, 1923 , — T. Moreux, *L'Atlantide a-t-elle existé ?* Paris, 1924 ; — F. Butavand, *La véritable histoire de l'Atlantide* ; Paris, 1925.

Parmi les plus récents articles de revues, on peut citer, dans *La Science et la Vie*, ceux de MM. A. Berget (janv. 1925, p. 20) et George Lynch (juin 1925, p. 489), dans le *Mercure* ceux de MM. Paul Le Cour (1er mai, 1er août et 1er déc. 1925) et Jean Dorsenne (1er fév. 1926). Je signalerai également les articles parus dans le *Journal* du 1er août 1913, la *Croix* du 6 mai 1924, le *Quotidien* des 22 juin, 1er et 2 août 1925, l'*Ouest-Éclair* des 31 oct. 1922, 16 juillet, 2 oct. et 22 déc. 1925, *Mer et Colonies* de mars 1926.

Enfin une *Société des études atlantéennes* a été, comme on sait, constituée en juin 1926, dont on peut attendre, sinon la solution de la question, du moins une recrudescence d'ouvrages sur l'Atlantide.

prochés sans aucune critique, travaillé de toutes leurs forces à rendre obscure et confuse une question, à la vérité, fort simple.

La question, en effet, est tout uniment celle-ci : le récit de Platon relatif à l'Atlantide est-il entièrement — ou en partie — historique ? Le témoignage du philosophe athénien est-il corroboré par celui des sciences modernes, géographie, géologie, océanographie, linguistique, ethnographie, histoire, archéologie ? C'est ce que je me propose de rechercher ici, en appliquant à cette recherche, autant qu'il me sera possible, non point les facultés imaginatives des esprits avides de chimères, mais la méthode sévère et précise de la critique.

I

LE RÉCIT DE PLATON

Tout ce que Platon nous a conté de l'Atlantide se trouve renfermé dans le *Timée*, 20-26, et le *Critias*, malheureusement inachevé.

Il serait long et bien inutile de reproduire ici, *in extenso*, ces deux textes facilement accessibles. J'en donnerai cependant un résumé, ceux que l'on trouve dans les ouvrages traitant de l'Atlantide étant généralement incomplets ou peu fidèles.

Quand les dieux se partagèrent le monde, l'Atlantide échut à Poseidon (2). C'était une île située dans la mer Atlantique, en face des Colonnes d'Hercule. Elle était à elle seule plus grande que l'Asie et l'Afrique réunies. Au delà s'étendaient d'autres îles, si bien qu'un navigateur, passant de l'une à l'autre, pouvait traverser entièrement cette vaste étendue d'eau qui mérite seule le nom de Mer (3) (et dont la mer située en deçà des Colonnes d'Hercule (4) ne constitue qu'un petit golfe), et atteindre enfin le continent

(2) *Critias*.
(3) C'est-à dire l'Atlantique.
(4) La Méditerranée.

situé au delà et qui entoure cette Mer proprement dite (5).

Poseidon (6) s'éprit d'une mortelle nommée Clito, habitante de cette île, et en eut dix fils entre lesquels il partagea le territoire L'aîné, qu'il appela Atlas, eut la suzeraineté sur ses frères et c'est de lui que prirent leur nom et l'île principale et l'océan qui l'entoure. Le second, que Poseidon appela Gadire, c'est-à-dire en grec Eumélos (= aux belles brebis), reçut en partage l'extrémité de l'île qui s'étendait du côté des Colonnes d'Hercule et jusque vers cette contrée qu'on nomme encore aujourd'hui Gadirique, du nom de cette portion de l'île (7).

Sous les fils d'Atlas et leurs successeurs, l'Atlantide connut une longue prospérité. Le pays était fort riche. Il possédait en abondance « tous les métaux solides et fusibles, et même ce métal, dont nous ne connaissons plus que

(5) L'Atlantique. *Timée*, 24 *e* et 25 *a*. — Plusieurs commentateurs ont mal compris ce passage. M. P. Termier (*A la gloire de la Terre*, p. 21) « Une grande île, au large du détroit de Gibraltar...; d'autres îles plus petites dans un large chenal séparant la grande île de la côte africaine : on passe aisément de la grande île dans les petites, et de celles-ci sur le continent ; et il est facile ensuite de gagner les bords de la Méditerranée... » etc. — C'est prendre là le texte exactement à contresens. Platon dit en effet qu'un navigateur partant des Colonnes d'Hercule pour s'engager dans l'Atlantique, et se dirigeant vers l'ouest, aurait rencontré *d'abord* la grande île, *ensuite* les petites îles, et *enfin* le continent qui, d'après les croyances des anciens, constituait l'autre rive du fleuve Océan et entourait par conséquent la Terre entière. (Cf. Th.-H Martin, *Études sur le Timée*, t. I, p 312 et suiv.) Ce continent, si l'on voulait à toute force adapter le récit de Platon à nos connaissances géographiques, devrait donc être cherché *au delà* de l'Atlantique, et identifié, par conséquent, non avec l'Afrique, mais avec l'Amérique.

(6) Ce qui suit d'après le *Critias*.

(7) Telle est, en effet la traduction correcte de la phrase de Platon, *Critias*, 114 *b* : « Λῆξιν δὲ ἄκρας τῆς νήσου πρὸς Ἡρακλείων στηλῶν εἰληχότι ἐπὶ τὸ τῆς Γαδειρικῆς νῦν χώρας κατ' ἐκεῖνον τὸν τόπον ὀνομαζ-μένης, ἑλληνιστὶ μὲν Εὔμηλον, τὸ δ'ἐπιχώριον Γάδειρον. » Cette phrase est parfaitement claire et l'on ne comprend pas les contresens qu'elle a fait commettre. La traduction de V. Cousin (t. XII, p. 261), notamment, donne au fils de Poseidon le nom de Gadirique et celui de Gadire à une partie de l'Atlantique Cette interprétation insoutenable a été adoptée par la plupart des Atlantologues qui ont eu à reproduire ce passage du *Critias* (cf. R Dévigne, *L'Atlantide*, p 48) et ne savaient ni le grec ni le latin ou ne se sont pas souciés d'y recourir (l'édition Didot donne une traduction parfaitement exacte). La terre Gadirique, c'est-à-dire le territoire de Gadire ou Gadès (Cadix), est une partie de l'Espagne méridionale, bien connue sous ce nom par les géographes anciens (Strabon, III, 2 ; XVII, 3 ; etc. Cf. Th.-H. Martin, *op laud.*, I, p. 287).

le nom, l'orichalque » ; il nourrissait toutes sortes d'animaux et produisait tous les parfums et toutes les plantes utiles.

D'immenses, de surhumains travaux d'art furent exécutés, temples, palais, ports, canaux couverts, ponts, enceintes fortifiées. Les constructions étaient faites de pierres blanches, noires et rouges, les enceintes revêtues de bronze, d'étain, d'orichalque ou même d'or. Les villes, magnifiques et vastes, avaient thermes, temples, hippodromes et gymnases. Dans la capitale s'élevait un grand temple dédié à Poseidon et à Clito. Partout y régnaient l'or, l'argent, l'orichalque et l'ivoire, et l'on y admirait de gigantesques statues d'or du dieu et des cent Néréides, avec, tout autour, celles des rois et des reines des Atlantes.

Les forces militaires s'élevaient, *pour la seule province* du roi suprême, à dix mille chars et 960.000 guerriers, plus douze cents navires avec 240.000 matelots. Chacune des neufs autres provinces avait également une très nombreuse armée, dont Platon ne dit pas l'effectif.

A dates déterminées, les dix rois se réunissaient, immolaient à Poseidon un taureau capturé par l'un d'eux, buvaient de son sang, et, revêtus de robes azurées, rendaient leurs jugements.

Pendant plusieurs générations, les Atlantes, vertueux et sagement gouvernés, furent parfaitement heureux. Avec le temps, cependant, ils dégénérèrent et ne songèrent plus qu'à accroître leur richesse et leur puissance. Aussi les dieux résolurent-ils de les punir.

Cette puissance, au reste, était déjà considérable : l'empire des Atlantes s'étendait, en effet, non seulement sur l'Atlantide et les îles voisines, mais même, d'une part sur le continent situé au delà de l'Atlantique, de l'autre sur l'Europe jusqu'à la Tyrrhénie et sur l'Afrique jusqu'à l'Egypte (8). Un tel empire ne suffisant pas à leur appétit de

(8) Toute cette description d'après le *Critias*.

domination, les Atlantes voulurent y joindre le reste du monde. Réunissant toutes leurs forces, ils attaquèrent donc tous les peuples situés à l'Est des colonnes d'Hercule. Ainsi commença une guerre universelle, neuf mille ans, d'après le *Critias*, avant Solon, c'est-à-dire vers 9.600 avant notre ère (9).

Mais dans ces temps lointains, existait une première Athènes, fondée par Héphaistos et Athéna, ville d'une grande sagesse et d'une grande puissance militaire (10). Elle prit courageusement la tête de la résistance, et, après diverses alternatives, réduite cependant à ses seules forces par la défection de ses alliés, elle vainquit les Atlantes, détruisit leur armée (11) et délivra tous les peuples à l'est des colonnes d'Hercule qui étaient soumis à leur empire.

Aussitôt un grand déluge et un terrible tremblement de terre engloutirent, en un jour et une nuit, tous les guerriers d'Athènes (12), l'Atlantide disparut sous les flots et, depuis ce temps, la mer, sur ce point, est devenue impraticable à cause de la vase et des bas-fonds.

(9) Ici se présente une difficulté, et même une contradiction entre les deux récits de Platon. Dans le *Critias*, en effet, le philosophe donne ce chiffre de neuf mille ans comme se rapportant au début de la guerre universelle ; dans le *Timée*, en revanche, cette date est celle de la fondation de la première Athènes. Cependant, d'après l'un et l'autre ouvrage, cette Athènes préhistorique aurait eu une assez longue existence avant la guerre des Atlantes. Je soumets ce petit problème à la sagacité des chronologistes atlantologues, persuadé qu'ils le résoudront sans peine.

(10) Ceci et ce qui suit d'après le *Timée*, le *Critias* étant inachevé.

(11) Le texte du *Timée*, 24 *e* et 25 *c*, ne laisse place à aucun doute : c'est bien Athènes *seule* qui vainquit et détruisit les millions de guerriers atlantes. Ce détail, assurement, est invraisemblable, mais non pas plus que le reste du récit.

(12) On peut croire, bien que le texte de Platon (*Tim.*, 25 *d*) se prête mal à cette interprétation, que si la catastrophe, du côté athénien, se limita à l'engloutissement des seuls guerriers, c'est que, dans le récit primitif, ces guerriers, après avoir libéré l'Europe et l'Afrique, pénétraient dans l'île même des Atlantes, qui les entraînait dans sa submersion.

II

L'AUTORITÉ INTRINSÈQUE DU TÉMOIGNAGE DE PLATON OPINIONS DES ANCIENS SUR L'ATLANTIDE

Quelle est la valeur historique de ce récit ? Faut-il y voir, avec le célèbre Longin, « un simple ornement littéraire sans vérité historique ni signification philosophique » (13), ou même l'un de ces mythes dont Platon aimait à envelopper ses conceptions philosophiques, politiques et sociales ? ou doit-on le considérer comme un écho plus ou moins fidèle d'un événement remarquable ? Socrate, il est vrai, dans le *Timée* (14), affirme que ce récit « n'est pas une fable inventée, mais une histoire authentique ». Mais, outre qu'une telle affirmation peut fort bien constituer un simple artifice littéraire, elle ne saurait, si l'on en admet la vérité, garantir tout au plus que la sincérité de Platon, non celle de sa source.

Or cette source, Platon dit qu'elle est égyptienne, et nous verrons que cette indication est très vraisemblable. L'histoire de l'Atlantide aurait été contée à Solon par les prêtres de Saïs, qui prétendaient qu'elle était inscrite dans leurs annales. Mais rien ne garantit la véracité des prêtres égyptiens. Sans doute, Proclus raconte (15) que, trois siècles plus tard, ils montraient au Grec Crantor, platonicien de la première Académie, les stèles couvertes d'inscriptions racontant l'histoire de l'Atlantide et des peuples qui l'avaient habitée durant des siècles. Malheureusement, même si l'information est exacte, elle ne prouve nullement que cette histoire fût authentique, ni même qu'il ait existé réellement des inscriptions hiéroglyphiques relatives à l'Atlantide.

Non seulement, en effet, nous n'avons pas ces stèles, non seulement aucun autre auteur ancien ne dit les avoir vues, mais dans l'innombrable quantité d'inscriptions que

(13) Proclus, *Sur le Timée*, p. 63.
(14) Platon, *Timée*, 26 *e*.
(15) Proclus, *op. cit.*, p. 24.

nous a laissées l'Egypte ancienne, rien, absolument rien, ne se rapporte à l'existence des Atlantes, à la guerre universelle qu'ils déchaînèrent ni au cataclysme qui les engloutit.

Bien plus, du temps de Solon, ces stèles n'existaient pas encore, puisque les prêtres de Saïs, bien loin de les montrer au législateur athénien, ne lui en parlent même pas et font seulement allusion à des écrits qu'on peut prendre à la main, *λάμβανειν* — et que d'ailleurs ils ne lui montrent pas davantage (16). Ainsi les fameuses stèles n'auraient été gravées qu'entre l'époque de Solon et celle de Crantor, — qui sait ? Peut-être, d'après le récit de Platon ! Mais il est bien plus probable qu'elles n'ont jamais existé, et que, Crantor ne sachant pas lire les hiéroglyphes (17), les prêtres saïtes abusèrent de sa crédulité et lui contèrent ce qu'ils voulurent. L'indication de Proclus (si elle est exacte, répétons-le), vient seulement appuyer le témoignage de Platon sur l'origine égyptienne de l'histoire de l'Atlantide. Et cette origine ne lui confère pas, tant s'en faut, une garantie d'authenticité.

Je n'insisterai pas ici sur les nombreuses et diverses difficultés que présente le récit de Platon, sur ces origines mythologiques, sur cette civilisation, parfaite cent siècles avant Jésus-Christ et s'étendant sur les trois quarts du bassin méditerranéen, qui disparaît sans laisser la moindre trace, sur cette connaissance et cette utilisation des métaux, des chars de guerre et des grands navires, plusieurs milliers d'années avant les dates que nous indique l'archéologie, et sur bien d'autres invraisemblances que nous étudierons plus loin. Mais je veux m'arrêter un moment pour examiner si, comme on le répète volontiers, « à part Aristote.... tous les anciens auteurs ont tenu pour vraie l'histoire des Atlantes » (18).

(16) Platon, *Timée*, 23 e. Il est vrai qu'ils lui promirent de les lui montrer « un autre jour » (*ibid.*).
(17) Proclus, *op. cit.*, p. 24.
(18) Abbé Moreux, *L'Atlantide a-t-elle existé?* p. 3[illegible] ; cf. R. Dévigne, *L'Atlantide*, p. 25, etc.

Quelques-uns d'entre eux, il est vrai, l'ont reçue pour telle. L'historicité du récit de Platon est acceptée sans réserve par le géographe Posidonius (1er siècle av. J.-C.) (19) et par beaucoup de néo-platoniciens, notamment Philon le Juif (20), Crantor, Jamblique, Syrianus et Proclus (21). On cite encore (22) un certains Marcellus, géographe d'ailleurs inconnu, et, plus près de nous, Ammien Marcellin (23) et les apologistes chrétiens Arnobe et Tertullien (24). Mais, en somme, si l'on met à part les néo-platoniciens, naturellement disposés à recevoir comme articles de foi toutes les affirmations de Platon, on ne saurait guère citer en faveur de l'authenticité du récit, que quatre ou cinq auteurs anciens, tous merveilleusement dénués d'esprit critique.

En revanche, les autres écrivains anciens à qui, sans les avoir lus, on prête la même opinion, en ont professé une toute différente.

Ne parlons pas d'Homère, dont l'île d'Ogygie n'a assurément rien de commun avec l'Atlantide, et dont Platon, s'il y avait eu lieu, eût invoqué la vénérable autorité. Mais Strabon, bien loin d'admettre l'historicité du récit de Platon, se moque à ce propos de la crédulité de Posidonius (25), Pline l'Ancien, dont le sens critique, cependant, n'était pas fort aiguisé, exprime des doutes (26) ; Ptolémée ne daigne même pas mentionner l'Atlantide (27), et Aristote (28), Longin (29) et plusieurs autres philosophes (30) n'y voient qu'une aimable fiction.

(19) Strabon, *Géogr.*, II, 3.
(20) Philon, *De l'indestructibilité du monde*, Paris, 1640, p. 963.
(2) Proclus, *Sur le Timée*, p. 24, 52, 59, 61.
(22) Id., *ibid* , p. 55.
(23) Ammien Marcellin, XVII, 7.
(24) Arnobe, *Advers. gent.*, I, p. 11 (éd. de Bâle, 1546) ; Tertullien, *Apol.*, p. 32 (éd. de Paris, 1664).
(25) Strabon, *Géogr.*, II, 3.
(26) Pline, *Hist. nat.*, II, 92.
(27) Cf. Th. H. Martin, *Etudes sur le Timée*, I, p. 292.
(28) Cité par Strabon, XIII, 1.
(29) Proclus, *op. cit* , p. 63.
(30) Id., *ibid.*, p. 24. Cf. Gaffarel, *Etude sur les rapports de l'Amérique et de l'Ancien Continent*, p. 5 et 6.

Quant à Diodore de Sicile, dont on invoque si fréquemment le témoignage, il parle bien (31) d'un peuple nommé Atlantes, mais comme habitant le Mont Atlas, non pas un pays distinct de l'Afrique, et l'histoire de ces Atlantes, en guerre non avec les Athéniens, mais avec les Amazones, ne présente aucun rapport avec celle des Atlantes de Platon, — sans, d'ailleurs, être moins fabuleuse.

Ailleurs (32), Diodore mentionne une très grande île dont il vante la beauté, la fertilité et les heureux habitants. On trouve également mention de cette île (ou d'une autre) dans l'ouvrage intitulé *Récits merveilleux* et faussement attribué à Aristote (33), mais ici elle est présentée comme déserte. Aucun de ces deux ouvrages, d'ailleurs, ne lui donne le nom d'Atlantide ni ne rappelle le souvenir de ce pays, et chez aucun des deux il n'est dit qu'elle ait disparu. Au reste, elle aurait existé à l'époque de la thalassocratie étrusque (34) et à celle de la puissance carthaginoise (35), c'est-à-dire près de huit mille ans après la submersion de l'Atlantide platonicienne. Quelles que soient donc et la valeur de cette information et l'interprétation qu'on en peut donner, elle ne concerne évidemment pas l'Atlantide (36).

Il est donc tout à fait inexact que l'antiquité dans son ensemble ait cru à l'historicité du récit de Platon. A la vérité, si cette croyance unanime avait existé, elle ne pèserait pas d'un grand poids sur notre opinion, à nous modernes. Mais le fait est qu'elle n'a point existé. Les plus grands des auteurs anciens, ou bien n'ont point parlé de l'Atlantide, ou n'en ont parlé que comme d'une contrée mythique « que Platon seul avait fait rentrer dans la mer comme lui seul l'en avait fait sortir » (37).

(31) Diodore de Sic., *Bibl. Hist.*, III, 53, 56, 60.
(32) Id,, *ibid.*, IV., 19-20.
(33) *De miris auscult.*, 106, éd. Didot.
(34) Diodore, *loc. cit.*
(35) *De miris auscult.*
(36) On a cru, dans cette île, reconnaître Ténériffe, la Grande Canarie, ou même l'Amérique. Cf. Th. Martin, *op. laud.*, p. 303.
(37) Aristote cité par Strabon, II, 3.

Quant aux autres, ceux qui ont parlé de l'histoire des Atlantes comme d'un événement historique, ils ne l'ont fait que d'après Platon et — à deux exceptions près — sans ajouter aucun détail à son récit, ce qui indique que, ni avant ni après Platon, il n'existait en dehors de lui, ni en Grèce ni même en Egypte, aucun élément d'information concernant l'Atlantide.

La première de nos deux exceptions se rapporte à un passage de ce géographe, nommé Marcellus, que nous connaissons uniquement par Proclus. D'après ce géographe, cité par ledit Proclus (38), « plusieurs écrivains anciens » racontaient que, de leur temps, existaient encore dans l'Océan Atlantique dix îles *inaccessibles*, consacrées à Perséphone, Pluton, Ammon et Poseidon, et dont les habitants conservaient par tradition le souvenir de l'antique Atlantide. Malheureusement Marcellus ne nous dit ni l'époque où existaient encore ces îles, ni celui de ces écrivains assez bien renseignés pour connaître les traditions conservées dans des îles inaccessibles, et nul autre auteur n'a pris soin de nous les conserver. — Il est bien possible qu'il y ait ici un souvenir confus des textes de Diodore et du Pseudo-Aristote que nous avons discutés plus haut ; mais vraiment il est impossible de rien fonder de solide sur une autorité aussi mal garantie.

D'autre part — et ceci est notre seconde exception, — d'après une scolie du livre I de la *République* de Platon, sur le péplos qu'on portait aux Grandes Panathénées était brodée la guerre des Dieux contre les Géants, et sur celui des Petites Panathénées, la guerre des Athéniens contre les Atlantes. Plusieurs commentateurs, notamment Humbold (39), ont considéré cette indication comme une preuve de la haute antiquité de la tradition atlantidienne. Mais qui ne voit que, si cette représentation eût été établie avant Platon, le philosophe n'aurait pas manqué de l'invoquer et

(38) Proclus, *Sur le Timée*, p. 55-56.
(39) Humboldt, *Examen critique*, I, p. 180.

de rappeler l'antiquité de la tradition, et se serait bien gardé de conter toute cette histoire comme une chose complètement inconnue ? La vérité est qu'ici le scoliaste a copié inexactement Proclus qui rapporte le même fait (40), mais en remplaçant « la guerre des Athéniens contre les Atlantes » par « la victoire des Athéniens disciples des Dieux », et en donnant clairement à entendre qu'il s'agit de leur victoire sur les Perses (41). Ainsi la mention des Atlantes en cette occasion n'est due qu'à une erreur ou à une invention du scoliaste.

Cette question du péplos brodé nous mène tout naturellement à celle de la représentation des Atlantes sur les monuments figurés des Grecs. Quand un peintre ou un sculpteur grec désire représenter la victoire de l'intelligence sur la force brutale, celle de l'hellénisme sur l'étranger, les sujets guerriers qu'il figure le plus volontiers sont : la guerre des Dieux et des Géants, la guerres des Amazones, les guerres médiques, ou, plus récemment, les victoires sur les Galates (42). Si donc la victoire d'Athènes sur l'immense empire des Atlantes avait été considérée comme un fait historique, on trouverait nécessairement de nombreuses représentations de cet événement si glorieux. Or il n'en est rien, et l'on n'en saurait citer un seul exemple dans tout l'art grec, de quelque époque que ce soit.

Si l'on ajoute qu'au silence de l'art grec répond celui de l'art égyptien, si l'on se rappelle que les innombrables documents écrits que nous a laissés l'Egypte ne contiennent pas la moindre allusion à l'histoire de l'Atlantide, on ne saurait, semble-t-il, échapper aux conclusions suivantes :

1° L'antiquité, dans son ensemble, n'a pas admis l'historicité de l'histoire des Atlantes ; elle s'est *totalement* abstenue d'en donner des représentations plastiques ;

(40) Proclus, *op. cit.*, p. 26.

(41) Cf. Th.-H. Martin, *op. laud.*, p. 306, qui commente parfaitement cette scolie.

(42) Cf. Pausanias, I, 25, 2, et Salomon Reinach, *Les Gaulois dans l'art antique*, p. 6.

2° Sauf deux indications évidemment erronées, tout ce qu'ont dit de l'Atlantide les Anciens qui croyaient à son existence a été pris dans Platon, qui demeure ainsi l'*unique* source hellénique de la tradition.

3° Si, comme il semble à peu près certain (43), l'origine première de ce récit est égyptienne, on doit attribuer une haute signification, d'une part, au silence complet des monuments égyptiens au sujet de l'Atlantide, de l'autre au fait que, sur le point où nous avons tenté de contrôler les assertions des prêtres saïtes, savoir sur les stèles montrées à Crantor, nous les avons pris en flagrant délit de mensonge.

Si donc nous n'avions de ce récit, où le coup d'œil le plus superficiel fait découvrir tant d'invraisemblances, d'autre garant que ce témoignage unique et peu digne de foi, nous serions en droit de clore ici le procès et de rendre un jugement de non-authenticité. Mais les interprétations des modernes et les confirmations que certains ont cru trouver dans les données actuelles de diverses sciences nous obligent à poursuivre cette étude, non, toutefois, sans une légitime défiance.

III

OU FAUT-IL SITUER L'ATLANTIDE ?

« Atlantide, où es-tu ? »
J. VERDAGUER, *l'Atlantide.*

Et voici de quoi renforcer cette défiance.

Les quelques anciens qui avaient cru à l'existence de l'Atlantide, la plaçaient, nous l'avons vu, à l'ouest du détroit de Gibraltar. Les modernes sont bien loin de cette unanimité.

La découverte du Nouveau Monde devait naturellement faire éclore des assimilations hasardées avec les régions mythiques des traditions antiques ou médiévales. L'Antilia,

(43) Nous reviendrons plus loin sur cette question.

le Brazir des légendes, furent reconnus dans les terres que nous appelons encore Antilles et Brésil. Le continent américain ne pouvait manquer, lui aussi, d'être « reconnu » et, de fait, il faillit prendre le nom d'Atlantide. Cette assimilation, proposée d'abord, non par Ortelius, comme on l'a dit (44), mais par l'Espagnol Gomara (45), fut aussitôt adoptée par Guillaume de Postel. Celui-ci fournit à l'appui une étymologie mexicaine du nom de l'Atlantide (46), ouvrant ainsi une voie de linguistique fantaisiste que devait après lui pratiquer et élargir plus d'un esprit chimérique. Acceptée plus ou moins nettement par Ortelius (47) et par bien d'autres dont l'énumération ne paraît pas nécessaire (48), elle trouvait encore des adeptes au milieu du XIX[e] siècle (49), mais semble aujourd'hui abandonnée.

D'autres ont placé l'Atlantide en Afrique, et quelques-uns l'y placent encore, soit que, interprétant à contresens les données de Diodore rappelées plus haut, ils veuillent qu'elle ait été dans l'actuel Atlas africain (51), soit que, réduisant à l'extrême les dimensions de l'île platonicienne, ils la casent tant bien que mal en Méditerranée près de la Tunisie (51).

Un assez grand nombre de théologiens et d'érudits assimilèrent l'Atlantide avec la Palestine et virent dans les dix royaumes neptuniens les douze tribus d'Israël. Les plus connus de ces rêveurs sont les Suédois Jean Eurenius et

(44) Abbé Moreux, *L'Atlantide a-t-elle existé ?* p. 42.
(45) Gomara, *Historia de las Indias*, Saragosse, 1553, fol. 119.
(46) Guillaume de Postel, *Cosmogr. discipl. comp.*, Bâle 1561, p. 13 et 57.
(47) Ortelius, *Theatrum orbis terrarum*, Anvers 1570, fol. 2 ; et *Thesaurus geographicus*, Anvers, 1587 et 1596, s. v. *Atlantis, Gades, Gadiricus*.
(48) On la trouvera dans Th.-H. Martin, *Etudes*, I, p. 268 et suiv.
(49) Stahlbaum, *Critias*, argument ; *Timée*, p. 24. Cf. Humboldt, *Examen critique*, t II, p. 194-195.
(50) Kirchmaier, *Exercitatio de Platonis Atlantide*, Wittemberg, 1685, Berlioux, *Les Atlantes*, Paris (Leroux), 1883.
(51) Delisle de Sales, *Hist. nouv. de tous les peuples du monde...*, 52 vol., Paris, tomes I-III ; et, tout récemment, F. Butavand, *La véritable histoire de l'Atlantide*, Paris, s. d. (1925). Un Allemand, M. Paul Borchardt, la place en Tunisie même ! Voy. A. Delvaux *Mercure de Fr.*, 15 oct. 1926, p. 461-463.

Fréd. Ch. Baër (52). Plus près de nous, Ignatius Donnelly considère la Bible comme l'écho d'un livre atlante (53).

Un Suédois encore, le savant Olaus Rudbeck, assigna à l'Atlantide une place bien inattendue (54). Prenant pour guide non plus la Bible, mais l'Edda scandinave, c'est à sa patrie qu'il décerna l'honneur d'avoir été le royaume de Poseidon. Il reconnaissait même en Upsal la capitale des Atlantes. Ce système fut accueilli avec faveur, en Suède du moins, jusqu'à des temps assez rapprochés (55).

L'Atlantide, ainsi émigrée vers les pays hyperboréens, ne pouvait s'arrêter en si bonne voie. L'astronome français Sylvain Bailly la plaça dans l'Océan arctique et jusque sous le cercle polaire, en un mot dans le Spitzberg (56). C'est là que, d'après lui, se trouvait la riante, fertile et populeuse Atlantide. La température, ajoute-t-il, a bien changé depuis le temps d'Atlas. Mais il néglige de nous dire pourquoi.

Mentionnons encore — sans prétendre que la liste soit complète — que l'Atlantide a été assimilée à l'Europe antédiluvienne (57), à Athènes elle-même (58), détruite par Sparte à la fin de la guerre du Péloponèse, à la Perse (59), et même à l'île de Ceylan (60).

Il y a, comme on voit, peu de points du globe où l'on n'ait pensé reconnaître avec certitude l'Atlantide de Platon, où l'on n'en ait cru, même, retrouver des traces assurées. Il n'est donc pas fort étonnant que l'on en retrouve égale-

(52) J. Eurenius, *Atlantica orientalis*, Strengnaes, 1754 ; Fr. Ch. Baër, *Essai hist. et crit. sur les Atlantiques* ; Paris, 1762 ; réédité, à Avignon en 1835.

(53) Ignatus Donnelly, *Atlantis*, New-York, 1882.

(54) O. Rudbeck, *Atlantica sive Manheim*, etc. ; 4 vol. fol., Upsal, 1675.

(55) Jac Wilde, *Hist. Sueciae pragmatica*, Holm, 1731, p. 33.

(56) Sylvain Bailly, *Lettres sur l'origine des Sciences*, Londres (Paris), 1777, et *Lettres sur l'Atlantide de Platon*, 1779.

(57) Fr. Klee, *Le Déluge*, Copenhague, 1842.

(58) Bartoli, *Réflexions impartiales sur le progrès réel ou apparent que les sciences et les arts ont fait dans le XVIII*e *siècle en Europe* ; Paris, 1819, p. 146.

(59) Latreille, *Mémoires sur divers sujets d'histoire naturelle des insectes, de géographie ancienne et de chronologie* ; Paris, 1919, p. 145.

(60) Opinion citée sans nom d'auteur par Delisle de Sales, *op. cit.*, I, p. 58.

ment au point où, de toute évidence, le philosophe plaçait son continent englouti.

Je dis « de toute évidence », et, en effet, l'opinion que l'Atlantide était, d'après Platon, située dans l'Atlantique, à l'ouest du détroit de Gibraltar, après avoir été celle des Anciens, est redevenue aujourd'hui l'opinion à peu près universelle. Il ne paraît donc pas utile de s'arrêter longuement à en démontrer l'exactitude. Faisons simplement observer que :

1° Si l'Atlantide a disparu, elle ne saurait être identifiée avec des contrées comme la Palestine, la Perse, la Suède, l'Amérique et l'Atlas, qui sont toujours émergées ;

2° Quand Platon dit que l'Atlantide était située dans la mer Atlantique (Ἀτλαντικὸν πέλαγος), au delà des Colonnes d'Hercule et à l'ouest du pays de Gadès (ou Cadix), ce ne peut être sérieusement qu'on place cette même Atlantide dans la Méditerranée, à proximité de la Tunisie, comme l'a fait, après Delisle de Sales, M. F. Butavand.

3° Quand on lit que l'Atlantide avait une étendue supérieure à celle de la Libye (= Afrique) et de l'Asie réunies, on peut, sans doute, admettre que cette indication un peu vague doit être restreinte aux portions de ces deux continents que connaissaient les Anciens ; mais il n'est pas possible à un esprit quelque peu critique de suivre ceux qui voudraient restreindre le sens des termes d'Asie et de Libye à « une province peu étendue aux abords de l'Hellespont » et au « nome libyque de l'Egypte » (61). Quelle étrange idée aurait eue Platon de choisir pour termes de comparaison deux petites provinces fort éloignées l'une de l'autre et médiocrement connues ! Et comment une si petite île aurait-elle prétendu conquérir le monde et mis en ligne tant de millions de combattants ?

(61) Butavand, *op. cit.*, ch. II — Pour la même raison doit être rejetée l'hypothèse de M. O. Jessen, qui identifie l'Atlantide avec une île, longue de dix-huit kilom., située autrefois à l'embouchure du Guadalquivir, et où se serait élevée la mystérieuse Tartesse. Cf. A. Delvaux, in *Mercure de Fr.*, 1er janvier 1925, p. 259 et suiv.

Quand on entreprend de commenter un texte, c'est mal débuter que d'en rejeter toutes les données. Nous chercherons donc l'Atlantide seulement là où la place le texte, c'est-à-dire à l'ouest de Gibraltar, et nous la chercherons avec l'immense étendue que lui donne Platon et qui, si elle a réellement existé, devait en faire un véritable trait d'union entre l'Ancien et le Nouveau Continent. C'est là, d'ailleurs, que géologues, océanographes, américanistes, ceux du moins qui croient à son existence (62), prétendent trouver les traces irrécusables de l'Atlantide.

Reste à savoir ce que valent leurs interprétations.

IV

L'ATLANTIDE DE LA SCIENCE
OCÉANOGRAPHES ET NATURALISTES

Dès le seizième siècle, le géographe Ortelius (63) avait supposé que l'île de Léon, sur la côte d'Espagne, et l'Amérique pourraient bien être les deux débris extrêmes de l'Atlantide. Au siècle suivant, le savant jésuite Athanase Kircher (64) considérait les Canaries et les Açores comme des restes de cette île. Cette théorie a fait fortune, mais ce n'est qu'au dix-neuvième siècle et surtout de nos jours qu'elle revêtit la forme scientifique sous laquelle elle se présente maintenant. Il existe aujourd'hui tout un ensemble de constatations et de déductions sur lesquelles un certain nombre d'océanographes et de naturalistes prétendent asseoir la croyance à l'existence de l'Atlantide. Les unes et les autres sont bien connues, ayant été maintes fois exposées dans ces derniers temps. Je me bornerai donc à les rappeler sommairement.

Donnons d'abord la parole à l'océanographie. Elle nous

(62) Je relève, parmi les fondateurs de la Société des études atlantéennes, les noms de MM. Alph. Berget, Marcellin Boulle, Louis Germain, abbé Moreux, docteur Verdeau, Roger Dévigne, Paul Le Cour.

(63) Ortelius, *Theatrum orbis terrarum*, f° 2.

(64) Kircher, *Mundus subterraneus*, lib. II, cap. XII, § 4.

apprend que le fond de l'Atlantique est extrêmement accidenté, et que la partie médiane de cet océan est occupée par une longue crête sinueuse de direction nord-sud, jalonnée sur toute sa longueur par une série d'îles toutes volcaniques.

Elle nous apprend, d'autre part, l'existence d'un large et profond sillon, dit *dépression méditerranéenne*, qui fait tout le tour de notre globe, et dont la Méditerranée est une partie.

La géologie, utilisant ces données, fait remarquer qu'une région volcanique est nécessairement une région d'effondrements, ou tout au moins d'instabilité, et que cette instabilité doit être particulièrement notable au point de rencontre de la région volcanique atlantique avec la dépression méditerranéenne. Les sondages effectués du côté des Açores permettent, d'ailleurs, d'affirmer qu'il s'est produit dans cette région une submersion géologiquement assez récente. Enfin l'étude géologique des côtes marocaines conclut que l'ouverture du détroit de Gibraltar date du début du pliocène; et, bien qu'à cette époque Madère et les Canaries fussent déjà séparées du Continent, il s'est encore produit, dans cette région, d'importants effondrements, dont quelques-uns à l'époque quaternaire.

La zoologie, actuelle ou paléontologique, conduit aux mêmes conclusions. La faune, principalement chez les mollusques, présente de très remarquables ressemblances dans l'Amérique Centrale, les Antilles, les îles de l'Atlantique et les rivages du Portugal, de la Mauritanie et du Sénégal. Et de ces constatations, qui s'étendent également à la flore, M. Louis Germain conclut à l'existence, aux temps géologiques, d'un vaste continent, qui commence à s'effondrer à la période miocène et dont le dernier grand débris n'aurait disparu qu'à l'époque quaternaire.

En somme, s'il faut en croire MM. Termier, Berget, Germain, Moreux, il existait encore, « jusqu'à une époque

très voisine de nous, de vastes terres émergées dans la partie de l'Océan qui se trouve à l'ouest des Colonnes d'Hercule » (65).

Mais faut-il les en croire ? « Je me garderai bien (66), dans mon incompétence, dit modestement M. Termier, d'émettre le moindre avis sur la valeur zoologique des faits signalés par M. Germain, et sur le degré de certitude des conclusions qu'il en tire. » La même réserve, de notre part, n'est pas déplacée en ce qui concerne les déductions des géologues, car, dit encore M. Termier (67), « de même que l'œil du peintre perçoit tout un monde de couleurs et de reflets insoupçonnés des autres hommes, l'œil du géologue est impressionné par des lueurs *très vagues et très incertaines*, qui illuminent, *pour lui seul*, la nuit des gouffres et la nuit, plus noire, du lointain passé ».

Tout cela n'est pas très rassurant pour ceux qui n'ont pas l'œil du géologue, et ces remarques sont bien faites pour susciter quelque scepticisme chez les non-spécialistes, forcés ici d'accepter, en fermant leurs yeux inutiles, les conclusions de quelques géologues et zoologistes.

Mais enfin, n'insistons pas et admettons par hypothèse l'existence, jusqu'à l'aurore du quaternaire, de ce continent atlantique. Le problème est-il résolu ? En *aucune* façon. Il reste, en effet, à prouver que ce continent est bien l'Atlantide de Platon. Il faut établir, d'abord, « la postériorité du cataclysme qui a fait disparaître cette île à l'établissement de l'humanité dans la région occidentale de l'Europe », et la présence, en cette région et lors du cataclysme, d'hommes « qui aient pu en subir le contre-coup et en transmettre le souvenir (68) » ; mais surtout il faut montrer qu'entre le récit de Platon et les données scientifiques actuelles, il y a bien accord, non seulement sur le lieu — ce qui pourrait

(65) P. Termier, *A la gloire de la Terre*, p. 143.
(66) Id., *ibid.*, p. 142.
(67) Id., *ibid.*, p. 128. C'est moi qui souligne.
(68) Id., *ibid.*, p. 143, M. Termier ajoute : « Toute la question est là », ce qui est une erreur évidente.

n'être qu'une coïncidence fortuite (69), mais sur la date, sur l'état de civilisation, sur les diverses circonstances, du moins les plus importantes.

Or, non seulement personne n'a pu montrer que cet accord existât, mais, sauf erreur, aucun savant sérieux ne s'est efforcé de l'établir.

Constatons d'abord l'énorme discordance des dates. D'après Platon, la catastrophe finale eut lieu vers 9600 avant J.-C. Océanographes et naturalistes, qui, d'ailleurs, ne sont pas absolument d'accord, sont bien loin de cette date : MM. Termier et Germain placent la submersion à l'époque quaternaire, sans préciser si c'est au début ou à la fin ; mais des savants plus prudents (70) la reportent à la fin du tertiaire ; et alors, comme dit l'un d'eux (71), « les 9000 ans mentionnés par Platon deviennent notoirement insuffisants ». Notoirement, en effet. Sans doute on ne saurait assigner aux périodes géologiques, même les plus récentes, des dates chiffrées bien précises. Néanmoins l'estimation la plus modérée des géologues porte à 100 ou 125.000 ans la durée de l'âge quaternaire (72). Entre les dix mille ans de Platon et les cent mille ans des géologues se creuse donc un fossé de neuf cents siècles qu'aucune subtilité ne saurait combler et sur lequel les fidèles de l'Atlantide se gardent bien d'insister.

Deuxième difficulté. L'humanité qui, au début de l'époque quaternaire, errait en Europe et en Afrique était assurément peu nombreuse et vivait clairsemée ; rien ne permet de croire qu'elle fût plus abondante et plus dense dans le continent supposé, et par conséquent il n'est pas vraisemblable que ce continent, l'Atlantide, fût en mesure de mettre sur pied une armée de dix millions d'hommes.

(69) Il s'est, depuis le début de l'époque quaternaire, produit en tant de lieux des catastrophes plus ou moins importantes qu'une telle coïncidence n'aurait rien de décisif ni même de surprenant.

(70) Abbé Moreux, *L'Atlantide...*, p. 90 ; A. Berget, dans *La Science et la Vie*, 1925, p. 25.

(71) Abbé Moreux, *op. cit.*, p. 91.

(72) Capitan, *La préhistoire*, p. 8-9 ; cf. Termier, *op. cit.*, p. 347.

Ce n'est pas tout. L'homme tertiaire n'avait pas une industrie bien développée. Son existence, d'ailleurs encore discutée, ne nous est connue que par les silex du Puy-Courny (Cantal) et d'Ipswich (Norfolk, Angleterre) dont la taille est si grossière que des savants de valeur se sont absolument refusés à y reconnaître les traces d'un travail humain (73). Il y a loin de cette industrie éolithique aux savantes techniques métallurgiques des Atlantes de Platon.

Ajoutons encore qu'à la civilisation rudimentaire de ces hommes hypothétiques ne saurait convenir la parfaite organisation politique que décrit Platon, ni la constitution en un seul Etat d'une si vaste étendue, ni la flotte et l'armée savamment organisées, ni l'usage des chars de guerre et tant d'autres particularités qui plaçaient les Atlantes sur le même plan de civilisation, pour le moins, que les Egyptiens de la dix-huitième dynastie.

En somme l'Atlantide de Platon et le continent atlantique des savants diffèrent complètement et par la date, et par la densité de la population, et par l'état de l'industrie et de la civilisation en général, sans parler de l'élément mythologique, et n'ont entre eux d'autre point de ressemblance que le lieu où l'un et l'autre auraient existé

De fait, les plus modérés des Atlantologues reconnaissent que le récit de Platon est presque tout entier imaginaire et le rejettent délibérément, n'en gardant que l'indication de la place occupée par l'Atlantide et celle du cataclysme qui la détruisit. « Ce qu'il faut retenir, à mon avis, dit l'abbé Moreux (74), ce ne sont ni les mœurs des Atlantes, ni la description de leurs villes, de leurs monuments, de leurs palais, ni les institutions *que Platon a imaginées de toutes pièces* pour exposer ses vues philosophiques et ses idées sur une République idéale, il ne faut

(73) On cite également les silex de Thenay et d'Otta. Cf. Déchillette, *Manuel d'archéologie préhistorique*, I, p. 22. Ce grand savant, sur tous ces silex, ne voyait « aucune trace de taille intentionnelle », *ibid.*, p. 27.

(74) Abbé Moreux, *op. cit.*, p. 91-92.

garder que le fond du récit, son prétexte à philosopher, et rien d'autre. »

C'est donc, en dernière analyse, uniquement sur la coïncidence des lieux que les plus sérieux des atlantologues se fondent pour identifier l'Atlantide de Platon au continent atlantique des géologues. Cette coïncidence constitue-t-elle un argument suffisant ? Je ne le pense pas. Et j'irai même plus loin. Cette coïncidence, bien loin d'être une preuve, ou même une présomption en faveur de l'authenticité de la tradition, est, au contraire, si l'on veut bien y réfléchir, une présomption d'inauthenticité. Les hommes tertiaires n'avaient pas d'écriture et leur langage devait être assez rudimentaire. Il est déjà difficile d'admettre que l'humanité ait pu conserver par tradition orale le souvenir d'une catastrophe vieille de plusieurs dizaines de millénaires ; mais qu'elle ait conservé par ce moyen la connaissance précise du lieu exact où elle se produisit, c'est un fait qui semble absolument inadmissible. Il paraît donc plus sage de se souvenir que des catastrophes analogues se sont produites sur bien d'autres points du globe, et qu'en quelque lieu que Platon eût situé son Atlantide, il avait chance de rencontrer une de ces régions, — plus sage, par conséquent, de considérer cette coïncidence comme entièrement fortuite et l'existence et la catastrophe du continent atlantique comme étrangères à la genèse du récit platonicien.

V

AMÉRICANISTES, ARCHÉOLOGUES, ETHNOGRAPHES ET LINGUISTES L'ATLANTIDE ET LES ORIGINES DE LA CIVILISATION

A vrai dire, le problème de l'Atlantide, tel que le considèrent les atlantologues les plus sérieux, c'est-à-dire les géologues, zoologistes et océanographes, présente un grand intérêt pour la géologie. Mais il prend une ampleur et une importance de tout premier ordre si l'on suit dans ses déductions un autre groupe d'atlantologues, groupe très

nombreux relativement, et aussi très mêlé, dont la thèse est singulièrement différente.

Pour ceux-ci, non seulement l'Atlantide a existé au lieu où la situe Platon, mais encore à l'époque qu'il indique et avec la haute civilisation et l'énorme puissance qu'il attribue à ses habitants. Bien plus, c'est aux Atlantes que serait due la civilisation — ou tout au moins la civilisation du bronze — en Amérique, d'une part, en Europe, Afrique et Asie, de l'autre, à quoi certains joignent même l'Océanie (75).

Les arguments présentés en faveur de cette thèse se réclament de l'américanisme, de l'archéologie, de l'ethnographie, de la linguistique. Avant de les exposer, je rappelle que, de l'aveu des atlantologues eux-mêmes (76), ni la thèse, ni les arguments ne sont acceptés par un seul savant qualifié dans l'une ou l'autre de ces disciplines, et j'ajoute que cette unanime hostilité des hommes compétents ne constitue pas une recommandation. En revanche, ce groupe d'atlantologues contient un peu trop de ce genre de personnes que l'un deux appelle, par euphémisme, des « rêveurs » (77) et dont les hypothèses et déductions extravagantes ne sont pas faites pour inspirer confiance.

A ces extravagances il serait peu loyal de m'arrêter longtemps. On ne saurait en toute sincérité faire retomber sur une thèse les arguments de défenseurs trop fantaisistes. Nous verrons cependant qu'entre ces évidentes rêveries et les arguments d'aspect plus sérieux la limite est malaisée à établir.

Je mentionnerai donc seulement pour mémoire — et pour égayer un peu le présent exposé — la théorie d'après laquelle « la civilisation humaine » (*sic*) aurait pris naissance au Brésil, d'où, par l'Atlantide, elle aurait été apportée en Europe. Cette théorie, soutenue récemment par

(75) Constantin Balmont, *Visions solaires* ; Jean Dorsenne, *Le mystère du Pacifique*, in *Mercure de France*, 1er fév. 1926, p. 651 et suiv.
(76) R. Dévigne, *l'Atlantide*, p. VI et VII.
(77) Id., *ibid.*, p. VII.

M. George Lynch (78) s'appuie, d'une part, sur quelques racontars de sauvages, de l'autre sur la prétendue relation de découvertes mirifiques effectuées au XVIIIe siècle par des chercheurs d'or portugais. Il suffit de parcourir cette relation pour y reconnaître, comme on pense bien, la plus grossière des mystifications (79).

Je ne m'attarderai guère davantage aux « découvertes » opérées dans le Yucatan par le Dr Ronald Strath, de l'Université de Seattle (Washington). Ici, ce sont des inscriptions mayas, où le savant Docteur a déchiffré l'histoire de l'Atlantide et de sa destruction (80). Cette histoire, malheureusement, concorde mal avec le récit de Platon. La catastrophe finale, notamment, n'a lieu que vers l'an 500 avant notre ère, et elle est produite par le choc d'une petite planète qui effleura la terre, non sans y soulever « des nuées épaisses », comme on peut croire, — mais sans attirer l'attention du monde hellénique, ce qui est moins aisé à admettre.

Et que dire du sphinx de Giseh dû aux Atlantes, « lion de granit à figure humaine, élevé, disent ces merveilleuses inscriptions, par une de leurs princesses en exil », (Antinéa, sans doute) « à la mémoire d'un frère assassiné » (81)? Que dire des « monnaies de cuivre », trouvées en Amérique centrale, « dont la frappe rappelle celle des monnaies phéniciennes » et sur lesquelles « on retrouve les emblèmes de Tyr et le serpent biblique enroulé autour de l'arbre de la science » (82)? Que dire des « découvertes » qui permettent de placer dans l'Atlantide l'origine de la franc-maçonnerie

(78) *Est-ce au Brésil qu'on doit rechercher le berceau de la civilisation ?* par George Lynch, F. R. G. S., F. A. G. S., dans *La Science et la Vie* de juin 1925, p. 489 et suiv.

(79) Rien de plus amusant, notamment, que les inscriptions « relevées sur les murs d'une cité en ruines découverte dans les forêts vierges (*sic*) du Brésil central », et qui sont composées pour moitié de caractères grecs *modernes*. Voir, dans *la Science et la Vie, loc. cit.*, la figure de la page 496.

(80) Raoul Nicole, dans le *Quotidien* du 22 juin 1925.

(81) Raoul Nicole, *ibid.* (Sauf l'hypothèse présentée entre parenthèses.)

(82) Id., *ibid.*

et celle du culte du Sacré-Cœur (83) ? Que dire... Mais nous n'en finirions pas si nous entreprenions de relater, même sans les discuter, toutes les trouvailles et hypothèses « sensationnelles » auxquelles a donné lieu l'histoire de l'Atlantide, et qui, assurément, auraient bien surpris Platon.

Tous les atlantologues, heureusement pour leur thèse, ne sont pas aussi... hardis. Beaucoup se gardent de chercher dans l'Atlantide cette « origine de toute civilisation humaine », dont — à supposer qu'il n'y en ait eu qu'un — il est plus que probable qu'on ne trouvera jamais le berceau. Ils se bornent à y placer celle de la civilisation du bronze, que cette île fortunée aurait dispensée à l'un et à l'autre continent.

Leur thèse, comme on sait, repose essentiellement sur la prétendue constatation de ressemblances remarquables entre la civilisation américaine primitive et les antiques civilisations du monde méditerranéen, ressemblances qu'expliquerait seulement une origine commune, la civilisation atlante. Ces ressemblances porteraient sur la race, la langue et l'écriture, sur la religion, les rites et les symboles religieux, sur les arts, notamment l'architecture, et enfin sur l'industrie du bronze.

« L'Atlantide, nous dit-on, existe ethniquement (84). » L'Europe et l'Afrique présentent tout un groupe de peuples dant la race n'est pas aryenne et qu'on retrouve en Amérique. C'est la « race, longtemps oubliée, d'hommes bruns ou rouges que nous évoquent les peintures et les sculptures de la primitive Egypte, de l'Amérique légendaire » (*sic*) (85), et que figurent « les personnages peints sur les vases et sur les murailles des nécropoles de Tarquinies, de Volaterra (*sic*), de Chiusi, de Cœri (*sic*) » (86).

(83) Paul Le Cour, *A la recherche d'un Monde perdu : L'Atlantide et ses traditions*, dans *Mercure de France*, 1er déc. 1925, p. 332 et suiv.

(84) R. Dévigne, *L'Atlantide*, p. 75.

(85) Id., *ibid.*, p. 92.

(86) Id., *ibid.* — M. Dévigne veut parler ici de Volaterrae et de Caere,

Leur langue est « cette langue des occidentaux, plus ancienne que le sanscrit, le berbère. On en retrouve, en effet, les racines chez tous les peuples dont l'origine est énigmatique » (87), et les noms de ces peuples « s'éclairent et s'expliquent... en évoquant les racines berbères » (88). « Les Cariens, au dire d'Homère, parlaient une langue berbère : *barbarophôhoï* ; d'après Hérodote et Diodore, les Berbères Libyens d'Afrique étaient parents des Pélasges de Troade. Hérodote atteste en outre que les Mysiens et les Lydiens parlaient la langue des Cariens, et que les Phrygiens étaient d'une race identique (89). » Enfin cette langue s'exprimait graphiquement par une écriture hiéroglyphique, et c'est pourquoi l'usage des hiéroglyphes se trouve en Amérique, en Égypte, chez les Guanches, bref, partout « sur la route des Atlantes » (90).

« Une religion du Soleil, avec des rites apparentés, avec d'identiques collèges de prêtres astronomes, avec des temples aux pierres massives plaquées d'or, avec une même science de l'embaumement des morts, avec des mystères et des symboles communs (comme ceux de la Montagne Sainte, de l'Arbre sacré, des Quatre Fleuves, de la Croix, du Serpent), déroule son imposant cortège de l'Atlas berbère à l'Egypte et à la Chaldée, du Mexique au Pérou (91). » Ces prêtres astronomes confectionnaient des calendriers, et l'on peut remarquer « l'étrange ressemblance que présentent le calendrier égyptien et le calendrier mexicain (92). »

aujourd'hui Volterra et Cervetri. — Est-il besoin de rappeler que les vases peints trouvés en Etrurie, et autrefois appelés à tort « vases étrusques », sont, en immense majorité, de fabrication grecque ?

(87) Id., *ibid.* — Il y a longtemps qu'on a renoncé à considérer le sanscrit comme la langue mère des langues indo-européennes.

(88) Id., *ibid.*, p. 91. Cf. P. Le Cour. *art. cité*, p. 334, 340, 342, etc. Nous donnerons plus loin quelques-unes de ces étymologies.

(89) R. Dévigne, *L'Atlantide*, p. 87.

(90) Id., *ibid.*, p. 216.

(91) Id., *ibid.*, p. 200.

(92) Id., *ibid.*, p. 217.

Quant aux sacrifices humains, ils furent instaurés après le cataclysme de l'Atlantide pour apaiser les dieux (93).

La civilisation matérielle et l'art offrent des points de comparaison que l'on veut trouver décisifs. Pour l'architecture, ils sont, dit-on, si convaincants que « nous pouvons reconstituer les traits généraux de l'architecture atlante d'après les monuments de l'Egypte et de l'Amérique » (94). « La disposition des temples, la forme des portiques, le lourd appareil des murs de Cuzco font invinciblement songer aux ruines de Thèbes ou de Memphis (95). » Mais « l'argument de la pyramide est sans doute un des plus éloquents que l'on puisse faire valoir en faveur d'une tradition commune, d'un enseignement commun où auraient puisé Egyptiens et Américains » (95), car on a noté jusqu'à « sept analogies principales entre les pyramides d'Egypte et [celles] du Mexique » (97).

Enfin, ajoute-t-on, « les Atlantes ont été *le peuple du bronze* » (98). Cette affirmation « résout... les contradictions, les obscurités, les mystères qu'ont rencontrés tous les archéologues » (99). Cette industrie, en effet, fleurit surtout et d'abord dans les pays en rapports directs avec l'empire atlante : en Libye dès 10.000 avant notre ère (100), et, « dans les Amériques, en des temps antérieurs au cataclysme diluvien. La perfection de cet art y fut poussée si loin que les Etrusques, ces grands ouvriers d'art (*sic*) du bronze, ne sauraient rivaliser avec les Américains des temps inconnus » (101). Or où est née l'industrie du bronze ? Mystère ! — Mais « le mystère se dissipe pour

(93) Id., *ibid.*, p. 222 et suiv. — J'avoue ne pas saisir la portée de cet argument. Puisque l'Atlantide avait disparu, elle ne peut être le lieu commun d'origine des sacrifices humains.

(94) Id., *ibid.*, p. 162.

(95) Id., *ibid.*, p. 194.

(96) Id., *ibid.*, p. 193.

(97) Id., *ibid.*, p. 191.

(98) Id., *ibid.*, p. 133. C'est l'auteur qui souligne.

(99) Id., *ibid.*

(100) Id., *ibid.*, p. 151. — Quoi ! 400 ans seulement avant la catastrophe !

(101) Id., *ibid.*, p. 133.

celui qui veut bien admettre l'existence de l'Atlantide » (102), car « un fait sur lequel semblent d'accord tous ceux qui s'occupent de la plus vieille histoire, c'est que, au milieu... des peuplades d'Afrique, d'Europe et d'Amérique, à des dates lointaines, relativement difficiles à fixer, mais qui oscillent entre 10.000 et 6.000 ans avant notre ère, apparaissent des conquérants étrangers, navigateurs, maîtres du bronze, et dont le culte du Soleil marque et jalonne les migrations victorieuses » (103).

Et aujourd'hui encore, « les traditions du déluge répandues des Antilles aux Cyclades, des Andes aux Pyrénées » (104), perpétuent le souvenir, sinon de l'Atlantide, du moins de la catastrophe qui l'engloutit.

Voilà, — sauf omission involontaire — un tableau complet, bien que succinct, des arguments sur lesquels on se fonde pour attribuer à l'Atlantide platonicienne, non seulement une existence historique, mais une importance prépondérante dans l'histoire de la civilisation humaine. Ces arguments, je le rappelle et les atlantologues le reconnaissent, n'ont convaincu *aucun* des savants, archéologues ou américanistes, universellement connus pour tels ; et quand on prétend que « M. Reinach, M. de Morgan, M. Jéquier, M. Dussaud n'ont pas encore *osé* secouer la conception classique de la primitive histoire » (105) et qu'ils ont été « *effrayés* devant ce problème qui dérangeait leurs habitudes » (106), on émet une affirmation, qui, appliquée à des esprits de cet ordre — auxquels il serait facile d'en adjoindre bien d'autres (107), — n'est même pas digne d'être prise en considération et ne mérite qu'un sourire. L'accord sur ce

(102) Id., *ibid.*, p. 138.

(103) Id., *ibid.*, p. 79. — 6.000 av. notre ère, c'est environ trente-six siècles après la submersion de l'Atlantide. Que devient donc ici le rôle des Atlantes ?

(104) Id., *ibid.*, p. 119.

(105) Id., *ibid.*, p. 9.

(106) Id., *ibid.*, p. 7. Dans ces deux passages, c'est moi qui souligne.

(107) Citons au hasard les archéologues, historiens et américanistes Beuchat, Déchelette, Maspero, MM. le docteur Capitan, Moret, Delaporte, Glotz, Jardé, H. Vignaud. — Une enquête sur l'Atlantide serait bien instructive.

point de tant de savants éminents, dont la probité scientifique n'est pas moins incontestable que la compétence, a évidemment une autre explication, et donne à penser à tout esprit non prévenu que cet échafaudage de « preuves » est bien fragile.

C'est ce que je vais essayer de montrer.

VI

IL N'Y A PAS EU DE CIVILISATION ATLANTE

Dans les affirmations des atlantologues relatives aux ressemblances entre les civilisations primitives de l'Amérique et celles du bassin méditerranéen et spécialement celle de l'Egypte, dans ces affirmations, dis-je, il serait aisé de relever bien des erreurs et plus encore d'exagérations. S'il existe, en effet, des ressemblances, les différences sont bien plus nombreuses et plus importantes. Pour nous limiter aux manifestations artistiques, quel rapport y a-t-il, pour les armes et pour le costume entre l'Egypte et l'Amérique ? entre la céramique péruvienne ou mexicaine et la céramique égyptienne ? Quel est le monument de Thèbes ou de Memphis où se retrouve le bizarre appareil du mur du Soleil à Cuzco ? En quel endroit d'Amérique trouve-t-on des bas-reliefs comparables pour les sujets, le style, la perspective et la technique, aux bas-reliefs thinites ou memphites, pour ne point parler des œuvres thébaines ? Et quel est l'archéologue averti qui, mis en présence de n'importe quel objet ou monument, momie, hiéroglyphes, armes ou statue, sans excepter les calendriers, ni même les fameuses pyramides, pourrait hésiter sur la provenance entre l'Amérique et l'Egypte ?

Mais n'insistons pas sur ces oppositions et revenons aux ressemblances. Il en existe, cela n'est pas contestable, mais ce qui affaiblit beaucoup la portée de cette constatation, c'est que, sur toute la surface du globe, entre des peuples fort éloignés, on peut observer des ressemblances tout

aussi importantes pour lesquelles une explication monogéniste serait absurde (108).

L'architecture du Mexique, celle du Pérou, ont quelques rapports avec l'architecture égyptienne, mais celle de l'Inde, née indépendamment de cette dernière, ne la rappelle pas moins. Le nombre des modes de constructions n'est pas illimité ; il n'y a pas mille manières de bâtir un mur de pierre ou de tracer une porte ; il n'est pas étonnant que des édifices destinés au même usage présentent la même disposition ; il est remarquable, au contraire, que les murs péruviens soient bâtis dans un appareil dont on ne connaît pas d'autre exemple. De même, on ne saurait varier à l'infini les façons de représenter la figure humaine, et il est d'autant plus intéressant de constater que les bas-reliefs mayas présentent fréquemment le torse de profil, alors qu'en Egypte l'art primitif le figure constamment de face.

Aussi peu caractéristiques sont les ressemblances touchant les croyances et pratiques religieuses, les calendriers, l'usage des hiéroglyphes. Le culte solaire et ses divers emblèmes, roue, croix, etc., bien loin d'être propres aux peuples qui ont fait partie du prétendu empire atlante, est le patrimoine commun de l'humanité. Le culte des montagnes, des arbres, des serpents, animisme, fétichisme, totémisme, se retrouvent dans toutes les civilisations primitives.

Quant aux hiéroglyphes, nombreux sont les peuples qui, en divers lieux, en ont créé indépendamment les uns des autres, et ces hiéroglyphes, d'une série à l'autre, présentent des traits de ressemblance d'autant plus accusés que les signes sont plus primitifs, et par conséquent plus près de l'objet représenté. C'est le contraire qui serait étonnant, et il faudrait être un bien déterminé partisan de la civilisation atlante pour lui attribuer la paternité des hiéroglyphes

(108) Par exemple les mains rouges dans les cavernes australiennes et dans les grottes des Pyrénées, les dessins sur ivoire des Esquimaux modernes et ceux de nos ancêtres magdaléniens, le cannibalisme dans la Nouvelle-Zélande du dix-neuvième siècle et dans la Suède néolithique, etc.

chinois ou celle des inscriptions pictographiques de Sibérie ! Et faut-il s'ébahir si des calendriers, établis indépendamment, mais, de part et d'autre, d'après des observations astronomiques, présentent des divisions analogues ?

La méthode comparative est excellente à condition d'être sagement appliquée ; elle donne des résultats ridicules si on l'emploie indiscrètement. Ressemblance n'implique pas filiation. « Il suffit de parcourir les galeries d'un musée d'ethnographie comparée pour constater que la période initiale de la civilisation chez tous les peuples du globe terrestre présente partout sinon un faciès uniforme, du moins bien des traits fondamentaux identiques. Partout une même industrie correspond à une même phase de culture. Plus on avance dans la connaissance des civilisations primitives, plus on reconnait les effets constants du déterminisme qui régit le développement de l'industrie humaine (109). »

Cette méthode comparative a été employée sans aucune mesure par la plupart des atlantologues. Insoutenables, notamment, sont les rapprochements opérés par eux relativement à la race, à la langue, à l'usage des métaux. Certes, il n'est pas toujours aisé d'assigner à une race des limites précises ; mais je doute qu'aucun ethnographe sérieux ait jamais songé à réunir en une race unique les Américains, les Ibères, les Etrusques et les Egyptiens, et une telle classification aurait besoin, pour s'imposer à l'approbation des spécialistes, de constatations moins superficielles que celles sur lesquelles on prétend s'appuyer.

Quant à la langue, la question est encore plus claire. Il est impossible d'établir le moindre lien de parenté entre l'une quelconque des innombrables langues américaines et celles du bassin méditerranéen, et spécialement le berbère, et l'on se demande vraiment à qui certains atlantologues pensent faire illusion par le surabondant étalage d'étymologies établies, avoue franchement M. Paul Le Cour (110),

(109) Déchelette, *Manuel d'archéologie*, I, p. 313.
(110) Paul Le Cour, in *Merc. de France*, 1er déc. 1925, p. 343.

« au delà des syntaxes et des grammaires », ou, pour parler clairement, avec le mépris ou l'ignorance des lois les plus élémentaires de la linguistique. Sans s'arrêter à celles de cet atlantologue, qui sont pourtant bien amusantes (111), on peut noter comme étymologies « berbères » de noms de peuples : Hellènes = Ahl-Enn, clan de Enn (112) ; Séquanes = demeure de Enn ; Cyrène = Kir-Enn, centre de Enn ; Kan-Aan = Etat des peuples de Enn (113) ; Touraniens, et aussi Tyrrhéniens = Tour-Enn, peuples de Enn ; etc. (114). L'on peut, dit ingénument M. Dévigne, « l'on peut très aisément enrichir cette curieuse (*sic*) série linguistique » (115). Très aisément, en effet (116) ; mais l'on ne voit pas bien ce que la science, même atlantologique, peut gagner à ce jeu de société.

Faut-il ajouter qu'Homère n'a jamais dit, et pour cause, que les Cariens « parlaient une langue berbère », mais que leur langage était barbare, c'est-à-dire non grec, comme, d'ailleurs, celui de plusieurs peuples d'Asie Mineure, — et que Diodore parle, de même, non des Berbères, mais des Barbares de Libye, c'est-à-dire des indigènes, par opposition aux Grecs de la Cyrénaïque ? Cette incursion des atlantologues dans le domaine linguistique n'est vraiment pas très heureuse.

(111) Voici un exemple de famille de mots : Can (en anglais), pouvoir ; khan, chef ; kanna et kanôn (en grec), Chanaan, Cana (bourg), Canada, Cannes, Canaries, Ourakan, etc. (Paul Le Cour, *art. cité*, p. 357-359). Le « Labur-inthe » (Labyrinthe), est « l'effort personnel et intérieur » (*ibid.* p. 349). Et savez-vous l'étymologie du français *loquet* ? C'est le grec *lonké*, lance, parce que la lance est *la clé* du cœur de Jésus-Christ. — Je m'arrête ici, mais à regret.

(112) Enn était, paraît-il, le dieu suprême des Atlantes (Dévigne, *op. cit.*, p. 201) ; mais n'est-il pas étrange que les Grecs aient tiré leur nom de la langue de leurs ennemis ?

(113) M. Dévigne, comme on voit, se sépare ici de M. Le Cour ; cf. ci-dessus note 111.

(114) R. Dévigne, *op. cit.*, p. 91-92.

(115) Id., *ibid.*, p. 91.

(116) Cédant à cette invitation, on pourrait rattacher à la famille de *Tour-Enn*, peuples de Enn, le port annamite de *Tourane*, les Trente *Tyrans*, le dieu gaulois *Taranis*, le maréchal *Turenne*. On songerait tout naturellement à y joindre notre *Touraine*, si M. Le Cour n'avait déjà rattaché ce nom à la famille de *Kan* (énumérée ci-dessus), suivant la série Houra-kan, Ouranos, Aor-Agni, T-ouraine (P. Le Cour, *loc. cit.*, p. 359).

Comme on voit, de toutes les prétendues preuves de l'existence de la civilisation et de l'empire atlantes, il n'en est pas une qui résiste à l'examen. La seule que nous n'ayons pas encore vérifiée, celle de la propagation de l'industrie du bronze, nous allons le voir, n'est pas plus solide.

Ici le contrôle est aisé, le Mexique et le Pérou, comme l'Europe, l'Afrique du Nord et l'Asie, nous ayant laissé des ouvrages de bronze, qui, dans l'Ancien Continent du moins, sont assez bien datés, et que nous pouvons comparer (117). Or, si le bronze avait été inventé et propagé par les Atlantes, on devrait trouver, des deux côtés de l'Atlantique, les mêmes types d'armes, d'outils, de parures, de statues. Quoi qu'on dise, il n'en est rien. Les seules ressemblances sont celles que présentent nécessairement des instruments de même matière, destinés aux mêmes usages et issus des mêmes formes de pierre taillée. Mais il est toujours aisé de reconnaître à première vue les objets américains de ceux de l'Ancien Continent. Ces derniers présentent une variété de formes et une richesse de décoration infiniment supérieures à celles des objets américains correspondants. Pour ne citer qu'un exemple, on chercherait vainement en Amérique ces belles épées à poignée de bronze que l'on trouve, d'autre part, depuis l'Irlande jusqu'à la Chine.

C'est que, contrairement aux affirmations inconsidérées des incompétents, l'art du bronze américain est bien loin de rivaliser avec celui des chalkeutes d'Egypte, de Grèce, d'Etrurie ou même de ceux de l'Europe barbare, et si l'on en juge non point d'après les descriptions fantaisistes des conquérants espagnols, mais d'après les spécimens authentiques qui nous restent ou que mettent au jour les fouilles, la comparaison n'est même pas possible.

(117) Sur l'art du bronze en Amérique, voir, en dernier lieu, les articles du Dr P. Rivet dans le *Journ. de la Société des Américanistes de Paris*, tomes XI, XIII, XV.

Et l'on oublie, encore, les îles intermédiaires. Si les Atlantes avaient été les merveilleux bronziers que l'on dit, comment expliquer qu'aucun objet de bronze n'ait été découvert à Madère, aux Açores, aux Bermudes, aux Antilles ? comment expliquer qu'au XVIIIe siècle, leurs prétendus descendants, les Guanches des Canaries, fussent encore dans la complète ignorance des métaux (118) ?

Il est d'ailleurs bien inutile de rechercher vers l'Atlantique l'origine du bronze. Le lieu précis, certes, de la première utilisation du cuivre dans l'Ancien Continent, celui de la première découverte du bronze sont encore inconnus. Mais le « mystère » n'est pas si profond qu'on le fait. Si nous ne connaissons pas *exactement* ce lieu, du moins savons-nous dans quelle direction nous devons le rechercher, et nous savons que ce n'est pas vers l'ouest. C'est à tort que l'on invoque ici la grande autorité de Jacques de Morgan (119), car ce savant estimait que (120) « c'est, suivant toute vraisemblance, dans le nord de l'Asie antérieure que se serait produite cette grande découverte (celle du cuivre); de là elle serait descendue en Chaldée, bien rudimentaire encore, avec les hommes qui, les premiers, sont venus habiter » cette région. Quant au bronze, bien que la question soit plus douteuse, J. de Morgan était tenté d'en placer également l'invention dans le nord de l'Asie antérieure, et montrait qu'en tous cas on ne peut guère la situer hors de l'Asie (121).

Au reste, ce n'est pas seulement l'industrie du bronze qui, dans la Méditerranée, suit la marche est-ouest, mais presque toute la civilisation antique. Platon commet une erreur énorme en attribuant aux Atlantes le char de guerre, dont l'usage, d'après lui, nous serait donc venu de l'Atlantide. Nul n'ignore, au contraire, que c'est en Chaldée qu'il apparaît pour la première fois et que ce sont les Asiatiques qui

(118) R. Dévigne, *L'Atlantide*, p. 149.
(119) R. Dévigne, *op. cit.*, p. 137 et suiv.
(120) J. de Morgan, *L'humanité préhistorique*, p. 124.
(121) Id., *ibid.*, p. 125 et suiv.

l'introduisirent en Egypte. En Europe, il est d'abord connu des Egéens, puis des Grecs, puis des Italiens, et ce n'est qu'au cours de l'âge du fer qu'il est usité par les Celtes et enfin par les Bretons. Il semble n'avoir pénétré ni en Espagne ni en Mauritanie, et, sauf erreur, les monument égyptiens ne l'attribuent jamais aux Libyens. Bien plus, si les Atlantes l'avaient connu, on le retrouverait en Amérique : or en Amérique, comme chacun sait, la disparition du cheval est antérieure à l'apparition de l'homme, et non seulement les monuments mexicains et péruviens n'ont fourni aucune représentation de cheval ni de char attelé, mais, à l'arrivée des Européens, l'Amérique ignorait encore jusqu'à l'usage de la roue !

Enfin, et d'une façon générale, si, comme le veulent les atlantologues, l'Atlantide avait été le centre et l'origine commune des civilisations de l'Ancien et du Nouveau Monde, ce n'est pas en Egypte, en Grèce, en Chaldée, pays que n'occupèrent pas les Atlantes, que l'on devrait trouver les monuments, les croyances, les institutions les plus analogues à ceux de l'Amérique, mais en Espagne, en Gaule, en Mauritanie, en Libye, — où l'on n'en rencontre aucune trace.

Ainsi tous les arguments que l'on invoque, non seulement se révèlent, à l'examen, impuissants à prouver l'importance ou même l'existence d'une civilisation atlante du bronze, mais encore, se retournant contre l'hypothèse, démontrent nettement que cette civilisation n'a jamais existé.

VII

LA QUESTION CHRONOLOGIQUE

Mais il est une considération particulièrement défavorable à l'hypothèse atlantidienne, et que, pour cette raison peut-être, la plupart des atlantologues laissent prudemment dans l'ombre ; c'est celle de la chronologie.

Il est si peu exact que, comme on le dit (122), « tous ceux qui s'occupent de la-plus-vieille histoire » soient « d'accord » pour admettre l'existence « entre 10.000 et 6.000 » d'un peuple « maître du bronze », que pas un archéologue, je pense, n'oserait reporter au delà du cinquième millénaire la première utilisation du cuivre, et que la plupart la font descendre beaucoup plus bas. Au cinquième millénaire, également, tout au plus, remontent les pyramides d'Egypte, et aussi les plus anciens hiéroglyphes égyptiens. Quant au bronze, il n'apparaît pas, en Orient, avant le quatrième millénaire, et n'arrive en Occident que deux mille ans plus tard; le plein épanouissement de la civilisation du bronze s'y place seulement vers le début du premier millénaire. Le char de guerre est encore plus récent.

Et alors éclate la plus grande confusion chronologique. Quelle date assigner à l'empire atlante ? L'Atlantide des géologues se place à l'époque tertiaire, celle de Platon à l'âge de la pierre, celle des pseudo-américanistes à l'âge du bronze. Comment choisir ? Car il faut choisir : ni à l'époque tertiaire, ni au dixième millénaire on ne connaissait le bronze, et, d'autre part, à l'âge du bronze — la géologie l'atteste, — il ne s'est produit en Europe aucun cataclysme ayant causé la disparition d'un continent. J'ajoute que ni la date des géologues, ni celle des pseudo-américanistes ne concorde avec celle de Platon. Qui croire ?

Cruelle, cruelle énigme ! sombre mystère, qui ne paraît pas tourmenter comme il conviendrait l'âme des atlantologues ! — Mais, peut-on dire, en retournant la phrase de M. Dévigne (123), comme « le mystère se dissipe pour celui qui veut bien admettre l'*inexistence* de l'Atlantide ! »

Et nous pouvons conclure, avec cet atlantologue (125) : « Je ne pense pas... que l'on enseigne demain dans les écoles l'histoire de l'Atlantide. »

(122) R. Dévigne, *L'Atlantide*, p. 79.
(123) Id., *ibid.*, p. 137.
(124) Id., *ibid.*, p. 279.
(125) Déclaration de Sir Boyd Dawkins au Congrès de l'Assoc. britannique

VIII

RÉSUMÉ. CONCLUSIONS
L'ORIGINE DU MYTHE

Résumons-nous. Il est possible qu'il ait existé jusqu'au début du quaternaire un continent joignant l'Eurafriqueà l'Amérique ; il est même possible que ce continent ait été habité. Mais il n'existait plus, et depuis longtemps, à l'époque où le place Platon. Sa population n'a jamais connu l'usage du bronze et n'a eu aucune part discernable dans l'évolution de la civilisation humaine. En un mot, si l'Atlantide géologique a existé, le récit de Platon ne la concerne pas, et l'on doit considérer « la théorie moderne de l'Atlantide comme une absolue fiction » (125).

Mais, dira-t-on, toute légende recouvre une réalité : Quelle réalité recouvre celle de l'Atlantide ? — Nous pourrions répondre tout uniment que nous n'en savons rien : mieux vaut un honnête aveu d'ignorance qu'un intrépide et prétentieux étalage d'affirmations erronées et de déductions fantaisistes. Cherchons, toutefois, si quelque hypothèse raisonnable ne peut nous expliquer l'origine du récit rapporté par Platon.

Et d'abord, ce récit n'est pas à proprement parler une légende ; je veux dire qu'il n'appartient en aucune façon à la littérature populaire. Nous avons, en effet, constaté plus haut qu'avant Platon il est complètement inconnu des Grecs et que, même après lui, il demeure dans une ombre presque complète. Nous n'en connaissons aucune variante ni grecque ni étrangère, et il n'a laissé aucune trace dans les arts plastiques de l'antiquité. En somme ce prodigieux empire, cette guerre universelle, cet énorme cataclysme nous sont connus uniquement par le témoignage de Platon. C'est donc tout simplement une œuvre d'imagination, ce que nous appellerions un roman ou un conte. Il offre ce-

pour l'avancement des sciences, en août 1925 (*Revue archéologique*, 1925, II, p. 299. (Cf. H. Beuchat, *Manuel d'archéol. américaine* (1912), p. 38,

pendant ce caractère particulier de se présenter comme un récit historique, et par là se classe dans la série des impostures et mystifications littéraires, un peu à la façon de l'histoire primitive de Rome telle que l'ont fabriquée Tite-Live et surtout les auteurs qu'il a suivis, ou, dans un autre genre, des poèmes de Macpherson publiés sous le nom d'Ossian. Ce conte, enfin, a été composé sous la forme que nous lui connaissons — ou à peu près, — par un auteur unique et à une époque relativement récente.

Cet auteur est-il Platon lui-même ou le prêtre égyptien auquel il attribue le récit ? La seconde hypothèse, comme on va voir, paraît la plus vraisemblable.

L'élément mythologique proprement dit paraît n'être pas grec. En effet, l'Atlas de Platon, fils de Poseidon et de la mortelle Clito, est roi des Atlantes. L'Atlas de la vieille mythologie hellénique était, comme Prométhée, l'un des fils de Iapet et de l'Océanide Clymène ; il avait été transformé en montagne et condamné à porter le ciel sur ses épaules. Son séjour était « du côté du pays des Hespérides » (126), c'est-à-dire dans les contrées occidentales (127) et vraisemblablement à l'horizon. Ce séjour s'éloigna donc vers l'ouest à mesure que s'étendaient dans cette direction les connaissances géographiques des Grecs, jusqu'au jour où, ayant poussé leurs explorations maritimes aux Colonnes d'Hercule, c'est-à dire aux limites du monde connu, ils le situèrent définitivement dans la montagne qui en porte encore le nom (128). D'après la fable, le séjour d'Atlas était voisin du fleuve Océan (129) et c'est de son nom que celui d'Atlantique fut donné à la mer située près de la montagne divine. Inversement, le conte saïtique plaçant l'île où régnait un fils de Poseidon dans l'Atlantique et en face du Mont Atlas, c'est sans doute pour cette raison que Platon tra-

(126) Hésiode, *Théogonie*, 505-518.
(127) Eschyle, *Prométhée*, 348.
(128) Cf. Hérodote, IV, 184 ; Pausanias, I, *Attique*, 33.
(129) Pausanias, *ibid.*

duisit par *Atlantide* le nom égyptien de cette contrée fabuleuse et par *Atlas* celui de son premier roi.

Assurément les auteurs grecs prenaient avec les légendes mythologiques — d'ailleurs plus vagues et contradictoires que ne pensent la plupart des modernes. — des libertés qui nous étonnent. Mais la contradiction serait ici inutile et injustifiable, si Platon avait inventé son récit; elle est parfaitement compréhensible s'il l'a reçu tout fait d'une source étrangère.

Le rôle brillant prêté à Athènes pourrait au contraire, passer pour une invention du philosophe athénien, et le pourrait d'autant mieux que cette Athènes antédiluvienne est purement mythique. Nous verrons cependant que cet élément du récit s'explique de façon bien plus satisfaisante si nous en attribuons l'invention au vieux prêtre saïte.

En somme, qu'on relise d'un bout à l'autre le récit de Platon et l'on n'y retrouvera rien d'essentiel qui ne puisse être égyptien, sauf, peut-être, les détails édifiants sur la sagesse et la vertu des premiers Atlantes, détails dont la couleur est bien platonicienne. Encore est-il possible qu'il se soit ici contenté d'embellir et de moraliser. Mais à part ces « embellissements », rien, répétons-le, ne s'oppose à ce que, comme le dit Platon lui-même, l'histoire soit réellement égyptienne.

Au reste les Grecs, les Athéniens surtout, avaient, comme les Français, la manie singulière d'accorder à tout ce qui était étranger une vive admiration, et, de même que nos journaux, chaque jour, insèrent les informations les plus invraisemblables pourvu qu'elles viennent d'Amérique, de même leurs voyageurs accueillaient avec une faveur et une crédulité sans bornes tous les contes que les Barbares voulaient bien leur faire. Les Egyptiens notamment, si riches de vieilles légendes et de contes nouveaux, étaient l'objet d'une admiration superstitieuse. Qu'on feuillette Hérodote et l'on verra si ces bavards surent en profiter.

Leur amour-propre y trouvait son compte, mais aussi

leur intérêt. Il existait entre les Grecs et les Egyptiens, surtout ceux du Delta, de vieux liens d'amitié, qu'il était bien opportun de resserrer au moment où l'Egypte, libérée et reconstituée depuis à peine un demi-siècle par les seules armes des mercenaires grecs, sentait de plus en plus nettement qu'elle ne pouvait plus se soutenir par ses propres forces (130). Il se pourrait donc fort bien — suivant une hypothèse qu'on a eu le tort de laisser tomber dans l'oubli, faute, peut-être, de pouvoir la réfuter — que toute cette histoire de l'Atlantide ne fut qu' « une fable égyptienne inventée tout exprès [par les Saïtes] pour flatter l'amour-propre des Athéniens et obtenir leur alliance » (131).

Si l'on admet cette explication, il est aisé de découvrir l'origine de chacun des éléments de la fable et, comme dit M. Dévigne, « le mystère se dissipe ».

Le but étant d'obtenir l'alliance d'Athènes en gagnant l'amitié de son législateur, les meilleurs moyens de conquérir un peuple à la fois religieux et guerrier était d'invoquer une parenté d'origine et une antique confraternité d'armes. On établit donc — ou l'on rappela, car nous ignorons l'antiquité de ce rapprochement — une identification entre Neith, la déesse de Saïs, et l'Athéna hellénique (132), et l'on raconta à Solon que cette Neith-Athéna avait fondé l'Athènes antédiluvienne, il y avait neuf mille ans, et, mille ans après, la ville de Saïs. Cette antériorité comme cette antiquité, toutes deux flatteuses pour Athènes, présentaient en outre de nombreux avantages : la première expliquait que l'Athènes primitive eût disparu, tandis que Saïs, fondée après la catastrophe, existait toujours, et l'énorme

(130) Cf. Hérodote, II, 162-182.

(131) Th.-H. Martin, *Etude sur le Timée de Platon*, I, p. 335. On trouvera cette hypothèse exposée pour la première fois (sauf erreur) dans la *Dissertation sur l'Atlantide* qui constitue la note XIII de ces études. Ce savant, beaucoup trop peu connu, entre ici dans des développements considérables, où j'ai largement puisé et auxquels je renvoie les lecteurs curieux d'une justification plus complète (voir notamment son T XI).

(132) Sur cette identification, voir Th. Martin, *op. cit.*, note V, p. 251.

ancienneté de la date avait le très grand intérêt de la rendre invérifiable.

Quant à la fraternité d'armes, et au rôle glorieux prêté à la cité grecque, c'était en réalité, du point de vue égyptien, l'essentiel du récit, sa raison d'être, le but étant de gagner l'esprit des Athéniens. Ici encore une date éloignée s'imposait. Si courte que fût, relativement, la tradition légendaire des Grecs, elle remontait à plusieurs siècles ; et dans cette tradition les Athéniens ne retrouvaient aucun souvenir d'une victoire contre les ennemis des Egyptiens. En situant cette victoire à une date de plusieurs millénaires antérieure à l'origine de ces traditions, les Saïtes mettaient leur affirmation à l'abri de tout contrôle.

Pour imaginer le tableau enchanteur du bonheur des Atlantes, de leur puissance, de leurs richesses, il n'y avait pas à faire grand effort. Quand il ne s'agit que de répandre à pleines mains l'or et les pierreries, l'imagination orientale n'est jamais en reste, et tout l'esprit de mesure du philosophe athénien n'a pu éteindre cette éblouissante magnificence digne d'un conte des Mille et une Nuits. N'était-ce, point, d'ailleurs, accroître la gloire des Athéniens que de prêter à leurs adversaires ces milliers de chars de guerre, ces millions de combattants, cette richesse et cette puissance infinies ?

Mais pourquoi avoir situé cette Atlantide dans l'Océan, en une région si éloignée de l'Attique que cette circonstance, à elle seule, suffit à rendre absurde toute son histoire? L'éloignement s'explique sans peine : c'est une loi du genre. Tout romancier qui désire situer son action dans un pays imaginaire a bien soin, et pour cause, de le placer en une région inexplorée et d'accès difficile, mais aussi dans une région à la mode, d'où l'on s'est récemment approché et qui occupe les esprits. Or, au sixième siècle, « les imaginations étaient vivement excitées par les découvertes véritables des Phéniciens et des Carthaginois au delà des Colonnes d'Hercule, et par celles qu'on leur attribuait ;...

toutes les merveilles paraissaient croyables quand elles se rapportaient au grand Océan » (133). Il était donc tout naturel d'y placer l'Atlantide.

Cette localisation avait encore un autre avantage. C'était une opinion fort répandue dans la haute antiquité que l'Atlantique n'était pas navigable : « A toute navigation inouïe ou tentée en vain, la crédulité populaire opposait toujours une impossibilité physique tantôt d'un genre, tantôt d'un autre (134). » La mention des débris de l'Atlantide comme cause de cette impossibilité venait s'insérer assez ingénieusement dans le récit et lui donner comme une apparence de réalité actuellement contrôlable. Malheureusement aucun auteur ancien ne parle de ces débris, si ce n'est Platon et ceux qui l'ont copié, et personne, par la suite, ne les a jamais rencontrés.

Enfin la catastrophe qui termine l'existence de l'Atlantide est également une heureuse péripétie. D'abord elle vient s'insérer tout naturellement dans les traditions grecques relatives à divers cataclysmes analogues. Mais aussi et surtout, c'était ici encore une des nécessités du genre, le dénouement nécessaire de ce roman d'aventures. Cette Atlantide, qui fut jadis si puissante, où est-elle ? où sont, du moins, les ruines de ces cités ? où est l'île immense et merveilleuse dont les armées faillirent conquérir le monde ? — Ne la cherchez pas : elle a disparu. Elle a disparu en une nuit comme l'île des *Robinsons américains* de F. Cooper, comme l'*Ile mystérieuse* de Jules Verne, comme toutes les terres fantastiques que l'imagination des romanciers avait seule fait émerger et que seule elle a fait descendre au fond des océans.

§

Telle est, semble-t-il, l'origine du récit de Platon ; telle est, du moins, l'explication où je crois devoir m'arrêter : la

(133) Th.-H. Martin, *op. laud.*, p. 326.

(134) Id., *ibid.*, p. 316. Cf. Strabon, I, 1-2 ; II, 4 ; Pline, *Histoire nat.*, V,I, 36 ; Ptolémée, *Géogr.*, VI, 16 ; etc.

fable de l'Atlantide fut forgée de toutes pièces par les prêtres saïtes en vue d'une fin politique (135). Hypothèse, dira-t-on. Assurément, mais hypothèse vraisemblable, et qui a, du moins, sur toutes celles que nous avons examinées, l'avantage de ne pas « heurter le fondement de toutes les sciences ». On peut la repousser, mais non au bénéfice des théories pseudo-scientifiques par lesquelles on a prétendu justifier la tradition platonicienne.

Quoi qu'on fasse, cette tradition ne peut supporter le contrôle de la science moderne, dont les résultats, bien loin de la corroborer, la démentent sur les points les plus essentiels. Bien plus, les certitudes scientifiques auxquelles elle se heurte sont si formelles qu'il reste, semble-t-il, interdit de penser que même un supplément d'enquête puisse jamais conférer au conte de l'Atlantide la moindre valeur historique.

Ce rêve oriental teinté de philosophie grecque pourra, comme par le passé, inspirer les romanciers, les artistes et les poètes et charmer les loisirs des amoureux de vieilles légendes, mais il ne saurait intéresser les savants que comme fournissant l'exemple d'une des mystifications les plus amples, les mieux réussies et les plus propres à faire entrevoir l'insondable profondeur de la crédulité humaine.

PAUL COUISSIN
Agrégé de l'Université
Docteur ès Lettres.

(135) On pourrait être tenté de supposer que quelque cataclysme local, comme ceux qui se produisirent de tout temps et se produisent encore en Méditerranée, put être le point de départ de ce conte, qui serait ainsi vraiment une légende,— et d'y joindre l'hypothèse d'un souvenir confus et déformé de quelqu'une des guerres antiques de l'Egypte contre ses envahisseurs, Hycsos, Libyens ou Peuples de la Mer. Mais cette supposition est inutile et très peu vraisemblable.

PETITS POÈMES D'AUTOMNE ET D'HIVER

Albæ meæ.

I

Voici revenue la saison
De nos espoirs et de nos craintes
Après les splendeurs mal éteintes
Des trop fastueux horizons...

Mais en ces paysages troubles
Qui satisfont à ton instinct,
Tu savoures un plaisir double
D'être équivoque et clandestin,

O mon âme ardente qui cueilles
Tes rêves tristes et royaux
Dans l'automne pourpre des feuilles
Et l'automne brumeux des eaux...

II

Dans la splendide horreur d'une forêt d'automne
Le cor lointain des vents sonne des hallalis...
Etrangement, ô saison rouge, rousse et jaune,
Des clameurs ont passé sur les guérets pâlis...

Les cors et le couchant unissent leurs fanfares...
Une meute invisible a donné de la voix...
Pour quel roi décédé de quel pays barbare
Cette chasse-fantôme hante-t-elle les bois?

Fils des princes danois, roi sans trône, Hamlet sombre,
Est-ce vous qui ce soir êtes le Grand-Veneur :
Pâle et les yeux déments, poursuivez-vous dans l'ombre
Les spectres reparus du château d'Elseneur?...

Mais plutôt n'est-ce pas, mon âme, ton vieux songe
Que tu chasses à courre au son de l'olifant,
Et dont l'agonie triste et lente se prolonge
Et saigne dans le soir tout le sang du couchant?...

III

L'hiver est sur les monts... Vers la ferme, les pâtres
Ramènent leurs troupeaux de moutons et de rêves,
Et, pour qu'une prière en le soir bleu s'élève,
Les fagots de bois vert vont fumer dans les âtres...

IV

Pour atteindre l'instant, ma belle indifférente,
Où mes muscles vainqueurs vendangeront ta chair,
J'aime, usant sur ton corps ma caresse savante,

Que le désir d'amour flambe dans tes yeux clairs,
Et que ta lèvre soit, au baiser qui l'enivre,
Une rose d'hiver où va fondre le givre...

V

Quelquefois, par les soirs d'hiver mélancoliques,
Je revois ma jeunesse errante aux boulevards
Dans les feux éclatants des lampes électriques,

Où, sous le double orgueil des bijoux et des fards,
Hautaines, balançant leur corps qui se dérobe,
Les femmes vont, rêvant de baisers et de robes....

Et je chéris plus fort la mer et ses brouillards...

AUGUSTE FONTAN.

AU RIFF[1]

CARNET DE ROUTE

—

15 mai. — Nous sommes réveillés par une violente canonnade en direction de Temassint. Puis une escadrille d'avions vient bombarder les crêtes, bordant l'oued Ghis, et nous en suivons très attentivement les évolutions. Il semble bien, à certain moment, que l'on perçoive le « tactac » des mitrailleuses. Les troupes espagnoles ne doivent pas être loin.

Les Riffains sont très inquiets. Le caïd Amar, gardien chef des prisonniers, qui ne brille pas par un courage extravagant, me conte son ennui, sa maison familiale étant tout près de l'endroit où nous venons de voir tomber les bombes d'avion.

Vraiment je ne reconnais plus mes Riffains d'il y a un mois. Où est donc le beau moral qui m'avait particulièrement frappé? Ces gens sont découragés et c'est avec amertume qu'Amar s'écrie :

— Pourquoi les Français recommencent-ils la guerre? J'avais déjà dit à tes amis que leur captivité allait prendre fin!

Il a du reste une conception qui lui est particulière : il voit très bien les Riffains alliés des Français et bousculant les Espagnols à la mer; ou même les Français ne combattant plus et laissant les Riffains s'expliquer avec les Espagnols.

Le canon se calme quelque peu. Gaud et moi allons visiter les prisonniers espagnols, qui sont logés à environ

(1) Voyez *Mercure de France*, n°s 685, 686 et 687.

500 mètres des Français. Ils sont en bien moins bon état que lorsque je les ai vus la dernière fois. Le docteur diagnostique une épidémie de grippe qui les a considérablement affaiblis. Ortega est toujours là, moins bien portant lui aussi.

Gaud visite tous les malades, aidé du sergent Garcia dont les captifs nous font un grand éloge. Je note sur un carnet les prescriptions pour chaque patient. Ils ont suffisamment de vivres; je vais seulement leur faire parvenir les médicaments qui leur sont nécessaires et du lait condensé dont ils n'auront naturellement jamais trop.

De retour au camp des Français, je prépare ce qui est nécessaire et ce sont deux de nos compatriotes qui tout simplement le portent jusqu'à la mechta des Espagnols, sans être accompagnés.

L'après-midi se passe à faire nettoyer la mechta des Français, complètement, avec du désinfectant. Nous en envoyons à la mechta des Espagnols où Garcia fera le nécessaire.

Les Riffains commencent à se rendre compte des dangers de la contagion; c'est ainsi que Garcia, qui était à Bousalah auparavant, a été, quand il a été envoyé à Sidi Abdallah, complètement épouillé et qu'on lui a donné des vêtements neufs.

A la fin de l'après-midi, quelques-uns des colis nous arrivent de Bou Skour. Le chef de convoi me présente une liste indiquant de façon précise ce qu'il avait à m'apporter et me prie de vérifier. Un détail qui a son importance : un sac de sucre trop lourd pour être transporté sur un seul mulet a été ouvert et les pains répartis dans deux chouari où, bien entendu, ils s'étaient presque tous brisés. Les convoyeurs exigent que je compte les pains et que je rassemble les morceaux pour que je puisse être bien sûr que rien ne manque. Effectivement il en manque un, celui que j'ai donné moi-même au caïd Allouche sur

la plage de Bou Skour. Gaud et moi nous apprécions fort cette scrupuleuse honnêteté des convoyeurs.

Peu de temps après, un envoyé d'Haddou m'apporte une lettre.

Lors de sa visite, Haddou nous avait prévenus qu'il viendrait probablement nous voir avec Mosnier. Il n'en parle plus à l'heure actuelle et me demande simplement de bien vouloir lui faire parvenir par le porteur des vêtements et des vivres pour nos prisonniers indigènes de Bouhem, qu'il doit visiter le lendemain matin.

Je remets immédiatement au muletier qui m'a apporté ce petit mot : 45 pyjamas, une caisse de lait condensé, une caisse de biscuits, pour nos Sénégalais et Algériens.

Gaud, auquel je montre la lettre d'Haddou, reconnaît l'écriture de Mosnier et se demande pourquoi ce dernier n'a pas ajouté un petit mot pour lui.

J'ai entre temps distribué à tous les prisonniers français des pyjamas, ce qui leur donne un petit air coquet vraiment réjouissant. Leur nombre s'est du reste accru. En effet, j'ai retrouvé avec eux les deux déserteurs que j'avais rencontrés le 8 avril à Souk el Arba de Taourirt. Payant d'audace, ils sont venus me trouver, m'assurant qu'ils n'avaient pas déserté et que c'était tout simplement pour se faire bien voir des Riffains qu'ils avaient raconté cette bonne histoire.

Je ne veux même pas entamer de discussion avec eux et leur laisse croire que je les juge sincères.

D'un autre côté, quatre Allemands de la Légion Etrangère ont été ajoutés au lot des prisonniers, dont celui que j'avais vu le soir de notre arrivée à Sidi Abdallah Ben Youssef. Trois nous ont avoué être des déserteurs : le quatrième, blessé à la cuisse, prétend avoir été fait prisonnier. Un de ses camarades m'assure du contraire et m'indique que depuis plusieurs mois ils étaient tous employés aux lignes téléphoniques riffaines.

Quoi qu'il en soit, je les mets tous sur le même pied et

leur fais les mêmes distributions qu'à nos compatriotes.

Le soir au dîner nous nous passons de pain, les Riffains n'ayant pas jugé à propos de nous en envoyer, malgré nos réclamations. Bien mieux, comme nous demandons de l'eau d'une source un peu éloignée et bien meilleure que celle de l'oued où l'on puise notre boisson, elle nous est très nettement refusée.

Au moment où nous allons nous endormir, nous entendons du bruit dans la mechta des prisonniers et un des gardiens nous fait savoir que l'on vient d'amener « deux Français tombés avec un aéroplane ». Malgré notre impatience, il nous faudra attendre à demain pour savoir exactement ce qu'il en est, car la nuit personne ne doit bouger.

★

16 mai. — De bonne heure le lendemain, nous voyons le lieutenant et le sergent aviateur faits prisonniers par suite d'une panne de moteur dans les environs de Souk el Arba de Taourirt. Le lieutenant est assez philosophe, mais le sergent paraît complètement démoralisé. Il reste assis, les yeux fixes.

— Encore un qui ne fera pas de vieux os, si nous restons longtemps ici, me dit le sergent-major Morand qui, lui, respire l'énergie.

Ils sont là, du reste, toute une équipe : Morand, Bernard, Filippi, Versini, Adami, Florio et d'autres, qui ne doivent jamais désespérer.

Pour en revenir à nos aviateurs, ils ont de la chance que nous soyons là et ils peuvent immédiatement recevoir vêtements et vivres en quantité très largement suffisante.

Nous passons la journée à trier les colis arrivés et ceux qui arrivent encore de Bou Skour. El Haddi fait certainement de son mieux là-bas, mais il nous manque encore beaucoup de choses.

Les prisonniers français font un excellent repas avec un mouton que nous leur avons acheté. Un autre est retenu pour le lendemain pour les prisonniers espagnols.

Journée sans histoire; nous entendons alternativement la canonnade française et espagnole.

★

17 mai. — Nous sommes réveillés par nos gardiens, qui nous pressent de partir immédiatement. Azerkane vient de venir et il a donné l'ordre de mettre en route tous les prisonniers français et espagnols sur Bou Salah. Nous devons accompagner les captifs, et laisser là tout le matériel et les colis.

Les gardiens sont un peu affolés, ils nous montrent les avions espagnols qui nous survolent et commencent à bombarder sérieusement les alentours. Les prisonniers et nous emportons le maximum de ce qu'il est possible de prendre, mais sommes cependant obligés d'abandonner la presque totalité des médicaments et approvisionnements.

Nous suivons le même sentier que les prisonniers espagnols, et Gaud et moi nous nous efforçons d'empêcher le contact entre les deux troupes. Il est, en effet, absolument inutile que les Français soient atteints de la grippe; cela ne soulagerait les Espagnols en aucune façon.

Peu de temps après notre départ, un Espagnol tombe, trop faible pour pouvoir avancer. J'obtiens du caïd qu'on le laisse près d'une petite mosquée qui se trouve à deux pas. Il est trop malade pour s'échapper et nous rejoindra plus tard.

Les Riffains ont consenti à ce que je leur demandais avec une facilité qui m'étonne un peu. Je suis d'autant moins rassuré qu'une dizaine de minutes après m'être remis en route, j'entends un coup de feu dont j'ai peur de trop bien comprendre la signification.

Nous avançons dans un pays chaotique, montant et

descendant des sentiers invraisemblables. J'admire les prisonniers qui, ayant emporté le plus de matériel qu'ils pouvaient, sont vaillants et courageux. Nous utilisons les déserteurs allemands pour porter les quelques colis qui, indispensables, nous ont paru devoir être emmenés.

Un autre Espagnol tombe. Ses camarades ne peuvent plus, paraît-il, le porter. Sur nos instances, ils essaient encore de l'entraîner, puis sont obligés d'y renoncer. Je suis navré. Cet homme est un Allemand de la Légion espagnole. Dans sa langue maternelle, je lui donne tous les encouragements possibles; mais il est vraiment à bout et, quand j'essaie moi-même de l'emmener, il se laisse tout simplement pendre à mon bras.

J'appelle le caïd Amar et lui dis que je tiens à rester un moment près de ce malheureux pendant que les autres s'éloigneront, et je lui promets la forte somme si nous revoyons le lendemain le prisonnier. Après un moment de réflexion, il accepte. Je ne repars moi-même que lorsque j'ai vu tous les gardiens riffains disparaître dans les ravins. J'explique alors à l'Allemand qu'il va se reposer et suivra par la suite tout tranquillement le sentier qu'il a vu prendre par ses camarades.

Puis je rejoins le gros de la colonne, après avoir pensé me perdre à un carrefour de pistes.

Au moment où j'atteins les prisonniers, je m'entends héler par un indigène à cheval. Je m'arrête : c'est Abd el Kader Tazi.

Je suis heureux de le revoir. Dès qu'il a su mon retour dans le Riff, il a demandé à Abd el Krim l'autorisation de me rendre visite.

Il est arrivé à Sidi Abdallah Ben Youssef après notre départ et nous a suivis.

Je lui demande immédiatement comment va l'Allemand que nous avons laissé en arrière.

Il m'avoue tout de suite qu'il a été tué : assommé à coups de pierre pour qu'un coup de feu ne me donne pas

l'éveil. Il est très probable qu'un des gardiens riffains a dû faire un détour et attendre mon départ pour achever le malheureux.

Je suis d'autant plus désolé qu'avec le cheval de Tazi nous l'aurions probablement sauvé.

Nous marchons depuis le petit jour, et j'ai obtenu des gardiens riffains (moyennant finances bien entendu) que les haltes soient aussi fréquentes que possible.

Malgré tout, dans ce pays invraisemblable, l'étape est extrêmement dure et ce n'est que vers quatre heures que nous arrivons sur les hauteurs qui dominent Bousalah.

Entre temps, nous sommes passés à côté de la tombe d'un petit Français qui est mort au cours d'un déplacement des prisonniers de l'année dernière.

La route va être maintenant moins pénible, puisque nous allons descendre jusque dans le lit de l'oued, que nous suivrons jusqu'à Bousalah. Après avoir fait quelques pas dans le lit de la rivière, nouvelle complication: un Espagnol se laisse tomber, absolument épuisé. Il est pris en même temps d'une sorte de crise de désespoir et j'ai beau lui dire que c'est la mort qu'il risque s'il s'arrête, que Bousalah est maintenant tout prêt, rien ne peut ranimer son énergie.

Je demande aux gardiens la permission de le hisser sur le cheval de Tazi; ils s'y refusent avec la plus grande énergie, disant que si l'on apprenait jamais qu'un Espagnol était monté à cheval, pendant qu'eux-mêmes étaient à pied, ils risqueraient leur vie.

Rien ne peut les fléchir. Le caïd Amar m'explique qu'il va faire marcher l'Espagnol par la peur de la mort. Il arme son fusil et pose le canon sur la tempe du prisonnier couché à terre. Je me précipite, mais il m'assure immédiatement que c'est un simulacre et qu'il veut faire seulement relever le malheureux, qui demeure du reste absolument insensible à la menace.

Bousalah est à moins d'un kilomètre et il serait vrai-

ment désespérant de laisser cet homme à si peu de distance.

Je fais venir deux ou trois prisonniers espagnols, leur prends leurs paquets que j'installe sur le cheval de Tazi malgré les remontrances des gardiens, et je leur demande d'empoigner leur camarade qui, toujours couché à terre, refuse obstinément de se relever. Un peu brutalement, il est mis debout, malgré ses efforts pour se faire traîner, et au bout de 50 mètres, accroché des deux bras au cou de ses compagnons, il avance tranquillement.

Je pousse un soupir de soulagement; le pauvre diable est sauvé.

Nous arrivons peu après à Bousalah. Quels ne sont pas notre étonnement et notre indignation en voyant que les Espagnols sont tout simplement mis dans la mechta où une centaine de leur compatriotes étaient déjà sous la menace du typhus, tandis que les prisonniers français sont parqués dans une maison contiguë à celle des Espagnols, dans les conditions les plus propices à la contagion.

D'après nos premières constatations, Gaud est d'avis que l'épidémie est presque terminée et en tous cas en décroissance; mais il estime cependant catastrophique ce contact entre les Français et les Espagnols de Sidi Abdallah Ben Youssef et ceux restés à Bousalah.

Nous en causons immédiatement au caïd Hammouche qui m'a de suite reconnu et qui se montre assez affable, mais qui me répète qu'il a des ordres et aucun autre emplacement à donner aux prisonniers.

Grâce à Tazi qui se trouve là, nous pouvons demander un rekkas et lui confier une lettre très digne, mais très ferme, que Gaud a immédiatement écrite au caïd Haddou, en lui indiquant très nettement les responsabilités épouvantables que prenaient les Riffains.

En attendant, puisqu'il n'y a rien d'autre à faire, Gaud indique à Garcia quelles sont les précautions à prendre

pour les prisonniers espagnols de Sidi Abdallah Ben Youssef et interdit formellement aux Français tout contact avec les malheureux qui se trouvent de l'autre côté du mur.

Garcia nous avise immédiatement que tous les médicaments que nous lui avions donnés et qu'il avait emmenés de Sidi Abdallah Ben Youssef, la trousse médicale qu'il avait lui-même portée pendant le trajet, les quelques vivres qui avaient été apportés, tout cela a été immédiatement volé par le caïd Hammouche. Nous protestons aussitôt et obtenons que les médicaments et la trousse soient immédiatement rendus aux prisonniers espagnols. Mais nous ne pouvons avoir satisfaction pour les vivres, qui leur seront donnés, nous dit le caïd Hammouche, au fur et à mesure de leurs besoins seulement.

Il faut croire que le caïd Hammouche estime que leurs besoins ne sont pas très grands, car le soir se passe sans qu'il fasse de distribution ni aux prisonniers français ni aux prisonniers espagnols, et il faut encore notre intervention pour qu'il leur soit remis un peu de riz.

En ce qui nous concerne personnellement, le caïd nous indique qu'il ne peut nous loger et met simplement à notre disposition l'auvent d'une maison indigène que les prisonniers espagnols viennent de nettoyer de leur mieux.

Nous pouvons heureusement avoir une natte d'alfa.

S'il est cruel vis-à-vis des prisonniers, le caïd Hammouche est fort aimable à notre égard et nous envoie de quoi nous sustenter en refusant de recevoir de l'argent.

— Je n'en ai pas besoin, nous dit-il; si les Espagnols viennent ici, c'est la mort pour moi et je ne puis pas emporter d'argent au paradis.

Nous sommes inquiets, Gaud et moi, sur le sort des approvisionnements que nous avons dû abandonner à Sidi Abdallah et cherchons les moyens de les récupérer. Pendant que nous causons, nous entendons tout à coup des gémissements derrière la porte qui nous sépare de la

maison et contre laquelle nous sommes étendus. C'est un garde riffain, Mohamed, qui est en train de mourir du typhus. Défense de le soigner, tel est l'ordre des Riffains. Je dois dire que Mohamed s'est toujours montré féroce vis-à-vis des prisonniers, tant français qu'espagnols, et que la nouvelle de son agonie ne cause à ces derniers nulle peine.

Le soir, les deux jeunes frères de Tazi nous rejoignent. Ils n'étaient plus en sûreté là où ils se trouvaient et viennent chercher une protection auprès de nous. Protection bien précaire en vérité. Nous ne voulons du reste pas avoir l'air de les accepter sans l'avis des autorités riffaines, et à notre instigation Tazi écrit au frère d'Abd el Krim pour lui indiquer son intention de rester quelques jours en notre compagnie. L'autorisation lui est immédiatement accordée.

Tazi me confirme que tout le pays est en effervescence et que partout les populations fuient devant l'avance combinée des troupes françaises et espagnoles. Il croit que Temassint est pris et que les Riffains ont tenté deux contre-attaques infructueuses. Il nous confirme ce que j'avais déjà remarqué : le moral des Riffains est très bas. L'échec d'Oudjda a été pour eux un coup très dur : ils avaient tellement voulu et tellement cru à la paix avec les Français qu'ils sont actuellement complètement découragés. Toute la nuit nous entendons les gémissements de Mohamed et le bruit fait par les indigènes fuyant par le lit de l'oued Ghis avec leurs troupeaux.

18 mai. — L'atmosphère est fiévreuse. De très bonne heure, nous allons voir les prisonniers espagnols que Gaud, aidé de Garcia, examine très attentivement.

Il en est mort une moyenne journalière de trois, ces derniers temps, et certains sont dans un état lamentable.

Les femmes et les enfants que j'avais vus à ma première visite sont, chose étonnante, en assez bonne santé

et en bien meilleure condition physique que les autres prisonniers.

Malheureusement, nous n'avons presque rien à leur distribuer. Cela m'incite à parler au caïd Hammouche de la possibilité d'envoyer une corvée à Sidi Abdallah pour prendre les articles et denrées les plus indispensables, parmi les colis que nous avons abandonnés là-bas.

Hammouche me répond qu'il va provoquer des ordres.

Nous sommes beaucoup moins surveillés qu'à Sidi Abdallah. Gaud et moi allons faire une promenade dans le lit de l'oued, où nous assistons à l'exode des populations. Ces gens paraissent abattus et nous examinent sans sympathie évidemment, mais aussi sans méchanceté.

Vers midi nous arrive une réponse d'Haddou, nous informant qu'il fait son possible pour avoir les prisonniers français près de lui à Toufist. Il ajoute qu'il voudrait nous « faire comprendre que les circonstances impérieuses que les Riffains traversent du fait de la guerre l'empêchent de faire pour nous tout ce qu'il aurait désiré faire ».

Dans l'après-midi, nous donnons à Garcia tous les désinfectants que nous possédons pour lui permettre de faire nettoyer à fond la mechta des prisonniers espagnols. Puis le caïd Hammouche me fait appeler et m'informe qu'il va envoyer à Sidi Abdallah tous les prisonniers espagnols valides pour ramener ce qu'ils pourront de nos colis.

Je lui demande de joindre à la corvée un certain nombre de Français. En effet, plusieurs de nos compatriotes ont laissé à Sidi Abdallah des objets auxquels ils tiennent et seraient désireux d'aller les rechercher. Mais Hammouche s'y refuse et ne veut envoyer que les Espagnols. Ceux-ci partent presque aussitôt.

Pendant que Gaud examine quelques prisonniers qui sont malades pour avoir bu une trop grande quantité

d'eau pendant la marche d'hier, je cause longuement avec Tazi et Hammouche.

Hammouche m'informe qu'il avait des terrains importants du côté d'Adjdir, terrains en possession des Espagnols à présent. Il voudrait mon appui pour les récupérer plus tard. Il tente de m'expliquer que sa haine pour les prisonniers espagnols est motivée. Il m'avoue qu'il avait accepté de laisser évader, moyennant finances, un officier espagnol, et que son frère était aller toucher à Tétouan l'argent convenu au moyen d'un chèque. Par suite de la duplicité de l'officier qui, en écriture morse, aurait donné sur le chèque des instructions spéciales au banquier, son frère aurait été arrêté par les Espagnols et abominablement traité.

Tazi me demande ce que je pense de la situation. Je lui dis qu'à mon avis, les Riffains ont eu grand tort de ne pas traiter à Oudjda; qu'ils seront infailliblement écrasés, et que plus ils attendront, plus leur défaite sera dure. Le mieux qu'ils auraient à faire serait de demander immédiatement la paix et de se confier franchement à la générosité de la France dont ils connaissent la magnanimité. Tazi me demande l'autorisation de répéter ce que je viens de lui dire à l'oncle et au frère d'Abd el Krim et j'y consens bien volontiers. Il écrit aussitôt à ces deux personnages.

Hammouche, qui décidément tient à être aimable, fait cadeau d'une chèvre aux prisonniers français et m'autorise à envoyer dans son jardin deux de mes compatriotes, qui pourront cueillir autant de fèves qu'ils voudront.

Même pour les prisonniers espagnols, il est moins rigoureux. C'est ainsi qu'il m'autorise à leur remettre du lait condensé et des boîtes de conserves provenant d'un convoi espagnol. Il tient le tout en réserve dans la pièce où agonise Mohamed. Il se garde bien du reste d'entrer lui-même dans la chambre et reste prudemment à bonne

distance. Au cours de mes conversations avec lui, j'ai remarqué qu'il s'humanisait dès qu'on lui parlait de ses petits enfants, qui sont vraiment charmants. Je m'en souviendrai à l'occasion.

Je fais remettre également lait et vivres aux femmes espagnoles et achète pour tout le détachement des oignons. Je n'ai malheureusement pas de petite monnaie, mais la difficulté est vite tranchée : il est entendu que je donnerai une épingle de sûreté pour trois oignons. Mon vendeur est satisfait et moi également.

Des troupes riffaines avec quatre ou cinq mitrailleuses campent près de nous dans le lit de l'oued. En sortant, Gaud et moi avisons un Européen couché sous un arbre. Il n'est pas surveillé par les Riffains et ne me paraît pas à son aise quand nous l'examinons. Il porte le « tarbouch », mais son uniforme est celui d'un légionnaire. Nous ne savons qui il peut être.



19 mai. — De bonne heure, le matin, nous apprenons que les prisonniers français partiront dans la journée pour Toufist. C'est déjà un résultat. Quant aux prisonniers espagnols, ils doivent eux aussi partir d'ici quelques jours, mais Hammouche ne peut ou ne veut me dire pour quelle destination.

Je lui demande s'il ne serait pas possible de loger dans la mechta des Français, après le départ de ceux-ci, les prisonniers espagnols venus de Sidi Abdallah. Le contact serait moins direct. Impossible, m'est-il répondu, la mechta des Français doit servir aux troupes riffaines.

Heureusement Garcia a fait merveille et les Espagnols vivent maintenant dans une propreté relative. Nous demandons au caïd l'autorisation de nous rendre en compagnie d'une partie des prisonniers français sur la tombe de nos compatriotes et des Espagnols inhumés à Bousa-

lah. Nous visitons les deux cimetières où les tombes n'ont subi aucun dommage.

Nous prenons des points de repère pour retrouver les corps plus tard, si cela est possible.

Le détachement espagnol, envoyé hier à Sidi Abdallah pour récupérer les colis, rentre vers 11 heures. Je demande à Hammouche l'autorisation de distribuer les colis. Pendant ce temps, les Français s'apprêteront, car ils doivent partir bientôt.

Les Espagnols ont rapporté un peu de tout au hasard. Ils n'ont plus, paraît-il, retrouvé le sucre qui avait disparu.

D'autre part, des bombes d'avions ont causé des dommages appréciables.

Aidé de Garcia et de l'adjudant français Bernard, je fais le triage des colis en laissant à part ce qui est destiné aux Espagnols et en remettant immédiatement aux Français, qui peuvent partir d'une minute à l'autre, ce qui leur revient.

J'entends tout à coup des cris et vois arriver sur moi Hammouche absolument furieux, qui m'intime l'ordre de cesser toute distribution et, au contraire, de reprendre aux Français tout ce que je viens de leur donner. J'essaie vainement de comprendre quelque chose; la fureur l'étrangle et il peut à peine articuler des mots sans suite.

Garcia, qui est à mes côtés, est indigné. Je lui fais de gros yeux pour l'inviter à ne se livrer à aucune manifestation intempestive : la vie d'un prisonnier ne pèserait pas lourd dans les circonstances actuelles.

Pendant que Hammouche reprend son souffle, j'invite les prisonniers français à rentrer tous dans leur mechta et à s'y tenir cois. Il en est de même pour les Espagnols.

Je cherche des yeux Tazi pour qu'il m'aide à calmer le caïd, mais il a disparu. Je vois le jeune caporal Amar, un des tortionnaires des Espagnols et des Français, qui

charge son fusil en regardant méchamment les prisonniers.

Je me rends compte qu'un rien à ce moment peut déclancher une catastrophe et que les circonstances demandent le plus grand sang-froid.

J'ai heureusement près de moi l'infirmier de Gaud, Abdeslem, dont je ne pourrai jamais dire assez de bien.

Pour ne pas prononcer de paroles qui puissent être mal interprétées par Hammouche, je me sers de l'intermédiaire d'Abdeslem pour dire au caïd combien je suis étonné de sa façon de faire, dont je ne m'explique pas les raisons. Il a vu avec quelle discrétion j'ai toujours agi et je pense n'avoir rien à me reprocher.

Hammouche s'est un peu calmé. Il me répond qu'il ne s'agit pas de moi dans cette affaire, mais du capitaine français, qui s'est très mal conduit à son égard. Alors qu'il donnait l'ordre au capitaine de laisser de côté un ballot d'effets, l'officier mécontent avait brusquement saisi le paquet et l'avait jeté au loin si brutalement que lui, Hammouche, l'avait reçu sur la jambe. Le jeune caporal Amar lui avait déjà fait remarquer que, depuis notre arrivée, les prisonniers devenaient arrogants, et il ne peut tolérer ces manières. Le capitaine sera donc puni avec ses hommes. J'insiste auprès de Hammouche pour lui faire comprendre qu'il doit y avoir là un malentendu et lui demande de ne rien faire avant que je me sois expliqué avec les officiers français. Il y consent.

Je me rends aussitôt près des Français, qui me déclarent que le mouvement d'humeur du capitaine était provoqué par la nonchalance de ses hommes qui ne se pressaient pas assez à son gré. Tous m'affirment qu'il est faux que le caïd ait été atteint par le colis. Tout ceci n'est donc qu'un prétexte dont Hammouche s'est servi pour faire sentir son autorité.

Revenu près du caïd, je lui explique très exactement comment se sont passées les choses; je lui rappelle que

les prisonniers sont des pères de famille comme lui; bref, j'obtiens qu'il n'y aura pas de représailles. Il reste intransigeant sur un seul point : il exige que les prisonniers laissent tous les colis que je viens de leur distribuer.

Je m'arrange avec mes compatriotes pour qu'ils abandonnent non pas ce que je viens de leur remettre et qui leur est précieux, mais tout ce qu'ils possèdent et qui n'est pas d'une utilité aussi immédiate.

Nouvelle complication : dans un ballot, les Français ont trouvé des lettres pour eux qu'ils se sont, bien entendu, immédiatement réparties. Si les Riffains s'en aperçoivent, ils pourront croire que j'ai manqué à ma parole. J'ai toutes les peines du monde à faire comprendre aux prisonniers qu'il faut qu'ils mettent leurs lettres dans leur poche et qu'ils les liront plus tard.

Enfin, tout est prêt pour leur départ. Nous ne les accompagnerons pas aujourd'hui, car nous avons décidé d'exiger des mulets que nous paierons s'il le faut, quitte à ne pas nous en servir si nous aimons mieux marcher à pied. Mais nous voulons faire sentir aux Riffains que nous ne sommes pas des prisonniers.

Je pousse un soupir de soulagement en voyant les Français disparaître sur le sentier de Toufist.

Gaud a remis à leurs gardiens quelque argent pour que le pauses soient très fréquentes.

Dans l'après-midi, Hammouche s'est très radouci.

J'en profite pour lui vider tout son jardin des fèves qui restent encore et avec lesquelles les Espagnols vont pouvoir se faire une soupe.

J'apprends par Tazi qu'au départ des Français le caïd a exigé le paiement de la chèvre dont il leur avait fait cadeau. Tazi est outré et ne comprend pas que ce détail me fasse rire de bon cœur.

Tazi a fait demander de l'argent au Maghzen riffain, qui lui en a immédiatement envoyé. Il expédie plusieurs lettres par jour à l'oncle ou au frère du Sultan. Je ne perds

pas une occasion de lui dire ce que je pense de la guerre, ce que les Riffains devraient faire à mon avis et je lui affirme qu'il peut répéter et écrire tout ce que je lui dis. Il ne s'en fait du reste pas faute et son stylo est à l'ouvrage.

Dans la soirée, nous faisons la connaissance d'un renégat. C'est un Espagnol qui s'est enfui de Ceuta, je crois, après avoir assassiné un officier. Il se nomme Mimoun et, contrairement à ce qu'on pourrait croire, est plus dur que les Riffains eux-mêmes pour ses anciens compatriotes.

Mohamed n'est pas encore mort, mais ses gémissements sont plus faibles. Les Riffains lui portent de temps en temps un peu d'eau et de pain qu'ils déposent à côté de lui. Pas d'autres soins. Il est douteux qu'à ce régime le malheureux en réchappe.

Nous nous couchons sur la natte d'alfa après nous être enduits de poudre de pyrèthre, car nous sommes envahis par les punaises.

★

20 mai. — De bon matin, un avion vient bombarder les sommets qui se trouvent en face de nous. Les Tazi disparaissent comme par enchantement. Ils ont une peur maladive des aéroplanes.

Nous visitons à nouveau les prisonniers espagnols qui ont été très réconfortés par les distributions de la veille.

Subitement nous entendons des coups de feu tirés à très courte distance de nous.

De quoi peut-il donc s'agir? On nous dit qu'un prisonnier s'est échappé et que les Riffains sont à sa poursuite; il a été vu grimpant la côte qui nous domine et de partout on a tiré sur lui. Renseignements pris, il ne s'agit ni d'un prisonnier espagnol, ni d'un prisonnier indigène français dont quelques-uns restent encore ici. C'est un prisonnier riffain, détenu par ses compatriotes pour

je ne sais quelle raison. Il est d'ailleurs tué au bout de quelques minutes.

Vers 11 heures arrivent huit mulets qui nous avaient été envoyés par Haddou. Nous y faisons charger nos bagages et de plus tout ce que les prisonniers français ont abandonné la veille sur l'ordre de Hammouche. Décidément, cela est parfait; le résultat de l'incident aura été que les Français seront partis pour Toufist moins chargés qu'ils ne l'eussent été sans l'algarade.

Le pays que nous traversons est moins sauvage, moins farouche que celui d'où nous venons. Cela repose un peu les yeux. Il y a quelques champs bien cultivés et un certain nombre d'arbres fruitiers.

Un des hommes qui convoient nos mulets nous avoue qu'il est ancien tirailleur français. Impossible de lui faire dire s'il a déserté, ou si, ayant été fait prisonnier, il a pris du service chez les Riffains. Il consent tout simplement à avouer qu'il appartenait au 14e tirailleurs algériens. Il paraît du reste fort mal vu par ses compagnons qui lui intiment l'ordre de ne pas causer avec nous.

Nous arrivons à Toufist vers les 5 heures, après un voyage peu pénible, et nous avons le plaisir de trouver Mosnier et son infirmier qui s'étaient occupés des prisonniers indigènes rassemblés par le caïd Haddou.

Nous recevons la visite de Haddou, très peu de temps après. Une tente est mise à notre disposition.

Gaud indique au caïd la nécessité de grouper le plus possible tous les prisonniers, sans cependant les faire cohabiter. Il est entendu qu'Haddou va faire tous ses efforts pour que tous les prisonniers, de quelque nationalité qu'ils soient, viennent à Toufist ou dans les environs.

Haddou a, dès l'arrivée des prisonniers français, offert le thé aux officiers et a fait cadeau d'un mouton à tout le détachement.

Nous apprenons les difficultés qu'il a surmontées pour

sauver les deux aviateurs français des représailles que leur ménageaient les populations exaspérées par les bombardements aériens.

Je fais connaissance du fameux caïd Abdesselem dont nos prisonniers indigènes m'avaient dit tant de bien, lors de mon premier voyage.

Le caïd Abdesselem me stupéfie en me disant qu'il a été sergent-fourrier à la Légion Etrangère. Il me raconte que, s'étant enivré et étant parti à l'aventure, il a été fait prisonnier par les Riffains. Il sert de secrétaire à Haddou. Il se nomme en réalité Ohme et est de nationalité allemande. Je le remercie chaleureusement de tout le bien qu'il a fait à nos prisonniers indigènes. Ceux-ci, qui nous entourent, me racontent comment il leur faisait griller de l'orge pour en obtenir une sorte de malt et leur en faire ensuite une boisson hygiénique, quand ils étaient malades.

Il a été, je crois, infirmier et soigne de son mieux Riffains et prisonniers.

Haddou nous a demandé d'aller dîner chez lui, le soir. Sa maison est à environ deux kilomètres de la mahakma de Toufist; la mechta des prisonniers est presque contiguë à cette mahakma.

Avant d'aller chez Haddou, je règle la situation des prisonniers français. Leur mechta comprenait en effet trois pièces : deux grandes et une petite. Les officiers s'étaient installés dans la petite, les sous-officiers et les hommes dans les deux autres salles. Malgré tout, la place était trop réduite et plusieurs hommes devaient coucher dehors. Les gardiens riffains émettaient la prétention de faire évacuer aux officiers la petite salle pour s'y installer eux-mêmes. C'était une prétention assez légitime. Je discute avec eux, je distribue au caïd Amar quelques subsides et je promets formellement à deux gardiens de les employer chez moi à Casablanca quand la guerre sera finie. Ils consentent alors à passer la nuit

sur le toit, tandis que les prisonniers français resteront à l'intérieur.

Ils n'ont du reste rien à manger et c'est moi qui leur fournis quelques vivres. Si cela continue, les gardiens seront gardés par les prisonniers.

Dîner très simple chez Haddou, mais accompagné de vin et de liqueurs. Ni Gaud ni moi n'en prenons, au contraire du caïd qui sait fort bien les apprécier.

★

21 mai. — De bon matin, nous faisons une visite aux prisonniers. L'un d'eux, le jeune Aubin, est assez souffrant et paraît abattu. Je le plaisante un peu et feins de le plaindre en lui disant que « maintenant, avec deux toubibs, il est fichu ». J'ai l'impression qu'à l'heure actuelle ils mangent trop, et, d'accord avec Gaud, je décide de ne pas leur donner les quelques colis individuels qui restent encore. Nous attendrons un jour ou deux.

Le caïd Abdesselem, *alias* Ohme, demande aux docteurs de venir avec lui pour examiner un blessé riffain, gravement atteint. J'accompagne les toubibs.

Le blessé est en effet très touché. Après de multiples palabres avec la famille, le docteur Mosnier arrive cependant à lui faire un pansement.

Ohme nous apprend que la tribu des Beni Yteff, tribu sur le territoire de laquelle nous sommes, a reçu l'ordre de former une harka pour partir au baroud. La harka est bien partie hier soir, mais elle est revenue ce matin, après avoir refusé de prendre part au combat. Aucune sanction n'a encore été prise contre ces gens.

Cet incident est symptomatique de l'état d'esprit qui règne dans le Riff à l'heure actuelle.

Vers les trois heures, Gaud est appelé chez Haddou par un coup de téléphone. Il s'y rend aussitôt.

A peine est-il parti que je vois arriver Tazi, qui avait disparu avec ses deux frères depuis notre arrivée à Tou-

fist. Il a un air mystérieux et m'entraîne sous notre tente. Il commence par me donner 25 pesetas qu'il me charge de remettre aux prisonniers français; il veut qu'ils s'achètent un mouton de sa part. Puis il me parle de la situation qui est, paraît-il, très grave.

Des partisans français ont coupé la ligne téléphonique de Targuist; on ne peut plus communiquer que par rekkas. D'un autre côté, les Espagnols sèment l'argent à pleines mains, et partout dans le Riff les lignes téléphoniques sont sabotées par des espions à leur solde. Le médecin Si Maboub a abandonné ses fonctions et est chargé maintenant de faire avec une patrouille la navette entre Toufist et Bouhem pour surveiller ces lignes téléphoniques.

Il me dit avoir fait part à Si Abdesselem, l'oncle d'Abd el Krim, des conversations qu'il avait eues avec moi. Si Abdesselem est, paraît-il, très touché par les raisons que j'invoque, mais il trouve que mes idées manquent de précision.

Il prétend que « s'en remettre à la générosité de la France », cela ne signifie rien du tout.

J'explique à Tazi que je ne suis pas un personnage officiel, que je ne puis donc pas lui parler des conditions de paix précises, mais qu'étant donné la situation militaire, il me paraît impossible pour les Riffains d'exiger quoi que ce soit. Ils connaissent la France, ils savent quelle a toujours été sa politique de conciliation dans l'Afrique du Nord, ils savent que M. Steeg est la droiture en personne et, à mon avis, ils ne doivent pas hésiter à mettre bas les armes.

Tazi m'assure que les Riffains ont une grande confiance en moi et que c'est Si Abdesselem lui-même qui l'a envoyé me trouver.

Il ajoute qu'il a été question de nous reconduire vers les lignes françaises, car les Riffains ne sont pas très sûrs de pouvoir, le cas échéant, nous protéger. J'affirme à mon

interlocuteur que nous n'abandonnerons pas nos prisonniers et je le prie de le dire très nettement à Si Abdesselem.

Je ne quitterais nos prisonniers pour quelques jours que dans un seul cas; ce serait s'il s'agissait de porter des propositions de paix aux Français. Et encore j'y mettrais une condition : c'est qu'il s'agirait de quelque chose de tangible. J'ai eu tort d'employer ce mot. Tazi s'imagine immédiatement que je parle de la question de Tanger et cela nous embrouille pendant quelques minutes.

Je lui explique que j'ai voulu lui indiquer qu'il ne pouvait s'agir de propositions vagues et qu'il ne pouvait être question que d'une capitulation sans conditions, suivie immédiatement de la remise des prisonniers.

Tazi estime que les Riffains accepteraient peut-être cette suggestion; en tous les cas, il me promet formellement de faire tout son possible pour les pousser à agir dans le sens que je lui indique.

Je dois dire qu'à ce moment il me paraît très franc; il est du reste fort ému, et se rend compte que nous vivons une heure grave. Il m'apprend qu'Abd el Krim a pensé un moment à se faire tuer à la tête de ses troupes et que son entourage cherche à l'en dissuader.

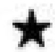
Je lui fais comprendre qu'Abd el Krim peut encore faire un beau geste en arrêtant l'effusion de sang, mais que, s'il continue une lutte inutile, il passera pour un barbare sanguinaire et ternira sa réputation.

Tazi part immédiatement pour aller voir Si Abdesselem, qui loge à quelques centaines de mètres de là. Il me promet de revenir bientôt.

Sur ces entrefaites, Gaud revient de chez Addou, avec lequel il a eu une conversation du même ordre que celle que je poursuivais moi-même avec Tazi. Il a tenu le même raisonnement que moi à Haddou et nous sommes enchantés de nous être si bien rencontrés. Nous demeurons un peu anxieux et énervés, mais cachons soi-

gneusement aux prisonniers français ces nouvelles, de façon à ne pas troubler leur quiétude.

Nous nous couchons rapidement, car j'ai donné mes dernières bougies aux prisonniers.



22 mai. — Vers minuit, un Riffain soulève la portière de la tente et m'appelle. C'est le caïd Haddou qui me demande au téléphone.

Je bondis à la mahakma. Deux Riffains sont préposés au service d'un central et paraissent absolument anéantis de fatigue. Je prends l'appareil : Haddou me prie de bien vouloir venir le rejoindre d'urgence chez lui. Un des Riffains de la mahakma m'accompagnera et je le préviens que j'amènerai Gaud avec moi. Nous partons immédiatement par un beau clair de lune. Nous arrivons chez Haddou, que nous trouvons en train de « siroter » un verre de rhum avec le docteur Mosnier. Haddou est pâle et défait, mais toujours plein d'énergie. De suite, il aborde la conversation en ces termes :

— Je me suis mis en rapports avec l'Emir; cela va très mal pour nous et l'Emir serait disposé à envoyer à M. Steeg et au Haut Commissaire espagnol des lettres. Nous avons pensé à vous, monsieur Parent, pour les porter.

Avant même que nous ayons pu répondre, il poursuit :

— Vous n'êtes pas médecin, les prisonniers pourront se passer de vous pendant quelques jours et vous pourrez revenir par avion à Toufist. Si on le juge nécessaire, vous pourrez repartir par le même avion avec moi, par exemple, ou le frère de l'Emir ou quelqu'un d'autre. Nous vous ferons préparer un terrain par les aviateurs prisonniers.

J'avoue que personnellement je suis enchanté de la proposition, mais il ne faut pas avoir l'air de l'accepter

avec trop d'enthousiasme et je demande à Haddou la permission de me concerter avec Gaud.

Nous sortons de la salle tous les deux. Nous nous promenons un moment dans les cactus qui avoisinent la maison de Haddou, et nous convenons que la proposition des Riffains est intéressante et que notre devoir est d'y souscrire.

Nous appelons Haddou au dehors et lui demandons de nous donner quelques explications.

J'accepte en principe de partir, mais comment s'opérera mon départ?

Haddou refuse absolument de me laisser partir par les lignes françaises, tenues par des partisans, dit-il, qui tirent à tort et à travers sur tout ce qu'ils voient. (J'en sais quelque chose.) Il peut me faire accompagner par un homme sûr jusqu'aux lignes espagnoles d'où je pourrai, soit par télégraphe, soit par avion, prévenir le gouvernement du Protectorat français. Il me demande de ne pas attendre plus longtemps et de partir immédiatement en pleine nuit. Puis il sort de sa choukara trois lettres : deux d'Abd el Krim, pour le haut commissaire espagnol et M. Steeg, et l'autre de lui-même pour le général Mougin.

Les Riffains étaient donc bien sûrs que j'accepterais de partir, puisque les lettres étaient toutes prêtes.

De plus, Haddou me remet un papier assurant que je puis revenir à Toufist avec un avion sanitaire en toute sécurité. Ce sauf-conduit est signé « Haddou » et cacheté. Le cachet porte : « Caid Haddou, délégué spécial de la République Riffaine auprès des puissances étrangères. »

Gaud et moi revenons immédiatement à la mahakma où déjà les mulets m'attendent. Je n'ai le temps de rien préparer, de rien emporter, et monte à mulet sans une chemise de rechange, sans le moindre bagage. Juste avant de partir, j'ai pu réveiller les officiers français

7

prisonniers et leur faire connaître la bonne nouvelle. Je les charge de prévenir les hommes que je ne veux pas déranger à cette heure.

Gaud et moi, nous nous séparons avec émotion, est-il besoin de le dire.

Je ne suis pas tout à fait satisfait. En effet, je ne connais pas le contenu des lettres dont je suis porteur et je ne sais si Tazi a été mon fidèle interprète.

Au bout de dix minutes de route à peine, une patrouille riffaine me rejoint et très brutalement me donne l'ordre de la suivre. Je proteste, indiquant que j'ai des instructions spéciales de l'Emir. Un des Riffains prend mon mulet par la bride et me fait faire brutalement demi-tour. Il me prie de me taire et de le suivre sans autre forme de procès.

J'avoue que j'éprouve à ce moment une angoisse réelle. Je m'imagine que ces guerriers, ayant eu vent de la mission dont je suis chargé, veulent empêcher les lettres d'arriver à destination et qu'on me supprimera en même temps. J'essaie de demander des explications, mais on me prie très brutalement de me taire. Je suis persuadé que je vais être exécuté et enterré dans un coin quelconque du bled.

Grand est mon étonnement et non moins grand mon soulagement, lorsqu'on me conduit simplement chez Si Ahmed, qui tenait tout bonnement à me dire que je pouvait informer M. Steeg qu'Abd el Krim s'en remettait à la générosité de la France et que les prisonniers seraient libérés sous quelques jours. Il me demande de revenir rapidement en avion et m'assure que je repartirai de Toufist avec l'émir. Décidément, Tazi a bien travaillé et je lui suis profondément reconnaissant d'avoir si bien manœuvré.

C'est tout joyeux que je reprends mon chemin en compagnie du caïd Larbi, lequel parle très bien le français et me raconte toutes ses équipées à Tanger où, chaque

fois qu'il y va, il est fort bien reçu, me dit-il, par le consul de Suède.

A la pointe du jour, nous passons à Bouhem, que je trouve presque détruit par les bombes ou les obus.

Nous rencontrons de longues files de femmes et d'enfants, chassant devant eux les troupeaux. Ce sont, me dit le caïd Larbi, des Beni Ouriaghel et il m'avoue que c'est une tribu qu'il n'aime pas beaucoup.

Vers les huit heures, nous sommes en vue des postes espagnols.

Le caïd Larbi connaît admirablement ce secteur. Il m'indique les noms des différents postes espagnols et me dit quels sont les officiers qui les commandent.

Nous allons, paraît-il, éviter un poste dont le commandant n'est pas commode, pour nous présenter devant un autre où les officiers ne font pas tirer à vue sur tout ce qui se présente.

Le caïd Larbi a pris avec lui une vieille serviette, qui jadis a dû être blanche. Attachée à sa canne ferrée, elle figurera fort bien un drapeau blanc.

Il appelle deux laboureurs qui sont en train de travailler un champ à quelques mètres de nous; il leur dit quelques mots; les deux hommes disparaissent derrière des buissons et, une minute après, reparaissent armés de pied en cap : cartouchières, fusils, et même revolvers à la ceinture.

Tous les quatre, nous nous dirigeons vers le sommet d'un rocher qui se dresse à deux cents mètres sur notre droite.

Le caïd Larbi m'explique qu'il faudra faire attention à partir de ce rocher, car les balles espagnoles viennent jusque-là. Il est entendu que les deux hommes qui nous accompagnent s'arrêteront à l'abri du rocher et attendront le retour du caïd qui laissera son fusil et ses armes à ses compagnons. Drapeau blanc déployé, nous nous dirigeons ensuite sur le fort espagnol.

Tout ce programme s'exécute de façon parfaite, et le caïd Larbi agitant son fanion me précède.

Nous ne tardons pas à voir des groupes d'Espagnols qui détachent aussitôt vers nous des patrouilles rampantes. Nous continuons notre chemin sans sourciller. Ces patrouilles nous cernent peu à peu. Nous ne demandons pas mieux et nous arrivons avant elles aux fils de fer barbelés d'un petit poste avancé.

Je suis l'objet d'une curiosité intense de la part des hommes qui occupent la position et dont pas un ne parle français. Comme je connais à peine quelques mots d'espagnol, la conversation est assez difficile. Finalement on me fait signe que l'on va me conduire avec mon guide un peu plus en arrière. Je trouve un lieutenant fort aimable auquel je me présente, et je lui demande de renvoyer immédiatement le caïd Larbi dans les lignes riffaines. Il me dit qu'il n'en a pas le droit et qu'il faut qu'auparavant il ait pris contact avec son colonel.

Je trouve cela très normal et nous partons trouver le colonel qui, de son côté, me reçoit très aimablement, tout en me considérant avec un peu d'étonnement. Je suis, en effet, couvert de poussière, foncièrement sale, les vêtements souillés par une bouteille de teinture d'iode qui s'est cassée dans ma poche. Je me suis blessé en passant les fils de fer barbelés et des gouttes de sang parsèment ma gandoura. Je me rends compte que je dois plutôt avoir l'air d'un bandit de grand chemin que d'un honnête homme.

Le colonel m'explique qu'il ne peut, lui non plus, prendre la décision de renvoyer mon guide et qu'il va me faire conduire à l'Etat-Major. Un officier qui est présent se charge de nous y mener. Nous arrivons sur les hauteurs qui dominent Adjdir, d'où l'on a une vue splendide sur la baie d'Alhucemas.

Je m'arrête un moment, saisi par la beauté du spectacle. J'avoue aussi que je suis fort heureux de souffler un

peu. A l'Etat-Major, je suis accueilli par des gens charmants, mais qui ne peuvent rien faire. Il faut absolument que j'aille au Grand Quartier Général, où une décision quelconque pourra être prise.

Avant de partir, on met à ma disposition eau et savon (j'en ai besoin) et on me fait boire une tasse de café qui est la bienvenue. Un cheval est mis à ma disposition. Le caïd Larbi me suivra sur un mulet.

Après une bonne trotte et la traversée de l'oued Ghis, nous arrivons dans les plantations de figuiers (ce sont peut-être les terrains de Hammouche) et au Quartier Général. Je n'ai pas de chance : le général Sanjurjo qui était là vient de partir pour faire la liaison par terre avec Melilla, et son chef d'état-major n'est pas encore rentré.

J'ai le plaisir de rencontrer un jeune capitaine connaissant bien le français et que nous avions vu, Gaud et moi, à notre passage à Melilla. Je lui demande de bien vouloir transmettre immédiatement à M. Steeg le télégramme suivant :

PIERRE PARENT A RÉSIDENT GÉNÉRAL RABAT — SUR PRIÈRE INSTANTE RIFFAINS SUIS ARRIVÉ CE MATIN LIGNES ESPAGNOLES ALHUCEMAS PORTEUR LETTRES AUTORITÉS RIFFAINES POUR RÉSIDENT GÉNÉRAL FRANCE HAUT COMMISSAIRE ESPAGNOL ET GÉNÉRAL MOUGIN STOP RIFFAINS DEMANDENT INSTAMMENT SOYEZ EN POSSESSION IMMÉDIATE LETTRE A VOUS ADRESSÉE STOP CROIS POSSIBLE AVION FRANÇAIS VIENNE ME PRENDRE ICI STOP TOUS PRISONNIERS FRANÇAIS ESPAGNOLS INDIGÈNES RASSEMBLÉS TOUFIST SOUS CONTROLE CAID HADDOU STOP RIFFAINS PRIENT FRANÇAIS ESPAGNOLS S'ABSTENIR BOMBARDER CETTE RÉGION GAUD PRÉPARE EMBLÈMES CROIX-ROUGE TRÈS VISIBLES RESPECTUEUX DÉVOUEMENT.

Je suis informé que le télégramme va être aussitôt expédié par sans-fil.

Pendant ce temps, le caïd Larbi m'a attendu accroupi

devant la porte. Je demande qu'on veuille bien le faire reconduire dans les lignes riffaines. Il m'est répondu que cela est impossible, que les ordres sont donnés d'arrêter tout indigène qui se présente et de faire une enquête sur son compte.

En conséquence, le caïd Larbi va être arrêté.

Je n'en crois pas mes oreilles. J'explique que Larbi est venu avec moi sous le couvert du drapeau blanc et qu'il ne peut, dans le cas exceptionnel où nous nous trouvons, s'agir des règlements faits pour les circonstances ordinaires de la guerre.

Je ne puis obtenir satisfaction et me vois dans l'obligation alors de mentir sciemment. Je préviens les Espagnols que, si Larbi n'est pas le lendemain matin dans les lignes riffaines, deux sergents espagnols prisonniers seront passés par les armes. C'est absolument faux; jamais les Riffains ne m'ont rien dit de semblable, mais je suis indigné et je ne vois que ce moyen de libérer mon guide. D'autant plus que je me demande si, en ne voyant pas revenir Larbi, les Riffains ne suspecteraient pas ma bonne foi et si nos prisonniers et les prisonniers espagnols ne subiraient pas les effets de cette suspicion.

Ma déclaration a évidemment jeté un froid parmi les Espagnols et il est entendu que Larbi sera gardé à vue simplement, en attendant une décision de l'Etat-Major.

J'explique de mon mieux la situation à mon compagnon de route et, pour lui enlever toute amertume, je lui remets 50 pesetas dont il est entendu qu'il pourra faire l'usage qu'il voudra en achats divers. Je lui promets formellement d'aller le voir dans la journée.

Les officiers espagnols ont l'amabilité de me recevoir à leur table. A la fin du repas arrive le colonel chef de l'Etat-Major. Je lui conte mon histoire, et insiste à nouveau pour que mon télégramme soit transmis à M. Steeg. J'apprends que ce télégramme est parti.

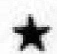
Il est entendu que je vais être envoyé à un autre Etat-

Major à Adjdir même, où j'attendrai à la fois la réponse de M. Steeg et du général Sanjurjo. Il est convenu également que le caïd Larbi m'accompagnera à ce nouvel Etat-Major. Une automobile militaire est mise à notre disposition. Nous prenons au passage le caïd Larbi qui se trouvait dans un bâtiment militaire et nous arrivons à l'Etat-Major d'Adjdir où les officiers nous reçoivent de la façon la plus gracieuse. Une chambre d'officier est mise à ma disposition et je puis faire acheter chez le soukier savon, rasoir et serviette, dont j'ai, est-il besoin de le dire, le plus grand besoin.

Pendant ce temps, un lieutenant-colonel fort aimable a expliqué à Larbi qu'il sera remis dans les lignes riffaines demain matin à la première heure; que c'est moi-même qui le conduirai; qu'en attendant il sera enfermé dans le poste et qu'il lui est interdit de circuler. Il aura comme nourriture tout ce qu'il désirera.

Je suis enchanté du résultat de mon mensonge; Larbi rentrera dans les lignes avec un léger retard, mais je suppose que les Riffains n'auront pas eu le temps de s'impatienter.

Après un excellent repas à la popote des officiers espagnols, qui tous se montrent d'une grande affabilité, je me couche avec volupté dans un vrai lit possédant matelas et draps; mais j'ai déjà pris l'habitude de dormir sur la dure et ne puis arriver à trouver le sommeil.



23 mai. — A cinq heures du matin, on me réveille. Une automobile militaire m'attend avec deux soldats et va me conduire aussi près que possible des lignes avec le caïd Larbi; là nous prendrons des chevaux jusqu'au poste le plus avancé. On tient absolument à ce que Larbi quitte les lignes espagnoles en ma présence. J'y tiens, moi aussi.

Au départ, une complication surgit : des ordres formels

ont été donnés et le caïd Larbi doit avoir les yeux bandés.

Il ne comprend pas le pourquoi de cette mesure, puisque la veille il a parcouru toute la région, soit à pied soit à cheval, sans le moindre bandeau. J'avoue que je ne comprends pas non plus, mais je le prie néanmoins de s'exécuter en lui disant qu'il n'a rien à craindre, puisque je l'accompagne. Il n'est pas rassuré du tout et me demande si je suis bien sûr que les Espagnols ne vont pas le fusiller. Je lui en donne ma parole la plus sacrée et lui indique que je ne le lâcherai que lorsque je serai certain qu'il pourra passer sans risque chez ses compatriotes.

Nous partons en auto. A l'endroit où la piste s'arrête, nous trouvons un lieutenant qui nous attendait avec chevaux et mulets. Cet officier, qui parle remarquablement le français et qui est d'une exquise politesse, m'avoue qu'il trouve un peu ridicule le fait d'avoir obligé Larbi à avoir les yeux bandés; mais, ajoute-t-il, les ordres sont les ordres.

Dès que nous arrivons aux postes avancés, le bandeau est enlevé à mon compagnon, qui commence à être plus rassuré et à croire vraiment que l'on n'en veut plus à sa vie. Je désirerais bien lui confier une lettre pour Gaud; il paraît que ce n'est pas possible. Je lui donne donc de vive voix toutes les instructions que je crois nécessaires et le prie de voir le docteur dès son arrivée pour lui répéter ce que je viens de lui dire.

Tous les postes espagnols ont reçu l'ordre par téléphone de ne pas tirer et je vois disparaître Larbi derrière le fameux rocher où nous nous sommes arrêtés quelques minutes la veille.

Je retourne immédiatement à Adjdir où l'on m'aprend que le général Sanjurjo est à Melilla; qu'il tiendrait absolument à me voir et qu'il vient d'envoyer de Melilla un hydravion pour me chercher à Alhucemas.

L'hydravion arrive en effet vers 13 heures. J'embarque après avoir remercié les officiers espagnols de leur si cordiale hospitalité.

Je suis une heure après à Melilla et reçu immédiatement par le général Sanjurjo, auquel je remets la lettre d'Abd el Krim et qui a l'extrême obligeance de me faire servir à manger dans son propre salon.

Nous causons. Je lui indique quelle est la situation des prisonniers, comment tous les officiers espagnols sont morts et le résultat auquel nous sommes arrivés en obtenant que tous soient rassemblés dans la région de Toufist, que je lui montre sur la carte.

Je lui demande des nouvelles de la région de Tétouan, car les Riffains nous disaient en effet, à Gaud et à moi, qu'ils avaient remporté quelques succès de ce côté.

Le général m'indique aussitôt que bien au contraire ce sont les troupes espagnoles qui ont remporté dernièrement une victoire très nette. La preuve en est que 78 cadavres ennemis sont restés entre leurs mains.

Il ajoute qu'un exemple a été fait : que les 78 cadavres ont été alignés le long de la route pour que la population de Tétouan puisse venir les examiner en auto-car. Je demeure glacé d'effroi. Vraiment les Espagnols et nous n'avons pas la même mentalité.

Le général Sanjurjo m'indique ensuite qu'un avion est à ma disposition, qui me conduira à Fez, d'où je pourrai gagner Rabat rapidement par automobile.

Je pars, après l'avoir remercié, dans une auto militaire qui a une panne à un kilomètre avant d'arriver au terrain d'aviation. Fort heureusement, une voiture civile qui passe veut bien me conduire jusque-là avec l'officier d'Etat-Major qui m'accompagne. L'avion est tout prêt, je n'ai qu'à prendre place dans la carlingue et nous nous envolons rapidement.

J'arrive à Fez vers les 7 heures du soir et me mets immédiatement à la recherche du général commandant

la région pour lui demander une automobile qui me conduira de suite à Rabat.

A la Région j'apprends que, par une coïncidence heureuse, M. Steeg, Résident Général, est justement à Fez et, à huit heures, je puis lui remettre en mains propres la lettre d'Abd el Krim, en ajoutant que je suis autorisé à lui dire que l'Emir s'en remet à la générosité de la France et que les prisonniers seront bientôt libres.

J'indique également que, si un avion sanitaire me transporte à Toufist, je ramènerai avec moi tel personnage que l'on jugera nécessaire et peut-être Abd el Krim lui-même.

Le lendemain de bonne heure, je partais pour Casablanca après m'être concerté avec le général Mougin. Il était convenu qu'au premier signal je sautais dans un avion pour retourner à Toufist.

Il convient de noter que M. Steeg n'avait pas reçu le télégramme que je lui avais envoyé d'Alhucemàs par l'intermédiaire de l'Etat-Major espagnol. Il ne l'a du reste jamais reçu, alors que les Espagnols m'avaient donné l'assurance qu'ils l'avaient immédiatement expédié.

Je ne suis pas reparti dans le Riff en avion et n'ai jamais su pourquoi. J'ai lu dans les journaux que, si j'avais ramené l'Emir avec moi, cela eût pu nuire au prestige de l'armée française.

Personnellement, je n'en crois rien. J'estime en tous cas qu'Abd el Krim ne me voyant pas revenir pouvait penser, comme quelqu'un de son entourage le lui a dit, que je n'étais qu'un « farceur ». Cette opinion pouvait avoir des conséquences graves sur son action future et était peut-être de nature à prolonger les hostilités. Il n'en fut rien heureusement et nous n'avons donc aucun regret à avoir, puisque, trois jours après, Abd el Krim était notre prisonnier et tous nos captifs rentrés dans nos lignes, grâce à l'admirable dévouement de Gaud, splendidement secondé par Mosnier.

Au retour du docteur, j'apprenais que, malgré la précaution que j'avais prise d'indiquer aux Espagnols où se trouvaient les prisonniers, Toufist avait été bombardé par leurs avions le 24 mai.



Par ce qui précède, on se sera rendu compte que l'action de la mission et particulièrement mon action personnelle ont été singulièrement exagérées. Nous avons en réalité tiré le meilleur parti de circonstances qui nous étaient éminemment favorables, et tout Français se trouvant dans la situation où nous nous trouvions eût agi comme nous. Notre seul mérite a été d'être là au moment voulu et d'avoir parlé aux Riffains sans fard et sans essayer de jouer au diplomate, estimant que notre devoir impérieux était de contribuer à arrêter au plus tôt l'effusion du sang.

Les circonstances, ai-je dit tout à l'heure, nous étaient éminemment favorables. Personnellement, je vois deux raisons à l'effondrement d'Abd el Krim :

1°) Une cause profonde : la démoralisation produite chez les Riffains par la conférence d'Oudjda qui ne leur avait pas apporté la paix avec les Français;

2°) Une cause immédiate : les brillants succès des troupes franco-espagnoles et le refus de combattre des troupes de l'émir.

Sans y attacher plus d'importance qu'il ne faudrait, j'estime qu'il est de mon devoir de signaler en passant le rapport aussi venimeux que calomnieux dressé par certains chefs militaires contre Gaud. Je n'y vois d'explication que dans la jalousie provoquée chez ces officiers par le succès moral de la mission dont Gaud était le chef, chef dont l'influence personnelle a été si remarquable, particulièrement dans les derniers jours.

Une aussi triste mentalité est heureusement, j'en suis persuadé, exceptionnelle dans notre armée.

★

Pour conclure, n'en déplaise à mes camarades qui m'ont entouré de tant d'affection et de tant de sympathie, je dirai que la plus belle minute pour moi a été celle où les prisonniers m'ont remis à Taza une lettre m'exprimant leur touchante reconnaissance. Cette lettre maculée, déchirée, signée de tous immédiatement à leur arrivée dans les lignes françaises, j'ai pleuré en la lisant, et elle constitue mon bien le plus précieux. Elle m'a très largement payé des quelques difficultés que j'avais eues à surmonter.

J'avoue du reste bien humblement que si j'avais été simple particulier, j'aurais peut-être hésité. Mais président d'un groupement d'ancien combattants, j'avais des devoirs. Je me devais à moi-même d'être digne de ceux que je représentais et, dans chaque circonstance un peu pénible, j'ai eu constamment devant les yeux l'image des victimes de la guerre, meurtries, diminuées, au nom desquelles il m'était commandé de chercher à adoucir les souffrances de la lutte en m'inspirant de leur devise si humaine :

GUERRE A LA GUERRE.

★

21 août. — Abd el Krim, son oncle et son frère, s'embarquent aujourd'hui pour la Réunion. J'ai décidé que je n'irais pas à l'embarquement, ma visite pouvant être interprétée par le vaincu comme un désir d'être témoin de sa pleine déchéance.

A 11 heures, un coup de téléphone m'apprend qu'Abd el Krim désire me voir avant de quitter à jamais la terre marocaine.

A 14 heures, je suis sur le bateau et je serre la main de l'Emir, de son frère et du capitaine interprète qui les accompagnera jusqu'au lieu d'exil.

Abd el Krim est triste et il avoue qu'il lui en coûte de quitter son pays.

Il a appris avec plaisir, me dit-il, la pacification de la tache de Taza et a un mot qui me touche :

— Maintenant, *nous* serons tranquilles.

Instinctivement il indique par là qu'il ne fait qu'un avec les Français.

Nous causons de tout et de rien. Je tiens à m'excuser vis-à-vis de lui et à lui expliquer pourquoi je ne suis pas retourné en avion à Toufist. Dès les premiers mots, il m'interrompt :

— Je sais, je sais, tu n'as rien à te reprocher.

Il ajoute :

— Ah! si M. Steeg était venu au Maroc un an plus tôt, tout cela ne se serait pas passé et nous n'aurions pas eu la guerre.

Il reconnaît que j'avais raison et ne regrette pas de s'être confié à la générosité de la France.

Je le comble de joie en lui indiquant qu'un des prisonniers français dans le Riff voyage sur le même bateau que lui, que je l'avais le jour même à ma table et qu'à ma question : Si tu voyais Abd el Krim devant toi sur le bateau, que ferais-tu? — il avait répondu : Je lui serrerais bien volontiers la main, car si j'ai été fort maltraité dans le Riff, Abd el Krim personnellement a toujours fait de son mieux pour nous.

Mais l'heure s'avance, il faut partir.

— Adieu! me dit l'Emir déchu.

Je lui réponds par un ferme : « Au revoir! », car j'espère qu'un jour la France saura se servir de cet homme qui a donné de telles preuves de son intelligence et de son énergie comme adversaire. Cette intelligence et cette énergie, il nous les doit maintenant comme collaborateur.

Et tandis que le bateau s'éloigne, je songe qu'un rebelle, Sidi Raho, vient de se soumettre, mais que pas un pri-

sonnier n'est revenu de la tache de Taza où le massacre des captifs était de rigueur. Et je suis reconnaissant à l'homme qui s'en va des centaines de Français, Indigènes et Espagnols qu'il nous a rendus.

PIERRE PARENT.

FIN

LA QUESTION DES DÉCORATIONS FRANÇAISES

—

S'il est une opinion fort répandue, c'est que le Gouvernement distribue un nombre beaucoup trop élevé de croix de la *Légion d'Honneur*. En effet, si nous nous reportons aux textes en vigueur, nous voyons que les militaires reçoivent chaque année 18 plaques de grand officier, 92 croix de commandeur, 386 d'officier, 1125 de chevalier avec traitement, et 12 croix de commandeur, 135 d'officier et 1030 de chevalier sans traitement. Les civils, moins bien partagés, bénéficient de 10 plaques de grand-officier, 63 croix de commandeur, 350 d'officier et 1900 de chevalier. Il est vrai que certaines catégories de civils, les commerçants surtout, profitent de contingents de décorations exceptionnels : ainsi à chaque exposition, le Parlement met un certain nombre de croix à la disposition du Gouvernement ; il en est de même à l'occasion de certains centenaires. On a été plus loin encore, et, en dépit des principes qui avaient inspiré la réforme réalisée par la loi du 13 juillet 1923, on a créé en supplément de nouveaux contingents de décorations annuels, donc permanents : la loi du 27 juillet 1923 attribue chaque année 50 croix de chevalier à la marine marchande, et la loi du 11 avril 1924, complétée par la loi du 1er août 1926, accorde 123 croix de chevalier aux maires de France et d'Algérie. Mais, comme, lorsqu'on entre dans une voie dangereuse, il n'y a que le premier pas qui coûte, on voit surgir fréquemment des propositions de loi qui tendent à créer de nouveaux contingents complémentaires annuels. Ainsi, plusieurs députés demandent en ce

moment la création d'un contingent annuel en faveur des adjoints aux Maires de France et d'Algérie. Pour peu que l'on continue, il n'y aura pas une seule catégorie de Français qui ne possède son contingent spécial de décorations de la Légion d'Honneur. C'est là l'un des plus graves abus; on ne saurait trop le condamner. L'un des éléments essentiels de la valeur d'une décoration, c'est sa rareté. On l'oublie malheureusement beaucoup trop quand il s'agit de la Légion d'Honneur.

Certes, le Parlement a tort de multiplier ainsi le nombre des croix. Mais il est en partie excusable, en ce sens que l'abus que nous signalons est dû pour une large part aux défauts de notre législation et de notre réglementation des décorations.

On ne saurait imaginer un monument plus complet d'anarchie et d'inorganisation. Certains ordres, comme la *Légion d'Honneur*, ont été institués et réglementés par des lois ; d'autres, comme le *Mérite Agricole*, sont l'œuvre de décrets. Le législateur décide de la création des médailles commémoratives : cependant, les Médailles de la *Reconnaissance Française* et des *Victimes de l'invasion* ont été instituées par le Gouvernement. Les *Médailles d'Honneur* sont établies tantôt par des lois, tantôt par des décrets. Actuellement, le Parlement est saisi de deux propositions de loi tendant à l'institution d'un ordre du *Mérite du Travail* et d'un ordre du *Mérite Maritime*. C'est l'anarchie dans la création et dans l'organisation. A l'Agriculture et aux Colonies, la *Légion d'Honneur* occupe le premier rang des récompenses, le second rang étant représenté par le *Mérite Agricole* et les *Ordres coloniaux*. A la Guerre et à la Marine, la croix joue le rôle d'une véritable médaille professionnelle, puisqu'elle y est accordée à l'ancienneté et à presque tous les officiers. En vain chercherait-on dans notre système de décorations une vue d'ensemble. Sauf sur des questions secondaires, c'est l'anarchie. Là est le mal. Il est facile de trouver le remède. Il faut de toutes ces dé-

corations si diverses, si nombreuses, faire un tout qui soit cohérent.

On y parviendra en réglementant la création des décorations et en établissant entre celles-ci une hiérarchie légale.

Tout d'abord, l'initiative de toute institution de décorations, — croix ou médailles, — devrait être réservée au législateur. On éviterait ainsi les fantaisies de volontés éphémères. Et le législateur, étant le créateur des distinctions honorifiques, pourrait réduire leur nombre en attribuant la même récompense aux services analogues des différents ministères. Les ministres ne sauraient se plaindre de cette première réforme, car le Gouvernement possède l'initiative des lois en même temps que les parlementaires.

La seconde réforme consisterait à hiérarchiser nos décorations. Il résulte de leur nature même qu'elles comprennent trois degrés. En haut, au premier degré, se place la *Légion d'Honneur*. En bas, au troisième degré, se groupent les récompenses modestes représentées par les médailles commémoratives, les médailles d'honneur, etc. Mais au deuxième degré, presque tout est à faire. Si paradoxal que cela paraisse, nous manquons d'une décoration intermédiaire entre la *Légion d'Honneur* et les médailles de 3e degré. C'est si vrai que pour combler cette lacune, on a vu certains Ministères instituer des décorations particulières : *Ordre du Mérite Agricole*, *Ordres coloniaux*, *Palmes Universitaires*. Il serait donc nécessaire que chaque Ministère fût doté d'un ordre professionnel. Mais, afin d'éviter la multiplicité des rubans, il serait préférable de supprimer les ordres secondaires qui existent déjà, c'est-à-dire l'*Ordre du Mérite Agricole*, les *Ordres coloniaux* et les *Palmes Universitaires*, et d'instituer deux ordres secondaires seulement : l'*Ordre du Mérite militaire* qui servirait à récompenser les officiers des armées de terre et de mer, et l'*Ordre du Mérite civil* qui serait mis à la disposition de tous les ministères civils avec une agrafe spéciale à chacun d'eux. De plus, pour accroître le prestige de ces deux nou-

veaux ordres, on pourrait en confier l'administration à la grande chancellerie de la Légion d'honneur, ainsi que cela se fait actuellement pour les *ordres coloniaux* et la *médaille militaire*.

Le jour où nous posséderons cette décoration du second degré — *Mérite civil* et *Mérite militaire* — on pourra réduire considérablement le nombre des croix de la *Légion d'Honneur* qui sont attribuées chaque semestre aux différents ministères. C'est qu'en effet cette nouvelle décoration conviendra beaucoup mieux pour récompenser les longs et loyaux services militaires ou civils que la récompense suprême constituée par la *Légion d'Honneur*. En outre, à l'occasion des expositions, des anniversaires, des congrès, comme des contingents supplémentaires de décorations de l'*Ordre du Mérite civil* seront accordés, on pourra se borner à ne créer que de très faibles contingents de décorations de la *Légion d'Honneur*. Ainsi, cette décoration étant plus rare verra son prestige devenir plus solide. La mesure que nous venons d'indiquer est la seule qui paraisse pouvoir donner un bon résultat.

Remarquons-le : le législateur est le premier à reconnaître qu'il faudrait mettre un frein à l'augmentation du nombre des croix de la *Légion d'Honneur*. A diverses reprises, il a cru avoir trouvé ce frein indispensable. En 1897, il avait créé une réserve de croix sans traitement. Les contingents exceptionnels de décorations devaient être prélevés sur cette réserve. En fait, cette réserve joua le rôle d'une tentation perpétuelle, et non celui d'un frein. Plusieurs ministères se firent allouer, grâce à elle, des contingents de croix annuels complémentaires. Quant aux contingents institués à la suite des Expositions, on les créa de toutes pièces. En juillet 1912, on augmenta légèrement le nombre des croix civiles et, comme contre-partie, on supprima les contingents supplémentaires qui existaient alors ; mais, avant même que la loi du 26 juillet ne fût promulguée, un ministère se faisait attribuer l'un de ces contingents dont

le législateur voulait la suppression définitive. La loi du 13 juillet 1923 a aboli l'ancienne répartition des croix devenues vacantes entre les Administrations publiques et décidé que dorénavant chaque ministère disposerait d'un contingent fixé d'après ses besoins par la loi elle-même. Trois jours après, le ministère de la Justice et, quatorze jours après, la Marine marchande se faisaient attribuer, par les lois des 16 et 27 juillet 1923, des contingents complémentaires annuels. Enfin, la loi du 20 février 1925 interdit toute nouvelle promotion exceptionnelle, sauf pour les expositions et foires françaises ou étrangères organisées avec le concours du Gouvernement, et elle établit un rapport qui ne pourra être dépassé entre le nombre des exposants ou participants et le nombre des croix accordées. Mais ces dispositions restrictives n'ont que la valeur d'un bon conseil ; pratiquement, elles demeureront sans effet parce qu'elles sont illégales et, pour cette raison, ne seront pas respectées. Une loi ordinaire ne peut pas limiter les pouvoirs du législateur.

Ainsi, toutes les tentatives faites pour s'opposer à l'augmentation du nombre des croix de la *Légion d'Honneur* ont échoué et ces échecs ont tous la même cause : l'absence d'une décoration du second degré permettant de récompenser des services professionnels que l'Etat ne peut négliger, sous peine de voir se tarir la véritable source de nombreux efforts et de bien des dévouements.

Il existe donc aujourd'hui une question des décorations. Il est à souhaiter que le Parlement la soumette à un examen d'ensemble qui lui permette d'aboutir à une réglementation assez clairvoyante et étendue pour devenir définitive... au moins pour une vingtaine d'années.

ANDRÉ VOVARD.

LA VIE MEURTRIÈRE[1]

—

Voilà donc où j'en étais!

Dans le tohu-bohu des départs et des arrivages, je vaquais, débile et bousculé, ne pouvant croire à cette débâcle... Un si beau rêve!... Tant d'allégresses éteintes, d'un mot!... Jamais!... Etait-ce bien possible, et n'exagérais-je pas? Peut-être avais-je mal compris, mal vu!... Défaillant, je tentai de reprendre les faits, je les rassemblai, je les coordonnai; et les conduisis selon mes désirs. Rien n'y fit; le fatidique « jamais » tombait toujours, inexorablement.

— Hé là! bougre d'empoté! fit une voix.

Un camion me frôlait; je m'en garai tout juste, d'un retrait.

— On regarde où on marche, animal! vociféra dans sa moustache un vieux monsieur à nez rouge, dont mon talon froissait les orteils.

Je marmonnai quelque semblant d'excuse. En face, au café, une table était libre; je m'y réfugiai.

— Monsieur ne dîne pas? insinua le garçon.

Dîner, c'est juste... Mais rien n'aurait passé; à quoi bon?

— Donnez-moi un bock.

Dans cet asile, je repris le cours interrompu de mes méditations; mais j'eus beau scruter cette heure, en fouiller le détail et la revivre, je ne parvins à m'accrocher qu'à des apparences aussitôt évanouies.

« Jamais!... »

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 686 et 687.

Cependant, elle a dit : « Je ne vous en veux pas... »

Par pitié.

Et pourtant!...

Une façon de sourire dut errer sur ma face, car, à trois pas, une fille s'y méprit, ripostant par des manières. Je me détournai, mais elle s'avança :

— Tu paies quelque chose? dit-elle, les seins ballants, les cuisses proches à me frôler.

— Hein!

— Un petit bock.

— Non.

— T'es pas gentil!

J'allais la chasser, une sale idée me retint.

Après tout!... Puisqu'on ne veut pas de moi!

— Assieds-toi.

Le garçon rôdait dans les alentours, il accourut.

— Un amer-picon-curaçao-grenadine, commanda la belle; rapport à mon estomac, daigna-t-elle m'expliquer, la bière me fait mal. La consommation servie disparut d'une lampée.

— Eh bien! qu'est-ce qu'il y a donc, mon petit, dit-elle en reposant son verre, t'as l'air tout retourné... C'est-il que tu as des embêtements?

Je haussai les épaules.

— T'es pas en train?

— Non.

— Faut pas se frapper, va, ça n'avance à rien.

— Bien sûr!

— Et puis, ça se passera.

— Evidemment.

— Bois un coup.

— Non.

— Viens chez moi.

— Non.

— Viens donc, on s'arrangera.

— Non... non...

— Alors... T'es malade?

— Je m'ennuie.

— Toi, mon petit, tu m'as l'air d'être amoureux.

Je ne répondis pas.

— Gage que c'est ça!... Elle ne veut pas, hein!

— Mais non!... laissez!...

— T'es pourtant joli garçon... T'as essayé?

— Non, là!

— Alors, comment que tu sais qu'elle ne veut pas? Elle te l'a dit?

— Non.

J'émis là, sans m'en douter, quelque chose d'énorme, car la fille pouffa.

— T'as pas essayé... tu n'as pas demandé... et tu sais qu'elle ne veut pas!

— Assez! fis-je, impatienté, honteux aussi de choir dans un pareil dialogue.

— Moi, tu sais, je m'en fous!... Ce que je t'en dis, c'est parce qu'il faut toujours être poli avec les personnes.

— En voilà assez, hein!

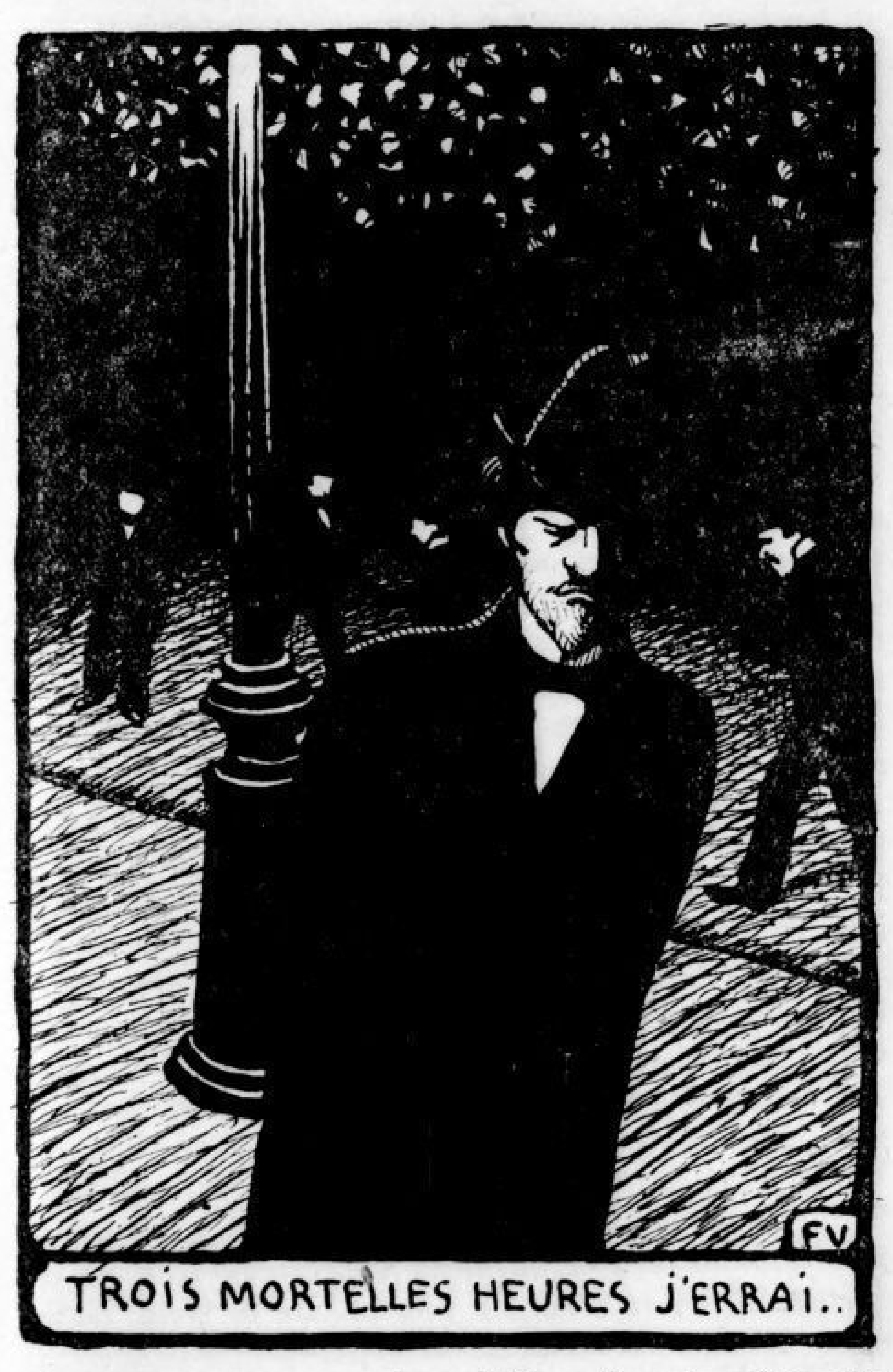
— Bon, bon!... ne te fâche pas... Je vas tout de même te donner un conseil, t'en feras ce que tu voudras... et puis ces machines-là, ça nous connaît, pas vrai!... Au lieu de pleurnicher et de lui raconter des boniments, fiche-lui la main au cul, à ta bonne femme, et tu m'en diras des nouvelles...

— Salope! criai-je.

Je mis deux francs sur la table et me sauvai.

— Va donc, Joseph! hurla-t-elle sur mes talons.

Ce que fut le reste de la soirée, on le devine. Trois mortelles heures, j'errai par la ville et sans but; enfin je rentrai mort de fatigue; mais, couché, le sommeil ne vint pas et je ne m'assoupis qu'au jour. J'avais en peu de minutes passé de la plus douce espérance au dégoût total, et subi de tels ravages que je gardai de cette jour-



TROIS MORTELLES HEURES J'ERRAI..

née une rancœur que rien n'effaça. Je pris même une sorte de plaisir à lui chercher des aliments, lorsque je la sentais faiblir. Néanmoins, je repris mes travaux avec

un feu dont ils bénéficièrent, mais qui ne provenait point d'eux, m'enfermant dans les bibliothèques comme l'ivrogne au cabaret, pour oublier, tuer même, si possible, cet amour avant que les fibres en fussent trop tenaces. Puis, je voyageai, j'allai à Londres, mais n'y restai que cinq jours, interminables, à Dijon, à Lille, à Rennes, à Bruxelles, à Amsterdam, où la crise atteignit son paroxysme. Je voulus revoir aussi Darnac et d'autres connaissances un peu abandonnées, mais sans grande conviction, par devoir, pour tout essayer; l'âpreté de mes propos fatigua vite tous les bons vouloirs.

Je m'étais juré de ne plus retourner chez Mme Montessac, et c'est avec une joie sauvage que je fis coïncider une de mes sorties avec son jour. C'était à Lille; j'y traînai six heures et fus rarement plus malheureux. Le mercredi d'après, je partis pour Londres; l'argent me tremblait aux doigts lorsque je payai le coupon. A Calais, je fus sur le point de rebrousser chemin, mais l'orgueil me soutint, et je m'embarquai.

J'avais reçu de Jeanne une deuxième lettre à laquelle, trop absorbé par ailleurs, je ne compris d'abord rien; je dus y réfléchir, et la relire plusieurs fois pour que le sens vrai m'en apparût.

La pauvre petite, enflammée par la réponse que je lui avais faite et dont elle ne pouvait soupçonner la déraison, ripostait par quatre pages d'aveux. Je fus stupéfait, puis froissé; la malheureuse tombait sur un mauvais jour, — je n'en connaissais plus guère d'autres, hélas! — et le billet très bref que je lui adressai porta la trace de mon humeur. J'eus cette assurance trois jours plus tard, au reçu de quelques lignes désolées, dans lesquelles elle parlait, sur un ton qui me fit froid, de ses peines, de ses maux, et de sa mort.

Trop de douleurs immédiates me tenaillaient cependant pour que je ressentisse ce surcroît; j'avais du plus pressant. Déjà cette histoire s'estompait; pourquoi ravi-

verais-je de tels souvenirs? Je soulageai donc ma conscience par l'envoi de bonbons et de colifichets, le tout appuyé d'un mot chaleureux autant que je le pus. Je l'engageai vivement à prolonger son séjour à la campagne, affirmant que Paris ne lui vaudrait rien et que ce serait folie d'y rentrer. Ce passage ne fut pas celui où je montrai le moins d'éloquence. Toutefois, la hantise de tant d'émotions que je lui devais finit par me reprendre. Je revécus les heures sinistres de l'hôpital, je revis le maigre visage, les yeux de fièvre, la toux brusque, et le sang. Soudain, l'affreux cri me perça : « On me l'avait prédit, que je mourrais tuée par un brun!... » Mes jambes fléchirent... Si pourtant c'était vrai?

J'essayai de me remémorer les termes de ma lettre, mais sous l'empire de telles affres j'y parvins mal; les mots dansaient. J'eus peur d'avoir forcé le ton, et, vite, pris une feuille de papier et écrivis de nouveau, au hasard et sans contrôle, tout ce que je pus trouver d'affectueux et de tendre, puis je fermai l'enveloppe et courus la jeter à la poste.

Le lendemain, j'eus une bien autre surprise : un petit pli mauve et parfumé que je trouvai chez mon concierge. Je l'ouvris le cœur battant.

Cher ami,

Pourquoi me faire de la peine et ne plus venir? J'avais pourtant votre promesse. Vous savez que je n'ai plus que trois mercredis.

Affectueusement votre amie

M. MONTESSAC.

J'escaladai mes étages, courus à ma table, et là, bien enfermé, relus le billet.

Cher ami,

Pourquoi me faire de la peine et ne plus venir?...

Elle avait eu de la peine!... Alors, serait-ce que... Je n'osai m'arrêter à l'idée et poursuivis :

J'avais pourtant votre promesse. Vous savez que je n'ai plus que trois mercredis...

Stupide, je tirai ma montre, comme pour voir...

Affectueusement votre amie...

Votre amie... Les mots délicieux! et que j'en savourai longuement la douceur!

Je ne sais comment je passai les jours qui suivirent. Je bouillais, je ne pouvais tenir en place, et fis si bien qu'il me sortit, au beau milieu du visage, un bouton de fièvre dont je manquai perdre l'esprit. Je l'oignis de pommade, et, las de le voir grossir, ne tâchai plus qu'à le masquer. Si grande était ma faiblesse que je croyais mon sort suspendu à ce bobo.

Enfin, le moment arriva. J'avais fait quelques frais de toilette et m'étais chargé de roses superbes — que n'eussé-je tenté! A cinq heures, je sonnais à sa porte; on m'introduisit, et je tombai dans un salon où dix personnes péroraient. Je faillis en lâcher ma gerbe!

— Vous voilà, cher monsieur! Oh! les belles roses! Pour moi?...

— Pour vous-même, madame, fis-je, acéré.

— Comme c'est gentil! Vous me gâtez! Et qu'êtes-vous devenu, depuis des semaines?

— Rien.

— Je suis très contente de vous voir.

— Moi aussi, madame.

— Vous connaissez du monde ici, pas la peine que je vous présente. Tenez, voilà justement M. Jessen qui vous fait des signes.

Je l'eusse volontiers battue... Mais j'étais bien forcé d'avaler ma rage; j'allai donc m'asseoir près de ce niais dont la large face riait d'aise et qui tapotait un siège à mon intention.

— Vous savez, dit-il, avant même que je fusse installé, je l'ai vendu.

— Quoi donc?

— Le Cornière, quarante mille!

— Et quel est l'idiot, pardon, l'amateur?

— Un Américain.

— Ah! tant mieux, on ne le verra plus.

— Au contraire, c'est pour reproduire... On va le tirer à des centaines de mille!... Hein!... vous qui me blaguiez!

— Ça prouve que je n'y connais rien.

— Je voulais cinquante, mais j'ai réfléchi. Un véritable collectionneur ne doit pas garder ses tableaux; il faut renouveler, toujours; sans ça, on s'attache... J'ai aussi échangé mon grand Henner contre deux petits Roybets, une glace Louis XVI, une tabatière en écaille, et un dessein de Corot... Seulement, le dessin de Corot était faux, alors je l'ai redonné à un autre amateur avec trois mille, et j'ai eu un Henner aussi beau que le premier, plus deux flambeaux Empire, en malachite... Ah! monsieur!... L'art... c'est tout dans la vie, tout!

Rongeant mon frein, je dus subir les prétentions de ce fâcheux qui me traitait en vieille connaissance et m'empestait de son haleine. Inattentif, je le laissais dire, il en profita pour m'étaler d'autres combinaisons. Je crus, pour le monde, le moment venu de lui dire un mot aimable :

— Et vous n'avez tué personne, depuis la fameuse dame?

Ses gros traits crispés du contentement de soi se détendirent comme si on eût coupé le fil, et ses lèvres pendirent soudain, en signe d'affliction et de reproche.

— Oh! monsieur!... Oh! monsieur!... Si on peut dire...

Une forte personne entra, je la reconnus, et à son faîte certain perroquet plus gisant que jamais. Je saluai le tout d'un sourire choisi, offrant mon pouf; mais la dame, sans voir, courut à des gens, les mains ouvertes au bout de ses gros bras tendus.

— Chère madame!... Chère madame!...

Installée, elle m'aperçut; j'obtins alors, en échange de mon salut, de cordiales et silencieuses effusions comiques à distance sous le chapeau dont les cerises bambillaient.

— Une femme si jeune, monsieur!... Et si jolie!... Et une peau, reprit Jessen, prêt à recommencer son histoire.

— Quel est donc ce monsieur? lui dis-je, désignant un jeune homme qui me semblait assis bien près de Mme Montessac.

— Le petit Lambel, vous ne connaissez pas?

— Lambel qui écrit sur la céramique?

— Mais oui.

— Et que fait-il ici?

— C'est un intime.

— Ah!

Quelque chose me piqua au cœur; je sentis que mes yeux noircissaient à dévisager le personnage.

— On dit même qu'il lui fait la cour... qu'il essaie de lui faire la cour, mais tout ça, c'est des histoires... Les gens ont si mauvaise langue... C'est comme pour Mme Arbelier, là... la petite blonde avec une plume bleue...

Je m'occupais bien de Mme Arbelier, de sa plume et du reste!... Mon attention, rivée à deux seuls êtres, n'en connaissait plus d'autres. Je suivais le jeu de leurs lèvres, m'efforçant d'y lire des paroles dont le son ne me parvenait pas, mais à quoi je prêtais les significations les plus redoutables.

— Ça ne serait pas une mauvaise affaire! me coula dans l'oreille le gros Jessen en clignant les paupières. Il ne s'embêterait pas, le petit Lambel!

Il en fut quitte pour s'applaudir lui-même et tout seul, d'un rire épais et soutenu.

— On s'amuse dans votre coin, fit Mme Montessac.

Bien plus encore qu'elle ne se figurait!...

A ce moment, une dame en robe cannelle, flanquée de quatre filles assorties, se leva pour prendre congé. Je com-

mençais à espérer la solitude, mais trois autres entrèrent, plus un monsieur, et ce fut l'occasion d'un petit tumulte qui mit la pièce en branle-bas. Je résolus d'en profiter et me dirigeai du côté de Mme Montessac.

— Permettez-moi de vous dire adieu, madame.

— Comment!... Mais vous arrivez à peine...

— Je suis attendu, madame. Un rendez-vous tout à fait pressant.

— Quel dommage!... Pas une toute petite minute?... Je suis sûre que votre ami Darnac va venir.

— Impossible, madame!... Et puis, vous êtes si fort occupée et entourée... que vraiment je craindrais d'abuser.

— Ah!... Au revoir, alors.

Cérémonieusement, je m'inclinai et gagnai la porte. Au passage, la dame au perroquet me gratifia d'une poignée de main très cordiale qui mit en mouvement l'appareil considérable de ses seins. Ensuite, Jessen, qui me souffla son adresse, avec des invites :

— 23 *bis*, rue François-Ier... n'importe quel jour, vers une heure... la côtelette de l'amitié!...

— Comptez là-dessus, fis-je pour être lâché. J'étais sur le paillasson qu'il riait encore.

Sitôt rentré, j'écrivis ce poulet :

Madame,

Vous êtes tout ce qu'il y a de plus aimable de me convier à vous voir chez vous, et je vous en remercie, mais c'est une grâce dont je n'abuserai plus, étant donné que je vous y vois très mal. Quant à vos amis, qui sont décidément nombreux, je les verrais aussi bien et avec plus de plaisir, ailleurs...

Souffrez, madame, que je vous présente l'hommage de mes sentiments les plus respectueux.

JACQUES VERDIER.

Je relus et fus enchanté. J'étais prêt à voler à la poste quand un scrupule me retint. Je craignis l'erreur d'un premier mouvement et, par prudence, décidai de surseoir à l'envoi; il serait toujours temps le lendemain.

Je laissai donc le pli sur ma table, mais n'en brossai pas moins mon chapeau avec un intense contentement. Ensuite, je descendis humer l'air et flâner sur le boulevard. J'y divaguai promptement et versai vite et tout entier dans les idées basses de rancune et de haine. Un apéritif et un dîner très arrosé aggravèrent mon état. L'une après l'autre, les plus sales pensées m'envahirent, et je m'en délectai, je les savourai, et n'eus plus de force que pour elles. Tordu de jalousie et persuadé que ce Lambel était son amant, je voulus qu'elle payât tout chaud sa trahison, et je refis ma lettre, au café, sur du papier de fournisseur!

Je ne changeai rien du commencement que je savais par cœur et trouvais bien.

Madame,

Vous êtes tout ce qu'il y a de plus aimable de me convier à vous voir chez vous, et je vous en remercie, mais c'est une grâce dont je n'abuserai plus, étant donné que je vous y vois très mal. Quant à vos amis, qui sont décidément nombreux, je les verrais avec plus de plaisir ailleurs.

M. Lambel est tout à fait bien, et je suis heureux que sa personne ait de quoi vous plaire.

Agréez, Madame, l'expression de mes sentiments respectueux.

JACQUES VERDIER.

C'était plat et grossier, j'exultai.

Par surcroît, et pour n'en pas retarder l'effet, je fis porter ce mot par le chasseur.

Cette malpropreté me soulagea. Pendant quelques heures je fus ivre, ivre d'une ivresse méchante, qui m'interdisait tout contrôle, et que j'exaspérais à petits coups, quelque souffrance que j'en ressentisse. Je ne savais plus que subir mes impulsions, et mes impulsions exigeaient ma vengeance, que je rendisse les blessures au double, et fisse le mal pour le mal. J'attisai ces dispositions jusque très tard. En rentrant à minuit, je trouvai sous ma porte un petit bleu dont voici le texte :

Cher ami,

Vous m'avez fait beaucoup de chagrin tantôt, et comme à plaisir. Pourquoi?... Mais ce qui me peine le plus, c'est de penser que vous vous en faites autant à vous-même... Attendez-moi demain jeudi, à trois heures, sous les galeries de l'Odéon; j'ai quelques courses, nous les ferons ensemble et nous causerons...

Votre amie

M. M.

Je relus, puis m'assis et relus encore.

Le papier, couvert de sa haute écriture à la mode, tremblait au bout de mes doigts, et ces mots, si clairs pourtant, s'enchevêtraient, prenant tour à tour les sens les plus opposés. Que croire?... Je cherchais sans y parvenir à tasser un peu de raison.

... Et voilà, que, doucement, la tristesse de ces lignes m'apparut; j'en sentis la plainte mal résignée, le reproche, tant de peine enfin; même je ne sais quel appel navrant d'amitié blessée qui crie au secours... et se défend!

Les deux coudes dans le fatras de mes paperasses, je m'hypnotisais sur ce billet, si mince et si formidable, et si neuf de couleur au milieu de mes pauvretés grisâtres. La douleur s'en exhalait, si forte, et tant d'émotions avaient guidé la plume, que j'en pouvais compter les soubresauts. Et de cette douleur j'étais responsable. Moi! Quel sort diabolique me condamnait donc à faire le mal, toujours!...

Je restais là, dans mon fauteuil, affalé, incapable de concevoir le comment de ces fatalités, quand, dans leur égarement, mes yeux perçurent un pli resté sur la table. C'était ma lettre!... Je revis aussitôt l'autre, celle dont, à la même minute peut-être, elle souillait ses regards!

Une heure, je tournai dans ma chambre, cognant aux meubles une inconscience de brute, puis je voulus me coucher, lâchement. Je retirai mon veston, mon gilet, mais la crainte d'une nuit sans sommeil me retint; je

résolus de sortir, et me rhabillai. Chapeau sur la tête, j'hésitai de nouveau; enfin, violemment, je partis, et la porte chassée tonna dans la nuit comme une explosion.

Sans trop savoir, je gagnai le boulevard Saint-Germain et le descendis jusqu'à la Concorde. Sur le pavé séchait un reste d'averse et des flaques luisaient. Il faisait doux. Bercé par le bruit sec de ma canne piquant le bitume, je fus bientôt à la Seine et m'engageai sur le pont. Il n'y avait plus de voitures, et les lourdes arches se doublaient en oves dans l'eau sommeillante et lassée.

Une seconde je m'arrêtai, les coudes sur l'appui. Je plongeai mes yeux dans ce velours où quelques lumières ondulaient; je notai la plongée d'un poisson, deux ou trois rides qui scintillèrent et moururent aussitôt. J'avais la tête en feu.

Un autre s'y jetterait! Mais je n'étais que moi! La décision farouche avorta dans un soupir de veulerie. Je repris mon chemin. A l'Obélisque, je dus choisir, les Champs-Elysées, trou noir, ou la rue Royale, incandescente comme un four. Ce fut là que j'allai, par soif de la vie.

Peu de passants, mais des filles sous les réverbères; je n'avais pas fait dix pas que j'étais accosté. Je me dégageai, d'autres vinrent; il fallut traverser et ce fut pis. Agacé, je m'assis devant une brasserie; déjà les garçons retiraient les chaises et les empilaient dans un coin, on m'en laissa une; je commandai une chartreuse, et la bus, seul et désemparé, dans le vieux sable et les crachats du jour.

Sur le trottoir couvert de détritus passaient d'étranges figures; des chiffonniers, couleur d'ombre et poilus, qui filaient le nez sur la piste, le croc à l'affût, la lanterne au ras du sol, et pareils à de gros sangliers mous; des gueux blafards, des miséreux atones et de race incertaine dont l'œil flambait devant les glaces étincelantes du café; puis de pauvres soireux en habit, courant sur leurs

pointes et navrés d'avoir raté le dernier omnibus; des voyous insolents, des gamins suspects et, parfois, dans les accalmies, des rats en chasse, parmi les pelures et les prospectus.

Impeccables dans cette pouillerie, des agents déambulaient, monotones et lents; le patron bâillait sur la porte, et la caissière racontait tout haut ses petites affaires au dernier buveur. Quelques gouttes tombèrent, une petite fille vint, avec des airs, m'offrir un bouquet fané; elle me désignait aussi la portière d'une antique guimbarde dont le cocher urinait, paisible, contre une roue; je la congédiai, puis ce fut le garçon, qui par deux fois toussa dans mes alentours. Je finis par comprendre et me levai. Il était deux heures. Où aller?

Machinalement, je redescendis à la Concorde et pris le Cours-la-Reine, plus silencieux et désert; le vent soufflait, et les flammes du gaz répandaient sur le sol humide une lueur mouvante et secouée. Non loin, sous un massif, je connaissais un banc, mais ne pus m'y asseoir, une double forme y remuait doucement en laissant voir un peu de linge; plus loin, j'en vis d'autres, des couples soudés, ou bien distants; je devinais, dans les ténèbres, leurs yeux qui me suivaient, inquiets, mais sans méchanceté.

Ils étaient deux, ceux-là!... Je me sentais, moi, si infiniment seul et rebuté que, par horreur du présent, je voulus fuir et me blottir au creux secourable du passé. Effort naïf et combien vain, car, à remonter mes souvenirs, il n'en sortit que de la peine. J'évoquai ma toute première enfance, espérant un souffle de fraîcheur, mais ma mémoire opaque se refusa; je n'en sus tirer que des bribes sans cohésion, des fragments neutres et décousus qui joignaient mal, comme les pièces d'un jeu dépareillé. Un gros sanglot vint à mes lèvres où il creva. La lune apparut toute blanche dans les arbres. J'étais au Rond-Point de l'Alma.

... A trois heures, avait-elle dit, sous les galeries de l'Odéon...

Comment paraître devant elle et que lui dire?... Je conclus par une lâcheté. Après tout, quoi?... Un mouvement de contrariété, elle comprendra... Quatre lignes sont si vite écrites. Je m'excuserai... je...

Mais je ne pus poursuivre. Trop ouvertement je me dupais, et des clameurs hurlaient en moi plus haut que cette appréhension tiède. J'étais le malfaisant, le maudit, celui qui sème la douleur par fonction naturelle, celui de qui la sympathie est une offense, l'amitié une insulte, et le contact presque un arrêt de mort.

Ainsi fouettée, mon allure s'accéléra; je fis kilomètres sur kilomètres, au hasard, malgré les rafales, pendant des heures. Bien plus tard, je me revis aux Champs-Elysées; je les descendais, inerte et boueux, dans le petit jour aigre du matin.

Soudain, car il faut que le grotesque se mêle à tout, je me heurtai contre un individu qui zigzaguait sur la chaussée.

— Opéra, sir!... Opéra! bégayait-il.

Je reconnus un Anglais de bonne compagnie, car il était correct et puait le whisky.

— Par là, lui dis-je, tout droit et à gauche.

Il voulut faire demi-tour, mais, trop ivre, ne put s'arrêter et fit la conversion complète; de nouveau, je l'eus sous le nez. Je le pris par les épaules et tentai de l'orienter; il me tomba dans les bras. Tant bien que mal, je le remis d'aplomb, et sans plus insister, le plantai là et continuai ma route.

L'intérêt de cette diversion s'émoussa vite et tomba de lui-même; harassé, je demandais à six heures le cordon, et subissais le regard sévère de mon concierge.

Je me jetai sur mon lit, mais ne pus fermer l'œil; à cause aussi des oiseaux, du soleil, et du serrurier qui commençait en bas sa journée.

IV

Depuis un quart d'heure, je lisais, sans la comprendre, la même phrase d'un livre non coupé, quand, par l'avenue de Médicis, je vis s'avancer Mme Montessac. Je fermai le volume et attendis mon sort.

— Bonjour, dit-elle, la main tendue.

De ses doigts je sentis un papier glisser dans les miens.

— Je l'ai apporté pour que vous le détruisiez vous-même.

— Oh!... si vous saviez!... commençai-je, enflammé.

— N'en parlons plus, n'est-ce pas? Je vais boulevard Malesherbes. Est-ce votre côté?

— Je n'ai pas de côté.

— Alors, parfait.

Nous quittâmes les galeries et descendîmes vers la rue de l'Odéon. Des travaux encombraient la place, de sorte qu'il fallut, pour en sortir, louvoyer dans des gravats et des tranchées, ce qui nous obligea pour un instant au silence. Si pénible fût-il, je ne l'eusse voulu jamais rompre; j'étais au martyre et n'appréhendais rien tant que ce trottoir, vers quoi tendaient tous nos efforts. Enfin nous y fûmes; ne sachant que dire, je crus séant d'esquisser une nouvelle prière; de nouveau, Mme Montessac la coupa :

— Puisqu'il est entendu qu'on n'en parlera plus, là!

— Je suis si malheureux!

— Mon cher ami, je le crois sans peine; mais, au fait, puisque nous voilà seuls, voulez-vous que nous en profitions pour mettre les choses au clair et les régler définitivement?

Elle parlait sans gêne, et d'un ton précis qui m'inquiéta. Je ne pouvais qu'acquiescer, déjà subalterne.

— Je veux bien.

— J'ai beaucoup d'affection pour vous, et suis toute prête à vous compter au nombre de mes amis, de mes meilleurs amis; mais, à l'allure que prennent nos rela-

tions, et dans leur intérêt même, il me paraît urgent d'en préciser exactement et le sens et la limite.

— Je...

— Vous m'aimez beaucoup, je le sais, ou du moins vous me l'avez dit...

— Je vous aime follement, je vous le jure.

— Entendu! mais à part ce qu'un tel aveu peut avoir de flatteur, — et j'en fais cas, je vous assure, — avouez que vous vous y prenez bien mal. Vous me compromettez horriblement.

— Moi!

— Eh! sans doute! Comment! Vous arrivez dans mon salon, chargé de fleurs, comme un fiancé. — Je ne vous les reproche pas, elles m'ont ravi, — mais parce que je n'y suis pas seule, vous prenez un air outragé, et vous lancez des yeux furibonds à tous mes amis!

— Permettez...

— Vous m'avez mise très mal à l'aise...

Le reproche était net, je fus un peu piqué.

— Vous exagérez, madame, les choses n'ont point été ce que vous dites.

— Ah! vous trouvez?

— Qu'à rencontrer là si nombreuse compagnie, j'aie pris de l'humeur, je n'en disconviens pas. Ce ne sont point vos amis que j'espérais.

— Je ne vous reproche pas votre humeur, je vous reproche de ne la pas savoir maîtriser.

— Je n'ai pas honte de mes sentiments.

— Sapristi, la belle réponse!... Mais je ne vous reproche pas davantage vos sentiments!...

— Cela vous est facile.

— Je suis une femme mariée, cher ami, et, qui plus est, une honnête femme, et j'aime mon mari qui me le rend; nous n'allons pas comparer.

— Merci.

— Pour rare qu'il soit, le cas existe, il oblige à quelques égards. J'espère que vous vous en souviendrez.

La mercuriale tomba sur ma peine comme une grêle fine et la glaça. J'en eus un petit redressement d'orgueil.

— On tâchera, madame.

— Ne faites pas la tête!... Ce que j'en dis est plus encore pour vous que pour moi; car, tenez, puisque nous sommes en train de tout dire, ce qui dans vos façons d'hier m'a le plus peiné, c'est moins la gêne que je ne sais quelle appréhension... la peur, là... de vous voir gâter sans remède une affection qui pouvait être bonne... très bonne!... Enfin, que diriez-vous si je vous disais que je ne puis plus vous recevoir?

— Oh! alors!...

— Alors, aidez-moi au lieu de vous mettre perpétuellement en travers!... Où me menez-vous?

Entraînés par ce dialogue, nous nous égarions dans les rues qui entourent Saint-Sulpice. Je rectifiai; nous gagnâmes la rue Bonaparte.

— Si vous croyez que c'est drôle, aussi, d'arriver chez vous, le cœur battant, pour se voir collé à M. Jessen!...

Elle éclata de rire...

— Pauvre garçon. Il est de fait...

Elle me tendit deux doigts, je profitai de ce que nous étions couverts par un fourgon pour les porter à mes lèvres.

— Maintenant, dit-elle, que je vous ai bien secoué, sachez que je connais un thé, rue de l'Echelle, où l'on n'est pas trop mal. Je vous autorise à m'y conduire. Et le papier?

— Quel papier?...

— Le bleu... la fameuse épître...

— Ah!... le voilà...

Je lui fis voir une boulette informe que je n'avais cessé de rouler durant l'algarade.

— Jetez-le.

— Dans la Seine, pas avant.

Nous y fûmes bientôt. Au milieu du pont, j'avisai un torchon de paille au fil de l'eau.

— Regardez bien, lui dis-je, et, visant longuement, je lançai la boulette, mais je manquai le but de beaucoup. Le papier disparut dans un remous. Elle rit très fort et se moqua de ma maladresse.

Cette exécution faite, nous quittâmes le sujet d'un commun et tacite accord, elle parce qu'elle en avait dit tout ce qu'elle avait à dire, moi parce que je m'y sentais — et pour cause — mal à l'aise; nous fîmes donc assaut de bon vouloir et échangeâmes d'aimables lieux communs qui nous mirent vite rue de l'Echelle. Nous y prîmes le thé, parmi des misses affamées et dans la fraîcheur, et là ce qui restait de gêne s'évapora. Puis, Mme Montessac, voyant l'heure, se souvint qu'elle avait des courses. Elle fit chercher une voiture et me renvoya le plus gentiment du monde, si bien que je reçus son congé comme une faveur.

Je vis tourner et disparaître son cheval au coin de l'avenue de l'Opéra. Demeuré seul sur mon trottoir, je conclus d'un rapide bilan que mes affaires n'étaient pas en si mauvaise posture. Tout au charme de la découverte, je pris à mon tour le même chemin qu'elle, lentement, recensant des mots, et flairant mes gants où traînait un peu de son odeur. La joie de cette fin de jour si mal augurée me montait au cerveau; d'allégresse, je fis quelques achats, des cravates, et un amour de petit revolver, à crosse d'ébène, et si tentant dans son étui neuf que je n'avais pu y résister.

Ensuite, je flânai sur le boulevard, désœuvré, mais dispos et bayant aux étalages. J'étais heureux et fredonnant, et mes prunelles rallumées témoignèrent à l'excès de mon allégresse. Plusieurs femmes me sourirent. Peut-être répondis-je à quelqu'une, je ne sais.

Enfin, un peu las, je m'assis à la terrasse d'un café.

Sous mes yeux coulait le flot sombre des passants, une robe éclatait parfois là-dedans, un chapeau vif, un rire haut. Têtes d'inconnus, têtes basses, par-ci, par-là une carrure étrangère, des épaulettes. Je sirotais une menthe, béat et vague.

Deux filles surgirent, bras dessus, bras dessous. Je reconnus en l'une la fille du fameux soir... le soir de Saint-Germain... Elle passait à ma hauteur, elle me vit et je sentis qu'elle me reconnaissait aussi. Peu soucieux de l'aubaine, je plongeai le nez dans mon verre, mais, poussant du coude sa compagne, elle me désignait, criant :

— Tiens!... V'là Joseph!...

— Comment qu'ça va, Joseph!... Hé! Joseph!...

J'avais un journal sous la main, je m'y dissimulai. Déjà quelques consommateurs cherchaient à savoir. Heureusement, le flot les poussa, elles quittèrent la place.

L'incident fut bref et peu s'en doutèrent. Personne ne comprit, hormis moi; mais c'était juste trop.

Joseph!...

L'émoi passé, je ne pus me défendre de certains retours, et le deuxième examen que je fis de la situation me la fit voir tout autre, et bien moins avantageuse que je ne l'imaginais. Ces deux dernières heures, dont j'étais si fier, prenaient à les considérer de près une signification plutôt propre à conseiller la modestie. Il est vrai que je m'attendais à de telles catastrophes!... A part les gentillesses faciles de la fin, venues un peu là comme un coup d'éponge, je n'avais guère récolté qu'une leçon, mais si nette et carrée que mon rôle se dut borner tout juste à des interjections.

Je méditai là-dessus, mais n'aboutis à rien qui pût exalter mon amour-propre. Six mois de passion — et j'y avais donné mon meilleur — me laissaient exactement au point du départ, plus amer et désabusé, voilà tout.

Que penser?... que croire? Joseph!...

Pour un rien, j'eusse versé dans la mélancolie. La peur

d'une deuxième nuit blanche me fit réagir. Je pris un stupéfiant. Tout de même, l'aube fut longue à venir. Joseph!...

Depuis des semaines, je n'avais vu Darnac; je crus bon de passer un matin à son atelier, mais trouvai porte close. Sa concierge m'apprit qu'il était à Toulouse, vraisemblablement pour toute la saison.

Je fus mi-déçu, mi-satisfait, car à l'affection sincère qui m'attachait à ce très galant homme se mêlait, je crois l'avoir dit, une sorte de gêne qui me rendait sa fréquentation difficile; je déposai ma carte et me promis de lui écrire, ce que je fis dès mon retour au logis. Par lettre, l'expansion m'était plus aisée, et les mots ne risquaient pas de me coller aux lèvres; je lui adressai donc deux longues pages, en lesquelles j'insistai sur le chagrin que me causait son absence, et je le fis en termes qui durent le ravir, autant qu'ils me coûtèrent peu.

J'avais, chaque année, l'habitude de passer quelques semaines à la mer. Par exception, cette fois-ci, je décidai de rester à Paris, et me donnai pour motif l' « Histoire de la sculpture française au XIIe siècle », qui continuait dans *le Parthénon* son petit bonhomme de chemin. Il y en avait un autre qui se devine; pour rien au monde je n'eusse voulu quitter Paris, Mme Montessac y étant; or, je n'avais pas connaissance que son départ fût prochain. J'ai tenu sous silence ces périodes secondaires de ma vie, toutes d'intérêt médiocre, comme je l'ai fait pour d'autres qui ne touchaient pas au fond même de ce récit. De même que chacun, j'eus à côté du grand drame mille petits drames journaliers. J'eus des semaines inégales, des heures tour à tour enthousiastes ou désabusées, je connus et fréquentai des gens, je voyageai, j'eus des aventures. Le mentionner en deux lignes suffit, insister serait hors du sujet.

J'ai dit aussi que l' « Histoire de la sculpture française au XIIe siècle » suivait sa carrière, mais plus j'avan-

çais dans cette tâche et plus l'énormité m'en apparaissait; certains jours, je fus bien découragé. Depuis la petite leçon que m'avaient donnée de bons anonymes, j'inclinais aussi à plus de prudence et surveillais mes affirmations; on ne voyait que moi dans les bibliothèques et au Trocadéro; ce travail fut ma meilleure sauvegarde.

Une après-midi, je compilais divers documents relatifs au tympan de la porte centrale d'Autun, où j'avais fait l'avant-veille une course rapide, lorsque ma sonnette tinta. Je crus qu'on m'apportait du *Parthénon* des épreuves attendues, et ouvris. Quelle ne fut pas ma surprise de voir, dans l'encadrement de ma porte, Jeanne, les bras chargés d'un gros bouquet!

Je n'en eus aucun contentement, mais l'air de joie épandu sur sa personne commanda mon attitude, et c'est de la meilleure grâce que je l'introduisis.

Passant au jour, ses traits que j'avais assez mal vus dans l'ombre du vestibule se précisèrent, et, ainsi éclairés, prirent une rigueur et un accent qui me donnèrent le frisson. Jeanne était littéralement méconnaissable, creusée, décharnée, livide; sauf l'éclat de ses prunelles, j'aurais cru voir remuer un cadavre. Une indicible angoisse me serra la gorge, mais tant de bonheur flottait sur sa pauvre face, que, de peur de le voir s'altérer, je me dominai et souris à mon tour.

— Eh! bien! Jeanne, lui dis-je... En voilà une bonne surprise.

Elle ne répondit pas et, son bouquet posé, vint à moi les bras tendus. Je fis un pas au-devant, pensant lui prendre les mains, mais elle me devança, les noua sur ma nuque et colla sa bouche à la mienne. Avant que j'eusse pu la retenir, je sentais sa langue me pénétrer et le goût de sa salive. Une impression odieuse me fit reculer; presque de force, je me dégageai.

Nous restâmes ainsi quelques secondes, elle immobile, mais les mains prêtes à l'étreinte et ses yeux semblant

chercher le désir dans les miens, moi sur la défensive. Tout cela fut si prompt que je n'eus pas le temps de me composer.

J'étais stupéfait, mais plein surtout d'une répulsion affreuse; j'essuyai mes lèvres où persistait la saveur de son baiser, et sans doute exprimai-je à l'extrême cette répugnance, car je vis l'exaltation de ses traits tomber brusquement. Ses yeux se ternirent, puis, ramenant ses mains à son visage, elle l'y plongea et se mit à sangloter.

Alors, je compris, courus à elle et la pris dans mes bras.

Mes doigts frissonnèrent à palper ce dos misérable; elle voulut m'écarter, mais n'en eut pas le pouvoir. Je la serrai, je la consolai, je lui dis les plus douces choses; sa poitrine touchait la mienne, et j'eusse pu compter les coups de son cœur.

— Chère petite Jeanne... je vous ai fait du chagrin, pardonnez-moi... C'était si brusque... ma parole, j'ai eu peur!... Voyons, petite amie, calmez-vous... là... c'est fini... c'est fini...

— Je voudrais mourir.

— Voulez-vous bien vous taire!

— Oh! oui... mourir!... Et mourir tout de suite!...

— Folle, va!...

La nuque si blanche s'offrait, j'y mis un baiser, puis un second, puis encore; je sentis tout son être répondre et se donner.

— Dire de pareilles choses!... Alors que vous voilà guérie!... Et belle!... Montrez un peu comme vous êtes belle, petite Jeanne.

Je pris sa tête et la tournai de mon côté.

Ah! l'abominable, l'atroce chose!... J'en fus pris aux entrailles et dus me contraindre pour ne pas éclater.

— Vrai!... Vous me trouvez bien? mendia-t-elle.

Une expression si hors la vie exaltait ses yeux dans

cette minute qu'elle en fut transfigurée. Son regard se haussa jusqu'à la pure beauté.

— Oui, Jeanne, jolie!... jolie!... plus jolie que jamais!... merveilleusement jolie!

Et, à mon tour, je pris ses lèvres. Elle fléchit et s'abandonna.

Dès lors, je tombai dans une sorte d'inconscience; des velléités obscures faisaient battre mon front, mais une les primait toutes; sécher ces larmes qu'une fois de plus, criminel imbécile, j'avais causées, les sécher à tout prix!... Oh! voir refleurir un peu de rose sur ces joues, que n'eussé-je tenté! Lourdement, je cédai aux lois de l'instinct et fis mon métier d'homme.

— Chère, chère Jeanne!... disais-je, couvrant son front de baisers, ne pleurez plus, je vous en supplie!... Je vous aime tant, chère Jeanne!... et j'ai tant de chagrin!... Jeanne, voyez ma peine... par pitié!...

Et comme le grand chapeau gênait mes effusions, j'en fis sauter les épingles et le lançai sur un fauteuil. Sans contrainte alors, j'eus tout à moi le navrant visage; rivé au mien, je ne le voyais plus, j'y étais mêlé, je le respirais, je le mangeais de caresses!... Soupirante, elle se laissait aller, les yeux perdus.

— Oh! Jacques!... murmurait-elle... Jacques... Jacques!...

Mais de nouveau ma bouche couvrait la sienne. Déjà, par la fente du corsage, ma main fouillait, brisant les défenses, quand un cri m'échappa, un cri de dégoût et d'horreur.

Au lieu de la douce chose espérée, mes doigts avaient senti je ne sais quel déchet grumeleux et desséché!... D'un bond, je fus sur pied, loin d'elle.

La pauvrette, presque jetée à terre, eut peine à retrouver son équilibre. Dans le mouvement, une sorte de petit coussin, — ridicule et touchant postiche! — tomba de sa blouse entr'ouverte et roula jusqu'à moi. Je le repous-

sai comme on chasse un animal visqueux et sentis que mon regard flambait de haine. Jeanne, interloquée d'abord, ne comprit pas, puis ses grands yeux dilatés à l'excès s'élargirent encore, sa pâleur devint mortelle. Elle allait s'abattre sur le plancher; je me précipitai pour la soutenir.

Mais, comme si mon toucher l'eût galvanisée, presque violemment elle m'écarta. Elle prit d'une main son chapeau, ramassa de l'autre l'immonde objet, et gagna la porte. Soudé au sol, je regardais sans voir. Au moment où elle passait le seuil, je pus articuler :

— Jeanne... que faites-vous?

Sans répondre, elle continua. Je courus et voulus la saisir.

— Jeanne!... Par grâce... Un mot!... Ma chère Jeanne, je vous en supplie!...

Mais en vain tentai-je de la ramener; muette, elle poursuivait son chemin. Je vis dans le couloir hoqueter son dos lamentable, puis, cramponnée à la rampe, elle disparut dans l'escalier.

Je rentrai chez moi, dans le décor tout chaud, où plus rien d'elle ne subsistait, m'assis à ma table, et, sur le dernier feuillet de l' « Histoire de la sculpture française au XII[e] siècle », pleurai comme un enfant.

Cette effroyable scène me plongea durant plusieurs jours dans un état d'accablement indescriptible. Tout travail me fut d'abord interdit, et de longtemps je ne pus lire, écrire, ni m'attacher à quoi que ce fût. En vain essayai-je de me contraindre, ma volonté liquéfiée coulait comme l'eau d'un panier. Les textes eux-mêmes s'évadaient, et les longues vierges des cathédrales prirent avec la triste Jeanne de telles ressemblances que j'en dus ôter l'image de mes murs.

Bien entendu, je lui avais écrit et le soir même; je n'obtins aucune réponse. J'écrivis encore, j'implorai, puis, en désespoir de cause, me risquai, malgré sa dé-

fense, à l'aller prier chez elle; on ne me reçut pas. A la façon dont le concierge me barra la porte, je sentis qu'il avait des ordres, et je dus remonter en voiture sans le réconfort d'une explication.

Toutes ces tortures, car vraiment je souffris beaucoup, m'accablèrent. Je tentai néanmoins de me forcer et voulus reprendre mes travaux; mais je le fis mollement, et d'un cœur si las qu'ils s'en ressentirent. Ma personne physique elle-même subit l'empreinte de ce choc, et je me négligeai. Oubliant tout respect, je supportai d'offrir aux autres le contact d'un être sale et mal tenu.

Dans mon intérieur, les choses avaient repris leur rôle et leur emploi. Rien de tangible n'eût évoqué l'affreuse scène, si l'amertume dont mon cœur débordait n'avait déteint sur elles. Des bibelots, souvenirs où mon œil s'était complu durant des années, me devinrent insupportables, ils avaient vu! Je les dissimulai, me débarrassai même de plusieurs, mais ceux par quoi je les remplaçai me restèrent étrangers.

Sur la table, cependant, les notes s'amoncelaient, et aussi la poussière et le désordre; je n'en avais cure. Seul, le petit revolver qui servait de presse-papier luisait, dans ce fouillis, d'un éclat neuf et provocant.

Je n'avais eu garde d'instruire de cela Mme Montessac; — qui pourtant eût été plus digne d'y compatir! — Mais elle connaissait l'histoire de Jeanne dans ses grandes lignes, je la lui avais dite maintes fois, bien que prudemment déformée à mon avantage. Ainsi présenté, mon rôle m'apportait de petits profits; je devins une manière de personnage sympathique, et, si délabré d'autre part que je fusse, je ne sus m'empêcher d'user du thème, voire d'abuser; bientôt je tapai sur la corde, sans l'ombre de pudeur.

Je passai donc sous silence la journée tragique, mais il fallait s'étendre sur le reste. A force de parler à mon amie de Jeanne et de ses malheurs sur un ton mouillé,

je finis par confondre, et par beaucoup moins songer aux siens qu'aux miens propres. On s'attendrit donc, et le long supplice de la pauvrette, ainsi travesti, fit que je grandis considérablement dans l'estime de Mme Montessac, et peut-être aussi, sans qu'elle s'en doutât, dans son cœur. Certaines minutes furent où je crus presque sentir des encouragements.

Certes, je ne mettais à tout cela aucune astuce. Mais l'inéluctable me poussait. N'est-ce pas précisément la leçon de la vie, que les faibles souffrent et meurent afin que soit exaltée la force des forts?

Tout allait donc bien, car à de pareils instants s'envole le sens de la sévère réalité, mais le soir, chez moi, dans l'enclos de ma solitude, le jeu changeait et le douloureux visage hantait mes nuits sinistrement.

Ma déchéance physique concordait avec mes propos, dont elle soulignait le ton pleurard. Mme Montessac s'en émut; elle me fit de douces gronderies et me reprocha ce laisser-aller de tenue. De ses lèvres les mots tombaient comme des caresses; ainsi l'agonie de la pauvre Jeanne servait encore ma volupté.

Je poussai les choses si loin que, me croyant au point de tomber malade, elle insista pour que je l'allasse voir en dehors de son jour; puis, sous prétexte que, mangeant au restaurant, je me nourrissais mal, elle prit l'habitude de me retenir à dîner. Bientôt j'eus mon couvert, et Montessac, que ma présence auprès de sa femme mettait à l'aise, put chaque soir courir à d'urgentes besognes qui lui faisaient précipiter les bouchées dès le potage.

Ces heures-là furent les plus douces de ma vie; elles en marquèrent le sommet et je m'émeus d'y repenser. A nous voir ainsi sous l'intimité de la lampe, nous nous connûmes davantage, et, bien que nos rapports restassent purement amicaux, une sorte de tiédeur s'y mit qui nous rapprocha tout à fait. Amoureux, je l'étais plus que jamais, mais ma flamme brûlait sans éclat et ce ne fut

point par des ardeurs que j'avançai mes affaires. Par tempérament, j'étais plus propre aux manifestations silencieuses, et la moindre déclaration m'eût fait tout gâter; j'eus la sagesse d'éviter ce péril.

De son côté, menée par l'invincible instinct qui pousse les femmes de sa sorte à la pitié et les rend maternelles, Mme Montessac se confia tout entière et fit siennes mes douleurs; aussi pris-je l'habitude de ne lui en céder aucune, allant, — comme si la réalité n'eût pas suffi, — jusqu'à m'en créer d'imaginaires. D'ami que j'étais, je devins bientôt « pauvre ami ». L'on sait si cette appellation rend friables les plus fermes volontés et si l'atmosphère qu'elle implique est dangereuse à la sagesse!... Nous l'éprouvâmes bientôt, et j'en profitai pour glaner mes premières faveurs — oh! bien modestes!...

Jeanne et son lent martyre présidaient ainsi nos tête-à-tête, et, bien qu'atténué par la magie du moment, ce remords m'oppressait toujours; mais, par un phénomène singulier, c'est peut-être sous sa poussée, et pensant à elle, que je trouvai les mots persuasifs et les accents les plus chauds. A quelle aberration tombai-je de profaner un tel souvenir, et quel goût pus-je prendre au vol de pareils baisers? Ces baisers furent chastes d'ailleurs et pris sur les doigts, un peu souvent, voilà tout.

Des semaines passèrent; on était avant dans la saison, de sorte que la question du départ vint assez aigrement gâter nos entretiens. J'appréhendais ce moment, et pour cause; que deviendrais-je seul à Paris?... Les Montessac partaient pour la mer, et rien ne me faisait supposer qu'ils me proposassent de les accompagner; d'ailleurs j'étais tenu par mes travaux. Aussi ne cachai-je pas mon humeur, et, comme je ne savais rien faire avec mesure, je l'étalai bruyamment. Mme Montessac y mit un frein par de sages paroles, elle argua que la séparation serait courte et m'invita à la patience.

— Six semaines au plus, dit-elle.

Je trouvais cela terriblement long.

— Vous travaillerez... Qui sait?... Peut-être finirez-vous votre ouvrage. C'est ça qui serait une bonne surprise pour mon retour!

— J'ai peur, vous partie, de ne plus rien faire du tout.

— Allons donc!... Et puis vous m'écrirez... Et qui vous empêcherait de faire un saut à Plan-les-Dunes? Il y a des express excellents. Vous viendriez le samedi.

— Comme les maris.

— Précisément... Ça vous désoblige?

— Au contraire.

— On trouvera moyen de vous caser à la maison, bien qu'on y soit pas mal serré. Vous rentreriez le dimanche soir.

— Quel débarras!

— Pour revenir le samedi d'après... Suis-je assez gentille, hein?

— Adorable.

— A la bonne heure!... D'abord Fortuné sera ravi.

— Qui ça, Fortuné?

— Mon mari.

— Il s'appelle Fortuné... J'aurais dû m'en douter.

— Vous êtes bête!

— Si ça n'était que ça...

— Il y a pis?

— Je suis amoureux, vous le savez bien.

— Bah!... Ça se confond.

— Ne plaisantez pas, je vous en supplie.

— Je ne puis pourtant pas me désoler... ce serait manquer de tact.

— Vous n'avez pas l'ombre de cœur.

— Nous y voilà.

— Dites?

— Quoi?

— Puisque nous nous séparons. Finalement, quand partez-vous?

— Jeudi soir.

— Laissez-moi vous embrasser.

— Voilà.

— Non, pas la main.

— Oh!... Oh!...

— Ne plus vous voir me fera tant de chagrin!...

— Je ne m'en vais pas dans la lune.

— Soyez compatissante!... Allons, je sens que vous voulez bien.

— Faites vite, alors.

Elle pencha sa tête dont les pesantes nattes effleurèrent mon front; malhabile et troublé, j'embrassai, au hasard, un peu de cheveux près de la tempe. Je voulus redoubler, elle m'écarta du doigt.

— Ça suffit.

Tous deux nous nous levâmes, très émus, et nos deux cœurs sautant à l'unisson. Elle crut donner le change, mais ses lèvres chevrotèrent :

— Vous me faites perdre mon temps.

— Quel mot!...

— J'ai mille choses à préparer... Allons, sauvez-vous.

— Je vous aime!

L'aveu sortit mal, presque sans que je le voulusse, et d'un son que je ne reconnus pas... Où trouvai-je la force d'insister :

— Je vous aime éperdument!... Pour la vie!...

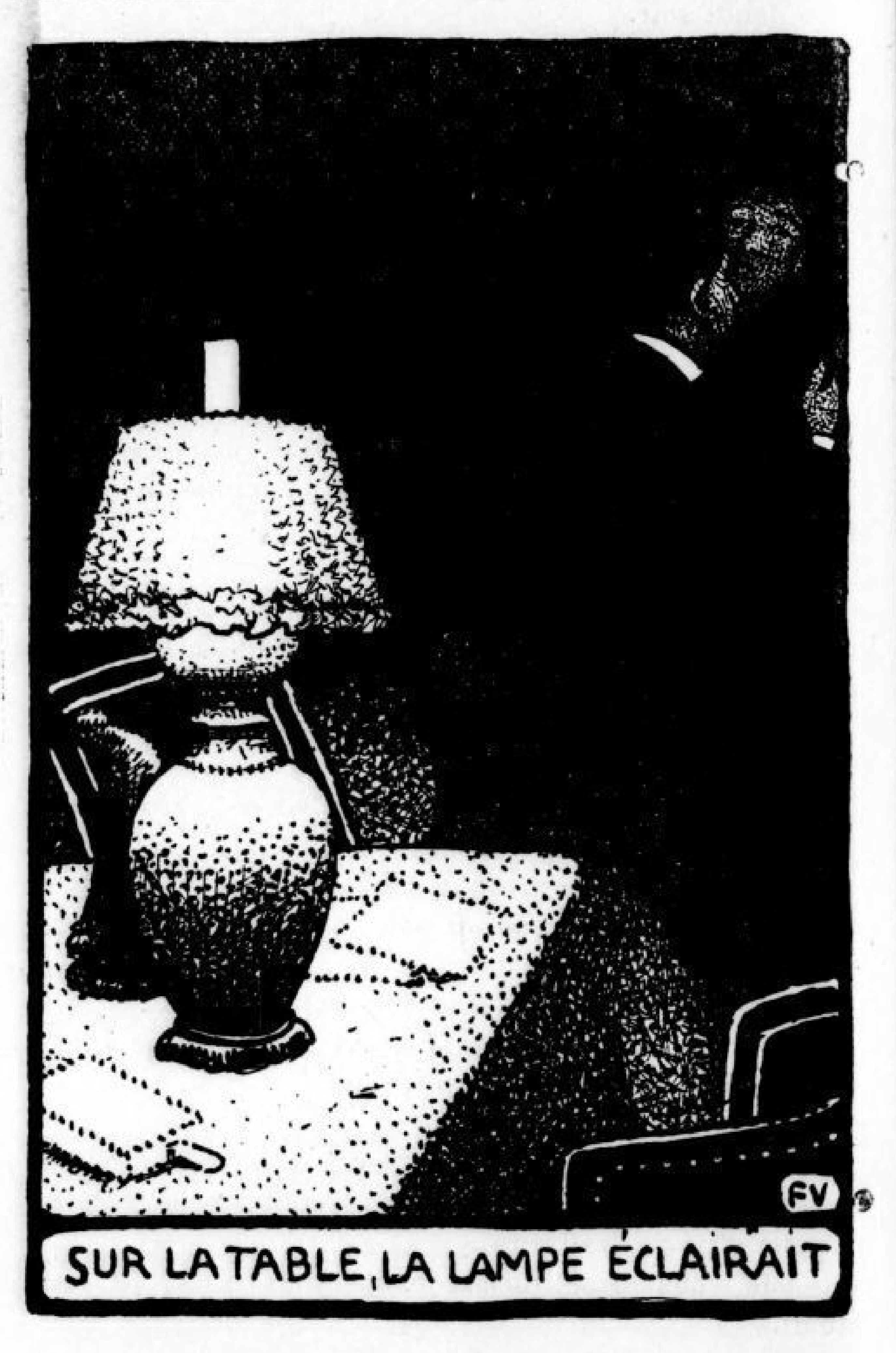
L'air de gaîté qui rayonnait sur sa personne fondit soudain, son regard devint pitoyable.

— Par grâce!... dit-elle.

Mais cette plainte, où transparaissait toute sa faiblesse et l'imminence de sa chute, fit qu'au contraire je marchai sur elle d'un pas raffermi.

— Je vous aime! disais-je. Je vous aime, je vous aime!...

A mon approche, elle tressaillit et recula jusqu'au mur, tandis que ses mains affolées traçaient en l'air le



SUR LA TABLE, LA LAMPE ÉCLAIRAIT

signe d'incertaines défenses. J'avançai toujours. Blottie dans un angle, elle s'y rétrécit, déjà victime. Sur la table,

la lampe éclairait doucement. On n'entendait que le bruit désordonné de nos deux souffles.

— Oh! c'est mal!... soupira-t-elle, alors que mes lèvres parcouraient sa nuque.

D'un effort, elle se dégagea; son doux visage au jour, j'y vis luire une larme.

— Ah! ce n'est pas cela que je voulais!... criai-je vaincu à mon tour.

— Allez-vous-en!... Allez-vous-en!

— Je ne suis qu'une brute!... Pardonnez!...

— Oui... allez... allez vite!...

Au bout de ses doigts un mouchoir tremblait. Elle montra la porte. Je m'enfuis comme un malfaiteur.

Parmi les pensées confuses qui m'assaillirent au sortir de cette journée et dans lesquelles je me débattis aussi mal qu'à l'ordinaire, une — toute à ma louange bien entendu — finit par prédominer et j'acceptai ce réconfort.

J'avais osé!

Je dus néanmoins reconnaître qu'à cette audace dont je m'enorgueillissais je n'avais pas eu grand mérite; le geste avait été bien moins voulu que spontané, mais enfin, le résultat sanctionnant la chose, mes lauriers, pour discrets qu'ils fussent, semblaient acquis. Les seuls éclats de la victoire me sonnaient donc aux oreilles, et je fis jusqu'avant dans la nuit retentir l'asphalte sous un talon triomphateur.

J'étais même si fort glorieux que les sottises ne pouvaient manquer, et je brassai deux heures durant les imaginations les plus saugrenues. A mes yeux, nulle supériorité ne balançait la mienne, et cette évidence, à laquelle j'étais peu fait, me donna de ma personne et de mes devoirs une notion jusqu'alors insoupçonnée. La terre et le monde m'apparaissant mesquins, et les gens, — hormis moi — si totalement dépourvus, je ne pus

supporter l'idée de tant d'injustice, et entrepris de faire en sorte qu'un peu de ce bonheur dont je regorgeais se pût aussi répandre chez les autres. Mentalement, c'était facile et bien dans mes moyens; je m'offris ce luxe, et déversai ma bienveillance à flots sur l'univers qui ne s'en douta pas. L'image de Jeanne s'interposa fatalement, mais j'étais si bien lancé qu'à peine put-elle tenir l'éclat. Je l'écartai promptement, tout cela n'était-il pas le passé?

Je revis M[me] Montessac le surlendemain, juste le temps de lui remettre quelques fleurs et de lui souhaiter bon voyage. La maison sens dessus dessous empestait le camphre, et le personnel y courait éperdu; je n'eus garde d'insister, et partis sur un adieu donné de la meilleure grâce. Après quoi, je réempoignai mes travaux et écrivis sur le portail de Laon cinq pages non dénuées de lyrisme.

Ici se place un trait sans grande importance pour le récit, mais que je note à titre d'indication.

J'ai dit le bel élan qui, dans mon allégresse, me portait à reprendre l'œuvre de la Providence et à la rectifier; mais, très belles en théorie, mes idées furent plus modestes à l'usage; néanmoins, je parvins à rendre quelques services dans mes alentours, en sorte que tout ne fut pas perdu. Grâce à de faibles générosités je fis des heureux et j'aiguisai le plaisir par l'anonymat; tout ceci ne vaudrait pas d'être conté, si je n'y avais trouvé l'occasion d'un terrible rappel.

J'avais pour concierge une excellente femme, âgée déjà et passablement infirme. Mal logée dans une sorte de taudis, elle y dépérissait de jour en jour, et c'était pitié de la voir se traîner aux étages; avec cela, obligeante et bonne, elle ne marchandait jamais sa peine. Je la réconfortais de mon mieux à chaque occasion.

Un jour, étonné de ne pas la voir sur sa porte, j'entrai dans la loge et la trouvai couchée. Je m'enquis et appris

qu'usée jusqu'à la corde, le docteur l'obligeait, suivant la tradition de ces messieurs, à bien vivre et à ne rien se refuser.

Sans autre monnaie que cette phrase, la brave concierge s'en allait tout doucement vers son cercueil. Je lui achetai six bouteilles d'excellent bordeaux; j'y fis joindre un poulet froid et quelques friandises, et commandai qu'on lui remît le tout, note acquittée. Puis, désireux de jouir de son étonnement, je passai la voir le lendemain, comme si de rien n'était.

Au lieu du bonheur escompté, je trouvai ma malade en furie; avant que je ne lui en pusse demander la raison, elle m'interpellait :

— Croyez-vous monsieur!... On m'a envoyé un paquet anonyme...

— Bah!... Et qu'y avait-il dans ce paquet?

— Un poulet et six bouteilles de vin.

— Mâtin!... Vous allez vous régaler.

— Pensez-vous!... Il ne manquerait plus que ça soit empoisonné!...

Par quel mécanisme se fit-il qu'au lieu de rire d'une énormité pareille, mes lèvres se figèrent et que je me tus?... Désarçonné, je ne sus ni la contredire, ni m'expliquer; même bégayai-je je ne sais trop quoi, qui fut pris pour une approbation.

Fut-ce la sonorité de ce mot « empoisonné » et son escorte de souvenirs, ou vis-je plutôt en cet incident une confirmation de ma malfaisance? Je ne sais; toujours est-il que je ne désabusai pas la pauvre femme et remontai chez moi fort attristée.

Cette impression fut d'ailleurs passagère; de plus graves événements allaient survenir.

FÉLIX VALLOTTON.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

H. Buriot-Darsiles : *Les Ecrivains bourbonnais de Jean Dupin à Jacques de Champfeu (XIVe-XXe siècle)*, Edition des Cahiers du Centre, Moulins. — Gustave Cohen : *Le séjour de Saint-Evremond en Hollande et l'entrée de Spinoza dans le champ de la pensée française*, Libr. Honoré Champion. — Gérard-Gailly : *Les sept couches de Mme de Grignan*, Les amis d'Edouard. — Léon Mirot : *Autour de la mort de Marion de Lorme*, Jean Schemit. — Tallemant des Réaux : *Historiettes*, les Editions de France. — Georges Mongrédien : *Bibliographie des Œuvres du facétieux Bruscambille*, sans nom d'éditeur. — *Œuvres de Molière*, illustrées de gravures anciennes et publiées d'après les originaux, avec des notes de Bertrand Guégan, tome second, Payot. — Mémento.

Avec trop de modestie, M. H. Buriot-Darsiles nous présente ses **Ecrivains bourbonnais** : « Peut-on, écrit-il dans son avertissement, en amputant de tout ce qu'il a de trop un veau à deux têtes et à quatre pattes, faire de ce phénomène un être normal ? C'est fort douteux. Et pourtant c'est ce que j'ai fait pour cette étude ». M. H. Buriot-Darsiles nous explique, en effet, qu'il a dû, son texte étant trop étendu, le ramener aux dimensions habituelles d'une conférence et en diminuer, par suite, l'intérêt. On ne s'en aperçoit guère. Cet érudit connaît fort bien les productions intellectuelles de sa province et tous les travaux qui s'y rapportent. Il ne manque ni d'esprit, ni de style, ni de sens critique. Tout au plus pourrait-on lui reprocher quelques annexions abusives, comme celles de Villon et de Bergerat, annexions provoquées par son amour de sa petite patrie.

M. H. Buriot-Darsiles consacre une brève notice à chacun des poètes et prosateurs, illustres ou restés quelquefois injustement obscurs, qui assurèrent la gloire littéraire de cette petite patrie. Il insère, en outre, quelques extraits de leurs œuvres caractéristiques dans son texte. Ainsi voyons-nous, sous sa plume, surgir des brumes du passé : Jean Dupin, Pierre de Nesson, Henri Baude, Guillaume Telin, Gilbert Damalis, Claude Billard, Etienne

Bournier, Claude et Jean de Limgendes, Blot le chansonnier, Théodore de Banville, Charles-Louis Philippe, Emile Clermont, etc... Ces écrivains, sauf les derniers, sont aujourd'hui bien oubliés. C'est dommage, M. H. Buriot-Darsiles s'est efforcé avec raison de rappeler leurs noms à la mémoire de ses compatriotes.

§

Un moment distrait de ses importantes études sur les *Ecrivains français en Hollande* par la publication de curieux documents sur notre ancien théâtre, M. Gustave Cohen y revient avec bonheur en nous donnant un excellent travail sur **Le séjour de Saint-Evremond en Hollande**. Jusqu'à l'heure, on avait assez mal suivi le philosophe épicurien dans un exil où le conduisirent quelques incartades de plume, passant à peu près sous silence son long arrêt à La Haye et l'envisageant surtout dans son établissement définitif à Londres. Seul, M. Chaponnière, dans un article de la *Revue d'histoire littéraire de la France*, s'était efforcé d'indiquer quelques particularités de la longue et souvent malheureuse station dans les Pays-Bas que les circonstances politiques imposèrent à Saint-Evremond.

On sait que l'écrivain, menacé d'un embastillement pour avoir écrit une lettre fort vive contre Mazarin et ses négociations de la paix des Pyrénées, crut bon de mettre la frontière entre les sbires de Louis XIV et lui. M. Gustave Cohen nous rapporte les circonstances de cette fuite. Il semble n'avoir pas connu un passage des *Mémoires* du R. P. Rapin, lequel prétend que Saint-Evremond agit sous l'impulsion de Mme du Plessis-Guénégaud et satisfit les haines de celle-ci en écrivant la lettre susdite.

M. Gustave Cohen traduit, dans une langue heureuse et alerte, les premières impressions de l'exilé sur la terre hospitalière, le situe dans le milieu et la société où il va végéter, précise ses relations et amitiés, ses distractions et occupations d'ordre surtout intellectuel. Son texte et ses notes sont chargés de précieux renseignements, souvent inédits.

Les relations de Saint-Evremond s'étendirent à la fois au monde politique et au monde savant. Il fit commerce avec des doctes comme Vossius et Huygens et enfin il connut Spinoza. Le philosophe était encore juvénile, mais déjà il avait écrit la

majeure partie de son œuvre et la conservait à l'état manuscrit. Saint-Evremond semble avoir gardé de leurs entretiens un assez vivant souvenir. Il nomme cet ami nouveau plusieurs fois dans ses écrits. M. Gustave Cohen indique, sans trop l'affirmer, que peut être son héros s'efforça, dans l'ombre, de ménager, en compagnie de Jean-Baptiste Stouppe, officier dont il a retrouvé les lettres, une entrevue du grand Condé, alors à Utrecht, et de Spinoza. Cette entrevue ne semble pas avoir eu lieu cependant.

Le volume de M. Gustave Cohen ne compléterait-il que les dires évasifs de Des Maizeaux sur l'amitié de Saint-Evremond et de Spinoza qu'il offrirait déjà un attrait de nouveauté, mais il contient maints autres détails, sur la vie obscure, à cette époque, de l'épicurien et sur les conjonctures qui le déterminèrent en 1672 à quitter la Hollande pour s'installer en Angleterre. En appendice sont données plusieurs lettres inédites d'un vif intérêt.

§

M. Gérard-Gailly, le meilleur biographe de Bussy-Rabutin, promène, depuis quelques mois, sa curiosité autour de son ancien héros et semble s'intéresser surtout à Mme de Sévigné et à sa famille. Nous avons récemment signalé sa petite étude : *L'Enfance et la Jeunesse heureuses de Mme de Sévigné*. Il résume aujourd'hui, dans un agréable opuscule, les renseignements fournis par la marquise sur les **Sept couches de Mme de Grignan**. Travail aimable, plein de petits faits assemblés avec gaieté et avec grâce par un bon écrivain. Peut-être M. Gérard-Gailly se montre-t-il trop plein de vénération pour son héroïne. Certes Mme de Grignan, si froide, si compassée, si féroce dans certaines de ses lettres, manifeste-t-elle quelque mérite par sa fécondité. Elle soutenait de tout son pouvoir la gloire de son mari. Mais l'aimait-elle réellement ? Qu'y eut-il de vrai dans ces racontars qui la dirent, à plusieurs reprises, fort passionnée pour certains de ses beaux-frères ? Que valent, au point de vue de son histoire conjugale, les couplets des vaudevillistes et cette plaisante fable : *La cigale et la fourmi* ? M. Gérard-Gailly s'en préoccupe à peine. Il néglige aussi de nous dire le sentiment de Mme de Sévigné sur les couches répétées de sa fille. Or la marquise, si l'on réunissait ses propos concernant ce sujet, passerait aisément pour la première de nos malthusiennes.

§

Cela pourra paraître extraordinaire, mais c'est Joséphin Péladan, le sâr fameux, qui écrivit sur Marion de Lorme la meilleure notice. Peu de gens, sans doute, se souviennent d'avoir vu son opuscule tiré à petit nombre sur beau papier et devenu à cette heure rarissime.

A cette notice honorable, mais forcément incomplète, M. Léon Mirot, sous le titre : **Autour de la mort de Marion de Lorme**, substitue une courte, mais enfin véridique histoire de la charmante femme. Le savant archiviste qui, jusqu'à l'heure, a résolu tant de problèmes obscurs de notre passé, au cours de ses enquêtes chez les notaires et grâce au procès-verbal de scellés conservé aux Archives nationales, a découvert l'Inventaire des biens de la célèbre courtisane. Possédant cette pièce, il lui devenait aisé de situer son héroïne dans son décor de vie et dans son milieu familial.

Au cours de son travail écrit dans une ferme et bonne langue, il nous présente, tout d'abord, les parents directs de Marion, Jean de Lon, son père, et Madeleine Chatelain, sa mère, leurs ascendants et collatéraux tous de bonne noblesse, opulents, et, en général, occupant d'importantes charges dans les finances et les bâtiments royaux. Il passe rapidement sur les galanteries de la jeune fille, situe dans le Paris actuel les maisons qu'elle habita, reconstitue, d'après les précisions de l'Inventaire, le luxe de son intimité, nous donne des détails précieux sur ses parures de corps, fort belles et de bon goût. Marion ne possédait en fait de bijoux qu'une paire de boucles d'oreilles. Par contre, et cela confirme les dires de Tallemant des Réaux, le commissaire-priseur mentionne 65 paires de gants au chiffre de la belle. Celle-ci ne portait jamais plus de trois heures la même paire, dit le chroniqueur. Au total, l'inventaire de ses biens monta à la somme de 2.455 livres. Marion n'était donc pas plus riche que Ninon. En ce temps-là, les dames galantes étaient moins exigeantes que de nos jours.

§

Parmi les publications spéciales, nous signalerons tout particulièrement une excellente **Bibliographie des œuvres du facétieux Bruscambille**, dressée par M. Georges Mongré-

dien. Des Lauriers, dit Bruscambille, était comédien à l'Hôtel de Bourgogne. Il appartint à la seconde génération des farceurs et pendant fort longtemps désopila la rate des coquefredouilles du parterre, aussi bien que des seigneurs et dames des galeries. Il remplissait un rôle difficile, celui de divertir par des prologues goguenards ces spectateurs qu'impatientait une longue attente. Malgré leur burlesque, ces prologues ne manquent point d'intérêt. On y rencontre de curieux détails de mœurs, de même que certaines précisions sur la disposition du théâtre et sur l'attitude de son public. Leur auteur devait être un homme possédant une assez sérieuse culture d'esprit.

M. Georges Mongrédien a relevé avec beaucoup de soin les différentes éditions des *Prologues*, des *Fantaisies*, des *Plaisantes imaginations*. des *Paradoxes* et des *Œuvres* (plus ou moins complètes) du même Bruscambille. Il les étudie une à une, marquant leurs divergences, précisant quelles pièces appartiennent au comédien et quelles lui sont attribuées. Un paragraphe spécial mentionne les opuscules publiés sous le nom du farceur. Celui-ci connut une faveur aussi grande que Gauthier-Garguille, son prédécesseur à l'Hôtel de Bourgogne. Ses petits volumes, devenus rares, sont fort recherchés aujourd'hui des bibliophiles.

§

Dans la collection : *Le Temps passé*, MM. C. Vergnol et P. Audiat résument, en un volume de 300 pages précédées d'une notice du premier, les **Historiettes de Tallemant des Réaux**, qui comptent neuf volumes dans l'édition complète de Monmerqui et Paulin Paris. C'est dire qu'ils se sont efforcés de choisir, dans cette édition, les passages qui leur ont paru les plus significatifs ou les plus savoureux, les classant sous quatre rubriques qui permettent de donner, sur les mœurs du temps, une assez nette impression d'ensemble. Présenté de cette manière, leur travail plaira. L'originalité et le pittoresque du chroniqueur réaliste, délivrés de beaucoup de digressions, paraissent plus frappants et lui vaudront certainement de nouveaux admirateurs.

§

M. Bertrand Guégan, en entreprenant d'établir une nouvelle édition des **Œuvres de Molière**, a voulu multiplier les

attraits, trop dédaignés jusqu'à l'heure, que des bandeaux, des culs-de-lampe anciens et une illustration parfaitement adaptée à un bon texte peuvent ajouter à ce texte. Il ne besogne point pour des bibliophiles avides de spéculation, mais pour un public lettré, de moyens réduits et qui se réjouit de voir sa lecture accompagnée de documents iconographiques, évocateurs du passé.

Le tome II de ces *Œuvres de Molière*, récemment paru, contient cinq comédies ou comédies ballets dont les titres originaux et frontispices figurent en fac-similés, plusieurs portraits de Molière et de Madeleine Béjart dans leurs rôles, quelques autographes, une vue de la grotte de Vaux, etc... M. Bertrand Guégan a cru devoir placer une reproduction de la *Carte de Tendre* en tête des *Précieuses ridicules*. C'est une estampe curieuse. Nous pensons cependant que les *Précieuses ridicules* ne mettent pas du tout en scène le groupe de Madeleine de Scudéry.

M. Bertrand Guégan complète son édition de notes intelligentes et savantes auxquelles M. André Schaeffner, musicographe distingué, ajoute quelques fragments de la musique des *Précieuses* et des *Fâcheux*.

Mémento. — Dans la *Chronique médicale*, 1er juillet, 1er août et 1er septembre 1926, dirigée par M. le Dr Cabanès, nous avons lu d'intéressantes études de M. le Dr E. Roux sur les *Maladies de Pascal*, et des Drs René Oufray et A. Terson sur : *Les migraines ophtalmiques de Pascal* et *Pascal sténographe*. — *Revue d'histoire littéraire de la France*, octobre-décembre 1926. Excellent travail de M. François Vermale sur les *Origines des « Considérations sur la France », de Joseph de Maistre*; Pierre Moreau : *Ferdinand Denis et les Romantiques*, d'après des documents inédits ; Ch. Samaran : *La date et le lieu de naissance de Jean de Schelandre*. — *Revue des Bibliothèques*, juillet-octobre 1926. M. Tirol : *Les cabinets de lecture en France, 1800-1850* ; Paul-A. Serre : *Les Bibliothèques en Nouvelle-Zélande*.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Louis Lefebvre : *Ignis*, Messein. — André Berry : *Sonnets à Marise*, Jouve. — Henri Lasvignes : *L'Homme qui passe*, Jouve. — Armand Godoy : *Stèle pour Charles Baudelaire*, Ronald Davis. Marcel Chabot : *Salut à la Vie*, Bernard Grasset. — Joseph Farès : *Teschkils*, Messein. — Dumesnil de Gra-

mont : *Cendre des Jours*, François Bernouard. — Georges Heitz : *Fugues vers d'autres visages*, sans nom d'éditeur.

Je ne sais de M. Louis Lefebvre que peu de chose. Il est l'auteur de plusieurs recueils de vers que j'ai lus. Les poèmes où il exprime sa ferveur et sa foi sont mieux qu'estimables, parfaitement sincères et d'un art plus que suffisant. Il est l'auteur d'un ouvrage de piété reconnaissante et réfléchie sur Charles Morice, et je l'ai lu aussi avec le plus grand soin ; il y rend un juste hommage à un des esprits les plus étranges et les plus curieux de la grande génération symboliste, bien que, contrairement à M. Lefebvre, mon sentiment soit que l'œuvre de Charles Morice n'ait pas réalisé ce qu'il a fait espérer. En bien des cas, il fut un précurseur ; il indiquait une voie, où il se trouvait mal à l'aise aussitôt qu'il s'y engageait. D'autres ont triomphalement occupé les terres de promission. « Du stérile Nébo gravissant la montagne », Morice avait tout aperçu, mais il s'y est endormi aussi « du sommeil de la terre ».

Ignis est le titre du nouveau recueil de vers de M. Lefebvre, et aussi le titre du poème final :

> Feu par les hommes méconnu,
> O feu qui détruis, mais qui crées !
> Elève ton ardeur sacrée
> Dans ce temple désert et nu.

Le feu sur l'autel. Le feu de la foi. M. Lefebvre est un poète catholique. Comme la plupart des poètes catholiques d'à présent, il apparaît inquiet de sa foi, désireux de tout ce qui la confirme, dédaigneux de tout ce qui lui serait, à son avis, étranger. J'accorde que ce fut la foi de Verlaine dans *Sagesse*, la dévotion de ceux dont la foi s'était attiédie, assoupie, et dans le cœur desquels la flamme qui purifie se réveille tout à coup. De tels livres sont, en somme, des sortes de confessions publiques et des actes d'humilité chrétienne. Le poète connaît qu'il sacrifia aux idoles sacrilèges de l'ambition, de la sensualité, de la perversité autant par la chair que par l'esprit. Il se repent, ou se reprend, et non sans peine, non sans défaillance, la plupart du temps. Mais il lutte obstinément, se ferme les yeux aux tentations ou aux souvenirs coupables, songeant à la mort, aux destinées d'après la mort, à la misère charnelle, à la délivrance de l'âme, au salut par Jésus-Christ.

Le présent recueil, le présent poème, devrais je dire, car il est un en sa multiplicité, exprime, au gré du poète, « l'âme de l'homme par l'harmonie du verbe ». L'âme de l'homme de notre temps, de ce temps « où les sentiments de l'homme étaient portés à une puissance jamais atteinte. — Sentiments de l'homme: amour ; supplice de la solitude ; et crainte de la mort ».

Il règne peut-être nécessairement aux poèmes conçus selon ces données une atmosphère grise, douce et monotone où s'étouffent tout éclat du verbe, tout élan d'imagination hardie. On y sent la soumission, l'acceptation d'une règle préétablie qui s'impose à l'ardeur de la pensée et du désir spirituel. Tout est bien, selon le désir du poète. Qu'exigerait-on davantage, même si l'on porte en soi des espérances différentes ?

Amour plus terrestre, répréhensible sans doute aux yeux de la dévotion, M. André Berry a rimé cinquante **Sonnets à Marise**, cinquante *Sonnets* (selon le titre intérieur, *à la belle et impitoyable Marise*), « constituant le roman d'une amitié amoureuse ». Ou, autrement, d'après la dédicace, nous saurons encore que, « en l'honneur de Marise, sa belle et impitoyable Amie, le Chevalier de Lignan a composé ces sonnets dans l'impossibilité où l'ont mis le sentiment des convenances et celui de sa pauvreté, de lui offrir ni bague ni diamant. »

Au premier cahier, « l'Amoureux expose les origines de sa passion » ; au deuxième, « l'amoureux acquiert la certitude de la puissance et de l'inutilité de sa passion » ; au troisième, il « rend compte des péripéties de sa passion et des pensées qu'il a eues sous cet empire » ; le quatrième contient « le bilan de sa passion » ; et dans le cinquième, « l'amoureux constate l'inanité de sa passion ».

Le tout sur un ton de badinage érudit et léger et de très bonne compagnie. Les sonnets sont menés avec beaucoup d'adresse et avec esprit. Dans plusieurs se contient la flamme discrète d'un sentiment véritable.

L'Homme qui passe... « à travers des forêts de symboles », M. Henri Lasvignes l'observe et le commente. Qui donc est-il, avec ses passions, ses douleurs, ses joies, ses folies et ses désirs ? Sur la tombe d'une jeune fille, un torse pur, la tête a disparu, évoque son double qui repose plus bas. La nature environne et emplit son silence de vibrations de parfums, de vols de

papillons, d'une sensible et douce végétation vivante. Ainsi s'emmêle au mystère dú cœur et du cerveau humains la respiration des mille essences dont il s'imprègne et se colore. Le poète est attentif savamment, consciencieusement, aux jeux et caprices des sentiments et des pensées. Il songe accoudé au bord des abîmes de l'âme, et son exaltation est fervente. Par malheur, une facilité à se satisfaire du vers qui dit d'une façon suffisante ce qu'il prétend dire, une condescendance au rythme aisé que n'émeut guère l'aile nuancée et prestigieuse de la musique, révèlent trop souvent que M. Lasvignes n'est un poète qu'à force d'application et de savoir. Il ne se crée pas à soi-même la nécessité de l'instrument dont il use. Il le trouve tout fait et s'en sert avec confiance, mais sans hardiesse d'ingénuité ou de nouveauté. S'il n'évite pas toujours les redites ou locutions faites d'avance et dont le sens s'épuise, du moins il échappe avec bonheur à la médiocrité des remplissages laborieux et stériles. Il accorde plus de souci à sa pensée qu'à l'expression de sa pensée, penseur plutôt qu'artiste. Les qualités sont grandes, certes, une originalité ardente est peut-être ce qui fait défaut par-dessus tout.

Nul hommage de piété plus ferme et plus intelligente ne fut dressé à la mémoire d'un grand poète que par M. Armand Godoy cette **Stèle pour Charles Baudelaire**. Il a pénétré au cœur du livre souverain ; il l'envisage par rapport à la vie, par rapport à l'art et à la pensée. Ainsi que l'œuvre du divin Florentin, c'est une marche vers les étoiles dont, chaque fois, le nom de réconfort resplendit à la fin de chaque chant ou partie. La langue dont use M. Godoy est sûre, non moins que le rythme volontaire et les images choisies.

M. Marcel Chabot adresse un **Salut à la Vie** qu'il aime en ses souvenances d'un idyllique passé, en la diversité des sentiments analogues à des paysages de saisons, en les aspirations humaines vers le mieux et le beau, en les souffrances même et en le désespoir. Ces poèmes sont aisément conçus, et menés avec plus de sûreté que d'éclat.

Teschkils, fleurs et variétés (1912-1925), ajoute le titre. Voici, comme s'exprime la préface par M. Jean Royère, « un poète voluptueux et spirituel ; l'espèce en est race. Ses stances et sonnets sont d'une érotologie fervente et suave où la grâce tempère agréablement la passion ; ses poésies légères présentent un

tour aisé et ses épigrammes subtiles ont toujours un dessin choyé ».

Il y a, en effet, dans l'œuvre de M. Joseph Farès, de la volupté, de la galanterie et beaucoup d'esprit. Quelque désinvolte facilité, dont il n'abuse qu'avec discrétion, n'empêche pas un tour de sentiment qui lui soit personnel et assez original. Il n'était point besoin qu'un envoi m'implorât en quatre vers gracieux et vifs ; je n'aurais pu, fontaine, avoir « de rides pour le bain de ce nouveau-né ».

Le recueil de M. Dumesnil de Gramont, **Cendre des Jours**, est charmant. Il se compose en majeure partie de sonnets et, en outre, de quelques poèmes coupés par stances régulières. Une noble pureté d'expression, une haute réserve des sentiments les caractérisent. Cela se tient, si l'on veut, par Moréas, entre Henri de Régnier et Malherbe. L'amour de la nature y est aussi vrai et sûr que dans Racan par exemple, mais ni plus recherché par le détail, ni plus localisé. Une indubitable et éternelle sagesse se dégage de telles belles méditations :

> Le sort est équitable et juste est sa balance
> Lorsque dans les plateaux
> Du deuil et du plaisir que sa main nous dispense
> Les deux poids sont égaux.

M. Georges Heitz réunit sous le titre de **Fugues vers d'autres visages** une suite de petits poèmes, *intermède*, comme il dit, de mélodie fine et de grâce. Retour à du passé musqué, fluet et tendre, énamouré, ou à des jours moins éloignés de songe, de ferveur et de délice aisé. Le vers souple ondule non sans parfois une nonchalance, souvent avec des précisions précieuses, et laisse où il a passé comme une trace enrubannée de parfums diversement fleuris. Il y a beaucoup de charme dans ces *Fugues*.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

ROMANS HUMORISTIQUES ET SATIRIQUES. A. t'Serstevens : — *Béni Ier, roi de Paris*, Albin Michel. — Léon Lafage : *Bottier-Lampaigne*, Bernard Grasset. — Pierre La Mazière : *L'aventure thermale*, Librairie Baudinière. — Lucien Dubech : *La grève des forgerons*, Bernard Grasset. — Madeleine de Swarte : *Les fourberies de papa*, Editions Henry-Parville. — Gabriel Soulages : *Des riens...* Editions Mornay. — Marcel Arnac : *Saint-Lettres*, Bernard Grasset. — Robert

de La Vaissière et Carol Bérard : *Monsieur de Gambais*, Editions Radot. — Charles Quinel : *Pour amuser le percepteur*, E. Flammarion. — Fernand Fleuret : *Histoire de la Bienheureuse Raton, fille de joie*, Nouvelle Revue française.

Béni Ier, roi de Paris. C'est une tâche fort difficile que de « faire rire les honnêtes gens », et quand on voit combien sont nombreux les écrivains qui semblent n'ambitionner d'autre rôle que d'embêter le public et, par raccroc, la critique, on se demande pourquoi celle-ci, au lieu d'élever des autels aux auteurs gais, affecte de les tenir en médiocre estime. Point de pays, peut-être, comme le nôtre où se dépensent autant d'esprit et de bonne humeur, et qui aient moins retenu de noms d'humoristes et de fantaisistes dans leurs annales littéraires. Songez, par exemple, à la popularité dont jouit aux Etats-Unis un Mark Twain, que ses admirateurs ont élevé au rang des plus grands parmi les écrivains d'outre-Atlantique, et vous vous étonnerez qu'aucune de nos anthologies scolaires ne contienne de pages, non seulement de M. Georges Courteline — à qui l'Académie Goncourt vient de rendre, enfin, un hommage digne de son talent — mais d'Alphonse Allais ou d'Eugène Chavette. Sans doute, nous honorons Rabelais et Molière. Mais il a fallu pour cela, quant au premier, que les cuistres s'en mêlassent, et il est heureux, pour le second, qu'il ait écrit des vers alexandrins. Bien en a pris, en outre, aux auteurs du *Roman de Renart* — dont je défie, néanmoins, dix personnes sur cent, interrogées à l'improviste, de citer un seul des noms — d'avoir composé leur amusante satire à une époque où les écrivains sérieux restaient, pour la plupart, confinés dans les couvents..... Depuis, à lire les manuels qui ont la prétention de faire le tableau de notre activité intellectuelle, ne dirait-on pas que notre verve comique ou seulement bouffonne soit épuisée à jamais ? Quand donc restituera-t-on son vrai caractère à l'histoire de notre littérature en l'étudiant dans sa variété, et en y introduisant, à la place de tant de nullités prétentieusement livresques, que ce serait justice d'en éliminer, quelques personnalités moins solennelles ou plus libres, mais ayant le don de la vie ? Ce don-là, par-dessus tous précieux pour un romancier, ne manque certes pas à M. A. t'Serstevens, dont la satire sociale, ou la fantaisie — puisqu'il se défend d'avoir fait une satire — est d'une si haute verve. M. t'Serstevens, qui semble avoir écrit son livre en prévision de cette *Vie des*

Termites à laquelle je faisais récemment allusion, et comme pour en transposer l'horreur sur le plan humain, imagine enfin établi le règne de la démagogie. La médiocrité a tout nivelé, et rejeté parmi les propres à rien, les idiots et les flemmards, les derniers individualistes, c'est-à-dire les derniers hommes capables encore de préférer à la garantie d'une « sorte de bien-être veule et monotone » les risques du bonheur, ou seulement le plaisir de l'incertitude. Mais le peuple éprouve bientôt une sorte de malaise indéfinissable, et, comme les grenouilles de la fable, finit par réclamer un roi. Le gouvernement le lui donne, bien contre son gré ; mais aussi nul que possible, puisque c'est un lamentable abruti qu'il choisit pour placer sur le trône. Hélas ! la multitude trouve que son monarque ne lui fait pas assez sentir qu'il existe. Elle éprouve confusément, signe indéniable d'un retour à la santé, le besoin d'être commandée, sinon tyrannisée, et elle exige qu'on redresse l'intelligence du souverain et qu'on l'instruise. On l'instruit, ou plutôt, sur le conseil du dernier des sages, qui porte le nom d'Origène, on lui fait miraculeusement avaler tout le savoir du monde. Mais on n'ignore pas que la connaissance a pour compagne inséparable la tristesse. Béni Ier, il est vrai, a été privé d'enfance et de jeunesse. Béni Ier n'a pas aimé. Il aime; et je dois avouer que j'aime moins cette partie du livre de M. t'Sertstevens qui donne un peu dans le poncif... N'importe. M. t'Sertstevens rachète, d'ailleurs, cette petite défaillance par un fort beau dialogne entre Origène et Béni Ier. Je vous conseille de lire son livre, qui n'est pas d'un homme respectueux du lecteur jusqu'à la superstition, et auquel on peut reprocher quelques longueurs, ou une insistance parfois un peu lourde, mais qui est plein d'esprit et de bon sens, et très bien écrit.

Bottier Lampaigne. Sans doute, est-ce par antithèse et pour montrer comme elle est éclectique, que la Société des Gens de Lettres a partagé le prix Chauchard entre MM. Louis Lefebvre et Léon Lafage, honorant de la sorte un pur et pathétique poème et un spirituel roman satirique. Il y a de la facilité, et beaucoup de gaîté, du meilleur aloi, dans le livre de M. Lafage qui se compose d'une suite de scènes ou d'anecdotes relatives à la vie d'un député radical, bientôt sous-secrétaire d'Etat, puis ministre, mais à sa vie publique et non privée, ou plus exactement encore, électorale. Bottier-Lampaigne, qui connaît le jeu,

et qui est, par surcroît, du Midi, n'a d'autre souci, en effet, que de ménager ses électeurs, le respect de ceux-ci étant à la fois le commencement et la fin de la sagesse pour un véritable représentant du peuple. Point de hauts faits dans l'existence de Bottier-Lampaigne. Aussi bien, ne le voyons-nous même pas à la Chambre, ni, plus tard, dans l'exercice de ses fonctions ministérielles. Il ne vit que pour Azefiche, sa commune natale, où il passe le meilleur de son temps. Cet enfant tient à sa mère par un cordon ombilical dérisoire, mais forgé comme une chaîne. Il reçoit des délégations, fait l'essai de pare-grêles, inaugure une gare et une fontaine, palabre. C'est très délectable, mais non sans un arrière-goût d'amertume.

L'Aventure thermale. Ce « démon de la stupidité », auquel M. Pierre La Mazière nous montre en butte, dans son récit, un sympathique administrateur des Colonies en congé en France, a beaucoup d'affinités avec « l'ange du bizarre » d'Edgar Poe et le « démon de la perversité » de Baudelaire. De quelque nom qu'on l'appelle, il n'est point une poétique imagination, mais l'image d'un des aspects que nous projetons hors de nous, de notre misérable nature, sans doute pour pouvoir imputer à une force étrangère le mal que nous éprouvons l'irrésistible besoin de nous faire.... Jordinal, le héros de M. La Mazière, ressemble en cela à bien des sensuels, qui ne sont pas des don Juans, qu'il ne jouit que très rarement des femmes qu'il convoite, et subit, au contraire, l'ascendant de celles qu'il désire le moins. Parti pour une aventure charmante, c'est dans une mésaventure ridicule qu'il s'embarque. Il ne commet aucune sottise dont il ne se rende compte cependant, et même qu'il n'ait prévue dans ses moindres conséquences, avant de la commettre. Il mord à la gaffe comme à l'hameçon le goujon, mais sans l'excuse de l'avide étourderie de celui-ci. Le récit de son séjour à Vichy et des événements qui l'obligent d'interrompre brusquement sa cure est à la fois comique et affligeant, mais bien dans la manière de l'auteur de *J'aurai un bel enterrement*, qui a, comme on sait, la drôlerie assez douloureuse

La grève des forgerons. Rien, dans cette histoire elle-même, en dépit de son titre, qui rappelle le monologue célèbre, encore qu'un jeune élève du Conservatoire l'y déclame. Mais c'est parce que l'ouvrier du marteau s'exprime en vers par le

truchement du poète des *Humbles* que la grève des représentants de sa corporation entraîne, ici, par solidarité, celle des cousettes. Nul doute que, depuis les temps déjà lointains, où — chose unique dans les annales littéraires — paraissaient en livraisons pour les employées de magasin sentimentales « les poésies » de François Coppée, les forgerons ne jouissent de la faveur de ces dames et demoiselles. C'est donc au cours de l'Exposition des Industries modernes que se déclenche la double grève qui retentira si profondément sur la destinée de Rivette Renaud, petite main mais jolie frimousse, puisque après lui avoir révélé la douceur de l'amour, elle lui en enseignera la fragilité. Comique, le roman de M. Lucien Dubech l'est, certes, qui évoque avec entrain une série de scènes bien parisiennes et se corse de piquantes péripéties ; mais il ne laisse pas de « finir mal », c'est-à-dire d'avoir un dénouement navrant pour les cœurs sensibles. Le délicat érudit qui est M. Dubech (il vient de publier un très curieux *Jean Racine politique*) ne pouvait empêcher le bout de son oreille de passer, lors même qu'il coiffait le bonnet de la folie, et son livre renferme, peut-être, une leçon de sagesse...

Les fourberies de papa. D'avoir un temps collaboré avec son père, M. Willy, le Roi du Calembour et le Prince de l'A-peu-près, Mlle Madeleine de Swarte semble être restée toute bourdonnante de mots à double sens et de phrases funambulesques. Aussi bien, dirait-on presque que c'est un pastiche, et qui ne laisse pas d'être ingénieux, qu'elle a tenté, ici, de la manière de l'auteur des « Claudine », à cela près qu'au lieu de la diabolique écolière que l'on sait, c'est une pensionnaire ingénue, et tendrement filiale qu'elle a choisie pour héroïne. Elle profite de promener cette enfant dans les milieux littéraires et de l'initier aux mœurs des dits milieux pour nous en faire entendre de tous les sons et nous en faire voir de toutes les couleurs. Et son petit défilé est fort amusant.

Des riens... Sous son élégante présentation, cette suite de nouvelles, illustrée de lumineuses aquarelles de Carlègle, offre le divertissement le plus agréable aux esprits qu'un peu de libertinage n'effraie point, quand il est de bon ton. M. Gabriel Soulages, qui a des lettres, témoigne, en effet, d'un goût délicat, et pourquoi ne pas dire attique ? La plupart de ses récits, d'ailleurs, à commencer par le premier, qui évoque un type de montagnard

grec comme on en voit dans le chef-d'œuvre d'Edmond About, se passent sur cette terre qu'au temps des dieux fréquentaient les nymphes et les satyres. Ils s'en imprègnent d'un subtil parfum d'anthologie.

Saint-Lettres. Saint-Lettres, qui est un village au nom prédestiné, résiste aux assauts de la civilisation, comme le dernier carré de Waterloo à ceux des troupes de Wellington et de Blücher. Des touristes en font le siège, et bientôt l'envahissent pour se mêler à sa population dans une effrénée saturnale. M. Marcel Arnac, qui a lu et relu Rabelais, a de la verve, une verve gaillarde, un peu grasse, mais plaisamment archaïque, et les dessins dont il illustre ses œuvres en soulignent avec originalité la drôlerie.

Monsieur de Gambais. Malgré toute la sympathie que m'inspire la distinction d'esprit et l'érudition de M. Robert de la Vaissière, je n'ai pas pu prendre plaisir à la lecture de la farce ou de la parodie qu'il a écrite en collaboration avec M. Carol Bérard, d'après la sinistre histoire de Landru. Il y a, en effet, je ne sais quoi d'abstrait et de pédantesque à froid, dans la façon de bouffonner des auteurs de cette fantaisie qui me guinde ou me glace. Cela sent, à la fois, le livre moisi et l'encre boueuse de salle d'étude. C'est vieux et jeune ou vieux jeune. Mais rien de plus ardu, sans doute, qus la réalisation du comique intellectuel.

Pour amuser le percepteur. Moins ambitieux que M. de la Vaissière, M. Charles Quinel n'a pas cherché, ici, à faire rire son lecteur, en lui chatouillant les méninges, mais plus simplement la rate. Il a réuni une série de petites scènes (la plupart dialoguées, avec mot de la fin) dans la manière de tout repos qui a commencé de faire ses preuves voilà vingt-cinq ou trente ans, dans les journaux. Il ne se montre pas inférieur à ses devanciers.

Histoire de la bienheureuse Raton. M. Fernand Fleuret est un écrivain de qualité, et si je préfère à celui-ci son précédent roman, *Les derniers plaisirs*, je reconnais encore qu'il déborde de verve et de pittoresque, et nous restitue des mœurs du XVIIIe siècle un aspect que les évocateurs du passé n'ont pas accoutumé de nous présenter. La valetaille, au milieu de laquelle échoue la pauvre Raton, victime de sa trop grande innocence,

est, en effet, décrite par M. Fleuret avec une exactitude et une richesse de couleurs telles — et donc sous un aspect si franc, dans sa nouveauté — qu'elle risque de déconcerter le lecteur ignorant ou imbu de préjugés quant aux façons de vivre de la canaille en livrée du « bon vieux temps ». Mais, peut-être, y a-t-il quelque monotonie dans la suite d'aventures, mettons galantes, par lesquelles Raton est obligée de passer pour atteindre à la sainteté. A force de charger, M. Fleuret me semble dépasser, en outre, les limites de la caricature. Il le fait, du moins, avec un entrain communicatif, et son livre, au total, est très réjouissant.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Galswinthe et Frédégonde, 5 actes de M. André Giraudet, à la Maison de l'Œuvre. — *Le déraillement du T. P. 33*, 4 actes de M. Pierre Hamp (représentation de la Maison de l'Œuvre) aux Folies-Dramatiques.

JOURNAL. *Mercredi.* — **Galswinthe et Frédégonde** est remise à vendredi pour cause d'indisposition de deux artistes. Je ne me propose pas d'y retourner. D'abord, qui sait si cette maladie en double sera conjurée? Aura-t-on trouvé l'ipéca ? Il y a gros à parier que cette pièce d'un estimable pédagogue ne soit bien terne, ou même pis. Néanmoins, j'étais venu avec l'indulgence, et même avec « le respect attendri qu'on doit aux choses mortes » (Calemard de La Fayette, *Poème des champs*) et au labeur désintéressé. Mais, avec ce voyage inutile, ma velléité d'assistance est déjà tombée. Il est trop probable que cette tragédie, en 5 actes, est un fossile redoutable. Et quant à railler le brave homme qui, au fond de sa province (ou en Algérie, dit-on), consacre ses loisirs à une tragédie mérovingienne, je ne m'en sentirais pas le courage.

Je crois que l'auteur, M. André Giraudet, est neuf, lui, dans le métier. Il y a bien, à la Bibliothèque, une tragédie en 5 actes : *Le bienheureux Pierre Chanel*, par P.-A. Giraudet (Lille, 1898), mais cette œuvre, revêtue d'une approbation diocésaine (que pourrait envier Charles Maurras), est évidemment d'un ecclésiastique. J'y avais donné un coup d'œil ; mais c'est décevant : il s'agit d'un missionnaire en Polynésie qui, après d'interminables et contradictoires palabres, est mis à mort par les Canaques — et vraisemblablement mangé après la chute de la toile. En quoi on

nous permettra de voir l'image de l'auteur dramatique incompris, telle qu'elle peut apparaître à un mécontent imprécateur à la Jules Romains. La versification est au-dessous de la nullité ; pas même cette banale correction de facture à laquelle atteignait, vers 1820, tout rhétoricien moyen, ou tout commandant en retraite, traducteur d'Horace. Quelque amateur du cocasse et de la plaisanterie à froid que l'on sache Lugné-Poe, non, ce ne peut être là son héros, sa nouvelle trouvaille.

Vendredi. — La répétition est confirmée pour ce soir. Je me déciderai peut-être à y aller, — s'il ne pleut pas trop, et sauf à m'y présenter en veston.

Samedi. — Allé hier soir à *Galswinthe*. Le Giraudet en question ne tombe pas dans la puérilité de son homonyme — l'auteur de la tragédie édifiante et canaque dont j'ai dit un mot — mais son pastiche des plus routiniers tragiques de la décadence se traîne dans la médiocrité : péripéties indigestes, versification plate et incolore. L'auteur doit être plus curieux, plus intéressant que son œuvre, et j'aurais bien voulu m'informer sur lui. Mais, dans la salle, en vain « mon œil cherchait quelqu'un qu'il pût interroger » (comme dans le prologue de *Jocelyn*). Voici l'histoire résumée par le scribe du programme :

Galswinthe, fille d'Athanaghild, roi des Wisigoths de Tolède, a épousé Hilpéric. Celui-ci, qui vivait en concubinage avec Frédégonde, a épousé Galswinthe par intérêt : elle lui apportait en dot plusieurs villes et d'immenses trésors. Frédégonde qui, dépitée, avait disparu de la cour au moment du mariage du roi, reparaît peu de temps après et retrouve son royal amant plus épris que jamais. Elle rêve de devenir reine à la place de Galswinthe, et, pour aboutir à son ambitieux projet, fait assassiner la reine.

Un fossile, et plus fossile qu'un vrai ! J'avais bien prévu. Comme au sujet de la tragédie canaque, on dirait une œuvre composée vers 1820, dans sa lointaine sous-préfecture, par « un amant de Melpomène », magistrat, régent de collège ou receveur de l'Enregistrement, pour qui les Chénier (Joseph), les Raynouard, les Népomucène Lemercier, devaient apparaître comme de téméraires novateurs... Je guettais « le beau vers » qui, d'après la règle du jeu, était nécessaire et suffisant pour le succès d'une tragédie. La versification paraît avoir pris Voltaire pour modèle, — le Voltaire des tragédies, médiocre tuteur ! Ceci posé, elle est

généralement correcte (il nous faut bien juger par rapport à l'idéal qu'on nous propose...) J'ai bien saisi plus d'un alexandrin claudicant, pour avoir tantôt un pied de moins, tantôt un de trop ; mais c'était sans doute la faute des interprètes. Ceux-ci font ce qu'ils peuvent. Le genre classique paraît les gêner dans leurs entournures : il y faudrait employer Albert Lambert, Segond-Weber ; alors on en aurait des césures accusées et des chutes de vers impressionnantes...

Tout de même, la salle était à peu près remplie. Une quinzaine de personnes applaudissaient chaudement les artistes — au risque de les faire *emboîter* si le reste du public avait eu moins de discrétion et de gentillesse.

Je l'ai dit, je ne possède — et je le regrette — aucun renseignement sur la personnalité d'un gentilhomme qui s'est aussi bravement placé en deçà de tout un siècle. Il me laisse, en définitive, l'impression de mériter (bien qu'avec moindre talent) l'épitaphe de Népomucène Lemercier, qui fit aussi une *Frédégonde* : « Il fut homme de bien et cultiva les lettres. »

Essayons, à propos de la pièce d'aujourd'hui, une remarque critique à hauteur : on dit que nos maîtres ont parfois des jupons dans leur jeu. M. André Giraudet, avec ses exemples rétrospectifs, ne présenterait-il pas, en une sorte de traditionnelle justification de ces mœurs, un certain danger pour la République ?

§

Puis, à nouveau, voici que Lugné-Poe nous convie, mais à un plus moderne spectacle : **Le déraillement du T. P. 33** (1). M. Pierre Hamp est un écrivain fort préoccupé de questions sociales. La plupart des gens des générations précédentes se plaisaient dans la formule de Jules Simon : « La liberté résoudra tous les problèmes » ; formule qui, malheureusement, s'est révélée très insuffisante. La guerre a éclairé chacun, enfin, sur la vanité de toutes les formules. En sorte qu'un homme raisonnable, aujourd'hui, s'occupe principalement avant tout de lui-même. En cela, le plus humble, mais de bon sens, rejoint les meilleurs esprits du XVIIe siècle. M. Pierre Hamp, qui pratique et prêche une toute autre chose, a débuté, à 14 ans, comme mitron chez le pâtissier parisien Bourbonneux ; il y resta 6 ans, puis continua de faire

(1) Train de plaisir.

des gâteaux en province et à l'étranger pendant 8 ans. Mais, par ses œuvres ultérieures, on comprend que le jeune homme n'était pas destiné à une industrie tellement douce. Après divers avatars, il est entré à la Cie du Nord, où une ascension très rapide montre quel bon sujet il y fut ; en 4 ou 5 ans, il serait devenu sous-chef de gare et même chef de gare à Calais! Il connaît donc le métier, mais — notons-le — ni comme ouvrier, ni comme administrateur J'ai parcouru son roman *Le Rail*, c'est le touffu, minutieux journal des incidents d'une grande gare de triage (Tergnier?), — journal fait selon l'esprit d'un syndiqué. Pour s'y intéresser, il faudrait avoir été au service de l'exploitation de la Cie du Nord. Il nous fait défiler plusieurs centaines d'agents de tout ordre, qui doivent être pris sur le vif. Pas de femmes. Pas d'intrigue. J'ai donné un coup d'œil également à *La Maison avant tout* (*Œuvre*, 1923, Lugné protagoniste). Original — et embêtant, ça consiste en une lutte féroce pour la direction d'une grande maison de tissus, direction que se disputent la veuve, le fils (1) et deux employés principaux (aucune intrigue amoureuse). J'ai parcouru rapidement, style tantôt de gens d'affaires — comme il sied — tantôt gauchement précieux, et qui dénote le primaire. A première vue — aucune tendance socialiste. Ça se passe entre patrons, sans qu'il soit question des ouvriers. Mais depuis cela, l'auteur a grandi, non pas en profondeur, mais en tumulte. Son sort ne paraît plus celui d'un dramaturge, mais devient celui d'un démagogue. C'est là, à la vérité, son « *déraillement » du T. P. 33*, qui est une diatribe spéciale contre la Compagnie du Nord. (On doit pouvoir mettre des noms sur tel ou tel personnage.) Les chefs sont représentés comme tout noirs, les syndiqués comme des lys. Et c'est même dans ce contraste excessif que se montre la faiblesse de l'ouvrage. Le moyen de l'auteur n'est pas l'analyse, ni la synthèse, mais la minutie. Alors, demandons-lui le minimum : Est-ce plausible? Mais, pas même; c'est plein d'invraisemblances. Invraisemblances conscientes, au moins pour la plupart, car l'auteur en avait moins semé dans son livre *Le Rail*, attendu sans doute que l'on ne peut pas compter sur l'ignorance et l'irréflexion du lecteur autant que sur celle du spectateur.

(1) Une réclame compare ça à *Britannicus* (rivalité entre Agrippine et Néron).

Notamment, dans ce qui fait le nœud de la pièce — si l'on peut appeler pièce cette série de scènes médiocrement rattachées. Le déraillement serait, en réalité, imputable au mauvais état de la voie. Là-dessus, le Directeur est dans tous ses émois, craint d'être mené en correctionnelle, et, pour l'éviter, il emploie ruse et violence afin de détourner la responsabilité sur le mécanicien comme ayant commis un excès de vitesse. Or, il est invraisemblable — et absurde — de supposer qu'un Directeur de Compagnie puisse être inculpé pour une insuffisance locale d'entretien de la voie. Assez ingénument l'auteur croit qu'en mettant en cause le Directeur, l'entité *Compagnie des chemins de fer* est mieux incarnée que s'il avait pris le fonctionnaire adéquat à la responsabilité en conflit avec celle du mécanicien, lequel n'est pas même l'Ingénieur en chef de la voie, mais seulement l'Ingénieur ou Inspecteur de la section. Donc, le postulat est déjà ridicule. Il y a deux rôles de femmes — la femme du chef de gare et la télégraphiste, mais qui même pourraient être supprimés.

Je dois reconnaître qu'au *un*, malgré les tendances visibles de l'auteur, on rencontrait des traces d'impartialité. Mais dans les trois autres actes, la violence et un évident déni de justesse s'accentuent singulièrement. Et, par la démagogie, cela décèlerait un énergumène, si nous ne voulions faire la part de la passion exaltée d'un autodidacte chez qui, franchement, j'aurais été heureux de désigner éventuellement une des forces réelles de gauche. Au surplus, ce n'est pas faute de désir, de bonne volonté, que l'auteur n'a pas mieux équilibré les antagonismes qu'il présente. Il y porte, au début, comme je l'ai dit, son effort. Mais emporté, par manque de frein, il perd. C'est là que, étant donné son défaut de culture initiale, on voit l'auteur n'ayant pas aiguillé sa vie dans le sens de suffisamment le réparer.

Un prêtre figure, assez inutilement. On ne lui attribue pas un rôle antipathique à proportion du reste. Mais c'est encore une invraisemblance criante de supposer que les israélites et les protestants, qui dominent en haut des compagnies, laisseraient prendre auprès d'eux une telle influence par un prêtre catholique. Le rôle le meilleur et le plus amusant est épisodique : le faiseur d'affaires Cambremer (Barré, très bon). Les autres artistes, passables ou médiocres ; mais que faire avec des personnages ingrats et faux? Une forte claque applaudissait aux galeries. Le reste du

public a peu manifesté. Ce n'est pas avec une pièce comme celle-là que l'on gagne les batailles. On souhaiterait que vînt de gauche quelques œuvres plus remarquables dans le domaine de l'Art dramatique qui nous occupe ici. En admettant, par paradoxe, qu'une œuvre d'art puisse naître embrigadée... Pour ma part, je n'ai certes aucune vénération spéciale pour les dirigeants des compagnies, et, non plus, pas davantage pour les syndiqués, et je ne demande pas mieux que l'on mette les administrateurs au chargement du charbon et le charbonnier au fauteuil suprême, si l'on veut bien me permettre de ne plus voyager sur le réseau où se ferait l'essai! Deux choses me plaisent : l'excellence chez un écrivain, son équilibre, son objectivité, sa puissance à rendre les idées concrètes avec logique (avec génie enfin, s'il est possible) ; et par ailleurs, chez l'homme d'action la réussite, et sur de fortes qualités. Mais je le répète, le citoyen Hamp s'avère avant tout un politicien. J'ai vu qu'il vient d'échouer aux dernières élections sénatoriales, sur la liste de la Seine. Sans doute doit-il viser à une candidature à la députation, dans une circonscription — La Chapelle, par exemple — comptant de très nombreux ouvriers cheminots. Cela n'est que parfaitement légitime. M. Pierre Hamp peut devenir un parlementaire utile à ses mandataires, et bien que, pour cet effet, je crois qu'un esprit froid, calculateur, réfléchi, méthodique, est plus sûr. Mais, bref, dans sa pièce de théâtre, M. Pierre Hamp a beaucoup trop cédé à des considérations de partisan qui ont rendu sa pièce lourde.

ANDRÉ ROUVEYRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Victor Henri : *Structure des molécules* (Publication de la Société de Chimie Physique), Hermann. — Pierre Weiss et Gabriel Foëx : *Le magnétisme*, Colin.

Deux ouvrages récemment parus m'amènent à parler de deux aspects fort importants de la structure de l'atome : l'explication des liaisons chimiques et l'interprétation du magnétisme.

Dans une conférence que je fis à la Sorbonne en mars 1914 et qui fut éditée avec des compléments, en 1919, précisément dans la Collection de la Société de Chimie-Physique, sous le titre *l'Electron et les phénomènes chimiques*, je rappelais que les atomes exercent des forces électriques (attractives ou répulsives) sur les électrons des atomes voisins. Quand cette force s'exerce

sur des atomes de la même molécule, elle constitue le lien chimique (valence) qui les unit ; quand elle s'exerce sur des molécules voisines, elle donne naissance aux phénomènes de tension superficielle et de vaporisation des liquides, de cohésion et de rigidité des solides. Dès ce moment, l'affinité chimique était considérée comme le cas particulier d'un phénomène tout à fait général.

On commençait aussi à entrevoir la distinction entre les composés chimiques hétéropolaires et les composés homopolaires. Dans ce qui constitue aujourd'hui la « théorie octétiale », due à l'Allemand Kossel et à l'Américain Langmuïr, on admet que les électrons situés à la surface des atomes tendent à s'assembler par *groupes de huit*. Ainsi le zinc qui possède deux électrons *périphériques* s'unira au soufre qui en renferme six, le zinc (métal, conducteur) fonctionnant comme élément électropositif (puisqu'il cède des électrons) et le soufre (métalloïde, isolant), comme élément électronégatif (puisqu'il fixe des électrons) ; la molécule de sulfure de zinc est une molécule hétéropolaire,

Indiquons, en passant, que le carbone est formé d'atomes dont les électrons superficiels sont au nombre de quatre : cet atome sera donc tantôt électropositif et tantôt électronégatif ; il pourra parfaire à huit sa ceinture d'électrons en fixant quatre atomes d'hydrogène (méthane), mais il sera capable, aussi, de compléter à huit les ceintures (contenant normalement 7 électrons) de quatre atomes de chlore (hétrachlorure de carbone). Cette indifférence de l'atome de carbone est à l'origine de l'abondance et de la souplesse des corps organiques, abondance et souplesse qui furent indispensables pour que la vie pût apparaître sur la Terre.

Tous ces composés sont hétéropolaires, car leurs molécules rassemblent des atomes de polarités différentes ; mais il existe aussi des molécules homopolaires, où les atomes (de même polarité) sont groupés par suite d'un mécanisme différent : tels sont l'hydrogène et l'oxyde de carbone.

Le savant français Victor Henri (1), professeur de Chimie-Physique à l'Université de Zurich, a publié un ouvrage sur la **Structure des molécules**, où il résume tout d'abord ce que nous savons sur leur *polarité*, en distinguant trois étapes :

(1) Qu'il ne faut pas confondre, je le répète (cf. *Mercure de France*, 15 décembre 1926), avec cette non-valeur scientifique que fut Charles Henry.

1° Les molécules sont anisotropes ; un champ électrique ou magnétique provoque une polarité (électrique ou magnétique) qui varie avec l'orientation de la molécule (Langevin, 1910) ;

2° Les molécules d'un grand nombre de corps possèdent, à l'état normal, une polarité électrique (Debye, 1912) ;

3° Les atomes et les ions acquièrent, sous l'influence du champ électrique, une polarité : ils sont polarisables ou, comme on dit « déformables » (Born et Heisenberg, 1923).

L'auteur montre ensuite quels renseignements sont venus nous apporter l'étude des rayons X (Bragg, 1921) et surtout les spectres d'absorption (Henri, 1912) : l'affaiblissement de la lumière — et des radiations ultraviolettes — est dû à un report de l'énergie électromagnétique de l'onde sur l'énergie cinétique des électrons qui existent dans l'atome et, en connaissant comment le mouvement de ces électrons se modifie, on peut souvent en induire ce qu'il était dans l'état normal (non excité).

Victor Henri applique ces considérations à un certain nombre de corps organiques, principalement à la benzine. Nous nous bornerons à mentionner :

1° Qu'il retrouve les molécules excitées, activées, au sens d'Arrhénius et de Perrin (1) ;

2° Que, toujours, dans les molécules, les atomes sont plus rapprochés entre eux que dans les cristaux.

Et nous en aurons assez dit pour signaler l'intérêt capital qui s'attache aux recherches de cet ordre.

§

Pour bien comprendre en quoi consiste **Le magnétisme**, il faut savoir ce qui oppose un courant électrique et un aimant :

1° Lorsqu'un fil de cuivre est parcouru par un courant, cela signifie que les électrons sautent d'un atome au voisin, *dans une direction privilégiée*, si bien que le fil est traversé d'un bout à l'autre par une suite d'électrons. Pour fixer les idées, une lampe de 50 bougies (dite monowatt) laisse passer toutes les secondes, quand elle brille), 3 milliards de milliards d'électrons...

2° Lorsqu'un barreau d'acier n'est pas encore aimanté, les électrons tournent sur place, à l'intérieur des atomes, dans des plans absolument quelconques ; on a donné le nom de « magné-

(1) Cf. *Mercure de France*, 15 décembre 1926, p. 655.

ton » à l'orbite électronique, dont l'effet magnétique est le plus faible. Si on aimante ce barreau le plus possible (à saturation), toutes ces trajectoires basculent et deviennent parallèles les unes aux autres : elles sont alors perpendiculaires à la direction de l'aimantation. Le moment magnétique d'une orbite est directement lié à l'impulsion rotatoire de l'électron, c'est-à-dire au produit de sa masse par sa vitesse et par le rayon de la trajectoire qu'il décrit. Un bon aimant contient, par exemple, 10.000 milliards de milliards de magnétons.

Ce qui est admirable, aurait pu dire Anatole France, ce n'est pas que les électrons soient si petits, c'est que l'homme soit parvenu à les compter (et à les asservir à ses besoins).

Le petit volume de Pierre Weiss et de Gabriel Foëx, paru dans l'excellente collection Armand Colin, dont je parle si souvent, est l'œuvre de physiciens avertis, qui enseignent l'un et l'autre à la Faculté des Sciences de Strasbourg. Ils ont bien fait de « laisser de côté ce qui concerne la technique expérimentale et, à quelques allusions près, les applications industrielles » ; ils rappellent assez clairement les faits fondamentaux et les premières théories du magnétisme, dues essentiellement à Langevin.

Il me faut cependant faire remarquer que, dès sa parution, cette mise au point est incomplète : ces deux expérimentateurs n'ont pas eu l'idée de réserver vingt ou trente pages aux nouvelles conceptions théoriques, dérivées de celles de Langevin ; celui-ci fut, en effet, l'initiateur d'un nombre considérable de travaux, poursuivis surtout en Allemagne et où les quanta règnent en maîtres : ce n'est pas parce que Weiss a trouvé empiriquement des coïncidences qu'il existe un magnéton, c'est parce que le Danois Niels Bohr, s'appuyant sur les résultats de Langevin, en a montré la nécessité théorique. L'état actuel de la question est exposé dans la quatrième édition du traité allemand de Sommerfeld : il est regrettable que Weiss et son collaborateur aient laissé passer une si belle occasion d'instruire les lecteurs français.

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

QUESTIONS JUIVES. — Théodore Herzl : *L'Etat juif, essai d'une solution de la question juive*, préface de Baruch Hagani, Lib. Lipschutz, Paris. — Fernand

Corcos : *Le Sionisme au travail. A travers la Palestine juive*, Jouve, Paris. — *Protocoles des Sages d'Israël*, Journal « La Vieille France », Paris.

C'est une idée fort heureuse d'avoir réédité **L'Etat juif, essai d'une solution de la question juive**, de Théodore Herzl, le fondateur du sionisme, dont la version française était épuisée. On se rend compte ainsi des motifs qui ont fait naître et aboutir ce mouvement si curieux. Le sionisme, plus heureux que tant d'autres projets de remaniement de la carte du monde, s'est vu à peu près réalisé sous la forme du protectorat anglo-juif de la Palestine, et ce ne sera pas une des moindres ironies de notre temps de constater que peut-être cet épouvantable bouleversement de la guerre mondiale n'aura abouti qu'à ceci de vraiment solide : le retour des Juifs dans leur ancienne patrie. Car enfin rien ne dit que la Pologne ne sera pas un jour repartagée entre ses anciens tyrans ou l'Alsace-Lorraine réannexée à l'Allemagne (il en faudrait si peu ! M. Caillaux et M. Malvy au pouvoir au moment d'une menace d'attaque du Reich, ce serait peut-être suffisant), tandis que la Palestine, avec une grandissante immigration juive chaque année, sera bientôt rejudaïsée définitivement.

On nous dit que ce sera un bien pour la Palestine ; c'est possible. L'espèce humaine tirera un meilleur parti de ce pays aride, même au point de vue agricole, quand il sera habité par quelques millions de Juifs, que maintenant où il n'est occupé que par 6 à 700.000 musulmans ou chrétiens indigènes, peu laborieux et peu débrouillards, et ceci pourra légitimer le changement ; nous ne faisons pas autre chose quand nous allons coloniser l'Algérie ou le Maroc, et incontestablement, pour prendre un autre exemple, il vaut mieux pour tout le monde que l'Amérique du nord soit mise en valeur par cent vingt millions d'Européens que laissée en friche par quelques milliers de Peaux-Rouges.

Que donc les Juifs aient déjà obtenu des résultats appréciables en Palestine, comme le montre M. Fernand Corcos dans son livre si vivant **A travers la Palestine juive**, c'est ce dont il ne faut pas s'étonner. Outre leur supériorité ingénieuse et un peu brouillonne sur les indigènes, ils disposent de toutes les ressources variées de leurs compatriotes disséminés par l'univers. Il semble que le Keren-Hayessod fournit à lui seul, pour la reconstruction de la Palestine juive, une subvention annuelle de 600.000

liv. st., ce qui commence à compter. Mais la question qui se pose est toute différente : Est-il bon, tant au point de vue juif qu'au point de vue non juif, que les Juifs se reconstituent un foyer national et que, pour le faire, ils reprennent possession d'un pays qu'ils avaient abandonné depuis dix-huit siècles? Voilà ce qui peut faire doute.

Je dis bien abandonné, car il est inexact de dire que les Juifs ont été chassés par violence de leur pays d'origine (qu'ils avaient d'ailleurs eux-mêmes pris par violence à leurs possédants d'alors, les Chananéens). La *Diaspora*, la dispersion des Juifs dans le monde, est très antérieure à la ruine du Temple ; on les trouve à Rome dès la fin des guerres puniques, et au temps de Cicéron ils y étaient assez nombreux pour couvrir de leurs huées la voix du grand orateur plaidant pour Flaccus ; de même sous les Ptolémées, Alexandrie était une ville à demi hébraïque; après leur révolte du temps de Vespasien, qui fut durement mais justement châtiée, personne ne songea à les transplanter ailleurs, et c'est de propos délibéré qu'ils s'éloignèrent d'un pays qui leur était devenu odieux après la profanation du Temple par les incirconcis du Capitole.

Ce premier point doit être complété par un second, c'est que les Juifs, contrairement à leurs affirmations répétées, n'ont jamais été persécutés pour leur religion dans les divers pays où ils se sont établis ; s'ils ont été tenus en observation et parfois maltraités, ce fut pour des raisons politiques et sociales ; encore faudrait-il voir si ces méfiances ou mauvais traitements n'étaient pas justifiés. Bernard Lazare, dont l'éditeur de l'*Etat Juif* ne contestera pas l'autorité, a reconnu, au début de son livre sur l'*Antisémitisme*, que les Juifs auraient toujours dû s'en prendre à eux-mêmes s'ils ont provoqué les antipathies de ceux chez qui ils sont venus s'installer ; les ghettos, pour ne prendre que ce détail, n'étaient pas des quartiers où les Juifs étaient relégués par force, c'étaient des quartiers où les Juifs préféraient habiter pour n'être pas souillés par des impuretés rituelles, et aussi parfois pour être à l'abri des malveillances qu'ils avaient fait naître. Dans tous les cas, ces mauvais traitements avaient cessé depuis longtemps quand Théodore Herzl eut l'idée de reconquérir la Terre promise, et on ne peut même pas invoquer le lointain contre-coup à Vienne de l'affaire Dreyfus, puisque Herzl écrivit son livre en

juillet 1895 (il l'avait certainement conçu bien auparavant) et qu'à cette époque les passions pour et contre Dreyfus ne s'étaient pas encore éveillées. A Vienne notamment, les Juifs jouaient un rôle dominant, et l'idée d'Herzl de fonder un Etat exclusivement juif ne peut s'expliquer que par la susceptibilité excessive de sa race et son indéniable résistance à l'assimilation avec les autres peuples.

Un troisième point qu'il importe de noter, c'est que le prosémitisme et l'antisémitisme sont assez mal baptisés, puisque beaucoup de Juifs ne sont pas enfants de Sem. Tous ceux qui portent des noms slaves ou tudesques ne descendent pas des vieux Hébreux, mais des Khazars et Petchénègues qui, dans le haut moyen âge, se convertirent au judaïsme comme les Saxons et les Polonais s'étaient convertis au christianisme latin et les Russes et les Tchoudes au christianisme grec. Mais ceci complique encore la question, car si les Juifs de l'Europe centrale, Touraniens de race, ne doivent pas leur exclusivisme farouche à la descendance au col dur de Sem, à qui la doivent-ils, sinon à la religion? Et alors, comme il est étrange qu'une même foi en Dieu soit génératrice de tant d'hostilités et que le monothéisme juif ne puisse s'entendre ni avec le monothéisme musulman ni avec le trinitarisme chrétien, pas plus d'ailleurs qu'avec le polythéisme antique !

A l'appui de cette inconciliabilité, on invoque **Les Protocoles des Sages d'Israël**, que vient de republier, avec de copieux commentaires, M. Urbain Gohier, et où bouillonne un orgueil spécifique qui n'a que mépris et haine pour tout ce qui n'est pas lui. Rien d'ailleurs n'établit l'authenticité de ce document, et ceux qui, comme M. l'abbé Jouin dans son livre *Le Péril judéo-maçonnique*, l'ont admise n'ont apporté que des affirmations sans preuve solide : il faudrait établir que ce sont bien là copies des procès-verbaux du Congrès de Bâle de 1897, qui auraient été dérobés on ne sait comment et seraient arrivés par l'intermédiaire d'un noble russe, le prince Souchotin, à des publicistes russes, Serge Nilus et Butmi. Jusqu'à plus ample informé, on peut donc admettre que ces documents sont imaginaires, mais de même que les mots historiques, bien qu'apocryphes, ont une valeur profonde, on peut se demander si ce programme des ambitions juives, bien que dressé par un malveillant, ne contient pas des vues à examiner.

Sans tomber dans la niaiserie de ceux qui voient partout la main noire des francs-maçons judaïsants, ni même sans croire que ce sont les Juifs qui ont conçu et accompli la révolution bolchévique, on ne peut nier d'une part que les Juifs dominent la finance,qui elle-même domine le monde,et que d'autre part ils exercent sur l'évolution du monde une action qui n'est pas toujours d'accord avec les traditions ethniques et éthiques des peuples qui leur donnent l'hospitalité ; ils peuvent objecter à ceci que le rôle international qu'ils jouent fait heureusement contrepoids à des tendances qui seraient sans cela trop nationales, mais n'avons-nous pas dans le christianisme un suffisant et supérieur ferment d'internationalisme ? Plus on réfléchit à ces questions, plus on s'étonne qu'il ne se soit pas créé depuis dix-huit siècles un judéo-christianisme qui aurait permis aux deux monothéismes de s'harmoniser ; mais le seul judéo-christianisme que l'histoire a connu a fini par aboutir à l'Islam, qui a créé un troisième et pire monothéisme, car le musulman, je le constatais naguère au Maroc, est beaucoup plus hostile que le juif indigène à notre civilisation européenne.

Il semble donc qu'il dépend uniquement des Juifs de se rapprocher davantage de nous et de se fondre tout à fait avec nous. Ils deviennent assez aisément de bons patriotes et parfois même se mettent à la tête du chauvinisme dans le pays qu'ils habitent ; s'ils allaient jusqu'à se christianiser tout en restant d'ailleurs mosaïstes, comme tant d'autres chez nous restent christianisés tout en étant unitaires ou athées, leur assimilation serait à peu près complète ; mais cette évolution,qui serait très possible, car il n'y a aucune différence spécifique entre les deux Testaments, se fera-t-elle jamais ? Les chrétiens ont l'intime espérance que l'union s'opérera à la fin des temps et ne s'étonnent pas pour cela qu'elle ne se soit pas faite encore ; quant aux simples spectateurs, ils ne peuvent que constater que jusqu'ici elle ne s'annonce nullement ; il est vrai que dix-huit siècles ne sont qu'un instant dans l'histoire ; l'espoir n'est donc pas défendu. Plantons un orme et attendons.

HENRI MAZEL.

SOCIÉTÉ DES NATIONS

Genève et le Pacifique. — Chine, Mexique, Nicaragua, Panama, il se passe beaucoup de choses dans le Pacifique, tan-

dis qu'à Genève les commissions délibèrent. Là-bas les coups de canon, ici les débats juridiques. On dirait deux théâtres où se jouent simultanément la comédie des plaideurs et un drame sanglant. Pourtant les deux actions ne sont pas distinctes, puisque les mêmes acteurs passent d'une scène à l'autre. Le pavillon des puissances flotte sur les eaux chinoises et rôde sur les côtes du Mexique, pendant que l'argent américain donne des ordres dans les capitales d'Europe.

Il faudrait d'abord établir les faits avec sérénité, mais que sait-on ? Quand on a lu deux milles dépêches (vénales) qui baignent dans des commentaires intéressés, on est Gros-Jean comme devant. Un journal de plus par semaine, le téléphone transocéanique, la T. S. F., des campagnes de presse pour ou contre l'Amérique — et l'ignorance fait chaque jour des progrès. Si tous les points de vue sont respectables, il y en a d'où on ne voit pas grand'chose. On peut heureusement se passer des secrets d'archives et de comptabilité pour suivre les grandes péripéties de la bouffonnerie tragique.

La première chose à faire, c'est de se débarrasser d'un mot, car il y a des mots qui jettent le trouble dans la phrase, obscurcissent cerveaux et discours. Le mot d'impérialisme par exemple. Grande ou petite, tournant ou non autour du soleil, la terre est une jungle où l'insecte, l'homme et les fauves cherchent leur nourriture. Ce que je mange, un autre ne le mangera pas, et les nourritures sont comptées. Les âmes aussi sont comptées : celles que conquiert une religion sont perdues pour une autre religion. Quelle est la juste mesure de l'appétit ? Il faut tuer l'anthropophage ou consentir à être mangé — à moins qu'on ne puisse l'amener de gré ou de force à la religion du jour. Les hommes font des efforts désespérés et toujours recommençants pour échapper aux exigences du ventre, sortir du massacre, afin de fonder une civilisation sur la loi et la morale. D'où l'alternance de coups de canon et de débats juridiques.

On va répétant depuis la guerre que le Pacifique devient le centre des affaires. Que voit-on aussitôt ? Des forces qui se mesurent et se défient. De mémoire d'homme, les forces des peuples n'ont jamais trouvé leur point d'équilibre autrement que par la violence. Rome ou Carthage dans la Méditerranée. Puis les batailles de l'Atlantique, où l'Europe perd ses colonies américaines.

Maintenant les premières escarmouches du Pacifique. La torche se rallume. Est-ce fatal ? Elle se rallume. Quel rappel pour les belligérants épuisés par la Grande Guerre : la terre continue à tourner, le ventre à crier famine, et la paix n'est qu'un moment de trêve. Chaque dépêche du Pacifique apporte un nouveau démenti à la religion démocratique.

Les événements du Pacifique apportent chaque jour une preuve nouvelle que la S. D. N. est une construction européenne. Là-bas, tous les principes du Pacte sont quotidiennement violés. La grande république américaine s'éloigne d'une institution qui limiterait sa liberté d'expansion et de rayonnement. Elle entraîne des Etats dans son sillage. Que devient le principe d'universalité ? Ici, trois remarques. D'abord, les Etats-Unis d'Amérique traverseront avant longtemps une double crise religieuse et sociale. En outre, il fallut deux ou trois siècles et davantage avant qu'on pût savoir si l'Eglise catholique était née viable et prendrait racine. Enfin, en Europe même, le principe d'universalité est compromis.

Contrariée en Europe, la liberté d'expansion et de rayonnement des puissances se donne libre cours au dehors. Dès que sont franchies les frontières d'Europe, il n'est plus question d'arbitrage ou de règlement pacifique des différends. La Chine et les petits pays de l'Amérique centrale ne font partie de la S. D. N. que de nom. Il n'y a qu'à voir avec quel sans-gêne les grandes puissances, membres ou non de la S. D. N., traitent ces Etats égaux et souverains. Mais si le principe de souveraineté est présentement une des assises de la S. D. N., il n'est pas nécessaire d'aller jusqu'à Pékin ou Managua pour constater ses limites et ses défaillances. On n'a pas encore tout à fait oublié à Paris le crédit Morgan : « Le crédit Morgan, on ne peut se le rappeler sans quelque honte... ne nous fut accordé que contre la promesse d'un effort vigoureux dans la voie de l'assainissement budgétaire (1). » Et on sait sous quelles Fourches Caudines la Belgique a dû passer.

Ces quelques exemples mettent en contraste les principes du pacte et les événements du Pacifique, mais font apparaître en même temps sous des différences de forme le fond commun et permanent. En fait, il ne s'agit pas de deux politiques opposées,

(1) O. Homberg : *Le financier dans la Cité*, p. 29.

mais des deux aspects d'une même réalité. Comme la terre est à moitié dans la nuit, à moitié dans la lumière, le besoin de pain et de conquête impitoyable alterne avec le besoin de Dieu, d'amour et de paix. Tandis que la torche se rallume dans le Pacifique, la démocratie européenne s'organise à Genève et accélère plus ou moins sa course, suivant les pays. L'Allemagne a sacrifié brutalement sa classe moyenne, ce qui lui donne un gros avantage sur l'Angleterre qui a tout subordonné au maintien de la livre sterling. Entre ces deux extrêmes, la France continue à suivre une ligne moyenne. Mais la démocratie, considérée dans son ensemble, présente des traits communs. M. Octave Homberg en a mis deux en relief (1) : la richesse acquise tend à perdre son « caractère sacré », l'activité industrielle et commerciale tend de plus en plus à occuper la première place dans la hiérarchie des valeurs.

Une autre caractéristique de la démocratie, dont les routes convergent vers Genève, c'est qu'elle comporte d'énormes dépenses et beaucoup de gaspillage. Rien ne va trop mal tant que l'esprit d'entreprise peut subvenir à tous les besoins. Mais il faut des marchés, des colonies. C'est pour nourrir la démocratie romaine (*panem et circenses*) que la République et l'Empire ont conquis le bassin de la Méditerranée et imposé leur paix au monde connu. Pareillement aujourd'hui, il est question plus que jamais de la mise en valeur des colonies (2). Ainsi la paix démocratique entraîne les guerres de conquête coloniale. Ainsi la scène d'Europe se relie à celle du Pacifique. Suivant la composition de ses classes sociales, suivant son appétit et sa vertu, chaque pays, tournant le dos à Genève, arrive dans le Pacifique avec des chances diverses.

FLORIAN DELHORBE.

GÉOGRAPHIE

S C. Gilfillan : *The coldward course of progress* (reprinted from *Political Science Quarterly*, vol. XXXV, n° 3, sept. 1920, New-York. — M. Sorre : *L'organisme humain et le milieu biologique naturel*, « Bulletin de la Société de Géographie de Lille », 1926, nos 2 et 3. – S. C. Gilfillan : *European political boundaries* (*The Historical Outlook*, fév. 1925), New-York.

(1) *Op. cit.*, p. 50 et suiv.
(2) Les colonies au secours du franc, *op. cit.*, p. 124.

La géographie pose de nombreux problèmes, elle en résout fort peu. Cela ne lui est point particulier, ce n'est pas un indice de faiblesse congénitale ; dans toutes les branches du savoir humain, il y a beaucoup de questions pour un petit nombre de réponses. Mais il faut reconnaître que les géographes sont obligés plus que personne de se défendre contre les solutions faciles, qui dérivent le plus souvent de problèmes mal posés. Notamment en géographie humaine, les réponses géographiques à des questions comme l'influence des climats sur le développement des sociétés ont mérité plusieurs fois d'être persiflées. Ce n'est pas une raison pour déclarer les problèmes non valables et la science impuissante. Les sciences de pure observation, comme la nôtre, doivent piétiner longtemps.

Mon attention a été dernièrement attirée sur un remarquable essai synthétique de S. C. Gilfillan, de l'Université Columbia, au sujet d'une relation climato-humaine bien connue. Cela s'appelle *La marche de la civilisation vers les zones froides* (**The coldward course of progress**). Le fait en lui-même n'est pas contestable. Il est autrement vérifié que la prétendue marche de la civilisation d'est en ouest dont nous parlaient autrefois Hegel et Ernest de Lasaulx. Je l'ai noté en ces termes, en 1921, dans la *Géographie de l'histoire*, écrite en collaboration avec J. Brunhes : « Ce déplacement lent du centre de gravité du monde vers le cercle polaire, qui n'est comparable en rien aux migrations, et qui s'est fait par une sorte de glissement imperceptible et prolongé au cours de l'histoire. » Gilfillan dit, plus poétiquement que moi : «Le vaisseau de la destinée vogue encore vers l'étoile polaire ». Clerget avait noté la chose, dès 1910, dans une étude publiée à Neuchâtel.

Il ne suffit pas de reconnaître dans son ensemble ce *fait de masse* du déplacement de la civilisation vers le nord, il faut l'analyser avec quelque détail. Gilfillan le fait en s'appuyant sur deux indices qu'il tient pour significatifs et faciles à saisir, la position des grandes capitales et la valeur moyenne annuelle de la température. On peut regarder avec lui les grandes capitales comme les foyers essentiels de la civilisation. La température moyenne annuelle, comme indice du climat, est au contraire des plus critiquables. On a beaucoup exagéré la signification climatique des isothermes, Gilfillan lui-même s'en rend compte aujourd'hui. La

notion synthétique et adéquate du climat ne se construit pas avec cette valeur unique.

Les diagrammes établis par Gilfillan pour montrer l'ascension historique des grandes capitales vers le nord rendent son étude très expressive. Ces diagrammes montrent que le mouvement n'a pas été continu depuis 5.300 ans. Il a comporté des oscillations, des régressions vers les latitudes chaudes. On peut compter quatre de ces retours ; le principal suivit la chute de l'empire romain. Et dans ce cas, comme dans les autres, la régression des capitales vers les latitudes chaudes fut accompagnée d'une régression de civilisation.

Ainsi, il ne s'agit pas d'une courbe uniforme, mais d'une courbe rythmique à oscillations dont on trouverait l'analogue dans l'évolution de beaucoup d'autres phénomènes naturels ou humains. Les premières civilisations se développent dans les zones chaudes de cet hémisphère boréal qui est la partie vraiment humaine de la planète (Egypte, Mésopotamie, Inde, Chine tropicale, Amérique centrale) ; à mesure que la civilisation progresse et s'outille, les hommes conquièrent les zones tempérées chaudes, puis les zones tempérées froides, et portent aujourd'hui jusqu'aux confins de la zone arctique leurs complications et leurs raffinements de vie.

On peut reconnaître, selon Gilfillan, quatre ordres de causes à ce phénomène : à mesure que la civilisation progresse, la valeur positive de la chaleur diminue pour une agriculture mieux outillée ; les hommes pourvus de vêtements, de maisons, de vitres, de chauffage et de lumières artificielles peuvent, comme l'avait déjà remarqué Spencer, supporter des températures autrefois intolérables, et les occupations professionnelles à l'intérieur augmentent en nombre comme en importance ; la civilisation exige toujours plus de responsabilité et de stabilité, impossibles à obtenir dans les climats chauds, plus favorables aux bruits de la rue, aux émeutes et aux révolutions ; enfin, les variations saisonnières des climats froids sont un stimulant physique et moral ; sur ce dernier point, l'auteur suit Ellsworth Huntington ; mais avec raison, il n'admet pas les déductions de celui-ci sur les changements de civilisation causés par les variations historiques des climats : toutes les variations climatiques importantes sont hors du plan de l'histoire, elles sont tout au plus sur celui de la préhistoire.

On admettra sans grande peine les généralisations de Gilfillan, sauf une seule, celle qui attribue aux climats chauds une aptitude révolutionnaire supérieure. L'auteur a pensé aux turbulentes républiques de l'Amérique centrale. Il n'a pas songé à la populace soviétique de Petrograd : ce n'est pas la chaleur qui a troublé les cerveaux chez celle-là.

Mais surtout, il serait bon de reprendre à pied d'œuvre les notions trop générales et trop peu précises qui servent de base à cette synthèse. Qu'entendons-nous au juste par la civilisation ? Est-ce un ensemble d'idées morales, d'habitudes sociales et de règles collectives ? Est-ce simplement une armature d'outillage industriel et professionnel ? Il paraît bien que c'est surtout la deuxième définition qui est présente à l'esprit de Gilfillan. Dans ce cas, on pourrait lui répondre qu'en définissant l'homme mieux protégé contre les forces naturelles comme le moteur de la marche au nord, il s'est arrêté à mi-chemin. L'homme n'est outillé que parce qu'il a su discipliner les énergies de la nature. La principale énergie est celle que donne la houille. Les grands champs de houille se trouvent surtout vers le 50e degré en Europe, vers le 40e-45e en Amérique. La marche vers l'étoile polaire a donc été avant tout, en Europe et en Amérique, la marche vers la houille. C'est une raison pour qu'elle n'aille pas plus loin, bien que Gilfillan pense le contraire.

L'adaptation humaine au milieu naturel, examinée à un tout autre point de vue et avec une méthode toute différente, fait l'objet d'un mémoire nourri de faits de Maximilien Sorre, **L'organisme humain et le milieu biologique naturel.** Si les premières civilisations sont nées, comme l'indique Gilfillan, dans les zones chaudes, ce fut sous des climats secs ou peu humides. Elles ne naquirent point dans la chaude étuve des climats équatoriaux. Ceux-ci paraissent, à l'état naturel, hostiles au développement humain sous toutes ses formes, surtout à cause du grouillement des petits et des infiniment petits, « l'armée innombrable des insectes et des vers » : diptères propagateurs d'infection et de fièvre jaune, vers filaires, vers de case, chiques installées dans l'épiderme des grands animaux, œufs et larves en suspension dans l'eau de boisson. Il est vrai de dire que l'homme a peu de parasites spécifiques ; il est moins recherché que les grands animaux ; l'épizootie précède toujours l'épidémie humaine, mais

celle-ci arrive inévitablement quand les grands animaux ont diminué ou ont disparu. Le résultat, c'est que les affections endémiques se sont accumulées dans les contrées chaudes ; c'est le long des grands couloirs fluviaux que la faune pathogène rencontre ses meilleures conditions de climat. La colonisation européenne a souvent aidé à la diffusion des maladies ; elle est responsable, en Afrique, de l'extension de la maladie du sommeil. Dans d'autres cas, elle a pu limiter l'extension originelle des affections ; le drainage diminue certainement le domaine de la malaria. En définitive, il y a un ensemble de causes qui concourent à limiter l'expansion des blancs vers l'Equateur, tandis que les races à peau noire jouissent d'une immunité relative, due à une sorte de vaccination. Ne serait-ce point la cause vraie de la *marche apparente* de nos civilisations vers le nord ? L'expansion de la race blanche s'est faite du seul côté où elle pouvait se faire efficacement ; il s'est trouvé que cet unique côté était le nord, et quand les moyens de circulation l'ont permis, la race blanche a cherché dans l'hémisphère austral des régions analogues à son premier habitat, au delà de l'équateur hostile et malsain. On pourrait ici associer les raisonnements de Gilfillan et ceux de Sorre, dans une synthèse encore plus vaste. Cependant, sur la fin de son étude, Sorre se montre optimiste au sujet de l'avenir des blancs dans les régions équatoriales, car il estime que les progrès de l'hygiène finiront par triompher de l'inclémence du climat et de l'hostilité des infiniment petits. Selon moi, les victoires de cette espèce seront toujours limitées et superficielles : dans l'ensemble de la zone équatoriale, le milieu biologique demeurera hostile.

La nouvelle division territoriale de l'Europe demeure un sujet d'actualité qui a inspiré récemment à Gilfillan un travail sur les frontières ; **European political boundaries**. Selon la bonne méthode, ce travail est accompagné d'une carte assez suggestive des frontières depuis l'an 1500, dessinées en traits plus ou moins épais selon leur durée. Les frontières vraiment durables ont été celles du Portugal, de l'Espagne, de la Suisse et des Pays-Bas. Toutes les autres ont varié. L'auteur passe en revue les *frontières naturelles* et n'a pas de peine à montrer que, si quelques-unes furent autrefois d'efficaces barrières, elles ne le sont plus maintenant. Il attribue au langage une valeur de cimentation

assurément exagérée : la présence de trois langues littéraires n'a entravé en rien l'unité de la Suisse. Il montre que les *nationalismes* ont tendu d'abord à concentrer l'Europe. Il examine ensuite la création des Etats tampons, les accidents politiques, les traditions historiques qu'il regarde comme une force artificielle (je ne sais pas au juste ce qu'il entend par là), et enfin la notion de race dont il n'a pas de peine à montrer l'insignifiance pour le sujet qui l'occupe. En dernier lieu, il se révèle fort hostile à l'œuvre accomplie à Versailles pour la libération des peuples esclaves du centre et de l'est de l'Europe. Pour lui, cette *balkanisation* n'est rien moins qu'une folie et une menace de régression pour la civilisation européenne(*the menacing set-back to European civilization, from the war and post war folly, was really accepted and invited further by the diplomatists at Versailles*). Il n'y va pas, comme nous disons, avec le dos de la cuiller. Son point de vue est celui d'un Américain qui ne comprend rien en dehors de la civilisation matérielle, et qui est persuadé que cette civilisation progresse seulement par la *concentration* et la *spécialisation* de l'effort, selon l'idéologie spencérienne. Il est évident que les nouvelles frontières, qui sont toujours plus ou moins des barrières économiques, sont bien contraires à cet idéal. Gilfillan demande que, si on ne peut les supprimer, on les améliore au moins par la création de larges fédérations chargées de régler les intérêts communs. Sur ce point, je suis tout à fait d'accord avec lui. Il y a longtemps que j'ai demandé la création de fédérations, non pour détruire, mais pour consolider l'œuvre de Versailles. La Petite Entente nous a déjà donné une exécution partielle de ce programme. Souhaitons que Locarno et Thoiry préparent des réalisations nouvelles.

CAMILLE VALLAUX.

QUESTIONS COLONIALES

Le Commerce et la Production des colonies françaises, Institut Colonial de Marseille, 1926.

Il serait intéressant de publier une Histoire des doctrines économiques qui ont, au cours des ans, inspiré notre politique coloniale. On y constaterait quelle opposition rencontrèrent de tous temps et dans les milieux les plus divers ceux des nôtres qui s'efforcèrent d'accroître la puissance de la Nation par la réalisa-

tion d'un plan d'expansion outre-mer. Les Frères Ango, les premiers armateurs coloniaux, n'eurent-ils pas à la Cour de François Ier de terribles ennemis ? Richelieu, Colbert, Choiseul ne durent-ils pas lutter contre de nombreuses cabales. Enfin lorsque, après l'Année Terrible, des hommes au cœur vaillant cherchèrent à reconstituer les forces vives de la France meurtrie par une utile action colonisatrice, on leur opposa des vues à la fois étroites et systématiquement hostiles. Il y a quarante ans, le duc de Broglie, soutenu par une grande partie de la Chambre, ne craignait pas de déclarer qu' « un grand développement colonial est un luxe et un surcroît de puissance pour une nation qui déborde de force et de prospérité. Pour une nation momentanément affaiblie, c'est une charge qui la grève, qu'elle ne peut porter longtemps et qui, avant de lui échapper, peut avoir amené la ruine tout à la fois de la colonie et de la métropole ». La nation « momentanément affaiblie », c'était, dans l'esprit du duc, la France. Jules Ferry dut monter à la tribune pour balayer de quelques paroles prophétiques cette note pessimiste. « Est-ce qu'il ne vous apparaît pas, s'écria le « Tonkinois », que pour toutes les grandes nations de l'Europe moderne, dès que leur puissance industrielle est formée, se pose l'immense et redoutable problème qui est le fond même de la vie industrielle, la question du débouché ? Est-ce que vous ne voyez pas toutes les grandes nations industrielles arriver tour à tour à la politique coloniale ? Est-il permis de dire que cette politique coloniale est un luxe pour les nations modernes ? Non, messieurs, cette politique est pour elles une nécessité comme le débouché lui-même. »

La nécessité qu'évoquait, en 1884, Jules Ferry n'a cessé d'apparaître comme de plus en plus impérieuse. Elle implique désormais, non seulement le « problème du débouché », mais celui, non moins capital, de la fourniture des matières premières. C'est ce qui explique le succès de la campagne en faveur d'une restitution coloniale dans les milieux allemands, jusqu'alors peu tournés vers les œuvres d'expansion lointaine. En France, l'idée coloniale ne rencontre plus guère de détracteurs que dans les partis extrémistes, encore que ceux-ci soient touchés de la grâce, puisque la IIIe Internationale a un programme colonial dont elle attend beaucoup, bien qu'évidemment envisagé sous un angle tout spécial.

En effet, le grand public français, depuis la guerre, a compris l'importance nationale qui s'attache à l'œuvre de mise en valeur de nos richesses d'outre-mer. Ces derniers temps, une formule, semblable au coup de langue d'un clairon, a été mise en avant : « Les colonies sauveront le franc. » Certes, comme toutes ces formules brèves que l'affiche et le cinéma ont multipliées, celle-ci est par trop absolue ; elle est intéressante néanmoins à signaler, car elle indique les progrès effectués dans cet ordre d'idées par « l'homme de la rue ». Il devient même presque banal de parler des ressources possibles que présentent en produits alimentaires, en matières premières et comme débouchés, nos territoires coloniaux. Mais cette banalité même est en quelque sorte regrettable, car elle repose sur des opinions hâtives, basées sur des appréciations, ou mieux des affirmations manquant de précisions solides. Aussi, bien que le grand public soit convaincu, et ce fait seul est par lui-même un résultat considérable, que nos colonies peuvent être les éléments les plus actifs de notre redressement financier, il n'en demeure pas moins utile d'éclairer l'opinion sur le labeur réalisé depuis vingt-cinq ans, dans notre domaine extérieur, et partant de ce que l'on peut en espérer pour l'avenir. L'Institut Colonial de Marseille vient de répondre à cette préoccupation, par la publication d'un magnifique ouvrage intitulé : **Le Commerce et la Production des Colonies Françaises.**

L'ouvrage précité est en tous points remarquable, et il revient à l'Institut Colonial de Marseille, ruche laborieuse qui ne se paie point de mots, mais sait étudier à fond tous les problèmes économiques coloniaux, et à son secrétaire général, Emile Baillaud, le très grand mérite de donner une vision synthétique de l'effort colonial en 1927, envisagé sous le seul angle qui compte, celui qui « paie », comme le diraient les Anglais, de la production et du mouvement commercial. C'est un travail, riche de statistiques « à jour », j'insiste sur ce point, plein de précieuses comparaisons et ne comportant pas moins de 280 grandes pages. Une telle réunion de documents a demandé un travail de bénédictin ; c'est le fait d'une âme d'apôtre, celle d'Emile Baillaud, dont il me plaît d'évoquer ici la figure si sympathique et qui me révéla, un soir d'avant-guerre, alors que ses doigts couraient sur le clavier d'un orgue, sa foi en nos destinées coloniales.

Il faudrait des pages pour commenter *Le Commerce et la*

Production des colonies françaises, mais je ne veux en citer que deux chiffres entre plusieurs : en 1900, l'Indochine avait un chiffre de commerce extérieur se montant à 348.644.000 francs ; en 1924, ce même commerce atteignait 4.257.532.000 francs !

En dehors de la diffusion d'une documentation qui faisait jusqu'ici défaut, la publication de cet ouvrage prouve, mieux que tous autres commentaires, l'utilité de ces organismes privés, comme l'Institut Colonial de Marseille, l'Union Coloniale, les Instituts de Bordeaux, l'Institut colonial français. Il permet de constater, d'autre part, combien il serait temps de moderniser les méthodes de travail des institutions d'Etat chargées d'assurer par une propagande heureuse l'essor économique de nos territoires lointains. Nous lisons, à ce sujet, dans la préface du *Commerce et de la Production des colonies françaises*, ces lignes :

Les statistiques actuelles sont aussi peu satisfaisantes que possible, sauf pour l'Algérie, la Tunisie, le Maroc et l'Indochine. En ce qui concerne les autres colonies, depuis que la publication des statistiques complètes douanières que l'Office colonial publiait avant guerre a cessé, il est devenu presque impossible de suivre leur mouvement commercial. La brochure que publie actuellement cette agence, avec d'ailleurs un très grand retard (la dernière parue donne les chiffres de 1923), est conçue sur un plan beaucoup trop restreint. Elle ne donne que quelques chiffres d'importation et d'exportation, les mêmes pour toutes les colonies, et laisse de côté d'autres produits ou d'autres marchandises d'importance capitale.

L'heure est venue de créer, semble-t-il, une véritable Agence générale des Colonies qui, loin des verrières du Palais-Royal et du souvenir de Camille Desmoulins, serait placée dans une artère plus passante de la capitale ; ce serait comme la Maison de la Plus Grande France. Elle constituerait un organisme vivant, dirigé par de jeunes activités, et un centre puissant de diffusion de l'idée coloniale, levier indispensable de notre effort national.

MAURICE BESSON.

LES REVUES

Les nouveaux Essais critiques : Le sentiment officiel et le sentiment particulier de M. Louis Bertrand sur Maurice Barrès, son prédécesseur à l'Académie. — *Revue des Deux Mondes* : M. Louis Bertrand contre le jargon scientifique et pour la précision des théologiens. — *La Revue de Paris* : La moralité, fille du diable, selon M. G. Bernard Shaw ; l'artiste défini par le même dans une comédie. — Naissances. — Mémento.

La personnalité littéraire de M. Louis Bertrand est des plus curieuses. La carrière de l'écrivain va du naturalisme à l'hagiographie. Il s'est un moment arrêté sur la figure moyenne de Louis XIV pour en opérer un agrandissement. La réussite du livre est un chapitre de haute saveur où l'on voit le Roi Soleil en proie à ses médecins, la plupart de grotesques Diafoirus. S'ils n'ont permis au monarque de vivre le plein siècle qu'il eût fallu pour le doter d'une grandeur vraiment exceptionnelle, au moins ont-ils restitué à M. Louis Bertrand la verve qui anime tant de pages de *Pépète le Bien-Aimé*.

On sait encore que M. Louis Bertrand prononça l'éloge de Maurice Barrès à l'Académie française. Eloge étriqué, portrait sans relief, incomplet, indigne du modeleur de *Leurs figures* et du peintre vigoureux qui nous donna *Le Sang des Races*.

M. Beau de Loménie (**Les Nouveaux essais critiques**, janvier) écrit à propos de la séance académique où Barrès fut si parcimonieusement glorifié :

Le principal mérite de Barrès, en effet, pour M. Louis Bertrand, fut de naître en Lorraine et d'avoir comme compatriotes M. Raymond Poincaré et M. Louis Bertrand lui-même. Et pendant deux heures nous avons entendu réciter tous les lieux communs de cette littérature régionaliste, si facile, si uniforme et le plus souvent si niaise, par la vertu de laquelle le fait seul d'être né dans une province quelconque devient, pour n'importe qui, un titre de gloire ; et au moyen de laquelle, sous le prétexte de raconter les mérites et les vertus de ses ancêtres, chacun béatement se gonfle et inlassablement se raconte et s'admire.

Ailleurs (dans **Candide**) M. Bertrand s'est expliqué sur Barrès, et d'une manière ainsi commentée dans un entrefilet des *Nouveaux essais critiques*, à notre connaissance la seule remarque imprimée que l'on ait faite du double point de vue d'où le nouvel académicien considère son illustre prédécesseur :

A l'Académie, il n'avait voulu voir en Barrès qu'un Lorrain. Aujourd'hui il se ravise ; à côté du Barrès lorrain, il en découvre un autre et il écrit :

« J'ai toujours distingué en Barrès deux personnages principaux, deux chefs de chœur : d'abord, celui que j'appellerai le Troubadour d'Auvergne, descendant lointain de Bertrand de Born et de Bernard de Ventadour, auteur de *Sirventes* passionnés et de *Cansons* d'amour, l'homme du Midi, le lyrique oriental à qui nous devons quelques-uns

des plus beaux morceaux de notre prose, le satirique qui a marqué ses victimes de stigmates ineffaçables. Puis, à côté de ce personnage et le contrariant quelquefois, le Gendarme lorrain, en donnant à ce mot de « Gendarme » toute la variété de ses sens : non seulement l'homme de la consigne, le serviteur de l'ordre, mais l'homme d'armes, le soldat qui fait le guet derrière les créneaux du donjon, ou qui monte la garde à la frontière.

« C'est une question de savoir lequel de ces deux personnages est le plus barrésien. Pour moi, ma conviction intime, c'est que le vrai Barrès, c'est le lyrique d'Auvergne. Toutefois cette opinion est combattue par ceux qui l'ont le mieux connu. *J'ai dû me ranger à leur sentiment, du moins officiellement.* »

Il est possible qu'une discipline analogue ait retenu M. Louis Bertrand, tandis qu'il écrivait la *Sainte Thérèse* que publie la **Revue des Deux mondes** (1er décembre 1926 au 15 janvier 1927). L'ardente carmélite est singulièrement décolorée par l'un des prosateurs d'aujourd'hui les plus doués du don de la couleur. S'il apaise en nuances pâles les tons crus du modèle qu'il a choisi pour l'édification du public, M. Bertrand, au début de son chapitre sur les « grandes grâces » de la sainte, recouvre ses moyens de peintre violent, dans cette page :

A côté de très sérieuses et très estimables études, qui ont, du moins, le mérite de serrer d'aussi près que possible le fait à expliquer et de ne s'arrêter que devant l'inexplicable, en le reconnaissant loyalement pour tel, du moins jusqu'à nouvel ordre, — il en est de follement présomptueuses et de copieusement ridicules. Dans cette catégorie, il sied de ranger toute la littérature pseudo-médicale, élucubrée sur le cas de sainte Thérèse. La vulgarité et la sottise, la bassesse d'âme et d'esprit que trahissent ces épais bouquins, finissent par exaspérer le courageux explorateur qui se décide à jeter la sonde dans ces bas-fonds de la « science ». Pour moi, ce qui me frappait le plus, dans ces écrits, — qui ne sont pas toujours signés de noms médiocres, —c'est l'imprécision des termes. En particulier, je ne connais rien de plus insupportable, pour un lecteur bien équilibré, que la phraséologie échevelée et romantique de Freud et de ses disciples, cet affreux jargon tudesque, à la fois barbare et pédant, qui bouche avec du grec, avec d'effroyables et hybrides néologismes helléno-latins, les trous de son ignorance. Et, à ce propos, qu'on me permette de remarquer combien ce vocabulaire, dit « scientifique », contraste avec celui de la théologie traditionnelle et orthodoxe : ce ne sont pas seulement nos médecins, ce sont nos philosophes universitaires qui auraient besoin de réformer leur terminologie à l'école des théologiens et de prendre auprès d'eux des habitudes

de précision idéologique et verbale... Avec cela, le manque de méthode et d'esprit critique et ce pédantisme qui consiste à faire manœuvrer de pures entités, vides de tout contenu expérimental, pour fournir, vaille que vaille, une quelconque explication, de même qu'au XVII• siècle, M. Daquin, médecin du Roi, mobilisait les « vapeurs » pour expliquer les défaillances, vertiges et mélancolies de Sa Majesté. Il faut ne pas hésiter à le dire, ni reculer enfin devant un bon débarras qui s'impose : toute cette littérature pseudo-médicale est à entasser sur de lourds tombereaux et à précipiter aux gouffres les plus prochains et les plus obscúrs.

§

La Revue de Paris (15 janvier) contient le premier acte de « L'homme et le surhomme » de M. G. Bernard Shaw. La pièce est traduite par Mme et M. A. Hamon. Elle montre la luxuriante jeunesse d'esprit de l'auteur qui a, pourtant, plus de soixante-dix ans. Il ose, plus que jamais, exprimer toute sa pensée, dans ce pays singulier où, malgré Shakespeare, Byron, Shelley et Carlyle, le meilleur ton défend d'exprimer en public la moindre opinion originale. C'est aux Anglais, aux Ecossais, à tous les citoyens ou sujets du *British Empire* soumis à l'une des cent interprétations orthodoxes de la *Holy Bible*, que M. Shaw a le courage de s'adresser, prêtant au personnage qui nous paraît la conscience même de l'auteur, ce propos vraiment explosif : « La moralité peut retourner chez son père : le diable. » Le même, qui décoche ce trait à un peuple du haut en bas (où est la véritable tête d'une société ?) tributaire de convenances extérieures, définit ainsi l'artiste, dans un morceau brillant comme le parut maint exposé des théories sociales de Dumas fils en leur nouveauté :

Le véritable artiste, mon cher, laisse sa femme mourir de faim, et ses enfants courir pieds nus. Plutôt que de travailler à autre chose qu'à son art, il laisse sa mère trimer encore à soixante-dix ans pour lui donner à manger. Avec les femmes, il est moitié vivisecteur, moitié vampire. Sachant qu'elles ont le don d'éveiller en lui ses énergies créatrices les plus profondes, il entre en relations intimes avec les femmes pour les étudier, pour leur arracher leur masque de convention, pour surprendre leurs secrets cachés, pour se sauver de sa froide raison, pour lui faire voir des visions, et rêver des rêves, pour l'inspirer comme il dit. Il persuade aux femmes que cette inspiration fera leur affaire à elles, tandis qu'en réalité, elle fera son affaire à lui. Il vole le

lait de sa mère et le noircit pour en faire de l'encre d'imprimerie, afin de se railler d'elle et de glorifier la femme idéale. Il prétend lui épargner les angoisses de l'enfantement, mais c'est en réalité afin de garder pour lui-même la tendresse et les soins qui appartiennent de droit à ses enfants. Depuis que le mariage existe, le grand artiste est connu pour être mauvais mari. Même il est pire : c'est un voleur d'enfants, un suceur de sang, un hypocrite et un escroc. Qu'importe que la race périsse et que des milliers de femmes se flétrissent, si ce sacrifice lui permet de jouer mieux Hamlet, de modeler une plus belle statue, de peindre un plus beau tableau, d'écrire un poème plus ému, une comédie plus amusante, de concevoir une philosophie plus profonde ! Note-le bien, Tavy, l'œuvre de l'artiste est de nous montrer à nous-mêmes tels que nous sommes réellement, sans fard. Nos âmes ne sont rien autre que cette connaissance de nous-mêmes, et celui qui ajoute une ligne à cette connaissance crée une nouvelle âme, aussi sûrement que chaque femme crée de nouveaux hommes. Dans sa rage de création, l'artiste est aussi impitoyable que la femme. Il est aussi dangereux pour elle qu'elle l'est pour lui, et il est aussi horriblement fascinant qu'elle l'est elle-même. De toutes les luttes humaines, aucune n'est aussi traîtresse et aussi cruelle que la lutte entre l'homme-artiste et la femme-mère. Des deux, qui usera l'autre ? car il n'est pas d'autre issue. Et cette lutte est d'autant plus mortelle que, selon votre jargon romanesque, ils s'aiment l'un l'autre.

OCTAVE. — Mais si c'était ainsi, — et je ne l'admets pas un instant, — c'est des luttes les plus mortelles que sortent les plus nobles caractères.

TANNER. — Rappelle toi cela la prochaine fois que tu rencontreras un ours gris ou un tigre du Bengale.

OCTAVE. — Mais je veux dire : là où il y a l'amour, tu le sais bien.

TANNER. — Oui, oui, mais le tigre aura de l'amour pour toi ! Il n'y a pas d'amour plus sincère que l'amour de la nourriture.

Je doute que cette dernière affirmation ait jamais été dépassée par le cynisme excessif du plus hardi de nos jeunes surréalistes ou de leur maître Lautréamont.

§

Naissances.

Janvier est fécond.

Les Essais, revue mensuelle « littéraire, juridique, sociale » est dirigée par M. Roger Normand et a son siège 5, place de la Sorbonne, à Paris. Elle s'adresse à « la Jeunesse Intellectuelle ». Elle se propose de « joindre l'utile à l'agréable ».

Rédigés surtout *par des étudiants*, « Les Essais » ne seront pas ex-

clusivement rédigés par eux. En effet, des talents consacrés, venus tant du monde du Palais et des Facultés que du monde des Lettres et des Arts, se joignent à nous : à l'ombre de ces personnalités en relief, notre jeunesse grandira mieux.

Enfin, écrits surtout *pour des étudiants*, « Les Essais » s'adressent également à tous nos aînés qui, fidèles à la vie intellectuelle, s'intéressent toujours, chers Camarades, à l'avenir que vous représentez.

La jeunesse intellectuelle trouvera-t-elle plaisir et profit à la lecture des vers de M. Roger Normand? Nous n'en saurions préjuger, d'après le ton de son poème : « Réminiscence » qui débute ainsi :

Vous souvient-il encor, Marquise,
De nos promesses d'autrefois ?
C'était le soir, à l'heure exquise
Où les aveux sont pleins de foi...

Mediterranea, « revue de la Côte d'Azur et des pays méditerranéens », s'intéressera aux lettres, aux sciences, aux mondanités, au tourisme, au théâtre, aux sports, aux arts et à la mode. Elle a pour directeur M. Paul Castéla. Son domicile est : 16, rue de Châteauneuf, à Nice. Notre nouveau confrère « prétend pénétrer dans l'intimité des gens ». Il dédaigne de leur faire des promesses. Il veut qu'on le juge « à l'œuvre ». Son but est de « relier les pays méditerranéens entre eux et chacun d'eux à Paris ».

MM. Henri de Régnier, Georges Lecomte, André Lebey, R. Dorgelès, A. Lamandé, José Germain, J.-G. Domergue, P. Le Maçon, Bénard Le Pontois, etc., ont collaboré au premier numéro, riche en belles images.

L'Esprit International, publié par la maison Hachette, a pour directeur M. Nicholas Butler Murray et dépend de la « Dotation Carnegie pour la paix internationale ». C'est l'organe de la « Division des Relations et de l'Education ». MM. Paul Appell, André Honnorat et Henri Lichtenberger siègent au comité de la revue, avec MM. Earle B. Babcock et Nicolas Politis, sous la présidence de M. Georges Lechartier.

On peut espérer beaucoup de ce nouveau recueil, en faveur d'une pacification de ce pauvre globe où, presque partout, la guerre existe ou menace.

Le numéro du 1er janvier contient le texte d'une conférence de M. Thomas Mann sur « Les tendances spirituelles de l'Allemagne

d'aujourd'hui », faite à Paris en janvier 1926. « La paix, l'unité et l'avenir de l'Europe, déclare M. Th. Mann, reposent sur l'accord franco-allemand. »

Mémento. — *La Vague rouge* est le nouveau titre de la « revue antibolchévique » qui, désormais, emprunte l'apparence d'une brochure communiste. Le numéro de janvier contient un appel de M. G. Gautherot contre les forces révolutionnaires : « Vague rouge et mur d'airain ».

Les Humbles (décembre) : « Luzia », nouvelle, par M. Fernand Ferré.

La Revue de France (15 janvier) : « Un match historique : Suzanne Lenglen contre Helen Wills (16 février 1926) », par M. Claude Anet. (On remarquera la précision du titre.) — « La Parisienne », nouvelle de Mme Jeanne Ramel-Cals. C'est une œuvre de tout premier ordre. Si nous possédons un service de propagande vraiment dévoué à l'intérêt général, ces pages remarquables seront traduites et publiées aux Etats-Unis où l'on croit trop que la Parisienne est toujours la femme abominable selon l'Ecriture.

Europe (15 janvier) : « La légende d'Ulenspiegel », par M. Romain Rolland. — La conclusion des souvenirs de M. Maxime Gorki. — « Poèmes », de M. André Spire. — Une très belle nouvelle : « La venue », de M. Jean Tousseul.

Les Primaires (janvier), fascicule consacré aux poèmes de M. Gilbert Sore : « Le voyage ardent ».

Le Correspondant (10 janvier) : « Les pères du désert », par M. Henri Bremond. — « Emile de Saint-Auban », un remarquable portrait du grand avocat et lettré, par M. Jean Gaultier.

La Revue Mondiale (15 janvier), conclusion de l'enquête : « Une guerre civile de l'esprit ? » et la fin du « Journal d'enfance » de Marie Lenéru. — « Un poète au service des sourds-muets », très curieux article de M. D. Dautresme sur un moment de la vie de Charles Cros. On y relève cette erreur légère : les Cros n'étaient pas deux frères, mais trois frères. M. Dautresme omet le docteur Antoine Cros. C'est lui qui, professionnellement, me reçut à ma naissance.

Revue des Deux Mondes (15 janvier) : « Sur la tombe de Loti », par M. Miguel Zamacoïs : c'est un très admirable poème que celui-ci, qui a reçu le grand prix de poésie de l'Académie française.

Revue hebdomadaire (15 janvier) : Correspondance inédite du Président des Brosses, publiée par Mlle Yvonne Bezard.

La muse française (10 janvier) : « De Monsieur l'abbé Bremond et de la Catharsis », par M. André Fontainas. — Un choix de beaux poèmes. — « Neufgermain », par M. A. de Bersaucourt.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Les femmes et le droit de vote (*La Volonté*, 23 janvier). — Les débuts littéraires de Marcel Schwob (*Le Gaulois*, 22 janvier).

M. Gustave Rodrigues, qui est plus féministe que les femmes, nous entretient dans **La Volonté** des « justes revendications » des femmes au sujet du droit de vote des femmes, en un article intitulé : *Le vote des Femmes et la Paix.*

Le Sénat ayant réagi comme on sait contre le vote féminin, M. Rodrigues qui a du cœur, et du cœur feministe, n'hésite pas à traiter le Sénat « d'institution caduque » :

Ou il se modifiera ou il disparaîtra. Il devra se mettre à la page, à la page du présent, alors qu'il s'attarde, sénile et boudeur, à la page du passé.

La résistance du Sénat devra fléchir « devant la volonté arrêtée chez les féministes de conquérir le droit de vote ». Mais plus encore que le facteur d'ordre national, continue M. Rodrigues, « ce qui donne à la cause féministe les plus grandes chances de succès, c'est la situation internationale » : les événements de Chine, le danger bolchévique, la question de Tanger, à propos de laquelle telle puissance militariste pourrait « créer des complications, voire même déchaîner un conflit ».

Et M. Rodrigues ne nous cache pas que c'est l'Allemagne qu'il vise, l'Allemagne qui a pourtant accordé le droit de vote aux femmes et qui n'en est pas plus pacifiste !

Nous avons besoin de tous les concours, pour maintenir et consolider la politique de Locarno, pense M. Rodrigues.

Or, de tous ces concours, le plus efficace est sans conteste celui de la femme. La femme ne fait pas la guerre, c'est entendu, mais elle fait ceux qui la font. Si, en 1914, les mères avaient eu voix au chapitre, qui sait si l'on n'eût pas évité les années sanglantes que nous avons subies ? Et je tiens pour certain que, sans le vote des femmes qui n'a peut être pas républicanisé, mais dans une large mesure pacifié l'Allemagne, l'impérialisme germanique aurait gardé de plus profondes racines outre-Rhin.

Tous ceux qui ont assisté aux splendides journées du Congrès International des femmes, qui s'est tenu l'été dernier à la Sorbonne, ne peuvent se rappeler sans émotion la manifestation sur laquelle il s'est terminé. Ce fut une adjuration unanime et véhémente en faveur de la paix,

et je crois bien que les accents les plus ardents furent ceux d'une voix allemande, celle de Mme Schreiber.

Il serait donc plus qu'imprudent, il serait vraiment criminel, dans les conjonctures actuelles, de refuser à la femme française ce que, dans la plupart des pays civilisés, ont obtenu ses compagnes. Qu'elle prenne part à la vie publique, qu'elle puisse élire et être élue dans les assemblées, il est mille raisons, et non pas seulement une, pour justifier cette réforme. Mais il n'en est pas à mes yeux de plus pressante et de plus puissante que cette raison internationale, universelle, humaine. La femme veut la paix. La voulant, elle la fera.

Il est possible que logiquement toutes les démocraties, toutes les démagogies aboutissent à l'aristophanesque « Assemblée des Femmes ». La première erreur fut d'abord d'accorder le droit de vote à tous les hommes, uniquement parce qu'ils sont naturellement bons et judicieux, selon la formule religieuse de Jean-Jacques Rousseau. Mais il évident qu'il est logiquement impossible de refuser à des femmes de génie et de talent, telles que Mmes Curie, de Noailles, Rachilde, Colette, etc., aux femmes avocates, médecins, professeurs, etc., le droit de vote que l'on accorde à des milliers d'illettrés hommes, et d'autant plus que les femmes ont généralement le jugement plus sûr que les hommes. Des nations ont souvent confié et sans dommage le gouvernail à des femmes, et on pourrait en toute sécurité leur donner des mandats de député, de conseiller municipal, etc. Cet ostracisme des femmes est peut-être un vieux reliquat de l'esprit religieux. Peut être un jour prochain sera-t-on obligé, faute de vocations masculines, de recruter le clergé parmi les femmes, et reconnaîtra-t-on la vanité de la formule : « testes habet ». Parmi les écrivains contemporains, il est certain que quelques noms de femme surnageront au-dessus de bien des petites gloires académiques et masculines. Interdire l'entrée de l'Académie à des femmes comme Rachilde, Mme de Noailles et Colette est en réalité parfaitement ridicule, si l'on songe à toutes les médiocrités masculines qui broutent, sous la coupole, le foin moisi d'un dictionnaire inutile.

Mais aussi, puisque les femmes s'adonnent avec tant de maîtrise à tous les sports, leur accordera-t-on un plus noble permis de chasse que celui qui leur permet de tuer des lièvres, des perdrix et des chevreuils, gentilles et nobles bêtes : un permis de chasser l'ennemi et de devenir homicides comme leurs compa-

gnons, et même féminicides, puisque le camp adverse contiendra lui aussi de solides bataillons d'Amazones. Cela rétablirait tout à fait l'équilibre numérique entre les sexes, qui est une si grave question sociale, morale et sentimentale.

§

M. Pierre Champion, l'élève de Marcel Schwob, devenu lui-même un maître de l'érudition, nous donne, dans **Le Gaulois**, ces curieuses pages sur les débuts littéraires de Schwob :

Le premier article de Marcel Schwob à l'*Evénement* est consacré à Anatole France, sous la rubrique « Les œuvres et les hommes ». C'est déjà le ton de l'amitié que Marcel Schwob conservera toujours envers ce maître. Une esquisse de Ferdinand Brunetière, à propos de Pascal, définit les racines du pessimisme, montre la défiance que Schwob nourrissait envers les systématiques universitaires.

Tout cela fait bien à Nantes : « Je comprends tout le parti que tu pourras tirer de tes articles à l'*Evénement*. Cela te pose absolument à Paris. J'espère qu'étant donné le cas que Magnier fait de toi, on te paiera... », écrira sa mère, le 15 octobre. « Nous sommes bien heureux de voir que tu tiens la première place à l'*Evénement*, mais cet honneur se traduira-t-il par un peu d'argent ?... » (29 novembre). « Tu as joliment tort de te laisser de nouveau enguirlander par Magnier. — Pas d'argent, pas d'article, ce serait l'unique réponse à lui faire ! » Quant à son père, s'il voit avec plaisir que « le monde se l'arrache », le brillant début de son fils à l'*Evénement* n'est pas sans lui donner bien des craintes. Il voudrait tant savoir que Marcel n'est pas détourné de travaux plus sérieux ; il redoute les ennemis qu'il va se créer dans le monde universitaire, lorsqu'il se présentera à l'agrégation dans le « rôle de pourfendeur ». L'Université, c'est, pour les Schwob, l'arche sainte : « Nous sommes aussi de ce monde là », déclare Georges Schwob. Mais il se console en tirant la fumée du « charmant porte-cigarettes, arrivé à point pour répondre à un de ses rêves les plus fastueux », cadeau qui provient du premier argent gagné par Marcel, journaliste.

Une collaboration plus intéressante de Marcel Schwob fut donnée à l'*Echo de Paris*, où il commença d'écrire dans le deuxième semestre de 1890. C'était alors, 16, rue du Croissant, un journal à la fois littéraire et politique, que dirigeait Valentin Simond, mais où régnait Catulle Mendès. Armand Silvestre y donnait des contes, ainsi que Jean Lorrain, sous le pseudonyme de Restif de la Bretonne ; Mirbeau y publiait des chroniques; Guy de Maupassant, Paul Margueritte, Courteline, Charles Maurras, Remy de Gourmont, Henry Gauthier-Villars,

Paul Arène, Jules Renard, Anatole France, Paul Bourget, Maurice Barrès, des feuilletons et des essais. Un *Supplément littéraire*, que dirigea Mendès avec Schwob, est vraiment un document tout à fait représentatif de ce temps, avec les dessins de Forain et de Willette.

Marcel Schwob donna à l'*Echo de Paris* les contes qu'il reprendra dans *Cœur double*, dans *Le Roi au masque d'or*, et ses premiers récits hellénistiques qui deviendront *Mimes*.

A Nantes, ses débuts à l'*Echo de Paris* sont suivis avec autant d'orgueil de la part de sa mère que d'appréhension du côté paternel. Sa maman lui écrit : « Ta « Ville dormante » est certes une de tes plus belles pages parues dans l'*Echo*... » — « Je ne cesse de penser à toi, mon pauvre enfant chéri, par le froid qu'il fait. Te chauffes-tu, au moins ? — Ta « Blanche la Sanglante » est très réussie : c'est une légende fantastique qui vous donne froid » (16 décembre). Mais on le voit bien, l'année 1891 devait trouver une famille inquiète de ce garçon, qui fait des recherches aux Archives, des communications à l'Institut, écrit des contes au lieu de préparer son agrégation, même si ces contes sont « superbes », comme on le lui dit. Et parfois son père gronde quand le nom de son Marcel figure dans le premier numéro du *Messager Français*, « une émule en pornographie du *Courrier Français*... Tu compromets, de gaieté de cœur, ta candidature à l'agrégation, si même tu ne lui as pas porté un coup mortel. C'est très, très fâcheux, et l'on dirait presque que tu l'as fait exprès... Si c'est de l'argent qui te manque, j'aimerais mieux faire un sacrifice de plus que de te voir recourir à de pareilles compromissions... » (11 mars 1891). Au mois de juillet, c'était, pour Marcel Schwob, l'échec à l'agrégation accepté avec résignation.

Les succès littéraires de Marcel Schwob paraissent autant de succès mondains à l'excellent Georges Schwob, à sa bonne maman. « D'après ta lettre, je vois que tu es tout à fait lancé dans le *high life* littéraire », dira sa mère. Alors, comment l'enfant aurait-il eu le temps de préparer un examen au milieu de son travail et des « obligations mondaines » ? L'article du *Temps* consacré par Anatole France à Marcel Schwob a fait grand effet, à Nantes. Son père lui écrira : « Cela m'a illuminé toute ma journée... Te voilà maintenant faisant partie du « Tout Paris ». Le *Figaro* et le *Gil Blas* mentionnent ta présence au mariage de Maurice Barrès. *Sic itur ad astra !*... J'espère que tu vas lui faire une visite (à Anatole France), en lui apprenant que tu n'es pas Breton, mais sémite... » Et sa mère ne manque pas de lui rappeler qu'elle avait donné des leçons à Mme Arman, lorsqu'elle était Miss Lipmann, en 1853.

Le Roi au masque d'or a paru en volume, et sa mère lui demande communication de toutes les félicitations qu'il a reçues. Enfin, son Mar-

cel va « toucher de l'argent », et elle pourra, dit-elle plaisamment, « lui en emprunter » !

La morale a tirer de cet article, c'est qu'un jeune écrivain n'est considéré et compris par sa famille qu'au moment où il commence à gagner de l'argent. La gloire sans argent n'est pas une preuve très certaine de génie. Mais il ne faut pas tout de même oublier ici le réalisme de la race à laquelle Schwob appartenait. Ce qui permet d'admirer un peu plus encore le désintéressement de ce noble écrivain.

R. DE BURY.

MUSIQUE

Opéra-national : *« Une toilette de soirée est de rigueur »* ; *Le Freischütz* de Weber, traduction nouvelle de M. André Cœuroy ; *le Centenaire du Romantisme* — Opéra-comique : *Sæmo* de M. Bachelet : *la Tisseuse d'Orties*, drame lyrique de M. R. Morax, musique de M. Gustave Doret ; *le Cloître*, Poème de Verhaeren, musique de M. Michel-Maurice Lévy. — *Concerts Straram.* — *Grands Concerts de l'Olympia.*

M. Rouché a découvert un nouveau moyen de manifester son dédain pour la presse musicale et le plaisir qu'il prend à l'embêter. On sait qu'à l'Opéra les billets et coupons des places de luxe portent la mention : « **Une toilette de soirée est de rigueur** ». Depuis pas mal d'années, le smoking tend de plus en plus à supplanter l'inesthétique « habit à queue de morue » qui vous fait ressembler à un valet de pied ou à un maître d'hôtel de grand restaurant et, avec gilet blanc, à un pingouin. Les fantaisies des changes qui récemment poussèrent le « complet-habit » jusqu'à 2.500 de nos infortunés francs papier, ne favorisaient pas moins le succès du bien moins onéreux smoking que sa sobre et désinvolte élégance, et on le rencontrait toujours davantage dans les dîners, soirées, cérémonies, et sur le velours rubescent de nos théâtres subventionnés. M. Rouché a-t-il reçu une pétition des grands tailleurs, ou adjoint, aux professions panachées qu'il exerce, la commandite de certaines de leurs maisons ? Un beau matin, s'étant peut-être levé du pied gauche, il déclara bataille au smoking et décréta que, désormais, la susdite « toilette de soirée de rigu-ur » comporterait « habit et cravate blanche ». A priori, on discerne malaisément les plausibles raisons de cet oukase. S'il s'y agit de la belle tenue, de l'aspect correct et distingué que sans doute on a droit de souhaiter

à la salle de notre Opéra durant la représentation, on ne peut ne point constater qu'entre deux spectateurs assis, l'un en habit, l'autre en smoking, il n'est pas très facile de distinguer la différence. L'effet est sensiblement identique, à une approximation pour le moins de troisième décimale. Et, pendant les entr'actes, les couloirs étant ouverts aux occupants de tous les étages, il est impraticable d'y empêcher l'intrusion des redingotes ou jaquettes, voire du démocratique veston. Mais la chose est plus obscure encore : proscrit des fauteuils, balcons, loges, baignoires ou avant-scènes, le smoking est admis au parterre qui s'intercale entre orchestre et amphithéâtre. M. Jacques Rouché prétendit-il ainsi parquer bien ostensiblement, en une seconde zone péjorative, ceux auxquels une impécuniosité relative défend un débours supérieur aux 40 francs parterroïdaux ? Improbable, et même impossible, car, de leur « stalle » subalterne, qui n'a pas droit au titre de « fauteuil », ces purotins ont tout loisir de contempler, aux tranches privilégiées, autant de smokings que d'habits et peu de « cravates blanches ». Il est évident, en effet, que M. Rouché ne saurait interdire à quelqu'un ayant payé son billet d'occuper la place y marquée, dans une « toilette » qui, n'étant pas « de ville », est incontestablement « de soirée ». Il ne reste donc de frappés par cet ostracisme somptuaire que les membres de la presse musicale qui, « munis » de la carte rouge pour accomplir un devoir professionnel, non pas comme invités de M. Jacques Rouché, mais en tant que représentants de la libre critique sur l'activité d'un établissement « national » subventionné par les deniers des contribuables, sont « placés » par les soins du contrôle, conformément aux instructions directoriales. Je ne voudrais pas, en insinuant que certains ne possèdent point d'habit, jeter sur nos confrères un discrédit qui les ferait jauger d'une hauteur méprisante par l'armée de leurs opulents fournisseurs : bouchers, laitiers, fruitiers, boulangers, tailleurs, bottiers ou parfumeurs. Mais, d'usage officiellement prohibé au théâtre par arrêté ministériel durant cinq ans d'hostilités, leur frac éventuel, en 1918, devait notablement fleurer la naphtaline. Aujourd'hui il est à coup sûr ridiculement démodé, sans que la dureté des temps, tout spécialement pour les intellectuels, leur ait permis une prodigalité frisant l'aliénation mentale. D'autre part, rien n'est plus commode et décent que le smoking pour passer dans la même

soirée d'un concert à un autre et, pour finir, à l'Opéra suivant les exigences de l'actualité. A moins de balfader dans les tramways ou autobus, sous l'œil narquois des voyageurs, un habit et « une cravate blanche », — et, en été, sans pardessus, — les critiques ou courriéristes astreints à ce genre d'excursions par leur devoir professionnel, auront la satisfaction terminale de dénombrer, du bas de leur « parterre », les smokings tout pareils au leur peuplant l'orchestre et le balcon. Au fond, encore qu'on y soit un peu plus serré qu'ailleurs, ces « stalles » étant, en somme, des places où on voit et on entend très bien, cela n'aurait pas beaucoup d'importance n'était le procédé. La presse est dans la situation d'un monsieur qui, reçu honorablement dans un salon depuis un quart de siècle, s'y voit, sous un prétexte vestimentaire, assigner un beau jour un tabouret parmi des gens, habillés comme il l'est, se prélassant dans des fauteuils. La brimade fut-elle intentionnelle ? On ne sait pas. M. Rouché est si totalement dénué du moindre tact que peut-être il n'y songea point. Les directeurs de l'Opéra-Comique ayant, aux jours d'abonnement, prescrit « l'habit *ou le smoking* », peut-être aussi M. Rouché voulut-il proclamer ainsi la suprématie hiérarchique du monument qu'il administre : « Ils autorisent le smoking ? L'Opéra n'aura que l'habit — et la cravate blanche ! » Mais ce n'est toujours qu'hypothèse. On donnerait sa langue au chat. Les parvenus, d'ailleurs, sont féconds en surprises. J'en connus un jadis qui, à la table paternelle, consommait sur toile cirée un brouet arrosé du clairet de l'épicier du coin, puis allait explorer les bals matrimoniaux. Dès qu'il eut dégoté le magot poursuivi, en tête à tête même avec sa salutaire épouse, il ne dîna plus qu'en habit et en cravate blanche. Une mégalomanie de cette espèce, appliquée à un établissement subventionné par les contributions de tous dans un but hautement artistique, n'est pas seulement bouffonne et niaise, elle est par surcroît déplacée dans les temps que nous traversons. L'état de guerre n'a cessé que de fait. Ses conséquences nous accablent et nous opprimeront longtemps. Alors qu'on prêche le travail et les économies, le moment est mal indiqué de sembler transformer le réconfort des œuvres d'art en un divertissement de nouveaux riches, qui devraient être les premiers à arborer quelque feinte pudeur — et, conséquemment le smoking. Au lieu de jouer à l'arbitre de la mode et au

papa de Monsieur Jourdain, M. Rouché ferait bien mieux de diriger un peu plus proprement notre Opéra. La façon dont il commémora le centenaire de la mort de Weber fut un véritable scandale. Il s'y contenta de reprendre tardivement **le Freischütz** aussi économiquement que possible. L'interprétation très quelconque s'adornait d'un ténor de passage bien intentionné, mais en bois. La stature et la noble beauté, précieuses à la tragédie, de Mme Germaine Lubin, qui seule en l'endroit chante et joue avec égale perfection, n'offraient malheureusement rien de commun avec les vraisemblables traits de la naïve et douce forestière qu'on lui enjoignit d'incarner. La plupart des décors remontaient à Pedro Gailhard. Dans l'un d'eux, usagé, misérable, la scène de *la Gorge-aux-Loups* se déroula piteuse jusqu'à l'indécence, avec une *Chasse infernale* dont les spectres déambulaient pédestrement à la queue leu leu dans les mornes demi-ténèbres qu'éclairaient têtuement quelques becs du lustre de la salle. Il est honteux que notre Opéra « national » ose traîter ainsi un chef-d'œuvre. L'adaptation nouvelle de M. André Cœuroy est certes infiniment supérieure aux précédentes à l'égard de la traduction du texte chanté. Pour le parlé, qu'il tint à conserver, j'avoue lui préférer beaucoup les récitatifs de Berlioz, qui dissimulent la puérilité des discours et l'excessive innocence du livret. Enfin M. Rouché annonce un autre centenaire, **Le Centenaire du Romantisme**. On pouvait espérer, s'il ne l'avait pas fait pour la mort de Weber, qu'il saisirait cette occasion de révéler *Euryanthe* qui, tandis que *le Freischütz* demeure encore un *Singspiel*, parfait réellement le type de l'opéra romantique, en un chef-d'œuvre où *Tannhaeuser* et parfois *Lohengrin* déjà sont en puissance, et, puisque désormais on parle à l'Opéra, qu'il nous gratifierait du radieux *Obéron*. Le romantisme naissant possède aussi des hérauts plus modestes, mais non pas tout à fait négligeables. Il serait fort intéressant d'entendre le *Faust* (1815) ou *Jessonda* (1823) de Spohr et, de Marschner, *Hans Heiling* (1833), ce sosie du *Vaisseau-Fantôme*. M. Rouché, qui monta fastueusement *Alceste* pour la laisser tomber après six représentations, en paraissait évidemment désigné pour de telles curieuses et instructives expériences qu'il pourrait tenter à peu de frais. Mais le romantisme n'est pas uniquement germain avec ceux-là et français par notre Berlioz. Il y a, par ailleurs, le *Guillaume Tell*

(1829) de Rossini, racine à la fois et sommet du romantisme transalpin qu'illustrera Verdi. M. Rouché n'avait que l'embarras du choix, mais il aime mieux les « reprises ». Il vient de publier la liste de ce qu'il nous promet pour célébrer ce centenaire. C'est *les Troyens*, *la Damnation de Faust*, *le Freischütz* et... *Hamlet*. Il est déjà assez interloquant d'insérer, dans le romantisme à son aurore, le poncif virgilien et la pomposité spontinienne où sombra, avec *les Troyens*, le génie épuisé de Berlioz malade et prématurément vieillard, mais l'*Hamlet* d'Ambroise Thomas, datant de 1868!... Est-ce primarisme ou bien quelques vagues menaces d'une affection dont les premiers et insidieux symptômes sont l'incohérence des actes et une échevelée admiration de soi-même? Il semble que l'atmosphère de l'Opéra soit pernicieuse à la santé de M. Jacques Rouché. Il finira par regretter les senteurs de ses alambics.

Tristan, *Pelléas* et *Pénélope* sont le triple fleuron de la couronne de notre Opéra-Comique. Il nous en rend périodiquement la joie et, en les implantant au répertoire, il en répand et vulgarise la beauté qui peu à peu s'impose à la sensibilité d'un public gavé de mélasse italique et de sirop d'orgeat massenétard. Les chefs-d'œuvre ne courant pas les rues, on n'est pas trop surpris de la modique qualité des nouveautés qu'il nous octroie. On ne comprend guère toutefois que MM. Masson et Ricou aient jugé bon de repêcher parmi les fours de l'Opéra le monstre de laideur et d'impuissance inane qu'est le **Scemo** de M. Bachelet. **La Tisseuse d'orties** de M. Gustave Doret fut, m'a-t-on dit, écrite il y a quelque vingt ans, et on s'en aperçoit. Ce n'est vraiment plus à la page. On conçoit, au surplus, que le compositeur des *Armaillis* n'ait point été aussi heureusement inspiré par le navrant et maladroit livret de M. Morax. La partition accuse une sincérité parfaite, mais fort peu d'intérêt purement musical. L'œuvre, essentiellement mélodique, fut d'ailleurs fâcheusement desservie par sa principale interprète dont la voix, trop souvent, dépassait à peine la rampe. **Le Cloître** de M. Michel-Maurice Lévy trahit des aspirations élevées, mais, hélas! les trahit aussi au sens propre du mot. Le musicien y choisit pour sujet un drame austère et poignant de Verhaeren qui met aux prises, en un couvent de moines, le remords d'un clerc parricide et la politique ecclésiastique. Il y a certes de l'élan et du feu dans la dé-

clamation de M. Lévy, mais c'est malheureusement de la musique d'amateur, d'un amateur qui connaît trop *Tristan* et *Pelléas* et ne peut plus ne pas s'en souvenir. Nulle personnalité d'inspiration, harmonie wagnéro-quelconque, aucun métier. Il paraît que, sous le nom moins répandu de Bétove, l'auteur improvise à merveille des « à la manière de... » dans les cafés-concerts. On peut penser qu'il fera bien de s'en tenir à ce genre d'exercices sans le transposer au théâtre. Pourquoi notre Opéra-Comique, qui nous joua naguère et fort bien du Gluck et du Mozart, ne monterait il pas l'*Euryanthe* dédaignée par M. Rouché ? Je ne serais pas étonné que ce chef-d'œuvre y obtînt un très beau succès. L'art de Weber, novateur entre tous, est loin d'être périmé. Il fut jadis populaire chez nous avec **Robin-des-Bois**, pseudo-*Freischütz* de Castil Blaze, sur les lèvres et les pianos de nos aïeules adolescentes. Il pourrait le redevenir. *Euryanthe* fournirait un spectacle superbe. On a réussi, outre Rhin, à pallier les défauts du livret. Un adaptateur avisé y aboutirait aisément à notre usage.

Les **Concerts Straram** ont fait une rentrée triomphale. La salle était comble et l'orchestre, un des meilleurs, sinon le meilleur de Paris, a réalisé, sous la direction d'un chef qui s'affirme décidément hors de pair, une admirable exécution des *Nocturnes* de Debussy. La séance s'ouvrait par l'*Ouverture d'Euphrosine* (1790) de Méhul, qui ravit l'auditoire par sa grâce, sa verve originale et son ampleur. La *Deuxième Symphonie* (1803) de Beethoven, qui suivait, montra à quel degré Méhul (1763-1817) fut le précurseur de ce maître, et avec quelquefois des rencontres textuelles, postérieures chez celui-ci. On s'en convaincrait mieux encore si on connaissait toutes les Ouvertures de Méhul, qui relient celles de Gluck à celles de Beethoven et au Poème symphonique de Liszt. Si Méhul était né Allemand, ses œuvres complètes seraient aujourd'hui publiées dans les grandes éditions critiques de Breitkopf et Haertel, et il en irait tout de même pour Couperin et Boieldieu en pareil cas, tandis que nous abandonnons sottement à l'oubli ces chefs-d'œuvre de notre art national. Que soit chaleureusement félicité M. Straram de nous les vouloir restituer et souhaitons qu'il ne s'arrête pas là. On doit aussi signaler avec une vive sympathie les **Grands Concerts de l'Olympia**, dus à l'initiative d'Albert Doyen,

l'enthousiaste organisateur des *Fêtes du Peuple*. Tous les mercredis et jeudis, à 17 heures, l'enceinte un peu désorientée du music-hall retentira de belle musique. L'un des derniers programmes, avec le *Concerto* en *ré* mineur de Bach, les *Valses nobles et sentimentales* de M. Maurice Ravel et la *Deuxième Symphonie* de Borodine, fut particulièrement intéressant. M. Léon Kartun, au piano, interpréta très remarquablement, après le *Concerto* de Bach, des pièces de M. Darius Milhaud, de Gabriel Fauré et l'*Islamey* de Balakireff.

JEAN MARNOLD.

ART

Les Indépendants. — L'éclectisme fondamental des Indépendants se fortifie par la présence et l'adhésion de peintres à médailles des Artistes français, qui recherchent, par leurs envois, le suffrage des différents clans intransigeants dont les uns cultivent précieusement l'individualité esthétique, et les autres se conforment sciemment ou inconsciemment aux vieilles théories d'écoles. Il n'est pas nécessaire de prendre à l'Ecole même, l'enseignement d'école pour en souffrir. Un certain nombre d'Indépendants l'ont reçu de quelque professeur d'Espagne ou d'Ukraine et la version de ce cabanellisme n'est pas toujours déformée. Le classicisme est opiniâtre. Th. Silvestre, dans sa belle étude sur Ingres, lui reproche de mettre tout au même plan. C'est toujours la caractéristique d'un certain pompiérisme. Par ailleurs, lorsque vous voyez un peintre qui sur la route des médailles rencontre sans cesse des femmes infiniment longues et élancées, des femmes-girafes, considérez que s'il vous parle du Greco, il n'est pas sans avoir regardé attentivement la femme svelte dont Charles Guérin fait le centre de ses compositions, parallèlement à ses portraits véristes.

La présence de ces artistes salonniers rehausse la portée de l'exposition des Indépendants. Il y a toujours eu des académiques aux Indépendants. Seulement, cela fut longtemps ceux qu'on refusait au Salon qui venaient remplir les salles que n'occupaient pas les pointillistes ou les fauves. Maintenant, ce sont les meilleurs peintres du Salon qui tiennent à y être représentés. C'est tout différent Cet appel au suffrage universel qui a adopté Seurat, Signac, Luce et tant d'autres a son intéret.

Il y a de tout aux Indépendants. du meilleur et du pire. Un brave garçon s'y obstine à attacher à une planche verticale des tuyaux de poêle coudés, des chaînes, des lames de fer dentelées, des rondelles de métal. On ne cherche même pas la raison de ces emprunts à la quincaillerie. On sourit et on passe. Le dadaïsme est défini pessimistement par un peintre qui se souvient de Grandville et de ses hommes-oiseaux. Cela n'excite pas autant d'intérêt que le peintre ne l'avait espéré. Il vient trop tard nous parler de faits périmés. Un autre traduit avec soin un nu de femme enceinte. Cela n'étonne personne. Le public et la critique se sont si souvent trompés qu'il en résulte une sorte d'atonie dans l'attention de l'amateur. Le coup de cymbale le réveille à peine. Peut-être en arrive-t-il à rechercher mieux, avec plus de soin les bons tableaux.

§

Est-ce facile ?... Pas très. Il y a des salles où le hasard (l'ordre alphabétique, c'est du hasard et le plus confus) a accumulé de tels bariolages et de telles angulosités ou de tels sphéricismes imprévus que le visiteur est désorienté et croit que le bon tableau est grisâtre. Cela ne dure pas ; la justice reprend vite ses droits.

Les bons tableaux ne crient pas. Evidemment, l'orchestration de Signac est dans les notes hautes, mais tout y est harmonieux. Son paysage de collines, d'arbres, de ruines romaines, est une de ses belles œuvres. Est-elle aussi caractéristique que ce bassin à flot de Paimpol, cette rapide aquarelle d'une harmonie si certaine, si complexe et si résumée, où tout l'amour de la mer et l'intelligence de son spectacle, dont est doué Signac, éclate magnifiquement.

Le portrait de Charles Guérin est, comme toujours, de premier ordre.

Bonnard a une figure curieusement éclairée. Voici Luce avec un coin de parc apaisé. Henri Matisse avec deux odalisques joliment dessinées sur un fond de décor somptueux. Urbain avec deux fins paysages du Croisic, gris sur gris, d'une extrême finesse d'observation et d'une belle intensité calme. Le souvenir d'Angrand est rappelé par deux beaux dessins rehaussés. Picard le Doux montre un beau nu encadré d'un décor d'une très agréable polychromie.

Mais les Indépendants ont adopté le placement par ordre al-

phabétique. Cela concorde avec leur statut démocratique et peut-être les suivre dans cette voie serait le meilleur procédé pour dépeindre leur grouillement d'art prolixe et curieux, anarchique pour les uns, scolaire pour les autres.

§

Marcelle Ackein, orientaliste colorée, un peu schématisante, Alcorta un peu classique, bon coloriste. Emile Alder, un fort métier de peintre-graveur, disposant bien ses masses. Amiguet avec un Orphée, décoratif, combiné d'après une esthétique personnelle intéressante. Albert André, avec le bel éblouissement tempéré de fraîcheur de ses terrasses provençales. Andrey-Prevost, peintre de Paris et notamment du quartier Saint-Médard, exact et fin. Auspach, paysagiste solide.

Antral a un portrait curieux, moins sensible que ses études de confins de Paris, familières à son talent âpre de caractériste. Béatrice Appia, un clair paysage du Midi. Assire, une étude de dancing à l'Olympia.

Marcel Bach, un bon paysage du Quercy. Bagarry, qui est aussi un poète, montre une belle étude de femme et un paysage très harmonieux.

L'Eté de Balande est une esquisse pour quelque grand tableau projeté ; baigneuses groupées sous les dais de grands arbres surplombés par un ciel d'émail bleu doux. Un paysage de Charente où le village semble se recroqueviller sous la menace d'un ciel traversé de nuages lourds et chargés d'averse. Edouard Bara avec une bonne nature morte. Marie-Jeanne Barbey est fidèle à la Bretagne dont elle tradui bien le soleil d'été, les tons violents des baraques foraines, les marchés aux chevaux encombrés de foule pittoresque.

Mlle Hélène Batault a deux très agréables paysages. D'Angeline Beloff, un portrait et une nature-morte, art de bon graveur, art solide et équilibré. Berjouneau montre un paysage d'Ardèche, très bien construit. Notons Bernard-Toublanc, Abel Bertram, un peu littéraire, Pierre Bertrand avec une jolie toile, « le thé dans le jardin ». Besnus, d'un art subtil et apaisé Besse, qui déforme non sans ingéniosité sous des apparences de simplicité. Bibal, le bon évocateur du paysage basque et des fêtes populaires du pays basque. Paul Biétry un bon portrait de femme, très sty-

lisé et ordonné, et une nature morte, Eugène Boch avec de bons paysages d'Ile-de-France.

Bonanomi donne de belles silhouettes robustes des lavandières du Paillou et une vue d'ensemble de Roquebrune, avec ses toits presque sombres. Bottema présente un atelier de sculpture. De Laure Bruni une mélancolique lande bretonne.

Burgun est un des bons peintres de la banlieue de Paris où il découvre, entre les toits pressés, des jardinets de lumière. Maurice Busset évoque une bourrée et l'encombrement d'un marché en Auvergne. C'est un excellent graveur sur bois et cela se décèle à l'ordonnance de son tableau. Marius de Buzon nous mène à une fête arabe dans le décor bleu, blanc et or de Ghardaia ; il donne l'accent de l'Algérie des sables avec la même sûreté dont il peignait la Kabylie verte.

Des fleurs agréables et vivantes de Juliette Cambier.

Capon commande l'attention avec sa *Terrasse place Clichy*. C'est un harmoniste de premier ordre. Louis Cario a une bonne entrée du port de La Rochelle. Georges Carré, qui peint bien les élégances et le prouve dans sa *robe perlée*, a un vivant paysage d'eau et d'arbres du Gâtinais. Castelucho a du mouvement, du goût et de la couleur. Cavaglieri, que le succès semble adopter, scintille de tout son pouvoir, un Fortuny du paysage. De Cavaillon, un nu tel que le peut établir un sculpteur consciencieux. Un beau paysage provençal à figures de Chabaud, dont les procédés de luministe possèdent une incontestable saveur. Un *enfant à la bulle*, gracieux sans mièvrerie, de Mme Jeanne Chabod qui dispose d'un métier très sûr; une agréable Loire à Saint-Thibault, d'un jeune peintre doué, Jean Chaboseau.

Arrêtons-nous aux paysages d'André Chapuy, dont l'art divers et nerveux doit transcrire les fêtes et les détresses du travail et qui rend avec intensité dans ses études sur nature, patientes et méditées, l'espace hivernal et les dernières parures pressées de l'automne. Chavenon expose de belles fleurs.

Chénard-Huché est un des meilleurs peintres de la Provence verte, vallonné et de verdure sombre de sous le ciel éclatant. Ceval a un bon paysage. Citons Cingria très décoratif, Claudot, Andrée Clech avec une marine intéressante et un effet de soir expressif ; Cœuret, un vétéran des Indépendants, qu'il faut met-

tre en bonne place, Cornilleau, Marguerite Crissay avec un joli paganisme moderne.

Delatousche note avec une belle ampleur de coloriste des aspects de la Butte aux Cailles.

André Delauzières est un tout jeune peintre qui sait déjà peindre et dont le paysage de Charente est empreint d'une fraîche sensibilité. Robert Delétang est un espagnolisant coloré. Paul Deltombe est le plus somptueux des paysagistes. Denis-Valvérane a beaucoup de talent. Son portrait de Joséphine Baker attire la curiosité, mais sa Seine de la Côte d'azur démontre mieux la vigueur de son art souple et coloré.

M. Despujols est un prix de Rome de science certaine et de goût moins certain. Dreyfus-Stern construit bien dans des harmonies un peu sombres. De Marboré a du relief et de la puissance, avec quelque inquiétude esthétique.

§

Un beau paysage d'automne de Willey Eidunchitz ; de Jean d'Esparbès, le fils de notre confrère Georges d'Esparbès, un excellent portrait de Charles Dullin, qui accentue le succès de début de ce jeune peintre. Les *Ormes*, paysage intéressant de M. Ewald, Le Loing, de M. Favé, d'une sensibilité de primitif. Mme Suzanne Fegdal évoque une jolie plage de Vendée et un petit port placide. Citons Mlle Feitelberg, qui pratique un art vigoureux qui pourrait se nuancer. M. Filastre-Dumont avec un portrait du pianiste Victor Gille, Gustave Florot avec deux compositions d'un beau caractère, affirmées dans sa manière sobre et concentrée d'excellent dessinateur et de beau coloriste. Henri Franck avec un effet d'orage de bonne harmonie. Ici, Gabriel Belot avec un bouquet et un paysage de la rue de Vanves, empreint de belle simplicité, voisine avec Galeani, l'ironiste, qui enfourche le dada d'attaquer le dadaïsme avec Gatier, paysagiste de goût, avec Pierre Gerber, remarquable interprète du luxe et du caprice parisien et dont la *belle Forraine* est une des meilleures pages ; une grande nature-morte de bel arrangement par Mlle Henriette Groll, une course à Aigues-Mortes de Girand-Max, tourmenté et ingénieux, de bons paysages de Gloutchonko, un cirque de Charles Granval.

Grunsweigh marque un progrès avec son *Entrée de l'usine.*

C'est aussi un excellent peintre de figures. C'est un modeste et un obstiné, qui observe et ne déforme pas et qui aura son heure, de par la force de son émotion picturale et son honnêteté de rendu. Guggenbuhl est habile et verveux. Mary Guinness a un portrait, bien venu.

M. Hallowell, un Américain, silhouette Collioure, agilement. Harboë unit à une jolie sincérité un sentiment juste de l'ordonnance. Hasegana est un des meilleurs parisianisants du Japon. D'Hebuterne, un consciencieux et agréable paysage de Corse. Joseph Hecht est un excellent animalier qui inscrit des bêtes réel es dans des décors agréablement chimériques. Hensel traite avec de la fantaisie décorative d'immobiles Onred-Naïls Notons Hosiassou qui voit juste, Hurard, le bon peintre des routes de Vaucluse au bel été. Gounet de Villers, peintre décidé de Paris avec des ensembles de Seine et de quais, rapides et saisis dans leur unité. Iser, avec un beau nu ; le paysage de Savoie de Jaudin, un des indépendants de la première heure ; les *Pommes rouges* de Jules Joets, ce remarquable vériste.

L'étude de *Patineurs* d'Adrienne Jouclard, qui affirme plus nettement à chaque exposition la persévérance d'un effort très varié et la vérité de sa jeune maîtrise. Son tableau est un des plus heureusement *vus* de l'exposition. Le faire aisé couvre la patience des études préalables. Voici de bons portraits d'Andrée Karpelès, de Kars, des fresques de Klein Or qui pratique un art noble et dificile, les types juifs de Georges Kohn, peints avec une vérité qui rappelle les bons contes juifs, la rue Saint-Charles de Kosloff, d'un art étayé et agréable ; l'ingénieux intérieur de cirque de Koyonagui, vraiment très habile ; Kupka avec ses histoires de blanc et noir, où comme toujours il affirme l'art le plus neuf, le plus personnel et de passionnante interprétation du symbole et de la vie des choses.

Quelques figures bien dessinées de Fernand Labat, de Laclau, de La Fourcade, bon paysagiste ; aussi, la Vallée du Lot de Robert Lalouc, musicien ; deux très jolies natures-mortes de Mme Marthe Lebasque-Raymond. Les solides peintures du bon graveur Lebedef, le paysage de Constant Le Breton, bon graveur aussi, le Paris de Jean Lefort, l'encombrement de la rue de Rome, enlevé de la meilleure verve. Henri Lejeune marque un très vif progrès avec son passant au crépuscule, dans une rue de

village, de neige et de frimas. Lepetit a un bon paysage de montagne ; Leprin, l'église du Mans, mouvementée.

Mme Maggy-Monier peint agréablement un pin des Antilles : l'église de Romorantin de Maillols, les scènes de vie juive de Manékatz le portrait de Marcel Gaillard sont de beaux tableaux. A signaler de Marie-Alix ; l'harmonie naturiste ingénieuse de Mme Diane de Médine : Septembre ; les bords du Trieux de Menneret, le paysage de Robert Mortier, qui offrent toujours un charme imprévu de synthèse colorée et d'intelligence de la nature, le paysage de Suzy-Naze, la maternité de Neillot, les figures de Mlle Maxa Nordan, d'un art sobre, classique et somptueux, le bon sous-bois de Pierre Noury. Un beau portrait par Marie d'Oyré, le Trieux d'Ott et la partie de foot-ball de Mlle Lucienne Ott, le Pont-Neuf de Léon Parent, ne sont point des toiles indifférentes, non plus que les paysages de Parturier, de Léon Paul, un bon transcripteur du paysage montmartrois, de Paul Emile Pissarro qui porte bien son nom glorieux. Deux belles peintures pointillistes rappelent le souvenir d'Henri Person. Il y a des promesses chez Mlle Catherine Peské. Olivier David-Picard traduit avec richesse et vivacité les amusements de Paris ; c'est un tempérament de peintre hardi et net. Auguste Pierret, dont on connaît la belle série de Bretagne, donne d'intéressantes pages sur Trayas.

Porteu a d'intéresants paysages, Jean Puy donne, avec sa maîtrise ordinaire, un *Gros temps* à Concarneau.

Quesnel, un peu âpre, mais curieux. Quilivic, âpre et un peu raide. Notons Radda. Paul Ramond est un bon peintre de la banlieue toulousaine : sa richesse de coloris s'ordonne logiquement. Rétif s'inscrit parmi les bons peintres de Paris vivant. Carlos Reymond juxtapose une jolie vue de Rome à une vivante étude de Bretagne. De bons paysages de M. Raymond de Broutelles, de Ribeaucourt, un nu de François Richepin.

Rij-Rousseau donne de l'harmonie de la vie moderne, dans un bicycliste, bien saisi dans son mouvement et encadré d'un pittoresque ornemental. Il y a toujours quelque intéressante nouveauté dans son effort à fixer l'intérêt plastique du sport.

De Marcel Roche, un beau portrait et une nature-morte de premier ordre ; une vue très harmonieuse de Port-en-Bassin, par Rodo ; la Gitane de Rossi.

Sabbagh a un remarquable portrait de garçonnet et un beau paysage breton M. Saldo une vision architecturale d'un coin du vieux Paris, l'Hôtel de Sens, très distinguée.

Sarfatti est un ingénieux coloriste. La Baignade, de Maurice Savin, est d'un excellent caractère, les paysages du Cantal de Schreiber s'inscrivent bien. Louons, pour leur notation spirituelle, les *boulomanes* de Daniel Schœn.

Les *lys roses* de Mme Salmon-heim Desgranges offrent une très jolie page de couleurs ; de Mme Anne Semenoff, un bon portrait de Mme Sikouska ; de Mme Sumaise-Périlland, un tableau très vivant, la Criée.

Severini a effectué, pour une église en Suisse, de grandes décorations nouvelles, d'une belle unité d'effort dans la simplicité. Il en présente deux très intéressantes maquettes.

Tanaka a un beau nu, souple et décoratif. De Terechkovitch un paysage intéressant ; de Jean Texcier un très vivant portrait du poète Vincent Muselli ; Thomsen, un bon repos du modèle. Notons Tytgat, Tzank, une belle nature morte ; l'étude de poupée de Val ; le paysage de Claire Valière ; le paysage de Savoie, ému et simple, de Gaston Varenne ; les pointillismes exacts de Vallée, un bon portrait de Dina Waltz ; le paysage de petite ville très ressenti d'Einar Wegener ; le joli bouquet et le clair jour d'été de Gerda Wegener ; le paysage de Majorque, opulent et harmonieux, d'Ysern y Alic ; la maison de campagne du bon peintre Zezzos ; le portrait de femme de Zielenewiki ; et pour finir, deux beaux tableaux de Zings, surtout une moisson en Picardie, où il a mis tout son sens décoratif et son art à dépeindre les étincellements du soleil.

§

La sculpture est peu nombreuse aux Indépendants, mais on y trouve quelques œuvres de belle qualité, d'abord d'Anna Bass, la *Porteuse de corbeilles*, bronze d'une grâce parfaite dans son évocation de pureté grecque, et un torse en terre cuite, cambré en évocation de toute la beauté tendue de la chair. Halbout a deux figures, une Ananke et un buste d'enfant fort intéressants. C'est un bel effort d'un très jeune artiste. Hernandez continue avec succès ses essais de taille directe en belle matière et obtient la carrure qu'il en veut extraire. Citons encore Popineau, Gimond, toujours harmonieux, et Zélikson avec un buste intéres-

sant du bon critique d'art Paul Robiquet, qui a renouvelé de la manière la plus intéressante le Musée Carnavalet, et le bon portrait de Mary Duras, qui sculpte, nerveux, dans un bon esprit de recherche.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Exposition historique des tapis de la Savonnerie à la manufacture des Gobelins. — Les enrichissements des musées de province : la collection du Teil-Chaix d'Est-Ange au Musée de Saint-Omer ; les donations Lebeau et Eulart au Musée de Boulogne-sur-Mer ; le Musée Labadié-Grobet à Marseille. — Un Musée Rodin à Philadelphie et le futur Musée Rodin de Meudon. — Mémento bibliographique.

A l'occasion du centenaire de l'installation aux Gobelins de la manufacture de tapis de la Savonnerie qui fonctionnait depuis 1607 à Chaillot, une exposition historique des plus belles pièces sorties de ces ateliers a eu lieu durant tout le mois de janvier au **Musée de la Manufacture des Gobelins**. Il nous aurait été agréable d'en parler en détail si, d'abord, l'administration de cet établissement avait daigné en informer et y convier le *Mercure* et si, ensuite, quand, ayant connu l'existence de cette exposition et nous y étant présenté, on ne nous avait refusé l'octroi du catalogue, rendant ainsi impossible une étude documentée. Ce sont là des procédés auxquels les autres manufactures nationales et les musées de l'Etat ou de la Ville ne nous avaient pas habitué. Pourquoi la manufacture des Gobelins fait-elle exception et met-elle si peu de bonne grâce à accueillir et à aider dans leur tâche les critiques d'art tout disposés à faire connaître et à seconder ses initiatives ?

§

La place nous a manqué jusqu'ici pour parler des importants enrichissements dont certains Musées de province ont été l'objet. Il y a plus d'un an, celui de **Saint-Omer** recevait un don magnifique : en mémoire du commandant baron Joseph du Teil, tombé en 1918 pour la France, sa veuve, petite-fille du célèbre magistrat Chaix-d'Est-Ange, offrait à la ville de Saint-Omer la collection d'œuvres d'art formée par son grand-père et enrichie par son mari : une centaine de pièces presque toutes remarquables, où les peintures voisinent avec les objets d'art et d'ameublement. L'excellent catalogue, rédigé par M. André Dezarrois, conserva-

teur du Musée du Jeu de Paume, et accompagné de 28 belles reproductions hors texte en héliotypie, permet d'apprécier même à distance ces richesses. Les peintures, au nombre de 54, vont du XVe siècle au XIXe et appartiennent à toutes les écoles, mais principalement à la nôtre. On y remarque surtout un précieux petit triptyque, *L'Adoration des Mages*, de l'école flamande primitive, et une *Sainte Famille* de la suite de Gérard David, puis un *Fumeur* attribué à Brouwer, une *Ribaude* traitée de façon magistrale par Jan Steen, les portraits de deux époux par Th. de Keyser, d'une belle qualité d'exécution, et deux d'un autre couple attribués avec vraisemblance à Terborch, un *Cabaret* de Cornelis Bega et un tableau, *Maisons en briques au bord d'un canal*, dans la manière de Pieter de Hooch. Mais l'école française est encore mieux représentée : après un joli petit portrait d'homme du XVIe siècle et des œuvres dans la manière de Claude Lorrain, de Mignard, de Duplessis, de Vincent, voici de Lépicié un *Lever de Fanchon* qui est le chef-d'œuvre de ce charmant petit maître; quatre compositions galantes et quatre portraits par Boilly, de l'exécution la plus fine ; une esquisse réduite, dans des tonalités plus claires que la rédaction définitive, de *La Vengeance poursuivant le Crime* de Prud'hon, « préparée », a dit Edmond de Goncourt dans son *Catalogue de l'œuvre* du maître, « par Mlle Mayer pour les figures, par M. Carrier pour le paysage, et reprise entièrement par Prud'hon » ; puis un *Portrait de jeune femme* attribué à Mme Labille-Guiard, un beau et sobre *Portrait de M. Bourgeon* par Girodet et surtout une toile qui compte parmi les plus admirables productions de Greuze portraitiste, si supérieur au Greuze anecdotier et sentimental : une effigie de *Talleyrand* jeune et beau, assis dans une pose de mol abandon (1), qui figura à l'Exposition des portraits du siècle en 1885. — Parmi les objets d'art et les meubles, où les jolies pièces abondent, il faut citer surtout un écran en tapisserie de Cozette, reproduisant la *Petite Laitière* de Boucher dans une monture en bois sculpté et doré, un ameublement de salon du temps de Louis XV, tendu de tapisserie d'Aubusson figurant les *Fables* de La Fontaine,

(1) La *Revue de l'art ancien et moderne* a donné dans son numéro de décembre 1925, comme accompagnement d'un article de M. A. Dezarrois, une très belle reproduction de cette séduisante im ge, ainsi que du *Lever de Fanchon* de Lépicié et de quelques autres pièces de cette donation.

d'exquis meubles Louis XVI et une grande pendule de la même époque.

Un autre musée du Pas-de-Calais, celui de **Boulogne-sur-Mer**, si éprouvé par la guerre (une torpille d'avion y fit explosion le 1er août 1918), mais qui, depuis, s'est reconstitué et agrandi, a reçu, au mois de septembre dernier, deux donations importantes qui occupent deux nouvelles salles : un ensemble de peintures, dessins et sculptures, pour la plupart des XVIIIe et XIXe siècles, ainsi que de porcelaines et de faïences rares, légué par un amateur local plein de goût, M. Charles Lebeau, et une collection d'archéologie médiévale et orientale donnée par le savant conservateur du Musée du Trocadéro, membre de l'Institut, M. Camille Enlart, qui ont été inaugurés le 15 septembre.

La collection Lebeau, qui ne comprend pas moins de 851 numéros et a été l'objet d'un catalogue-guide illustré, rédigé par le conservateur adjoint du musée, M. Camille Lorel, et M Henry Ménétrier, membre de la Commission du musée (1), vient enrichir singulièrement la section des beaux-arts, jusqu'ici assez peu importante. Des 313 peintures, aquarelles, dessins ou pastels et sculptures qu'elle renferme, aucune œuvre n'est insignifiante ; on a plaisir à y rencontrer un beau portrait de jeune fille au pastel de Boucher et des dessins de cet artiste, de Watteau, de F. Le Moyne, de Greuze, de Prud'hon, une étude peinte de David pour le *Portrait de Mme Récamier* du Louvre, plusieurs peintures ou dessins de Boilly, huit toiles de Corot, dont le *Pressoir de Domfront* qui compte parmi les meilleures œuvres de l'artiste, un dessin d'Ingres, première pensée de la *Stratonice*, un dessin et une eau-forte de Delacroix, un dessin de Millet pour ses *Glaneuses*, une *Marine* de Courbet qui figura à l'Exposition de 1889, un Théodore Rousseau, des peintures de Boudin et des aquarelles de Jongkind, huit peintures, dessins ou gravures de Cazin, des peintures et dessins d'Henner, des fleurs et natures mortes de Fantin, des eaux-fortes ou lithographies de

(1) Il est bien regrettable que ce catalogue, où chaque œuvre est accompagnée de renseignements très utiles, soit d'une consultation extrêmement difficile, du fait que les noms des artistes sont placés sans aucun ordre, et il est souhaitable qu'une seconde édition vienne bientôt fournir l'occasion de rectifier les fautes commises dans l'orthographe de plusieurs noms ou d'autres erreurs comme celle qui attribue à l'église de Brive le buste-reliquaire de sainte Fortunade, conservé dans la localité qui porte le nom de cette sainte.

Manet, Bracquemond, Rops, Whistler, etc. Parmi les sculptures, un *Faune aux marmousets* de Clodion voisine avec un buste de Napoléon par Canova, un *Tigre* de Barye, plusieurs maquettes, terres cuites et bronze de Carpeaux, une cire de Ringel d'Illzach, un Carriès, trois Rodin dont un plâtre original, etc. La collection de céramiques va de deux statuettes de Tanagra aux plus récentes productions contemporaines, comme celles de Gallé, de Chaplet, de Delaherche, de Metthey, de Dammouse et autres, en passant par deux plats de Bernard Palissy et des pièces de toutes les grandes manufactures françaises (Rouen, Nevers, Moustiers, Marseille, Strasbourg. Sceaux, Saint-Cloud, Vincennes, Chantilly, Sèvres, etc.) ou étrangères, y compris le Japon. Des pièces d'ameublement en tapisserie des Gobelins, d'Aubusson ou de Beauvais, avec quelques autres meubles, dont une vitrine de Gallé, complètent ce bel ensemble.

La collection donnée par M. Enlart comprend un millier de numéros qui ont été incorporés aux anciennes séries du musée dans une vaste salle réunissant tous les objets du moyen âge et de la Renaissance, classés par matières et par époques. Elle comprend des sculptures sur pierre ou sur bois, des objets en orfèvrerie, en bronze ou en fer, des céramiques et des verreries, parmi lesquels on remarque surtout des dalles incrustées du XIIIe siècle, des sculptures provenant de la cathédrale de Thérouanne ou d'autres monuments de la région, une charmante *Vierge* du XIVe siècle qui a figuré à l'Exposition des Primitifs français en 1904, une statuette d'*Apôtre* dans le style de Claus Sluter, un beau coffret en bois du XVe siècle, des joyaux d'argent du XVe et du XVIe, une serrure richement ouvragée du temps de Louis XII, environ deux cents carreaux de pavement historiés, dont le plus rare, provenant du château de Hesdin, porte une figure peinte en 1393 d'après un carton de Melchior Broederlam, puis des fragments de vitraux, et, enfin, une importante série de vases en terre vernissée exécutés à Chypre du XIVe au XVIe siècle. Il est à souhaiter qu'on nous donne prochainement un catalogue illustré de cet intéressant ensemble, auquel a contribué également la donation par le conservateur en chef du musée, le Dr Dutertre, d'une collection de menus objets très variés : monnaies, sceaux, plombs, ferronneries, broderie (1). Avec la belle série de vases grecs

(1) La revue *Beaux-Arts*, dans son numéro du 1er novembre dernier, a pu-

léguée autrefois par Panckoucke, celle, non moins célèbre dans le monde des savants, des verreries romaines, et la collection égyptienne provenant de Mariette, ces nouvelles donations font maintenant du musée de Boulogne sur-Mer un des plus intéressants de ceux de province.

A l'autre extrémité de la France, à **Marseille**, c'est tout un musée nouveau, le musée Labadié-Grobet, qui a été créé récemment par la donation à cette ville, avec l'hôtel somptueux qui les abrite, des collections réunies par un amateur local. Meubles, tapisseries, faïences, porcelaines, objets de vitrine, sculptures, peintures et dessins, au nombre d'environ 2.000, non pas classés comme dans un musée en vue de l'enseignement, mais répartis harmonieusement dans les différentes pièces pour le plaisir des yeux, comme à Paris au Musée Jacquemart-André, y composent un séduisant ensemble dont un article de M. P. Gonzalès, accompagné de nombreuses gravures, dans la *Renaissance artistique et littéraire* (1), nous permet de nous faire une idée. L'art antique y est représenté par une tête d'Artémis en marbre du ve siècle ; notre sculpture française par des chapiteaux romans, une *Sainte Marguerite* à l'expression mutine, du xive siècle, une charmante tête de jeune fille du xve provenant d'Arras, une *Sainte Madeleine* de l'école champenoise du xvie, une terre cuite de Clodion : *Faune et Amours*. Parmi les toiles accrochées aux murs brillent au premier rang un curieux diptyque, représentant saint Bernardin de Sienne en prière et deux donateurs, que son style et ses tonalités délicates font attribuer à Simon Marmion ; une *Sainte Famille* assez douceâtre, d'après une composition connue du peintre néerlandais dit le « Maître de la *Mort de Marie* » ; un portrait de femme très caractéristique, dû au peintre flamand germanisé Nicolas de Neufchâtel, dit Lucidel (2), une *Naissance de Vénus* de Fragonard ; parmi les modernes, plusieurs belles œuvres de peintres provençaux : une accorte *Arlésienne* de Raspal, parente de celle que possède le Musée d'Aix, un très beau portrait de jeune femme de

blié une vue d'ensemble de cette nouvelle salle avec des reproductions des principales œuvres qu'elle renferme.

(1) Numéro de septembre 1925.

(2) M. Pierre Bautier, conservateur-adjoint du Musée de Bruxelles, a consacré une étude à ces trois tableaux dans la revue *Beaux-Arts* du 1er octobre dernier.

Ricard, deux paysages de Guigou, deux curieux Monticelli dont une *Parade de saltimbanques* ; puis, çà et là, des dessins de Watteau, de Gabriel de Saint-Aubin, de Daumier, de Millet (grande esquisse encore des *Glaneuses*), d'Ingres (*Portrait du violoniste Cartier*), de Delacroix, de Corot, de Diaz, d'Isabey. A cela s'ajoutent de nombreuses et belles tapisseries d'après Le Brun, Casanova (pièce de la tenture des *Bohémiens*), Fragonard, Devos, tissées à Beauvais, à Aubusson ou à Bruxelles, et servant d'accompagnement à un mobilier somptueux du XVIIIe siècle ; enfin, dans la salle à manger, des faïences provençales et aussi, dans des vitrines, quelques pièces bien choisies de Rouen, de Strasbourg, de Delft et des fabriques italiennes, espagnoles et orientales.

§

Une autre donation magnifique, qui va de nouveau servir aux Etats-Unis la cause de l'art français, vient d'être faite à la ville de **Philadelphie**. Un Américain d'origine alsacienne, M. Mastbaum, lui a offert un musée qu'il avait fait construire pour y loger 228 pièces — esquisses, premières pensées, modèles originaux, premières épreuves en bronze — de Rodin, représentant l'œuvre à peu près entier du sculpteur, ainsi qu'une collection de dessins et de pointes sèches de sa main, de lettres adressées à l'artiste, plus une bibliothèque renfermant tout ce qui a été publié sur lui et tous les portraits connus de Rodin. La façade de ce musée reproduit l'ancienne façade du château d'Issy que Rodin avait achetée aux entrepreneurs chargés de la démolition de cet édifice, et qu'il avait dressée sur la terrasse de sa propriété de Meudon, où elle constitue le superbe décor qu'on admire du bas de la colline.

En même temps, M. Mastbaum léguait à l'Etat français les sommes nécessaires pour la construction d'un musée destiné à remplacer à Meudon, la villa très délabrée de l'artiste et à abriter de façon digne d'elles les collections qui s'y trouvent. C'est un architecte alsacien, M. Jacques Gréber, auteur déjà du musée de Philadelphie, qui en a dressé les plans.

Mémento. — Nous tenons à signaler aux érudits et aux amateurs deux beaux numéros spéciaux publiés il y a quelques mois par la revue *Beaux Arts*. L'un, consacré au *Musée céramique de Rouen*, contient, avec une notice historique sur les collections par le conserva-

teur M. F. Guey, une étude érudite de Mlle M.-J. Ballot sur la faïence de Rouen depuis ses origines, avec 30 reproductions des pièces les plus remarquables et des fac-similés de marques. — Le second, plus intéressant encore, a pour sujet *Les Peintures décoratives de Chassériau à l'ancienne Cour des Comptes*, magnifique ensemble détruit presque entièrement par le criminel incendie allumé par la Commune en 1871 et dont quelques épaves seulement, comme on sait, ont pu, grâce à la piété généreuse et dévouée de M. le baron Arthur Chassériau, être détachées des murs du palais en ruine et sont maintenant au Louvre. M. Jean Guiffrey, conservateur des peintures de notre grand musée, raconte l'histoire de ces tentatives de sauvetage, en partie seulement couronnées de succès, et, dans une seconde partie, M. André Linzeler, bibliothécaire au Cabinet des estampes, donne une étude historique et critique très documentée sur cet admirable ensemble, montrant avec beaucoup de justesse et de finesse la place qu'occupent dans l'histoire de la peinture monumentale ces décorations d'une conception toute nouvelle, où le jeune artiste (il n'avait alors que vingt-cinq ans) a su, comme il le souhaitait, « être émouvant, vrai et libre », et la beauté (que font apprécier, à la suite d'une vue d'ensemble d'après une gravure de l'époque, 20 reproductions de détail) de ces nobles compositions où Chassériau s'est montré précurseur génial de Puvis de Chavannes.

AUGUSTE MARGUILLIER.

PRÉHISTOIRE

Chronique de Glozel. — Il a été parlé dans la dernière chronique de Glozel du « Secret de l'Atlantide ». M. Paul Le Cour, secrétaire général de la Société d'Etudes Atlantéennes, nous adresse de son côté la communication suivante :

Un grand débat qui met aux prises nos archéologues les plus distingués est ouvert à propos des objets divers découverts à Glozel et dont M. le Dr Morlet a longuement entretenu les lecteurs du *Mercure*.

Tandis que M. Salomon Reinach, avec le Dr Morlet, attribue à une époque ancienne ces objets (vers 3.500 ans avant J.-C. selon M. Salomon Reinach), M. Camille Jullian estime qu'ils datent seulement du IIIe siècle de notre ère et que ce sont des objets d'envoûtement appartenant à un atelier de sorcier du bas empire romain.

D'autre part, certaines figurations sur des vases d'argile sont interprétées comme des têtes sans bouche qui seraient, pour le Dr Morlet, des têtes de mort, pour M. Camille Jullian des têtes d'envoûtement destinées à « paralyser la langue des plaideurs ».

Enfin des sortes d'idoles bisexuées seraient pour ce dernier des objets

d'envoûtement ayant pour objet de « nouer l'aiguillette » (mais alors pourquoi les deux sexes ?).

Tandis que le débat (un débat peut-être sans issue) se déroule, il ne serait pas sans intérêt d'attirer l'attention sur certains points et de montrer que les découvertes de Glozel ont une haute importance au

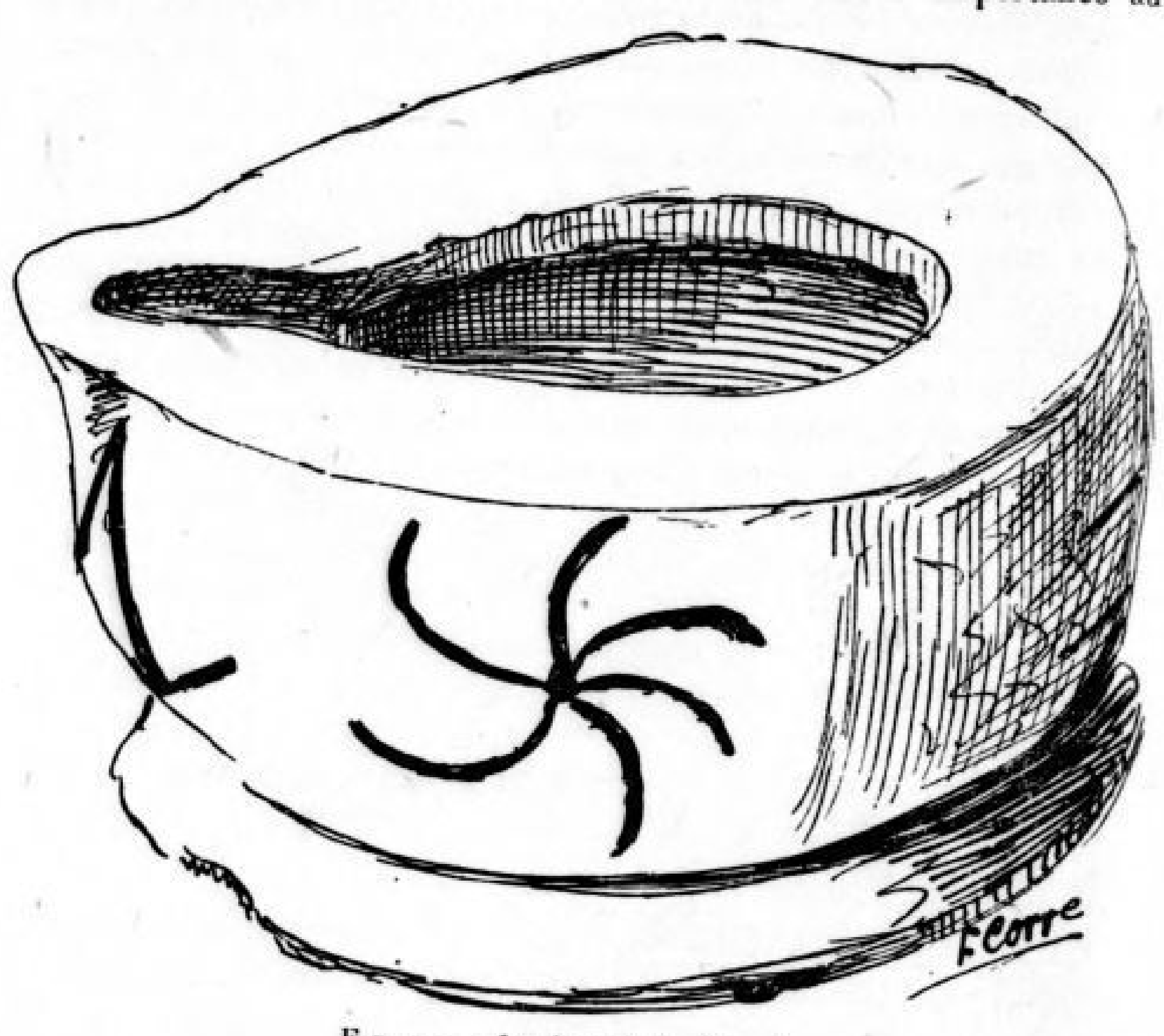


Fig. 1. — La lampe de Glozel.

point de vue de la tradition primitive vraisemblablement partie des contrées d'Occident et sans doute même de l'Atlantide.

L'étude trop négligée du symbolisme va nous permettre de faire à ce sujet d'intéressantes constatations.

Les découvertes de Glozel se divisent en effet en deux classes : l'écriture, les emblèmes symboliques.

Nous laisserons de côté l'écriture, tout en signalant (ce qui aurait pour notre thèse une haute valeur cependant) que M. Marcellin Boule y voit des rapports avec l'écriture crétoise.

Restent les emblèmes symboliques. Jusqu'ici, il y en a trois très importants : l'étoile à 6 branches courbes que l'on voit sur une lampe,— des vases présentant deux yeux entre deux sortes d'arcades sourcilières accentuées, — enfin des idoles bi-sexuées. Nous les examinerons successivement.

I. L'ÉTOILE A 6 BRANCHES (fig. 1) est un symbole important de la doctrine primitive qui se transmit à travers les siècles et à travers les religions issues de cette tradition. Nous la trouverons sur un petit autel découvert dans les Pyrénées et qui est aujourd'hui au Musée de Saint-Germain (fig. 2). Bien connu des archéologues, ce petit autel porte aussi le swastika que l'on trouve aussi à Glozel. Nous voyons le même signe sur le stèle d'Ouchak (fig. 3) au Louvre à côté de Cybèle, déesse des initiations. Celle-ci tient en outre à la main une hostie sur laquelle le signe aux 6 lignes se présente sous l'aspect d'une fleur à 6 pétales. Nous avons vu nous même cette fleur à Eleusis, centre des initiations. Enfin, pour abréger, car ce seul sujet pourrait nous entraîner fort loin, il devient avec le christianisme actuel le signe du Christ, signe sacré par excellence (fig. 4 et 4 *bis*).

Conclusion. Le signe dont il s'agit, *placé d'ailleurs intentionnellement sur une lampe*, s'associe à l'idée de lumière qui est à la base de la tradition primitive, il appartient au symbolisme de cette tradition.

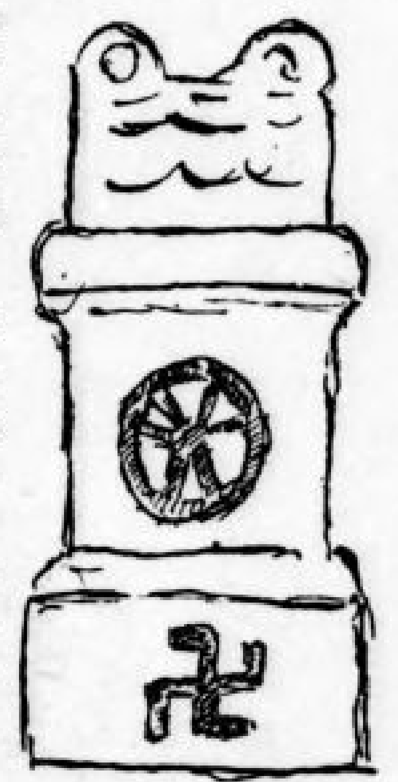


FIG. 2. — Petit autel pyrénéen.

II. LES VASES. — En ce qui concerne *les vases dits à « tête de mort »* (fig. 5), il ne s'agit point de mort, mais de vie, la tradition primitive étant celle de la lumière et de la vie. Or cette vie universelle répandue partout a eu dès l'origine entre autres grands symboles : le poulpe et la méduse. Le poulpe, selon Fr. Houssay et Louis Germain, est l'emblème d'Aphrodite, laquelle personnifie la vie naissant de la mer.

Le poulpe a été figuré de bien des façons et on le trouve en des endroits bien éloignés les uns des autres, tantôt avec ses 8 tentacules, sur les discoïdales basques (fig. 9), sur les rondelles d'or de Mycènes et sur des vases péruviens (fig 10), tantôt simplifié et stylisé. Mais M. Fr. Houssay a montré comment la stylisation simplifiée du poulpe aboutissait parfois exactement à celle que l'on voit sur les vases de Glozel. L'identité est absolue (fig. 6). Il n'est pas sans intérêt pour la thèse atlantéenne de signaler des vases avec des figurations analogues trouvés d'une part à Issarlik (Grèce) (fig. 7), d'autre part au Pérou et au Mexique (fig 8).

Ici également les considérations immenses à tirer de ce symbole dont on a fait celui de la plus haute connaissance (de là « tuer l'hydre de Lerne » ou « couper la tête de Méduse ») nous entraîneraient trop loin.

Conclusion. Cette figuration appartient aussi à la tradition primitive



Fig. 3. — Cybèle (stèle d'Ouchak). Musée du Louvre.

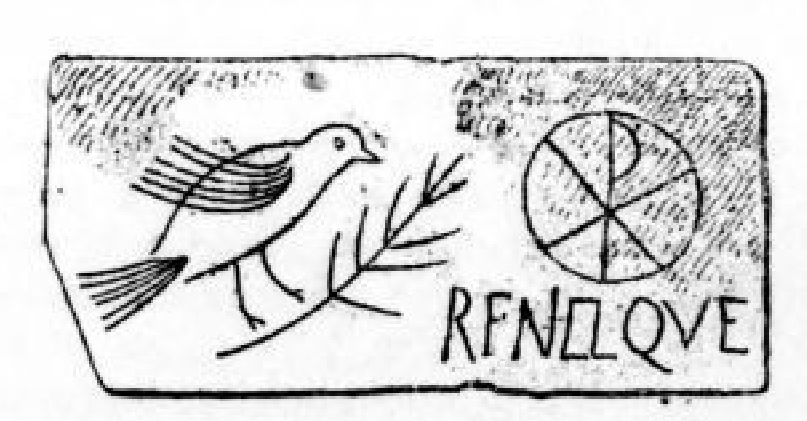


Fig. 4. — Le chrisme des catacombes. Inscription romaine. D'après O. Marucchi.



Fig. 4 *bis*. — Le chrisme chrétien (labarum). Terre cuite. D'après Garrucci, *Storia*.

et, comme la première, indique des préoccupations religieuses et non des pratiques de sorcellerie.

III. LES IDOLES BISEXUÉES. — On y a vu des objets d'envoûtement destinés à « nouer l'aiguillette » (Camille Jullian) ou destinés à évoquer la vie après la mort (Dr Morlet). C'est encore à la tradition primitive que nous devons recourir pour en comprendre la très claire signification. Dans cette tradition, en effet, *la divinité est androgyne*. Par

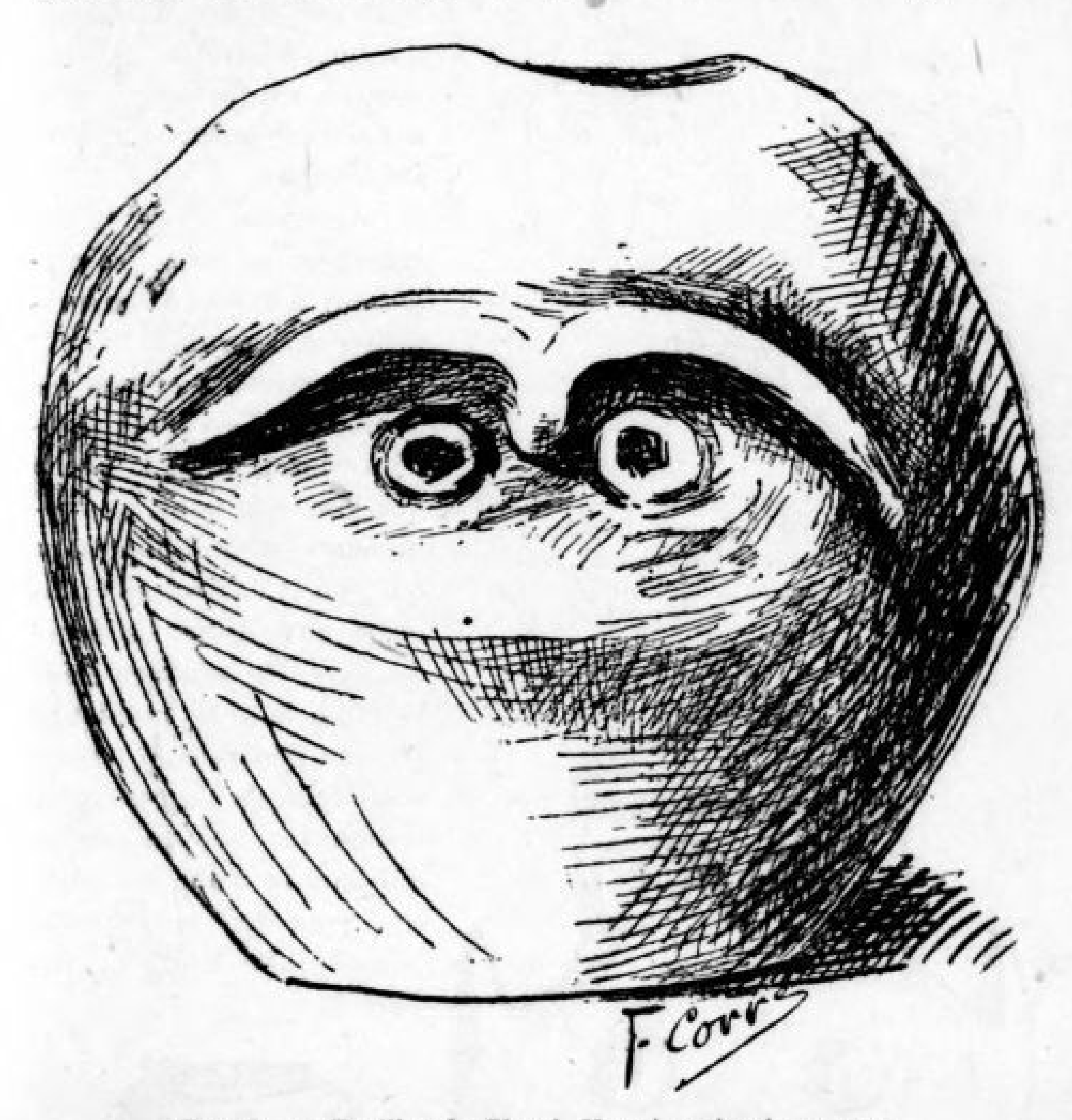


FIG. 5. — Fouilles de Glozel. Vase à « tête de mort ».

divinité, j'entends ici le médiateur, car l'idée de trinité remonte à cette lointaine tradition occidentale.

Cette idée d'androgynat, nous la retrouverons dans tout l'ésotérisme des religions successives issues d'elle. Les divinités grecques ont toutes leur parèdre. Poseidon et Déméter notamment ne font qu'un. Hermès et Aphrodite s'unissent dans l'hermaphrodite. Janus a deux visages et le plus grand des artistes de la Renaissance, Léonard de Vinci, s'est

efforcé de donner au Christ une figure à la fois masculine et féminine, montrant ainsi qu'il se rattachait à la doctrine secrète primitive. L'androgynat des figures de Léonard n'a pas d'autre motif. Malgré l'immense distance qui sépare l'idole grossière de Glozel de la radieuse figure du Christ du musée Bréra, l'idée centrale est la même. Elle a d'ailleurs une très grande importance.

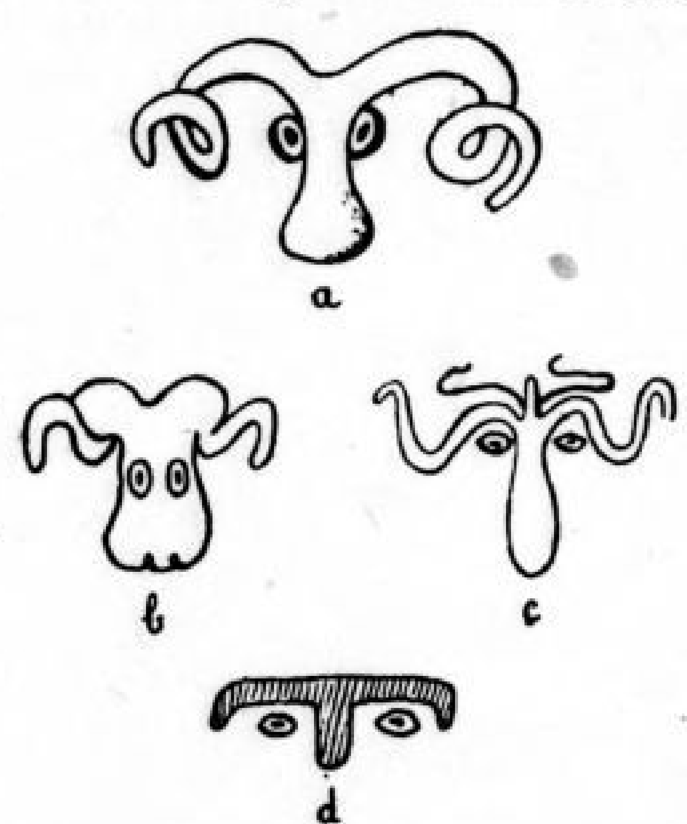


Fig. 6. — *a* et *b*, Amulettes de la nécropole de Koban (Caucase), d'après E. Chantre ; — *c*, Poulpe du gobelet d'Iyalisos, d'après Perrot ; — *d*, forme symbolique de l'*Octopus*.

Conclusion. Les idoles bisexuées de Glozel se rapportent à la tradition primitive *occidentale*.

On pourrait y ajouter les symboles du swastika trouvé à Glozel, et de la hache que l'on voit dans les monuments mégalithiques, et qui l'un et l'autre se rattachent aux doctrines occidentales, le premier étant le symbole de la puissance du feu générateur, le second celui de l'accession à la connaissance (la hache qui fend le crâne de Jupiter pour en faire jaillir Minerve, la Sagesse) (figure 11).



Fig. 7.



Fig. 8.

CONCLUSIONS GÉNÉRALES. — I) La découverte des swastikas de Fontaine de Mongros trouvés par l'abbé Breuil ayant été faite dans des terrains

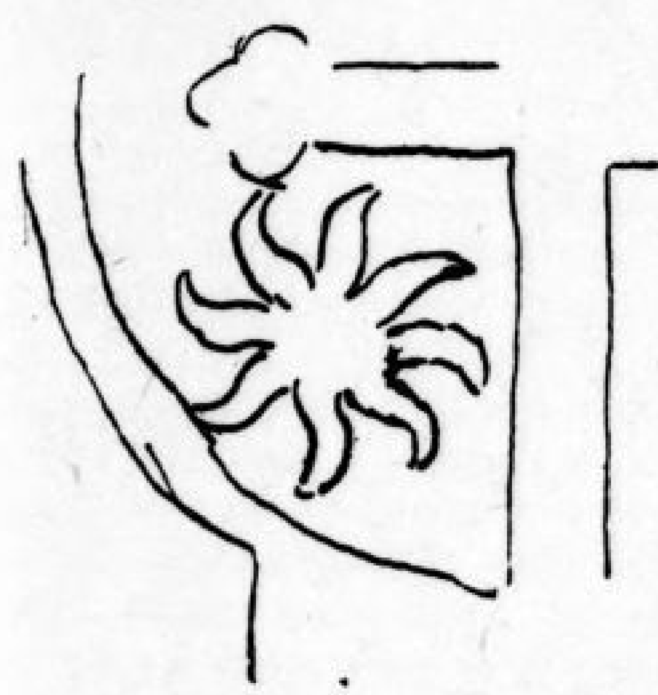


FIG. 9. — Le poulpe sur une discoïdale basque, d'après *La Tombe basque*, de Louis Colas.



FIG. 10. — Le poulpe sur un vase, d'après un dessin (non expliqué) de d'Harcourt, *Céramique Américaine du Pérou*.



FIG. 11. — Vase grec, d'après Lenormant et de Witte, *Elite céramographique*.

néolithiques donne présomption que les découvertes de Glozel se rattachent également au néolithique ;

2) Le symbolisme déjà en usage à cette époque indique l'existence de doctrines métaphysiques ;

3) Ces doctrines sont restées immuables à travers les religions successives ;

4) Elles proviennent de l'Occident et vraisemblablement de l'Atlantide.

PAUL LE COUR.

Nous reproduisons ci-dessous un extrait du procès-verbal de la séance du 25 novembre 1926 tenue par la Société Préhistorique Française au siège social, à la Sorbonne, publié dans le *Bulletin de la S.P.F.*, t. XXIII (n° 11), p. 259 :

Le Dr Félix Regnault présente d'intéressantes observations sur *La Méthode en Préhistoire, à propos des récentes découvertes* (*fouilles de Glozel*, etc.) et préconise la constitution d'une commission de contrôle qui, dès l'annonce d'une découverte nouvelle ou de fouilles dans un gisement nouveau, se rendrait sur place.

M. Passemard fait remarquer qu'il est difficile, sinon impossible, d'imposer un contrôle à l'inventeur d'un gisement et encore plus difficile d'exiger, une commission des déplacements toujours onéreux.

M. Ad. de Mortillet pense que, même si l'on pouvait imposer cette commission, on n'arriverait presque jamais à un résultat ; que les membres qui pourraient être nommés pour composer cette commission tomberaient rarement d'accord sur le terrain.

M. Poisson conseille de ne pas repousser, sans examen, les faits qui se présentent ; qu'il ne faut pas être trop sceptique ; qu'il faut réserver les questions, afin de pouvoir les étudier à loisir.

M. Ad. de Mortillet signale, à ce propos, que parmi les objets recueillis à Glozel, par exemple, il y en a certainement de faux, comme les harpons, qui n'ont jamais pu servir en raison de leur forme; quant aux caractères figurés sur les briques, ils semblent inspirés de divers alphabets anciens, de date et d'origine différentes, avec adjonction de signes de fantaisie.

Nous recevons à ce propos une note de M. A. van Gennep :

Membre de la Société Préhistorique Française, mais empêché d'assister à la séance du 25 novembre, je tiens à écrire ici ce que j'aurais dit : que je suis entièrement d'accord avec M. Passemard, mais nullement, en ce qui concerne Glozel, avec M. de Mortillet, qui jusqu'ici n'est pas allé sur place et qui s'est mis dès les débuts, quand je lui rendis visite avec le Dr Morlet pour lui montrer les premiers résultats des fouilles, dans une situation qui l'oblige à continuer de prétendre que les trouvailles de Glozel sont des faux.

Dire de certains signes qu'ils sont « de fantaisie » simplement parce qu'on n'en connaît pas l'interprétation est exagéré : de même on regardait au dix-huitième siècle les hiéroglyphes égyptiens soit comme des signes également « de fantaisie », soit comme des signes magiques constituant une écriture « secrète ».

Si, en effet, certains harpons, de par leur forme et leur matière, n'ont pas pu « servir », cela ne prouve pas que ce soient des faux ; car le caractère des ex-votos en tous pays est d'imiter des objets réels en

matières et sous une forme telle, en miniature par exemple, qu'ils suggèrent l'objet à la Divinité invoquée, mais ne puissent servir au commun des mortels.

Reste la proposition d'une commission. Il semblerait, non seulement d'après la communication du Dr Félix Regnault, mais aussi d'après divers articles, notamment d'après une lettre de la fin de l'année dernière écrite aux *Débats* par le comte Begouen, que le Dr Morlet et M. Fradin ont jalousement conservé pour eux leurs découvertes, et se sont refusés à les laisser examiner par un groupe de savants. Tel n'est nullement le cas, et j'ai en main copie des éléments de la négociation entre le sous-secrétariat des Beaux-Arts, représenté par la section préhistorique de la Commission des Monuments historiques, et MM. Morlet et Fradin. La demande de visite a été adressée officiellement aux inventeurs de Glozel, qui ont aussitôt accepté de montrer le champ de fouilles et les collections, sous certaines réserves fort naturelles. Depuis, il n'a plus été question de rien. Mais il est injuste de réclamer sans cesse l'envoi de « commissions », en ayant l'air de supposer que ceci ne ferait guère plaisir à MM. Morlet et Fradin.

Puisque le hasard a fait que j'aie été dès le début, ou presque, mêlé à toutes ces négociations, sinon même aux polémiques, je tiens à affirmer que si aucun groupe de savants n'a visité Glozel, c'est qu'aucun groupe de savants n'a fait le nécessaire auprès des inventeurs de la station ; ceux-ci ont éprouvé déjà assez de peine à obtenir des visites individuelles pour qu'on ne vienne pas leur reprocher maintenant une abstention collective dont ils ne sont pas la cause et qu'ils ont maintes fois déplorée.

L'avantage, pour la science, de ces visites collectives est d'ailleurs minime : même M. de Mortillet qui a quelque expérience en ces matières, et qui fait, si je ne me trompe, partie de commissions officielles, l'avoue.

Il avoue aussi que, sur le terrain, les membres des commissions tombent rarement d'accord : voilà qui justifie les contradictions et les désaccords qui sans cesse surgissent dans les milieux scientifiques à propos de Glozel. Mais la science en général, la science de la préhistoire spécialement, y gagnent ; et cela ne discrédite ni la station, ni les objets qu'on y trouve, ni leurs inventeurs.

A. VAN GENNEP.

Signalons que M. Espérandieu, membre de l'Institut, a fait une conférence sur Glozel à Bruxelles, au Musée du Cinquantenaire, et que M. Loth, membre de l'Institut, a donné plusieurs leçons sur les fouilles de Glozel au Collège de France.

MERCVRE.

ARCHÉOLOGIE

Hector Talvart, François de Vaux de Foletier, Raymond Bourriau : *Le Pays d'Aunis et de Saintonge*, Raymond Bergevin, La Rochelle. — Charles Ieu et Maurice Rollet : *L'Ile Saint-Louis*, Ch. Eyménié, 27, rue Pernety, Paris. — Le Vieux Montmartre.

On doit à un groupe d'archéologues et écrivains de la région un intéressant volume : **Le Pays d'Aunis et de Saintonge**, dont l'illustration très heureuse retiendra d'ailleurs autant que le texte.

Mais il n'y a pas ici que des images. si heureuses soient-elles. C'est d'abord un travail général sur la région, que présente M. Raymond Bourriau. L'Aunis formait le plus petit gouvernement de l'ancienne France, nous dit l'auteur ; mais on sait que la région de Ruffec-La Rochelle était encore très bornée au XVIIIe siècle. C'était au XIIIe siècle la forêt d'Argenson, maintenant très divisée, et que traversaient les routes de Saintes.

En Saintonge, la Charente passe à Saintes, Tonnay-Charente, et arrive à Rochefort. Toute cette côte, où se trouve encore La Rochelle, est d'ailleurs défendue par les îles de Ré, d'Oléron et d'Aix, des forts et batteries nombreuses. De ce côté encore, c'est Brouage-la-Morte, d'où la mer s'est retirée à une dizaine de kilomètres et qui conserve ses remparts du XVIIe siècle.

On arrive cependant à La Rochelle, dont nous parle M. François de Vaux de Foletier. La Rochelle n'apparaît guère dans l'histoire qu'avec le XIe siècle (1023). Son droit communal date de 1199, et, durant tout le moyen âge, les rois de France et d'Angleterre se la disputèrent. Au XVIe siècle, ce fut la révolte de la Gabelle et bientôt les guerres de Religion. La Rochelle a été la véritable citadelle des huguenots. La place prise par Louis XIII et Richelieu avait amené sous ses remparts toutes les forces vives de la France (1627-1628). On sait que c'est de ce moment que date la digue qui se trouve à l'entrée du port et devait empêcher la flotte anglaise de ravitailler la ville. Mais la ville reprise et pacifiée devait conserver son aspect huguenot. Si les luttes religieuses sont bien finies, on y respire encore une atmosphère spéciale. Outre la digue, il reste une porte de défense d'autrefois. C'est la tour de la Lanterne (XVe siècle), qui servit de phare et d'amer.

La tour de la chaîne et la tour Saint-Nicolas défendaient l'entrée du port. Près de la première était encore la petite tour

de la Chaîne, qui subsista jusqu'au début du XIXe siècle et d'où l'on tendait la grosse chaîne qui fermait le port. La porte de la grosse horloge a été remaniée dans le style rococo. Une porte centrale a remplacé les deux portes à l'usage des cavaliers et piétons qu'on y voyait depuis le moyen âge. Dans la ville qui a conservé d'autres portes d'une enceinte de Vauban, on signale quelques églises, dont Saint-Barthélemy et Saint-Sauveur qui remontent au moyen âge; mais la plupart furent démolies pendant les guerres de religion. Les huguenots n'en conservèrent que les tours, où l'on plaçait des canons. La cathédrale date de Louis XV et c'est tout dire. Quant à l'Hôtel de Ville, il est entouré d'un mur crénelé percé de deux portes inégales, flanqué de deux échauguettes d'angle, et fait en somme bon effet. Il y a encore de beaux hôtels et quantité d'anciennes maisons dans la ville.

Sur la côte charentaise, dont nous parle M. Raymond Bourriau, la station balnéaire de Fouras garde son vieux château. A l'île de Ré, l'abbaye des Châteliers a gardé quelques pans de murs pittoresques. A Saint-Martin-de-Ré, subsiste une cathédrale fortifiée, mais dont la façade a disparu (XIVe s.). L'église d'Ars est une construction romane et le lieu possède quelques maisons de la Renaissance. Le château d'Oléron existe encore et semble même menaçant ; la ville est du XVIIe siècle. Sur le continent est Brouage, dont il ne reste guère que les remparts, du XVIIe siècle également, et la vieille tour de Brou. Brouage possède aussi une église dont la tour élégante remonte au XVIe siècle. Le clocher de Moeze est également remarquable. De ce côté de la Gironde, c'est la belle église de Talmont, vers laquelle les embruns sont poussés par le vent du large, etc.

La Saintonge enfin nous est présentée par M. Raymond Bourriau, le même archéologue, avec Saintes qui garde des arènes romaines, l'arc de Germanicus, autrefois sur un pont de la Charente que menaçait la pioche des démolisseurs et d'où le fit déménager Prosper Mérimée. On trouve encore à Saintes des restes de bains romains, un aqueduc, ainsi que de nombreux restes au musée local. On peut citer encore, à divers titres, à Saintes, l'église Saint-Eutrope, l'abbaye Notre-Dame, l'ancienne cathédrale Saint-Pierre, et des restes précieux comme une fenêtre de la Chapelle des Jacobins, une maison de Henri IV et deux hôtels du XVIIIe siècle.

Mais d'autres curiosités sont à citer dans la région, comme Chadenac qui possède une remarquable église ; Peignac, dont le portail a été refait au xve siècle ; Rioux et Rétaud, dont l'abside est à pans coupés, et dans le haut une série d'arcatures que surmontent de curieux modillons.

Pons a conservé son donjon, aux murs de quatre mètres d'épaisseur. Sur l'autre rive de la Seugne, qui traverse l'endroit, est le château Renaissance d'Usson, qui est un édifice d'une véritable beauté. Jonzac possède un château qui remonte aux premières années du xive siècle ; et dans les environs se trouve une très belle église Renaissance, — l'église de Lonzac.

Saint-Jean-d'Angely doit son origine à une abbaye carolingienne. C'était autrefois une curieuse ville, mais qui fut terriblement dévastée au cours des temps. On entre enfin dans la Charente-Inférieure, mais qui dépendait du Poitou et ainsi se trouve en dehors de la Saintonge.

Ce volume sur *le Pays d'Aunis et de Saintonge* est complété par des articles de M. Hector Talvart sur la *lumière* et le climat, les aspects généraux du pays ; sur le paysan en Saintonge, etc... Une illustration nombreuse et de bon aloi accompagne l'ouvrage qui est très heureusement présenté par la librairie Raymond Bergevin, de La Rochelle.

§

L'île Saint-Louis, de MM. Charles Ieu et Maurice Rollet, est une plaquette de grand format qu'illustrent de très nombreux dessins néo-impressionnistes et qui est une véritable curiosité pour les collectionneurs. L'île Saint-Louis, on le sait, est resté un quartier spécial dans le Paris contemporain. C'est une cité du xviie siècle aux rues vieillottes, que décorent de beaux hôtels comme l'hôtel de Lauzun, où habita la Grande Mademoiselle, l'hôtel de Bretonvilliers, etc. L'église Saint-Louis est un bizarre édifice, à la vaste nef, qu'entourent des maisons et signalée sur la rue par un clocher bien spécial, dont le cadran s'avance en potence dans le décor provincial de cet antique quartier.

Le pont Marie, si pittoresque avec son parapet en dos d'âne, est, avec le Pont-Neuf, tout ce qui reste des ponts si curieux du Paris d'autrefois. Il met en communication avec la rive droite ;

c'est tout proche, sur le bras encombré de péniches, qu'arrivaient les denrées, et sur la rive que se tenaient, dit-on, les premières Halles de la capitale. C'est d'ailleurs de ce côté qu'on exécute les travaux, paraît-il indispensables, du métro, qui vont jeter par terre toutes les vieilles constructions jusqu'à l'hôtel de Sens, des rues entières du quartier Saint-Paul, qui avaient surtout le malheur de ne plus être à la mode.

L'île Saint-Louis est surtout un coin suranné avec ses maisons aux fenêtres closes, le long des quais, ses rues où l'on ne serait pas surpris de voir passer la chaise-à-porteurs d'une vieille dame ou quelque abbé galant, des seigneurs et dames avec des toilettes qu'on portait sous Louis XV. Les dessins qui accompagnent la brochure de MM. C. Ieu et M. Rollet évoquent des coins désuets, des décors périmés, mais dont le charme subsiste. C'est *l'Hôtel et la rue de Bretonvilliers* ; la vieille enseigne *Au Franc Pinot*, rue des Deux-Ponts ; *Un Fronton d'un porche*, 15, Quai de Bourbon ; *Porche et Cour*, quai d'Anjou ; *l'Abside de Saint-Louis-en-l'Ile*, quai de Béthune, etc.

Cette plaquette est à ranger avec d'autres singularités bibliographiques que recherchent les amateurs ; mais, pour moi, j'aimerais mieux que son texte fût moins celui d'une sorte de préface et l'illustration plus proche de la réalité.

Le dernier numéro du *Vieux Montmartre* a publié des articles sur la *Guimard* et son hôtel de la Chaussée d'Antin ; sur le lotissement de la Grange-Batelière, l'ancien hôtel du duc de Padoue et le Casino Paganini, etc.

Le bulletin mensuel de la Société relate des communications sur le Rocher Suisse, au coin de la rue de la Barre et de la rue Lamarck.

On parle aussi d'un plan manuscrit de Montmartre, daté de 1832 et conservé aux Invalides.

Enfin, on indique qu'il a été transporté dans le square de la place Victor-Hugo, à Saint-Denis, le soubassement dénué des *Montjoie*, pyramides de pierre, surmontées d'une croix et ornées des statues de Louis VIII, saint Louis et Philippe le Hardi, élevées autrefois sur la route de Paris à Saint-Denis, en la mémoire de la translation des restes de saint Louis.

CHARLES MERKI.

LETTRES ITALIENNES

Guglielmo Ferrero : *La Terza Roma* : premier volume, *Le Due Verità* ; deuxième volume, *la Rivolta del Figlio*, éd. Mondadori, Milan 1926.

Guglielmo Ferrero est en train de publier un cycle de romans, une sorte de tétralogie dont les deux premières parties réunies par le titre commun de *La Terza Roma*, portent respectivement ceux de **Le Due Verità** et de **La Rivolta del Figlio**. Les deux derniers, *Adoua* et *Per Crucem ad Lucem*, auront pour titre commun : *Civili e Barbari*. *Le Due Verità* ont paru fin mai ; et je viens de lire en épreuves *La Rivolta del Figlio*, dont les premiers exemplaires seront sans nul doute sortis des presses au moment où cet article paraîtra.

Les Deux Vérités ont reçu en Italie un accueil assez divers. D'abord, la politique s'en est mêlée ; comme si elle avait quelque chose à voir en cette affaire. Et puis, les spécialistes se sont tenus sur une réserve bien naturelle. Aujourd'hui, les exigeances de l'industrie littéraire, aussi bien en Italie qu'en France, tranchent les genres aussi tyranniquement que le faisait la vieille poétique. Il est admis que chaque écrivain doit s'en tenir au sien et ne pas empiéter sur celui de son voisin. Vous imaginez les critiques et les réticences qui accueilleraient, chez nous, un roman de Camille Jullian s'il lui prenait fantaisie de l'écrire. A peu près les mêmes, sans doute, que celles qu'eurent à supporter les *Deux Vérités*. Lorsque Guglielmo Ferrero écrivait des livres d'histoire, on l'accusait de faire du roman. Aujourd'hui, on lui reproche d'avoir composé son roman comme s'il avait traité un sujet d'histoire.

C'est vrai, en somme : mais on ne saurait faire grief à l'historien de la Première Rome d'avoir gardé sa manière en étudiant des types et des tendances de la troisième. Au contraire, c'est une qualité. Et Guglielmo Ferrero a par avance répondu aux objections en inscrivant comme épigraphe aux *Deux Vérités* le fameux parallèle entre poésie et histoire qui se trouve dans la *Poétique* d'Aristote : *C'est pourquoi la Poésie, qui exprime l'universel, est plus philosophique et sérieuse que l'Histoire qui raconte le détail.* Ce mot résume toute l'esthétique de l'ouvrage dont les deux volumes parus à ce jour ne forment à vrai dire qu'un seul roman.

Qu'il apparaisse imprégné d'histoire, c'est tout à fait explicable.

et par l'œuvre antérieure de l'auteur et aussi par un des caractères constants de la littérature italienne. A propos des *Deux Vérités*, la critique s'est plu à rappeler Nievo, Massimo d'Azeglio, Rovani, Manzoni surtout. On aurait pu citer aussi bien toutes les grandes œuvres depuis la *Divine Comédie*. Chez Boccace, Sacchetti, Bandello, la nouvelle même n'est point séparée de la chronique par une ligne de démarcation bien précise. Chaque fois que les lettres italiennes ont voulu se renouveler après une période de crise, elles se sont retrempées dans l'histoire. Et il est resté comme devise nationale, le cri que Foscolo poussa dans sa fameuse *prolusione* prononcée à Pavie en 1809 : « O Italiens, je vous incite à l'histoire ! »

La *Terza Roma* a donc la manière, les procédés, le ton d'une chronique. De là ses qualités, comme aussi ses défauts. L'auteur croit aux personnages qu'il peint comme aux faits qu'il expose. Il a le respect du détail, il n'en omet point ; et s'il moralise assez souvent, il n'ose se permettre aucune déformation, aucun artifice qui donnerait à l'une des parties plus de relief qu'aux autres. Tout est sur un plan. L'important est d'arriver à la vérité. Car les *Deux Vérités*, comme certains pourraient le croire, ne contiennent absolument rien des subtilités pirandelliennes. La vérité absolue, la vérité vraie existe. Il s'agit de la dégager des altérations par quoi les hommes la déforment, et la plupart du temps fort consciemment. Guglielmo Ferrero continue donc dans son roman le jeu des investigations historiques. Comme il convient, son écriture est sobre. Il ne se perd pas dans des descriptions de mobilier ni de paysage. Il suppose que deux pages sur le Pincio n'apprendront rien à ceux qui le connaissent et ne renseigneront pas beaucoup ceux qui n'y sont jamais allés. Et surtout, ce n'est pas son objet.

On peut donc prendre son roman comme une chronique de Rome en 1895. La date est bien choisie. L'effervescence de la nouvelle capitale est un peu calmée, après la période dite *sommarughiana* dont les premiers romans de D'Annunzio, *il Piacere* et *l'Innocente*, ont exprimé la fermentation sensuelle et positive. Mais les choses ne sont pas radicalement changées ; elles se tassent simplement. Guglielmo Ferrero aurait pu retracer ce monde, encore en formation, par la peinture de types multiples accourus de toutes les parties de l'Italie pour essayer de se fondre en des

groupes de direction. Il a préféré procéder en nous présentant des types synthétiques réunis par une action simple. C'est, en somme, la narration minutieuse d'un fait caractéristique.

Le fond, le point central qui réunit tous les personnages, bien qu'ils n'y soient, à vrai dire, point directement intéressés, est un de ces faits de chronique judiciaire, un *fatto di sangue*, qui ont toujours fort ému l'opinion italienne. La protagoniste n'apparaît jamais. C'est une jeune patricienne, que l'on accuse faussement d'avoir à Florence empoisonné son mari. Non seulement elle est innocente, mais encore bénéficie-t-elle de circonstances que l'on jugerait trop romanesques si l'auteur y insistait. Le public prend parti. D'où, sur l'instruction, des réactions déconcertantes. Ce clabaudage autour d'un empoisonnement supposé n'est certes pas spécifiquement italien. Nous avons eu dans nos provinces françaises, je ne parle pas de Paris où la valeur des faits les plus simples subit presque toujours des altérations, nous avons eu à Lyon, à Bordeaux, à Marseille des affaires de même nature ; et la Rome de Crispi n'a pas toujours eu en propre le triste privilège des magistrats stupides à force d'être tâtillons, des policiers corrompus, des experts officiels solennellement abêtis, des amis lâches et de la collusion politique en semblable occurrence. Sans compter les fantaisies intéressées de la presse. Mais le caractère des personnages et leurs mobiles se révèlent à propos de ce thème ingénieux. L'auteur l'a traité avec une sobriété que relève une pointe d'humour. L'arrestation du cuisinier Gaetano et de la petite soubrette Marietta, la prison de cette dernière, son double interrogatoire sont de fort belles pages. Il y faut joindre les cyniques propos que tient sur la presse, la Clio Pandemia, un directeur de journal important. C'est de l'ironie manzonienne. On pense au fameux épisode du docteur Azzecca-Garbugli. Evidemment, nos habitudes littéraires ne permettent plus de condenser pareilles choses en quatre pages, mais la note est la même.

Le personnage de premier plan, le plus représentatif, est le sénateur Alamanni. De basse extraction, il arrive par son labeur acharné à devenir un magnat de l'industrie et de la finance. C'est par là une puissance politique. Le gouvernement a à compter avec lui, mais lui-même est tenu par la vanité de son ambition. Il a épousé une femme de vieille noblesse savoyarde, et il parvient à se faire conférer le titre de marquis. Ses salons servent de terrains

de manœuvres pour la grande politique étrangère, puisque s'y peuvent rencontrer sans difficulté le chef du gouvernement italien, un grand-duc moscovite et un cardinal français. Nous sommes à la veille des élections de 1896. On compte sur l'influence et l'argent d'Alamanni, pour qu'elles se fassent régulièrement, c'est-à-dire selon la volonté du pouvoir.

Car il y a quelqu'un qui fait mouvoir les ficelles de ce pantin d'importance : c'est Crispi. Il est à peine nommé et ne paraît que deux fois. Mais on sent son invisible présence. C'était alors le dictateur en titre de l'Italie, de la Troisième Italie qui n'a jamais connu d'autres régimes que le dictatorial : De Pretis, Crispi, Giolitti. La manière peut varier, la méthode ne diffère guère. En des pages ingénieuses, vigoureuses même, Guglielmo Ferrero montre comment la Raison d'Etat s'imposait inéluctablement au gouvernement italien, et par quel équilibre acrobatique Crispi se maintenait au pouvoir. Il était alors en train de préparer, ou plutôt de ne pas préparer la campagne d'Erythrée. Certainement il se rendait compte du danger ; mais il dépendait de ses propres créatures. Tout cela est indiqué en touches subtiles et précises.

Le bras de Crispi est le *Commendatore*, fonctionnaire à peine supérieur de la Sûreté, mais en fait tout puissant ; instrument caché et très actif du chef du gouvernement, qui peut et doit tout faire, sauf encourir un échec. Il est responsable seulement devant son chef unique, a mission de prévoir pour lui, d'agir pour lui sans qu'il y paraisse, et il risque d'être désavoué si les histoires tournent mal. Mais il a des compensations. Il prélève une lourde taille d'un million sur Alamanni lorsque celui-ci est fait marquis.

Olivier, le fils d'Alamanni, représente la conscience même de l'œuvre, l'élan contre l'injustice. La critique lui a reproché d'être trop passif dans les *Due Verità*, et sans doute trouvera-t-elle qu'il ne change guère dans la *Rivolta del Figlio*, malgré sa rébellion finale contre la veulerie paternelle. Mais c'est dans le caractère du rôle qu'il remplit. Le personnage sur qui se concentre l'intérêt peut difficilement avoir un caractère singulier, puisqu'il représente plus une pensée qu'une action. Il doit être en quelque sorte le miroir de l'esprit du lecteur au milieu des péripéties du roman. Cependant, le personnage a des lignes accusées. C'est un tout jeune homme, officier de cavalerie, et il a des maîtresses. Sa principale aventure n'est pas sans rappeler celle

d'Andrea Sperelli, l'Enfant de Volupté, le héros du *Piacere* de D'Annunzio. Mais il est loin de la sensualité de son prédécesseur. C'est une âme point candide, mais honnête, et qui tombe dans l'incertitude à force de voir la vérité méprisée. Pour le moment, il met son idéal à faire reconnaître l'innocence de Suzanne, la victime des machinations judiciaires, pour laquelle il nourrit une admiration platonique. Il a peu d'idées. Des livres de Tolstoï, que lui passe l'honnête homme de la pièce, sont pour lui une révélation. Historiquement, le fait est juste. Mais on ne peut encore savoir jusqu'où le mèneraient ces lectures espacées. Les plus ardents de sa génération étaient disciples de Cavallotti et républicains. Après la chute de Crispi, certains poussèrent jusqu'au socialisme; les autres, à la suite de Fogazzaro, se lancèrent dans le modernisme. Au fait, son attitude et son incertitude rappellent par plus d'un trait Franco Maironi du *Piccolo Mondo Antico*. Par quoi sera-t-il sollicité ? Les titres des deux volumes qui suivront nous le font entrevoir. A la fin même de la *Terza Roma*, il part pour l'Erythrée. Il se trouvera à Adoua. Date sombre dans l'histoire de l'Italie contemporaine. Elle eut d'innombrables répercussions politiques et spirituelles. Elles se prolongeaient encore en 1912.

Que fera Olivier au milieu de ces événements ? Quelles directions d'esprit suivra-t-il ? C'est encore le secret de l'auteur. La *Terza Roma* n'est qu'une préparation, la vaste exposition d'un sujet qui sera développé dans *Civili e Barbari*. Pour son essai dans le roman, Guglielmo Ferrero a fait une œuvre forte. Elle a certainement des défauts, atténués dans le second volume : certaines longueurs, des apologues qui semblent plaqués sur l'ensemble. C'est véniel. On peut aussi discuter la probité et le sérieux d'historien qu'il a mis à nous raconter les bas faits de ses personnages. Je pense que, depuis vingt-cinq ou trente ans, nous prenons trop les imbéciles au sérieux. Ils se sont enhardis ; et les effroyables calamités qui se sont abattues sur nous au cours de ces douze dernières années sont un cadeau qu'ils nous ont fait. Il serait bon de les prendre dans l'avenir à coups d'étrivières. Nous avons besoin d'un grand satirique. Léon Bloy nous manque. Mais la critique implicite de la *Terza Roma* deviendra peut-être formelle et virulente dans ce qui suivra. Nous attendons.

PAUL GUITON.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

Un grand écrivain. — José Enrique Rodo : *El Camino de Paros*, « Cervantes », Barcelone.

Vers la fin du siècle dernier, l'Amérique espagnole traversait une crise morale profonde. Les courants d'idées qui avaient fait l'Indépendance avaient conduit au mépris de la tradition et à une sorte de divorce avec l'esprit de la race. Le spectacle de l'Espagne, alors en pleine décadence, et l'exemple des Etats-Unis, de jour en jour plus vigoureux, faisaient se méfier de la puissance du génie latin et chercher l'orientation dans la culture anglo-saxonne. D'ailleurs, le positivisme triomphant avait suscité un utilitarisme qui méconnaissait toute véritable idéalité. Dans le domaine de la littérature seulement, la séduction exercée par les Lettres françaises maintenait le culte de la beauté et l'attachement à la culture latine. Fils d'un Espagnol et d'une Uruguayenne, nourri d'une large culture, José Enrique Rodo était pourvu des plus hautes qualités de la race, en même temps qu'il détenait la ferveur d'un idéalisme approprié à l'esprit moderne. Il a été ainsi **un grand Ecrivain** représentatif, révélateur de directions propices, annonciateur du haut destin du Nouveau Monde Latin. Il commença de se faire connaître à la *Revista Nacional*, qu'il avait lui-même fondée en compagnie des frères Martinez Vigil, avec un essai : *El que Vendra*, dans lequel il annonçait le génie attendu qui apporterait la parole de foi et d'idéal, illuminatrice de la conscience chaotique du moment, essai où, inconsciemment, il s'annonçait lui-même. Néanmoins, un grand poète faisait alors triompher le mouvement dit moderniste, qui devait rénover la poésie de langue espagnole : Ruben Dario. Au livre de ce dernier, *Prosas Profanas*, qui venait de paraître, Rodo consacra une analyse très sagace, très riche d'idées, et de la forme la plus nuancée et la plus neuve. Il se déclarait également moderniste, mais ne croyait pas que l'auteur de *Prosas Profanas* fût le « poète de l'Amérique ». La parole de « celui qui viendrait » devait être autre. Et voici que lui-même fait entendre cette parole féconde dans un opuscule devenu fameux : *Ariel*. S'adressant à la jeunesse sous la forme d'un discours magistral, il l'exhorte à développer pleinement la personnalité en un sens élevé et humain, et, l'avertissant du danger de l'utilitarisme anglo-américain qui nous assiège, il l'in-

cite à cultiver la « compréhension du beau » comme norme sûre pour la pratique du bien, cette « esthétique de la conduite », et pour la conquête du véritable avenir hispano-américain : l'unité et l'affirmation de la personnalité du continent latin. Ariel, ce symbole de la raison et du sentiment au-dessus des bas aiguillons de « l'irrationalité », est le génie qui devra nous inspirer. Dans ce livre, Rodo exalte l'esprit grec en même temps que la vertu chrétienne, et proclame la nécessité dans la démocratie d'une hiérarchie de *sélection naturelle*. En son opuscule *Liberalismo y Jacobinismo*, il s'élève contre la fausse démocratie fanatique et intolérante, et s'incline devant la religion qu'il considère la « plus vraie et la plus haute... » Ayant compris que le besoin le plus pressant des sociétés jeunes est d'avoir des hommes véritables, en son livre suivant : *Motivos de Proteo*, Rodo s'adresse spécialement à la conscience individuelle. Il parle de l'éducation comme régulateur efficace de l'évolution incessante à laquelle notre esprit est soumis, et, en dissertant longuement sur la vocation, que, puisqu'elle pas toujours manifeste, il faut chercher avec fermeté afin de se réaliser dûment, il désigne l'amour comme le stimulant le plus profond de l'aptitude personnelle. L'esprit humain est semblable à Protée, il porte en lui-même la possibilité d'un développement infini. Rodo appelle cet ouvrage un « livre ouvert sur une perspective indéfinie », et telle est bien en effet cette série de méditations sur le problème individuel, que l'auteur a illustrée de nombreux exemples tirés de l'histoire et de la légende. L'artiste dont ce penseur est doublé s'exprime ici parfois sous une forme allégorique, en paraboles d'une grâce et d'une suggestion incomparables. Cependant Rodo devait puiser, dans l'histoire de l'Amérique espagnole, les exemples d'*héroïsme* les plus adéquats à renforcer son œuvre d'animateur. Dans *El Mirador de Prospero*, il nous offre donc, auprès de nombreux travaux de critique d'idées et de lettres, quelques études sur certains hommes représentatifs du continent, études vastes, complexes, intégrales, dans lesquelles les personnalités surgissent palpitantes sur le fond du milieu social ou idéologique de l'époque. Il nous présente ainsi la figure d' « orageux héroïsme » de Bolivar au centre de l'incendie de la Révolution, les curieuses physionomies de l'Equatorien Juan Montalvo et de l'Argentin Juan Maria Gutierrez dans l'ambiance de tyrannie de l'Equateur, ou bien au

milieu de la « floraison spontanée » de la naissante littérature argentine. L'auteur se préoccupe d'exalter les qualités de la race et de faire apprécier les œuvres qui s'inspirent de l'âme et de la terre hispano-américaines. Dans son essai sur « Le Roman nouveau », qui complétait la brochure *El que Vendra*, il avait signalé déjà les possibilités ouvertes au roman autochtone. De sorte qu'au moment où le mouvement moderniste cherchait ses inspirations à l'étranger, Rodo signalait la voie de notre vraie littérature. Mais ce penseur qui avait recommandé l'action ne voulait pas s'en exempter. Se mêlant à la politique, il fit entendre à la Chambre uruguayenne sa parole sage et conciliatrice, et, comme représentant aux fêtes du Centenaire de l'Indépendance du Chili, il apporta à ce pays l'éloge de son passé d'ordre et de progrès et le premier message d'hispano-américanisme, pour ainsi dire, officiel. Mais les sages ne se mêlent pas impunément à la foire de la chose publique. Et bientôt il dut se retirer, désillusionné. Dans *Motivos de Proteo*, il avait indiqué deux moyens pour se renouveler : la solitude et les voyages. Après quelque temps de retraite, il s'embarqua pour l'Europe comme correspondant d'une revue de Buenos-Ayres. Il traversa l'Espagne, à laquelle le rattachaient tant d'affinités, et gagna l'Italie, qui était, pour son âme éprise de beauté, la patrie idéale. Mais la mort l'y surprit au moment culminant de sa carrière littéraire.

Ses derniers articles et ses impressions de voyage ont paru en volume sous le titre de : **El Camino de Paros**. En dépit de sa brièveté et de son hétérogénéité, ce livre est d'une grande importance. Rodo y confirme l'efficacité des déplacements pour l'enrichissement du trésor intérieur. Parmi les pensées que lui suggèrent les pays qu'il parcourt, il retrouve les deux idées centrales de son esprit ; l'amour de la Beauté et la foi en l'avenir de l'Amérique latine, magnifiées et complétées. Il nous fait donc entendre comme jamais la voix de « bronze et de marbre » de la Grèce et de la Renaissance, en même temps qu'il constate « le fait » de « l'unité morale », de l'Amérique espagnole, qui sera demain « unité politique », et qu'il conseille dans ce but quelque chose qu'il n'avait pas encore aperçu : la conservation et la continuité de la tradition. S'inclinant devant le passé dans lequel il faut que nous nous reconnaissions, il a pour le catholicisme, qui forme également une partie de notre tradition, des paroles de

profond respect, il exalte une fois de plus la « littérature qui s'inspire, sans mesquines limitations, de l'amour de la terre », et il ne cesse de recommander tout ce qui peut servir à « l'affirmation d'une manière nationale ». « La persuasion qu'il faut répandre jusqu'à la convertir en sens commun de nos peuples, dit-il, c'est que ni la richesse, ni l'intellectualité, ni la culture, ni la force des armes, ne peuvent suppléer dans l'être des nations, comme elles ne le peuvent pas chez l'individu, à l'absence de cette valeur irréductible et souveraine : être quelqu'un, avoir un caractère personnel. » Sages paroles qui terminent d'une façon superbe son labeur. L'œuvre de Rodo a été ainsi le message attendu par le monde hispano-américain. Elle a apporté, avec le plus fervent souffle de foi, les idées les plus propices. Dans l'ordre philosophique et esthétique, la culture du sentiment de la beauté comme base de l'harmonie individuelle et sociale; dans le champ psychologique et éthique, la persistance de l'éducation comme régulatrice du développement incessant de l'esprit ; dans le domaine politique, l'union morale et matérielle de l'Amérique espagnole, la reconstruction de la *Magna Patria* de Bolivar, comme unique moyen de sauver la personnalité nationale et d'échapper à l'absorption anglo-américaine ; sur le terrain des Lettres enfin, l'interprétation des suggestions de la race et de la terre, comme seule norme pour créer une littérature autonome. Néanmoins une partie de cette œuvre, écrite pour les Hispano-Américains, par la vertu de son élévation et de sa perfection formelle, dépasse son dessein et atteint une universalité qui la fait appropriée à tous les hommes, ainsi que l'a reconnu le critique anglo-américain Isaac Goldberg, faisant des vœux pour que *Motivos de Proteo* soit traduit en anglais.

Les livres de Rodo ont été accueillis par la jeunesse de tout le continent comme un évangile et, ayant orienté toute une génération, ont été l'objet des commentaires les plus enthousiastes. A l'occasion de la mort du grand écrivain, de nombreux critiques ont publié des études sur son œuvre, dont les plus intéressantes sont un livre de V. Perez Petit, qui contient une biographie complète, un essai de Max Henriquez Ureña, qui est une synthèse très réussie, une brochure de Gonzalo Zaldumbide, riche d'idées et d'aperçus sur le monde hispano-américain, et un article de Pedro Henriquez Ureña, qui est peut-être le jugement le plus

juste qui ait été écrit sur cette œuvre. Mais tandis que, durant la vie de Rodo, ses commentateurs n'ont fait que le louer, maintenant quelques-uns se sont permis de le critiquer sévèrement. L'écrivain péruvien V. Garcia Calderon a été le premier, à ce que je crois, à émettre des réserves sur son labeur, dans un opuscule que je n'ai pas reçu. Mais étant donnée la nationalité de ce critique, on peut se demander si le fait que Rodo se soit déclaré admirateur du Chili n'aura pas influencé inconsciemment son jugement. Gonzalo Zaldumbide, dans son étude élogieuse par certains côtés, s'arrête à préciser les influences et les limitations du grand écrivain. Il dénie l'originalité à son œuvre, l'efficacité à *Motivos de Proteo*, et il en critique la forme. Mais si Rodo, comme d'ailleurs tous nos écrivains d'hier, a subi des influences, s'il a trouvé des inspirations dans Renan, Guyau, Taine, Bergson, Emerson, il a su les modifier selon sa propre conception, et les présenter en une forme très personnelle. Parlant de son concept de l'aristocratie intellectuelle, Francis de Miomandre, dans la belle étude qu'il lui a consacrée, reconnaît que son point de vue « constitue un progrès évident sur celui de Renan, trop dédaigneux et surtout trop désespéré ». Quant à ses limitations, comme le manque d'ironie, peut-on demander aux écrivains d'être complets ? Les insuffisances mêmes ne serventelles pas à délimiter leur personnalité ? *Motivos de Proteo* est précisément le livre le plus important de Rodo parce qu'ici, en unissant au principe bergsonien de l'évolution créatrice « l'idéal d'une norme d'action pour la vie », c'est où il se montre le plus original, comme l'a fait remarquer Pedro Henriquez Ureña. En ce qui concerne sa forme, dans laquelle la langue la plus pure s'enrichit de certains néologismes nécessaires, n'est-elle pas le meilleur exemple de ce que devrait être aujourd'hui l'écriture hispano-américaine ? Un écrivain d'Espagne, ce pays que Rodo aima si profondément, Ramiro de Maetzu, a censuré l'auteur d'*Ariel* en une série d'articles, non plus pour ce qu'il a dit, mais pour ce que, selon lui, il n'a pas dit : la nécessité du développement matériel et de la volonté de puissance. Mais envisageant nos problèmes d'un point de vue intellectuel, Rodo devait nécessairement se concréter aux normes idéales, laissant aux économistes et aux hommes politiques le soin des choses matérielles, bien que sans les oublier cependant : dans son premier livre

s'occupe du développement extérieur de la société, et, dans un article du *Camino de Paros*, il dit que la grandeur matérielle, « loin d'être répréhensible», «est une énergie nécessaire qui complète les autres », et il salue l'avenir « dans la plénitude de la force, de la gloire et du pouvoir ». Mais c'est un compatriote de Rodo, Alberto Zum-Felde, qui l'a attaqué le plus rudement. Dans un livre dont je me suis déjà occupé, non seulement il lui dénie toute originalité et toute portée, mais il va jusqu'à énoncer que son œuvre constitue un « facteur de décadence ». Mais il est de fait que Rodo a montré la route à tous nos meilleurs écrivains actuels, et que ses idées (au moins son dessein d'unité continentale et son aspiration à une littérature autochtone) sont l'évangile du mouvement littéraire qui triomphe aujourd'hui dans le continent, le Mondonovisme, ainsi que je me plais à l'appeler. Si donc ces critiques prouvent quelque chose, c'est la vitalité de l'œuvre de José Enrique Rodo, puisque, datant pour sa plus grande partie de bien des années, elle continue de susciter des commentaires passionnés La période de silence qui suit la mort des grands écrivains n'est pas encore arrivée pour Rodo et peut-être n'arrivera-t-elle jamais : ses idées centrales sont l'axe de la grandeur future de l'Amérique espagnole.

FRANCISCO CONTRERAS.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

A. Jouet : *Ce qu'est devenue la Victoire*, J. Peyronnet. — A. Mascarel : *France et Italie*, Perrin. — M. Larcher : *La Guerre turque dans la guerre mondiale*, Chiron. — Ed. Vermeil : *Les Origines de la guerre*, Payot. — P. Renouvin : *Les Formes du gouvernement de guerre*, les Presses Universitaires.

M. Alph. Jouet, avocat honoraire à la Cour, est de ceux qui ne peuvent se consoler de *Versailles*, *Locarno*, *Genève*. Dans **Ce qu'est devenue la Victoire**, il expose, en s'appuyant sur des citations intéressantes, comment et combien les espérances de beaucoup d'entre nous ont été déçues par ce qui s'est passé depuis l'armistice. La France, dit-il, *a perdu la paix* et il en accuse alternativement nos Alliés et nos hommes d'Etat. M'est avis que c'est surtout ces derniers qui méritent nos reproches, mais en grande partie pour avoir cherché à donner satisfaction aux prétentions exagérées dont M. Jouet est l'un des représentants. Aussi ne lui donnerais-je raison que sur un point, sur

notre politique en Syrie : nous nous y sommes couverts de honte et de ridicule et nous n'y échapperons pas au désastre. M. Jouet lui-même en convient. Mais M. Briand, hélas, n'a pas encore l'air de s'en douter. Il s'est même vanté à la Chambre, il y a deux ans, d'avoir amorcé l'expédition de Syrie.

Le livre de M. Mascarel, **France et Italie**, ne présente pas le même intérêt que celui de M. Jouet. C'est une série de lettres adressées de 1916 à 1924 à des catholiques italiens. Chez leur auteur, le sentiment français est toujours plus ou moins oblitéré par l'ardent désir de voir réconcilier la France et l'Italie avec le Vatican. Pour lui, Mussolini est « un gage de la faveur divine pour l'Italie ».

Le commandant M. Larcher, à qui sa connaissance du turc permet d'utiliser des documents en cette langue, a composé une histoire de **La Guerre turque dans la guerre mondiale**. C'est une compilation intelligente qui témoigne d'un immense travail et qui est unique sur ce sujet jusqu'à présent. Elle sera lue ou consultée avec le plus grand profit par tous ceux qui ont à s'en occuper.

M. Ed. Vermeil, professeur à l'Université de Strasbourg, a étudié les **Origines de la Guerre** d'après la *Grosse Politik*, la grande publication du ministère des Affaires étrangères allemand. Il a cherché à donner dans son livre une idée de ce que contiennent les t. XVII à XXV (1902 à 1908) de cette collection. Il y a médiocrement réussi. Dans son ouvrage, il y a deux éléments: 1° des traductions nombreuses de passages particulièrement intéressants; 2° des commentaires reliant ces traductions. Ces derniers sont souvent manqués et ne donnent alors qu'une idée fort inexacte de ce que révèle réellement cette masse de documents. M. Vermeil écrit par exemple : « En ce qui concerne les notes marginales, les éditeurs distinguent, non sans raison, celles de Bismarck qui sont capitales, de celles de Guillaume II qui sont restées la plupart du temps sans influence sur la conduite des affaires. » Erreur ! Guillaume II entendait bien que la diplomatie allemande soit dirigée d'après ses notes. Bülow, pendant la Conférence d'Algésiras, se refusera aux concessions indispensables tant que le Souverain s'y montrera hostile. Sans doute, les notes de Guillaume II sont très souvent une preuve de son *impulsivité* (de son « humour fantasque », dit M. Vermeil), mais elles

sont aussi souvent la preuve de son acuité d'esprit. En tout cas, elles constituaient des directives que le chancelier se sentait contraint d'observer. C'est pour avoir pris l'attitude d'un chancelier qui protège l'Empereur plus qu'il ne lui obéit que Bülow sera précipité du pouvoir. Bethmann-Hollweg profitera de la leçon et tiendra d'autant plus compte des notes du Souverain. Jusqu'au commencement de 1913, celles-ci prescriront, conformément à ce qu'avait si souvent proclamé Bismarck, de ne pas se laisser entraîner par l'Autriche. Après le traité de Bucarest, le changement se produisit. L'assassinat de l'Archiduc fit solliciter de nouveau par l'Autriche la fatale promesse d'appui ; cette fois, elle l'obtint. Grâce à l'énormité de ses prétentions, la crise alla s'aggravant. Tout donne cependant lieu de croire que, grâce à des concessions mutuelles, elle se serait terminée par une demi-victoire de l'Autriche quand Moltke, au nom de son malheureux plan, vint réclamer l'ultimatum et la guerre.

Le livre de M. Vermeil ne saurait donc prétendre à être un tableau exact de la lutte diplomatique de 1902 à 1908. C'est un travail fait à la hâte et décevant.

La Dotation Carnegie a entrepris une *Histoire économique et sociale de la guerre mondiale*, qui doit consister en un très grand nombre de monographies en toutes langues. La *série française* vient de s'enrichir de celle que M. P. Renouvin, l'éminent chargé de cours à la Sorbonne, a consacrée aux **Formes du gouvernement de guerre**. Tous ceux qui voudront connaître le mécanisme de nos institutions de 1914 à 1918 la consulteront avec fruit et même la liront avec plaisir. A une documentation de premier ordre, M. Renouvin joint en effet une remarquable clarté d'exposition. De plus, il pense en écrivant et la lecture de son livre suggère beaucoup.

ÉMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction, et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

François Boucher : *Le Pont-Neuf*. Introduction de Henri Lavedan. Ornements de Jean-Jules Dufour. Nombr. illust. documentaires. Tome I :

Le Pont-Neuf dans Paris; Tome II : Paris sur le Pont-Neuf; Le Goupy.
« »

Art

Jean Babelon : *La médaille et les médailleurs.* Avec 209 reprod. de médailles; Payot. 60 »

B. Berenson : *Les peintres italiens de la Renaissance*, traduction de Louis Gillet. Tome I : *Venise.* Tome II : *Florence.* Tome III : *L'Italie du Centre.* Tome IV : *L'Italie du Nord;* Edit. de la Pléiade. « »

Economie politique

Georges Le Fèvre : *L'épopée du caoutchouc.* Préface d'Octave Homberg; Stock.
10 »

Finances

Marcel Marion : *Ce qu'il faut connaître des crises financières de notre histoire;* Boivin.
7 »

Histoire

Baron de Montbas : *Au service du roi*, mémoires inédits d'un officier de Louis XIV, publiés avec une introduction et des notes par le vicomte de Montbas; Calmann-Lévy. 25 »

Constantin Pobiédonostsev, procureur général du Saint-Synode : *Mémoires politiques, correspondance officielle et documents inédits relatifs à l'histoire du règne de l'empereur Alexandre III de Russie, 1881-1894;* Payot. 40 »

Linguistique

Marguerite Lips : *Le style indirect libre;* Payot. 25 »

Littérature

Axieros : *Les solitudes inquiètes;* Edit. Revue Aujourd'hui. « »

Henri Barbusse : *Jésus;* Flammarion. 12 »

Francis Carco : *De Montmartre au quartier latin;* Albin Michel.
12 »

Pierre Champion : *Marcel Schwob et son temps.* Avec un portrait; Grasset. 15 »

Remy de Gourmont : *Promenades littéraires*, 6e série. Avec une préface de l'auteur reproduite en fac-similé; Mercure de France.
12 »

Jean Lorrain : *Lettres à ma mère, 1864-1896.* Introduction documentaire de Georges Normandy : Edit. Excelsior. 10 »

Pierre Louys : *Journal inédit;* Edit. Excelsior. 10 »

Régis Michaud : *Le roman américain d'aujourd'hui;* Boivin.
12 »

Octave Mirbeau : *Les écrivains*, 2e série; Flammarion. 12 »

B. et H. de Perrot : *Un soldat chrétien : Raymond de Perrot, 1900-1925.* Préface du Maréchal Lyautey. Avec 3 portraits, 37 vues et une carte du Maroc; Berger-Levrault. 15 »

Rachilde : *Le Théâtre des bêtes.* Avec un frontispice en couleurs et des illust. de Roger Raboussin. (Coll. La joie de nos enfants); Les Arts et le Livre. 7 50

Pierre Richard : *A l'ombre des vieux murs, souvenirs et impressions;* Aubanel, Avignon.

Gil Robin : *Etudes de nu.* Avec un portrait de l'auteur par J.-L. Model, gravé sur bois par G. Aubert; Nouv. Revue française. « »

Maximilien Rudwin : *Satan et le satanisme dans l'œuvre de Victor Hugo;* Belles-Lettres. 20 »

Marquis de Sade : *Ernestine.* Avec 10 eaux-fortes de Sylvain Sauvage; Cabinet du livre (Fort).
150 »

Louis Sonolet : *Les îlots d'amour;* Fort. 10 »

Musique

André George : *Tristan et Isolde, de Richard Wagner,* étude historique et critique. Analyse musicale; Mellottée. 12 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

A.-René Brouillhet : *Les héros sans gloire.* Préface de M. le médecin inspecteur général Rouget; Lavauzelle. 25 » + 20 %

Philosophie

Dr Eug.-Bernard Leroy : *Les visions du demi-sommeil (hallucinations hypnagogiques)*; Alcan. 12 »

A. Cresson : *Les courants de la pensée philosophique française;* Colin, 2 vol., chacun 9 80

Poésie

Léo Bachelin : *Sous l'œil du Sphinx,* poèmes du vrai et du rêve; Attinger, Paris. 7 50 suisses

Divers : *La Souris verte.* Cahier II. *A l'ombre du toit.* (La Poèmeraie, poésies choisies pour les enfants par Armand Got); Gédalge « »

Jacques Gausseron : *Les vols exilés;* Jouve. « »

Gaston Gérardot : *Le Lys noir;* Libr. de France. 12 »

M. Khairy : *Exaltation* suivi de *Langage des âmes;* Grasset. 15 »

Renaud Strivay : *Les heures enchantées;* Imp. Génard, Seraing-sur-Meuse, Belgique. « »

Politique

Maurice Mercier : *Chronique de l'Echelle de Syrie;* Revue des questions coloniales et maritimes. « »

Charles Pomaret : *Depuis le 11 mai.* Préface de M. Anatole de Monzie; La Renaissance. 10 »

Questions coloniales

Comte Renaud de Briey : *Le Sphinx noir,* essai sur les problèmes de colonisation africaine. Préface de M. Gabriel Hanotaux. Introduction du Maréchal Lyautey. Avec des illust.; Berger-Levrault. 40 »

Paul Salkin : *L'Afrique centrale dans cent ans.* Préface de M. Maurice Delafosse; Payot. 20 »

Questions médicales

Docteur Cabanès : *Le sixième sens (sens génésique).* (Les Curiosités de la médecine, IV); Le François. 12 »

Questions militaires

Comte Félix de Luckner : *Le dernier corsaire, 1914-1918.* Souvenirs traduits de l'allemand par Louis Berthain. Avec 15 grav.; Payot. 18 »

A. Marchand : *Plans de concentration de 1871 à 1914.* Avec 24 croquis; Berger-Levrault. 15 » + 20%

Lieut.-Col. breveté Paquet : *Dressage des cadres à la recherche du renseignement.* Avec 3 cartes et 3 croquis; Berger-Levrault. 6 »

Roman

Pio Baroja : *Zalacaïn l'aventurier,* traduit de l'espagnol par Georges Pillement. Préface de Francis de Miomandre; Edit. Excelsior. 10 »

Carlos Reyles : *L'Ensorcellement de Séville,* traduit de l'espagnol par Alfred de Bengoechea. Préface de Georges Grappe; Edit. Excelsior. 10 »

Auguste Bergot : *L'espionne maquillée;* Edit. Poésia. 12 »

Jacques Bompard : *Le masque;* Perrin. 12 »
Ventura Garcia Calderon : *Danger de mort,* récits péruviens, traduits de l'espagnol par divers. Lettre liminaire de Claude Farrère; Edit. Excelsior. 10 »
Félicien Champsaur : *Le combat des sexes;* Férenczi. 15 »
Pierre Chaulaine : *L'Albanaise et sa haine;* Fasquelle. 12 »
Gaston Derys : *Le cœur aux abois;* Soc. paris. d'édition. 5 »
Jacques Dyssord : *Les « faisans »*; Nouv. Revue critique. 10 »
Charles Foley : *Guilleri Guilleré;* Flammarion. 12 »
Dr Lucien Graux : *Le docteur illuminé;* Fayard. 12 »
Lafcadio Hearn : *Contes des Tropiques,* traduits par Marc Logé; Mercure de France. 12 »
V. Blasco Ibañez : *La reine Calagia,* traduit de l'espagnol, par C.-A. Pelecier; Flammarion. 12 »
Lébédinsky : *La semaine;* Edit. sociales internationales. 7 50
Pierre Mac Orlan : *Les clients du « Bon chien jaune ».* Illust. de Tcherkessof. (Coll. La Joie de nos enfants); Les Arts et le Livre. 7 50
Joseph Maggini : *La belle Dolorès ou la Colombe aux ailes d'or.* Avec 16 grav. de Louis Croce; Edit Radot. 12 »
Camille Marbo : *Hélène Barraux (Celle qui défiait l'amour)*; Edit. Crès. 12 »
T. Trilby : *La jolie bêtise;* Flammarion. 12 »
Pierre Villetard : *Côte d'azur rapide;* Nouv. Revue critique. 10 »
*** *Le voyage de Néania à travers la guerre et la paix;* S. n. d'édit. « »

Théâtre

Paul Claudel : *La jeune fille Violaine* (première version inédite de 1892). Préface de Jean Royère; Edit. Excelsior. 10 »

Varia

J. Casin : *Eléments de bibliographie générale méthodique et historique de la Martinique (Antilles françaises)*; Imp. Antillaise, Fort-de-France. « »

MERCVRE.

ÉCHOS

Les deux monuments Jean Moréas. — Prix littéraires. — Une initiative de l'Association de la Critique. — Une lettre inédite d'Emile Zola à Théodore Duret. — Haussmann et Berlioz au Conservatoire.— Le centenaire de l'Ode à la Colonne. — Mort d'un personnage de Fogazzaro. — Le Roi Théodore et les romanciers. — Errata. — Sur une citation. — A propos d'une erreur du « Musée des Erreurs ». — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Les deux monuments Jean Moréas. — Au lendemain de la mort de Jean Moréas, un comité avait été formé en vue de lui élever un monument. Ce comité se trouvant en fait dissous, par suite de la mort d'Anatole France, qui en était le président, et d'un grand nombre de ses membres, les amis et les admirateurs français et grecs de Jean Moréas ont décidé d'en constituer un nouveau dans le double but de glorifier le poète des *Stances* et de célébrer en même temps l'union séculaire du génie grec et du génie français. M. Jean Royère, délégué du groupement d'initiative, recueillit l'adhésion de personnalités nom-

breuses, et une réunion eut lieu au *Mercure de France* le mercredi 26 janvier. M. Royère exposa en quelques mots ce qui avait été fait, précisa la portée du projet, qui comporte deux monuments, l'un à Paris, l'autre à Athènes, et invita l'assemblée à constituer régulièrement le Comité en élisant un bureau comprenant un président, six vice-présidents, dont trois français et trois grecs, deux secrétaires et un trésorier.

Le Comité fut déclaré constitué comme suit :

Président : M. Henri de Régnier.

Vice-Présidents : MM. Louis Barthou, Carapanos, Nicolas Politis, Mme Rachilde, MM. Paul Valéry, Venizelos.

Secrétaires : MM. Ernest Raynaud, Jean Royère.

Trésorier : M. Alfred Vallette.

Membres :

MM. F.-P. Alibert, Andréadis, Apostolopoulos, D.C. Bébis, A.-E. Bénachi, F. Bernouard, P. Berthelot, A. Billy, A. Blaizot, K. Boës, J. Francis Bœuf, G. Boissy, P. Bonardi, P. Bouju, E. A. Bourdelle, A. Bréal F. Brunot, Caclamanos, L Capet, E. Gomez Carrillo, Ed. Champion, H. Charpentier, A. Chaumeix, E. Chichet, J. Chorémi, Mlle Coronio, MM. Coulon, Coutridis, G.-C. Cros, P. Custot, H. Deberly, Mme R. Delyanni, MM. T. Derème, Desrousseaux, P. Devoluy, C. Dimitriadis, F. Divoire, Mme Jean Dornis, MM. A Droin, E. Ducoté, A. Dumas, L. Dumur, C. Durand, F. Eon, E. Estaunié, J. Farès, R. de Flers, P. Fleurot, A. Fontainas, P. Fort, L. de G. Frick, A. Garnier, J. de Gaultier, R. Gillouin, J. Giraudoux, E. Godeffroy, P. Godin, A. Godoy, J. de Gourmont, Marquise Giustiani, MM. E. Henriot, F. Herold, Ed. Herriot, H. Hertz, C.-H. Hirsch, L. Hubert, P. Jamati, G. Kahn, V. Larbaud, R. de la Tailhède, P. Lebesgue, G. Le Cardonnel, G. Lecomte, S.-C. Leconte, C. Le Goffic, Lélis, E. Lochac, X. de Magallon, F. Mazade, L. Mélas, S. Mélas, M. Meunier, E. Meyerson, Mme J. Catulle-Mendès, MM. Albert Milhaud, F. de Miomandre, Mitarangas, Malakassis, G. Malet, L. Mandin, E. Marsan, A. Mary, C. Mauclair, C. Maurras, A. Mockel, E. Montfort, G. Mora, V. Muselli, P. de Nolhac, C. Ouranis, Mme Panas, M. Pangalos, J. Patin, A. Saint-Paul, P.-J. Pétridis, V. Photiadès, Lugné-Poe, Raymond Poincaré, A. Poizat, R. Puaux, Pyrrhus, L. Riotor, A. Romanos, N. Rossi, Rouby, Saint-Pol-Roux, A. Salmon, Dr Saltas, S. Salvago, Silvain, P. Souchon, P. Souday, A. Thérive, A. Thibaudet, C. Tillac, L. Treich, G. Tsakairis, Tsimpidaros, A. Vagliano, R. La Vaissière, Vielé-Griffin, A. Vlasto, M. Vlasto, Yocarinis, P. Zarifi.

En l'absence de M. Henri de Régnier, empêché, M. Venizelos, l'un des vice-présidents, prit la présidence. M. Jean Royère exprima l'opinion que pour donner à la glorification de Jean Moréas toute sa portée

symbolique, il conviendrait de confier le monument destiné à Paris à un statuaire grec, le sculpteur Constantin Dimitriadis, ancien ami de Moréas et qui a moulé son visage tout de suite après la mort, cependant que Bourdelle, choisi par le premier comité, achèverait l'œuvre qu'il avait conçue et qui serait élevée à Athènes : le grand artiste accepte cette mission avec joie. La proposition de M. Royère fut adoptée.

M. Alfred Vallette rappela qu'en 1911 une souscription avait été amorcée, qui avait produit 885 fr. M. Charles Durand, alors trésorier du Comité, avait déposé cette somme au *Mercure de France*. M. Jean Faye, mandataire régulier de M. Charles Durand et présent à l'assemblée, en autorisa le transfert à la caisse du nouveau Comité, et elle figurera en tête de la souscription nouvelle.

Le Comité désigna une commission exécutive, ainsi composée : MM Louis Barthou, Henri Charpentier, Jean Faye, Armand Godoy, Nicolas Politis, Ernest Raynaud, Jean Royère, Alfred Vallette.

§

Prix littéraires.— Le prix de la Société des gens de lettres a été décerné à M. Alexandre Arnoux, pour l'ensemble de son œuvre, le prix Pierre Corrard à M. Marcel Aymé, pour son roman *Brûlebois*, et la grande médaille Paul Hervieu à Raymond de la Tailhède pour ses poèmes réunis au cours de l'année 1926.

§

Une initiative de l'Association de la Critique. — On se rappelle que l'Association de la Critique, pour protester contre l'abus des jurys littéraires, avait supprimé en 1922 le prix fondé par elle en 1907.

L'initiative qu'elle vient de prendre ne saurait donc en aucune façon aboutir à l'établissement d'un nouveau palmarès.

L'Association de la Critique estime, comme par le passé, que l'unanimité des opinions ne peut pas se faire sur une œuvre, et que cette unanimité n'est sans doute pas désirable.

Mais, étant donné l'abondance des volumes quotidiennement mis en vente et l'embarras croissant du public devant les étalages des libraires, le Comité vient de décider qu'une Commission de travail sera chargée de signaler, chaque mois, quelques livres dignes d'attention ou de discussion.

Aussi bien qu'aux romans et aux ouvrages d'imagination, cette Commission s'efforcera de faire leur part aux travaux d'histoire, de philosophie et de science.

L'intérêt d'une telle enquête sera d'être à la fois permanente et d'un caractère rigoureusement professionnel.

§

Une lettre inédite d'Émile Zola à Théodore Duret. — Aux renseignements nouveaux publiés par le *Mercure de France* (15 octobre, 15 novembre et 1er décembre 1926) sur la vie d'Emile Zola entre 1868 et 1871, nous ajoutons aujourd'hui une lettre inédite adressée par le romancier à Théodore Duret.

Celui-ci venait de fonder, avec Eugène Pelletan et Glais-Bizoin, le journal hebdomadaire *La Tribune* (juin 1868). Zola y avait collaboré dès le premier numéro en souhaitant s'y attacher entièrement, y trouver un port, ce qu'il faut pour vivre... (cf. *Correspondance, Les Lettres et les Arts*, page 64). En réalité ce ne fut, pour lui, qu'une étape dans la période difficile qu'il traversait alors. La lettre ci-dessous, que nous communique M. Adolphe Tabarant, montre ce que cette situation avait de précaire :

Paris, le 9 janvier 69,

Mon cher Duret,

J'ai appris que le comité de rédaction s'assemblait demain pour décider ce que l'on mettra dans la nouvelle *Tribune*. Par crainte de voir ma position discutée, je viens d'écrire une lettre à M. Pelletan, dans laquelle je me mets sous sa protection. Je lui rappelle les bontés qu'il a eues pour moi et je termine en lui disant que j'espère en lui. Si mes causeries ne peuvent continuer à paraître, il sera toujours facile de me faire une petite position : j'adresserai au journal de courts articles sur des questions littéraires ou sociales touchant à la politique. J'ai assisté à la fondation du journal, je souhaite vivement ne pas le quitter. Il est impossible qu'on n'y tire pas un parti quelconque de ma plume. Qu'on me fixe de petits appointements par mois, et qu'on use de moi comme on l'entendra.

Je vous écris pour vous apprendre l'envoi de ma lettre à M. Pelletan. Il va sans dire que je compte sur votre appui, dans le cas où ma position serait attaquée demain.

Surtout ayez l'obligeance, au sortir de la séance, de me jeter un mot à la poste pour me dire ce qui aura été décidé.

Votre bien dévoué.

ÉMILE ZOLA.

« Qu'on me fixe de petits appointements par mois... »

Il faut savoir que les articles de Zola lui étaient payés à raison de cinq sous la ligne.

Rappelons que Théodore Duret resta un fidèle ami du romancier, tant au cours de ses luttes littéraires que pendant l'affaire Dreyfus et même après sa mort. Il fut, en 1913 et 1914, président de l'Association Émile Zola et il était président d'honneur de l'actuelle société. C'est lui qui fit commander à José de Charmoy le buste qui s'élève dans le jardin de Médan et c'est également lui qui conseilla à Mme Zola de léguer au Louvre le célèbre portrait par Manet qui y figure aujourd'hui.

L. DX.

§

Haussmann et Berlioz au Conservatoire. — Haussmann et Berlioz, qui furent condisciples au Conservatoire, se trouvent en ce moment au premier plan de l'actualité, l'un grâce au percement de son boulevard, l'autre grâce au centenaire du Romantisme et au *Berlioz* de la Porte-Saint-Martin, — vers laquelle conduit directement, après soixante-dix ans d'hésitation, le nouveau boulevard Haussmann.

Dans ses intéressants *Mémoires* (parus en 1890), Haussmann rappelle que s'il ne fut pas un artiste manqué, échoué dans l'Administration, comme l'ont dit certains de ses biographes, il « s'adonna de si bonne heure à la musique, qu'il ne savait plus quand il apprit à la déchiffrer ». Violoncelliste à l'orchestre des élèves du lycée Henri IV, il travailla l'harmonie et l'orgue avec Choron, qui venait les dimanches « toucher » de cet instrument à la chapelle. Après le collège, tout en suivant les cours de l'Ecole de Droit, il prit des leçons de Reicha, qui le fit admettre au Conservatoire, comme auditeur. Dans la classe de Reicha se trouvait Berlioz qui déjà composait, — c'était vers 1826-28 sans doute, — « avant de savoir à fond exposer, contre-exposer et traiter le sujet et les contre-sujets d'une fugue ».

Il me souvient, conte le baron dans ses *Mémoires* (tome I, p. 33), qu'un jour d'examen, Cherubini, voyant dans la partition de Berlioz, qu'il parcourait, une pause générale de deux mesures, lui dit, avec cet air grincheux qu'il ne quittait guère : « Qu'est-ce que cela ? — Monsieur le Directeur, j'ai voulu, par ce silence, produire un effet. — Ah ! vous croyez que cette suppression de deux mesures produirait un bon effet sur les auditeurs? — Mais, oui, monsieur. — Eh bien, supprimez le reste : l'effet sera meilleur encore ! » lui dit le malicieux bonhomme en lui rendant le cahier.

Haussmann travailla ensuite la composition avec l'irascible Cherubini lui-même et devint « passablement fort » ; mais jamais il ne songea que la musique dût être, pour lui, « plus qu'une distraction élevée de l'esprit et, de tous les passe-temps, le plus agréable ».

Vingt ans plus tard, cet évadé de la musique devint le plus célèbre des préfets de la Seine. — J.-G. P.

§

Le centenaire de l'Ode à la Colonne. — La *Bibliographie de la France* du 17 février 1827 annonçait ainsi la publication de l'*Ode à la Colonne de la place Vendôme*, par laquelle Victor Hugo avait, dans le *Journal des Débats* du 9 février 1827, protesté contre l'inconvenance commise par le comte Apponyi, ambassadeur d'Autriche, à l'égard des maréchaux de l'Empire :

1217. — A LA COLONNE *de la place Vendôme*, ode. Par Victor Hugo.

In-8 d'une feuille. Imp. de Tastu, à Paris. — A Paris, chez A. Dupont et compagnie, rue Vivienne, n° 16. Prix........................ 0.75

Le succès de cette plaquette (16 pages, tout compris) fut grand, et dès la semaine suivante, la *Bibliographie* du 21 février 1827 en annonçait une nouvelle édition, d'un format plus réduit et d'un prix moindre encore :

1361. — A LA COLONNE *de la place Vendôme*, ode. Par Victor Hugo. Deuxième édition. In-18 de quatre neuvièmes de feuille. Imprim. de Tastu, à Paris. A Paris, chez A. Dupont, rue Vivienne, n° 16. Prix.......... 0.50

Le traité signé entre l'auteur et l'éditeur, dont voici le texte, doit s'appliquer à cette seconde édition, puisque le « format in-18 » y est spécifié :

Entre les soussignés :

Monsieur Victor Hugo, homme de lettres, demeurant à Paris, d'une part,

Et Ambroise Dupont et Cie, Libraires, demeurant à Paris, d'autre part,

A été convenu ce qui suit :

M. Hugo cède aux dits Dupont et compie le droit imprimer son ode intitulée *à la colonne* de la Place Vendôme format in-18, à la charge de lui payer pour chaque *cinq cents tirés* la somme de *cent francs* et de supporter tous les frais que nécessiteront ces tirages.

Fait double à Paris le douze février 1827.

A. DUPONT ET Cie.

Ainsi donc, dès le douze février 1827, Victor Hugo envisageait une seconde édition (à moins que, mais c'est peu probable, l'édition originale in-8 ait constitué une sorte de tirage de luxe, destiné à indemniser Ambroise Dupont des conditions d'un traité à la vérité onéreux). Victor Hugo, qui devait être un ogre pour ses éditeurs, s'était effectivement, ce jour-là, taillé la part du lion, part à laquelle ne sont guère habitués les poètes, ni même les prosateurs : 100 francs pour 500 exemplaires tirés, ces exemplaires étant marqués 50 centimes, cela fait bel et bien du 40 o/o sur le prix fort. A un sou près, Victor Hugo touchait autant sur les 50 centimes qu'était vendue son ode que Baudelaire par exemplaire des *Fleurs du Mal*, et Verlaine, qu'on ne l'oublie point, dut payer une provision de 600 francs à l'entrepreneur Victor Palmé, pour que *Sagesse* allât moisir dans les caves de l'officine des Bollandistes. — PIERRE DUFAY.

§

Mort d'un personnage de Fogazzaro. — Dans le même temps qu'à Rosporden s'éteignait celui qui avait été *Mon frère Yves*, au bord du lac de Lugano disparaissait le dernier survivant du fameux roman de Fogazzaro, *Petit Monde Antique*. On sait que ce livre, continué par *Petit Monde Moderne* et le *Saint*, est une véritable chronique de famille et que l'auteur y a campé de toutes pièces, type, carac-

tères et manières, parfois nom propre, une série de personnages de la Valsolda, que tout le monde connaissait et dont on vous montre aujourd'hui les tombes. Ce dernier survivant que l'on vient d'enterrer à Cassarico, à l'âge de 88 ans, s'appelait Giuseppe Corti. Ce fut lui le *barcaniolo del naso adunco*, le « batelier au nez crochu », qui, pendant quelque temps, assura ce qu'on aurait pu appeler le « coche d'eau » entre la Valsolda et Lugano. C'était une figure très populaire. Il suit de quelques mois dans la tombe la dernière figurante, cette Véronique, dont le nom entier était Veronica Belotti. Pour tout ce « petit monde antique », que voici enterré, avoir figuré dans le chef-d'œuvre, dont s'enorgueillit tant la Valsolda, était considéré comme un titre de gloire. — Inutile d'ajouter que le petit port dont la traduction française fait tout du long *Sainte*-Mamete doit être rétabli *Saint*-Mamete. Ce saint-là fut même l'un des deux disciples d'Emmaüs. — WILLIAM RITTER.

§

Le Roi Théodore et les romanciers. — Dans son numéro du 20 janvier, *Candide* publie, sous la signature de M. André Rousseaux, *Un quart d'heure avec Pierre Dominique.*

— Votre prochain livre ? demande l'interviewer.

— Encore de l'histoire romanesque, répond l'auteur des *Chroniques Corses* :

la vie du roi Théodore, cet aventurier westphalien — de son vrai nom Frédéric de Neuhof, — qui prétendit fonder un royaume en Corse. En fait, il régna huit mois sur l'île. Puis il exploita pendant trente ans son titre auprès de toutes les cours d'Europe. Tout le XVIIIe siècle sert de toile de fond à cette aventure.

Décidément, la chimérique odyssée du baron tente les écrivains du XXe ! Après *Le Roi Théodore*, de M. René de Weck (Paris, Plon, 1926), dont les lecteurs du *Mercure* ont eu la primeur et dont l'article de *Candide* se garde bien de parler, nous aurons, sur le même sujet, un roman de M. Pierre Dominique.

Il sera intéressant, le moment venu, de comparer les deux ouvrages. En attendant, signalons dans le texte reproduit ci-dessus deux erreurs de fait. Sans doute en faut-il accuser le zèle hâtif mis par M. Rousseaux à écrire son papier, car on ne saurait décemment supposer que M. Pierre Dominique ignore l'histoire de son île natale :

1°) Le futur roi de Corse porta dès son baptême le prénom de Théodore. Mais il eut deux neveux, qui s'appelaient tous deux Frédéric de Neuhof (l'un étant par surcroît seigneur de Rauschenburg) et qui, tous deux, tentèrent de relever en Corse, après l'effondrement du royaume, la fortune de leur oncle ;

2°) Théodore n'a pas exploité son titre pendant trente ans, puisqu'il

est mort à Londres, ainsi qu'en témoigne l'épitaphe composée par Horace Walpole, le 11 décembre 1756, soit un peu plus de vingt années après avoir ceint la couronne royale. — A. P.

§

Errata.

2 février 1927.

Je m'excuse sur l'impossibilité accidentelle qui m'a empêché de corriger les épreuves de ma chronique du 1er février, au sujet des *errata* suivants :

P. 676, 4e ligne, jusqu'à la fin du paragraphe, à rétablir comme suit : « A défaut d'art — et voire simplement de gaîté, de goût, d'entrain — souhaitons-le à nos jeunes fabricants ; sinon leurs spectres n'auraient plus d'excuse à venir si souvent tirer les spectateurs par les pieds... »

P. 677, l. 18 : au lieu de *conforter*, lire *confortée*; l. 22 : la virgule est à pousser après *fondamental*.

P. 678, l. 6, de la note au bas de la page, lire : « l'épouse du savant orientaliste Mohl.»

J'ajouterai qu'il n'y a pas d'inconvénient à citer le nom de Miss Clarke — qui n'épousa Mohl qu'après la mort de Fauriel (et non Fauriol), et alors qu'elle était presque quinquagénaire — puisque le biographe de Fauriel (Galley) raconte les choses sans ambage, et que même la correspondance Fauriel-Clarke a été publiée.

ANDRÉ ROUVEYRE.

§

Sur une citation. — M. Paul Souday se plaint qu'on l'ait fait figurer indûment au « Sottisier ». Il proteste en ces termes dans le *Temps* du 31 janvier :

Le « Sottisier » du *Mercure* veut bien faire une place à notre phrase sur Amiel : « Elle aurait pu lui dire, à peu près comme la Zulietta de Venise à Jean-Jacques : *Lascia le donne, e studia la filosofia.* » Ce confrère pense-t-il nous apprendre que Zulietta a dit : « *la matematica* » ? Aussi avons-nous pris soin d'écrire : « A peu près comme la Zulietta... » Ce n'est pas notre faute si Amiel était philosophe.

Soit, mais on ne comprend pas très bien alors pourquoi M. Paul Souday a cru devoir déformer la citation et faire un à peu près. Pas plus qu'Amiel Jean-Jacques n'était mathématicien. C'était, comme lui, un « philosophe ». Aussi le mot de Zulietta pouvait-il s'appliquer à Amiel tel quel et sans à peu près.

§

A propos d'une erreur du « Musée des Erreurs ».

31-1-27

Cher directeur et ami,

Le *Mercure* du 1er février veut bien nous faire l'honneur de citer

dans son *Sottisier* un passage de notre *Musée des Erreurs*, où nous avons attribué au *Malade imaginaire* la phrase illustre du *Médecin malgrélui* : « Et voilà pourquoi votre fille est muette ! »

Or, nous tenons à bien préciser que cette erreur d'attribution est perfide... et *volontaire*. Elle constitue l'un des *trois traquenards* que notre malice a tendus à nos lecteurs.

Proclamons d'ailleurs à leur gloire que nous avons déjà reçu plus de cent lettres de rectification, ce qui tend à prouver que le lecteur n'est pas « ce qu'un vain auteur pense » !

Il reste encore dans la première édition du Musée des Erreurs deux autres *traquenards*.

Le *Mercure* saura-t-il les découvrir ?

Telle est la question ? comme dit Figaro dans : *Il ne faut jurer de rien...*

Toute la respectueuse affection de vos deux petits perdreaux,

CUR ET W. BIENSTOCK.

§

Le Sottisier universel.

C'était drôle, en effet : Lionel Gauvin lisait du Victor Hugo... à Robertine ! L'ex-petite bonne était assise sous un pommier, au bord d'un carré de choux, et le peintre, soudain soulevé par un souffle de poésie, scandait, debout devant elle, la *Maison du Berger*. — MAGD-ABRIL, *Au pays de sa bonne*, feuilleton du *Temps*, 30 janvier.

On m'emmène chez un voisin, un jeune professeur qui a le crâne rasé jusqu'à l'os et couleur d'éléphant. — ANDRÉE VIOLLIS, *Le Petit Parisien*, 25 janvier.

L'or a perdu de sa puissanee d'achat, par conséquent il faut, en 1927, produire un effort plus grand pour obtenir le même poids d'or qu'en 1914. — *Revue franco-belge*, janvier.

Et ses chèvres donnent tant de chevreaux,
Ses truies tant de poussins,
Que Dieu manifestement la regarde avec plaisir.

OLIVIER DE BOUVEIGNES, *la Nervie*, IX-X-1926.

On a enregistré, à New-York, la température la plus basse qui y ait été constatée depuis des années. Le baromètre est descendu à 6° Fahrenheit au-dessous de 0°. — *L'Indépendance belge*, 18 janvier.

Dans cette nouvelle feuille, il s'entoura d'excellents journalistes tels que André Lavertuson, du journal *La Gironde*,... Eugène Pelletan, Emile Zola, le général Cluseret, le futur membre de la Défense nationale... — CHARLES LÉGER, *le Figaro*, 22 janvier.

Entre autres, souvenons-nous de Huysmans et de Léon Bloy, qui se dénommait lui-même la dernière colonne de l'Eglise et assommait de son mépris truculent tous les cléricaux de sa connaissance. — JEAN DE PIERREFEU, *Le Soir*, 21 janvier.

LES NOUVEAUX NOMS DE NOUVELLES RUES. — *Le Temps*, 23 décembre.

Stockholm, 11 janvier... Le budget de la guerre a été réduit de 104 millions 600.000 couronnes l'année dernière à 138 millions 600.000 couronnes cette année. — *Le Temps*, 12 janvier.

Alors nouveau Salomon, mais ne pouvant trancher d'un coup de hache le nœud qu'il doit dénouer, M. Jaspar semblerait décidé à prendre pour lui-même le portefeuille actuellement sans titutaire. — *L'Indépendance belge*, 19 janvier.

Une série de représentations de Shakespeare a été inaugurée au Théâtre National de Finlande par *La Mégère improvisée*. — *L'Indépendance belge*, 10 janvier.

51. *Charles X*, roi de France, fils de Louis XV, frère de Louis XVI, né en 1757, m. en 1836. — Pièce sig. sur vélin, LOUIS STANISLAS XAVIER, *Versailles, le 31 décembre 1778*, 1 page gr. in-fol, oblong 60 fr.

197. *Mortier (Pierre)*, littérateur, écrivain spirituel et vif, auteur de *Barnavaux*. — Lettre autog. sig. à M. d'Artois; *18 décembre 1909*, 1/2 page in-8, *avec enveloppe contenant un Rondel en guise d'adresse pneumatique et en rimes masculines*. TRÈS CURIEUSE. 15 fr.

Catalogue n° 204 d'autographes de la maison Lemasle.

L'auteur de ce mémoire a connu cette époque, où la douceur de vivre n'était pas si grande que l'a dit M. Rivarol. — HENRI BÉRAUD, *Mon ami Robespierre*, *Revue de France*, 1er février.

§

Publications du Mercure de France.

PROMENADES LITTÉRAIRES, VIe série, avec une Préface de Remy de Gourmont reproduite en fac-similé (*Un Romancier américain : Bret Harte. Etudes de Littérature américaine : I Deux Poètes de la nature : Bryant et Emerson, II. L'Humour et les Humoristes. La Littérature des Jésuites. Alfred Vallette romancier. L'Affaire La Roncière. La Littérature française en 1900. Rivarol et la Critique politique. Héliogabale*). Vol. in-16 double-couronne, 12 fr. Il a été tiré 99 ex. sur hollande van Gelder, numérotés à la presse de 1 à 99, à 60 fr., et 275 ex. sur vélin pur fil Lafuma, numérotés de 100 à 374, à 35 fr.

CONTES DES TROPIQUES, de Lafcadio Hearn, traduits par Marc Logé. Vol. in-16 double-couronne, 12 fr. Il a été tiré 55 ex. sur vergé de fil Montgolfier, numérotés de 1 à 55, à 35 fr.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

Bons du Trésor 7 0/0 nets à 15 ans

Caractéristiques.

Les souscriptions seront reçues jusqu'à concurrence d'un nombre de titres égal au nombre des Bons du Trésor 6 o/o 1922 venant au remboursement le 25 septembre 1927, soit pour un capital nominal d'environ 4.320 millions. Le montant des souscriptions en espèces est limité, en valeur effective, au chiffre de 2 milliards de francs.

L'intérêt 7 o/o l'an sera payable par coupons semestriels, les 1er février et 1er août de chaque année. Le service de l'intérêt et de l'amortissement des Bons 7 o/o nets à 15 ans sera effectué au moyen d'une annuité budgétaire constante, la totalité de l'annuité prévue au budget devant être obligatoirement utilisée chaque année.

L'amortissement sera effectué soit par remboursement au prix de 550 francs, à la suite de tirages au sort, soit par rachats en Bourse. Pendant les 5 premières années, l'amortissement aura lieu en principe, par rachats en Bourse seulement. Les tirages au sort devront porter au minimum : pendant les 5 années suivantes, sur 20 o/o des titres à amortir dans l'année, et pendant les dernières années sur 50 o/o des titres à amortir chaque année. Les tirages auront lieu les 16 juin et 16 décembre de chaque année. Les Bons sortis aux tirages seront remboursés à 550 fr. à l'échéance du coupon suivant chaque tirage, sous déduction des coupons manquants.

Le Trésor se réserve la faculté de rembourser par anticipation, à toute époque, à partir du 1er février 1932, tout ou partie des Bons restant en circulation, au pair de 500 francs augmenté de la partie courue de la prime d'amortissement.

Le prix de remboursement par tirage est de : frs 550, représentant : 1° le capital nominal de frs 500 ; 2° une prime de frs 50.

Les titres sont au porteur ou à ordre. Ils pourront être barrés ou domiciliés. Ces bons seront exempts, pour toute leur durée, de toute taxe spéciale frappant les valeurs mobilières.

Il ne sera créé que des coupures unitaires de 500 francs.

Conditions de souscription.

Prix d'émission : 462 fr. 50 par titre de frs 500 nominal, portant jouissance du 1er février 1927.

Mode de règlement : Soit en numéraire, soit en Bons du Trésor 6 o/o 1922.

Les porteurs de Bons du Trésor 6 o/o 1922, dont les titres sont remboursables à 507 fr. 50 le 25 septembre 1927, ont la faculté d'échanger leurs titres contre les présents Bons du Trésor 7 o/o, cet échange devant s'effectuer à raison de 1 Bon 6 o/o 1922 de Frs 500 contre 1 Bon 7 o/o 1927.

Le taux de reprise des Bons du Trésor 6 o/o 1922 est fixé à la valeur pleine de ces titres, c'est-à-dire :

Le pair..	Fr.	500 »
Augmenté de :		
A) La totalité de la prime de.......................... exigible seulement le 25 septembre 1927.	»	7,50
B) Le coupon de... à échoir le 25 mars prochain.	»	15 »
TOTAL..................	Fr.	522,50

Les Porteurs de Bons 1922 qui procèderont à l'échange recevront donc une soulte de 60 frs, représentant la différence entre le montant ci-dessus de 522 fr. 50 et le prix d'émission des nouveaux Bons, soit 462 fr. 50.

La souscription sera ouverte officiellement du 15 février 1927 jusqu'à une date qui sera fixée ultérieurement par arrêté.

Assemblée générale des actionnaires de la Banque de France

L'assemblée générale des actionnaires de la Banque de Banque s'est tenue, le 27 janvier, sous la présidence de M. E. Moreau, gouverneur, qui a donné lecture, au nom du Conseil général, du compte rendu des opérations pour l'exercice 1926.

Les escomptes commerciaux se sont élevés pendant l'année à 74 milliards et les avances sur titres à près de 30 milliards.

Le mouvement général des caisses a dépassé 2.766 milliards : dans ce total, la part des règlements opérés par simples virements de compte à compte est de 89 o/o.

Les sommes versées au compte d'amortissement de la dette de l'Etat ont été de 1.332 millions.

Les versements à l'Etat, à titre d'impôts généraux ou spéciaux, de redevance et de surperdividende, ont atteint le total de 203 millions.

Le dividende de l'exercice 1926 a été de 58.400.000 francs, soit 320 francs par action.

M. Georges Pascalis a présenté, en son nom et au nom de ses collègues, le rapport des censeurs.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 70 fr. | 6 mois : 38 fr. | 3 mois : 20 fr. | Un numéro : 4 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Congo Belge, Cuba, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatémala, Haïti, Hongrie, Lettonie, Libéria, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Orange, Transvaal), Uruguay, Vénézuéla, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 90 fr. | 6 mois : 49 fr. | 3 mois : 26 fr. | Un numéro : 4 fr. 50

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 105 fr. | 6 mois : 57 fr. | 3 mois : 30 fr. | Un numéro : 5 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro 4 fr. ; le tome autant de fois 4 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259-31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de la correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 7 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France, Marc Texier